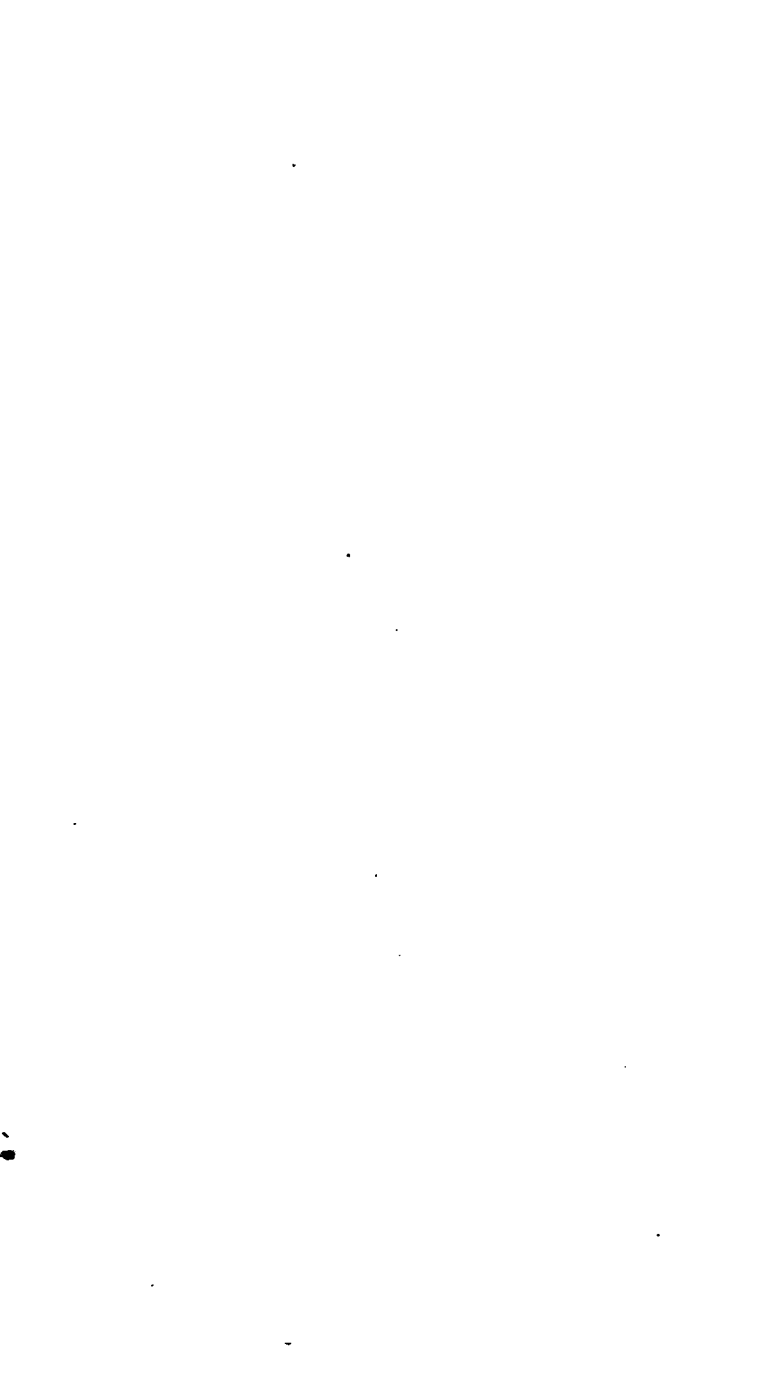




JOURNAL
LITTÉRAIRE
DE LAUSANNE:
OUVRAGE PÉRIODIQUE.

A imit quo ipse refulget.
Il emprunte ailleurs ce qui fait son éclat.

MOIS DE JANVIER

N^o. I.

TOME III. 7

Améli. Marché



A LAUSANNE;

De l'Imprimerie de J. P. HEUBACH & Comp.

1795.

1

1



JOURNAL LITTÉRAIRE DE LAUSANNE.

N^o. I. JANVIER 1795. :

LES DEUX JEUNES AMIS SUISSES

O U

Le pèlerinage à NOTRE-DAME de Lausanne.

P LUS d'un siècle s'étoit écoulé depuis la fameuse révolution qui délivra la Suisse opprimée, d'un joug étranger : l'ame du brave Tell, & de ses généreux confédérés sembloit encore animer les chefs de ces républiques naissantes, qui formerent depuis le corps Helvétique. --- Un respect profond pour la religion, l'enthousiasme de la liberté, & l'amour héroïque de la patrie, dispoient la jeunesse aux vertus sublimes de ces temps, que le siècle de l'égoïsme a nommé *les siècles de barbarie*. --- Les ames les plus fieres, les penchans les plus décidés, plioient sous le joug du devoir, ou sous celui du remord : & l'amour, ainsi que l'honneur &

l'amitié, n'étoient pas encore de vains noms. --- Des mœurs simples ; de grands caractères ; une nature agreste , mais imposante : tel est le tableau que la Suisse eut alors présenté à des regards observateurs.

Berne , cette fille du dernier des Berchtold , faisoit déjà partie à cette époque , d'une confédération formée sous les auspices de la liberté , de la religion & de la justice. --- Tandis que Fribourg , gouverné par ses Magistrats ; & soi-disant libre , sous la protection de l'Autriche ; n'attendoit en effet , qu'une occasion favorable , pour entrer dans cette même confédération. --- Rivaux dès leur berceau , quoique alliés & voisins , ces deux Cités donnèrent naissance à un couple d'amis , dont les noms méritent d'être transmis à la postérité. --- Oswald de Richt , & Rodolphe de Ringoldingen , distingués par leur naissance , & leurs qualités personnelles , furent sur-tout connus par l'amitié qui les unissoit. --- Deux fruits des rapports secrets de leurs âmes ; ce sentiment né dans leur enfance , embellit leur vie de son charme céleste , & ne finit qu'avec elle. --- Après trente ans , c'est à l'estime qu'il appartient de rapprocher les hommes ; avant quinze , la sympathie seule dispose de leurs affections. --- Entraînés par son invincible penchant , Oswald & Rodolphe , ne furent pas libres de ne point s'aimer ; mais dès qu'ils purent

s'apprécier réciproquement , tous les motifs qu'un ami peut avoir d'être fier de son ami , ajoutèrent encore au sentiment aveuglé qui les avoit d'abord liés.

Oswald , héritier du plus opulent de tous les Seigneurs Fribourgeois , étoit élevé à Berné , dans la maison de Jean de Balmoos , ami de son pere ; telle avoit été la dernière volonté du Baron de Richt. — Rodolphe , orphelin presque à sa naissance , n'avoit au contraire pour tout héritage , qu'un nom cher aux Bernois , ses concitoyens ; mais ce nom seul étoit un noble patrimoine , & la veuve de Ringoldingen , n'éprouva aucune sollicitude au sujet de l'établissement de son fils. --- La noblesse indigente n'étoit point encore un fardeau : le Sénat , les Camps , l'Eglise lui ouvroient des carrières honorables , desquelles le vice , ou le défaut absolu de talens pouvoient seuls l'exclure ; & la dame de Ringoldingen , voyant Rodolphe rougir de plaisir , à la vue d'un beau cheval , ou d'une épée , dirigea dès lors , son éducation , d'après les penchans qu'il annonçoit. --- Cette veuve , aimable & jeune encore , se vit recherchée après la mort de son époux , par les Seigneurs les plus considérables de l'Etat ; mais le cœur d'une tendre mère n'est accessible à nul sentiment étranger. Ceux qui aspirerent à sa main , respectèrent le motif de ses refus , ils admirèrent la belle veuve,

& devinrent les protecteurs du jeune orphelin.

Ces années trop souvent perdues , qu'un fils passe auprès de sa mere , ne le furent pas pour Rodolphe : il savoit lire à peine ; & déjà l'histoire de son pays étoit entre ses mains , mais abrégée ; & mise à la portée de son âge , par la Dame de Ringoldingen elle-même , chaque événement célèbre , se gravoit dans sa mémoire , suivant l'ordre naturel des faits. Tout entier à cette lecture , l'enfant laissoit échapper des exclamations involontaires ; l'indignation , ou la pitié ; l'admiration , l'espérance , la crainte l'agitoient tour-à-tour ; & souvent des larmes brûlantes sillonnoient ses joues de roses. O ! comme sa mere s'applaudissoit alors de ses soins. Allumer dans cette ame ardente les passions nobles & généreuses , s'étoit pour jamais en fermer l'entrée à celles qui auroient pu l'égarer ou l'avilir.

Le jeune Rodolphe se montroit digne de tant de soins ; & jamais si beau naturel ne s'annonça par une enfance plus aimable. --- Chaque instant sembloit pour lui marquer un progrès , ou développer quelque nouvelle qualité ; c'est ainsi qu'il atteignit l'âge de douze ans.

La mere d'Oswald ne ressembloit guere à celle de Rodolphe ; c'étoit une Autrichienne altière qui , regrettant incessamment la cour de ses maîtres , eut mieux aimé voir son fils le

dernier courtisan d'Albert, que le Héros de sa patrie, le Baron de Richt, redoutant l'éducation qu'elle pourroit lui donner, ordonna dans son lit de mort, que le jeune Oswald fut élevé à Berne, dans la maison de Jean de Balmoos, son ami. -- Vainement la fiere Baronne s'emporte en apprenant cette disposition de son époux; vainement elle allègue ses droits de mere & finit par s'exhâler en reproches amers. Sa résistance est inutile, & s'armant de fermeté contre sa douleur inflexible, Balmoos ordonne à son pupile de demander à genoux la bénédiction maternelle. -- Puis jurant à la Baronne de veiller sur ce précieux dépôt de l'amitié, comme sur son propre fils, il place l'enfant dans une litiere destinée à le conduire à Berne, & l'escorte à cheval avec tous ses gens.

C'est ici que commence la liaison d'Oswald & de Rodolphe; mêmes penchans, même éducation, tout sembla concourir à la resserrer; & Balmoos, ainsi que la Dame de Ringoldingen, la virent naître avec complaisance. -- Plaisirs, espérances, progrès, ces deux enfans rapportèrent bientôt tout l'un à l'autre, & l'amitié leur parut dès lors une vertu. -- Oreste & Pylade, Pirithous & Thésée; Nisus & Euriale; tels étoient leurs modeles favoris, & nulle histoire dans nos livres sacrés ne les intéresseoit autant que l'histoire touchante de Jonathan & de

David. --- Destiné l'un & l'autre à la carrière militaire , les deux nobles enfans se complaisoient d'avance dans l'idée de faire revivre les *freres d'armes*: d'antiques romances leur avoient fait connoître cette sorte d'association , qu'ils eussent sans doute inventée , si elle n'eut point existé avant eux. --- Mais tandis qu'ils tournent tous leurs desirs, toute leur éducation du côté des armes, un événement imprévu vient éloigner Rodolphe de cette carrière brillante pour laquelle il se croyoit né.

Foible & chancelante depuis long-temps , la santé de la dame de Ringoldingen en vint au point de donner de vives allarmes à ceux qui lui étoient attachés. Les remèdes qu'on opposa au mal , ne firent que hâter ses progrès ; & les médecins déclarerent unanimement , qu'un climat moins âpre que celui de Berne , lui devoit absolument nécessaire pendant l'hyver. --- En conséquence de cette décision de la faculté, Guillaume , Evêque de Lausanne , oncle maternel de la Dame de Ringoldingen , l'invita d'une manière pressante à se rendre dans sa résidence , ou du moins à venir habiter l'un de ses châteaux. --- Ceux de Glérolles , de Curtille & de Lucens , lui furent offerts , & ce fut ce dernier qu'elle acceptât. --- Elle s'y rendit vers le milieu d'octobre, avec son fils & le jeune Oswald , que Balmoos ne craignoit pas de confier à ses soins.

Mais le changement d'air ne fut point favorable à la malade , le voyage l'avoit cruellement fatiguée , & sa santé parut s'altérer davantage chaque jour.

La nourrice de Rodolphe, nommée Dorothée, étoit Lausannoise, tendrement attachée à sa maîtresse , elle s'affligeoit de la voir dans un danger si pressant , & désespérant de sa guérison par les moyens naturels, elle n'imaginait aucune ressource que la puissante intercession de *Notre-Dame* de Lausanne.

“ Combien de miracles n'avoit-elle pas opérés ? Jusques à quand la folle présomption des hommes ; mettroit-elle leur confiance dans les lumières incertaines d'un art imparfait ? Et comment se refuse-t-on à implorer le secours du Ciel , lorsque tous leurs soins sont insuffisans ? ”

Bientôt la foi de Dorothée , passe dans l'âme sensible de Rodolphe.--- Une *Neuvaine* à *Notre-Dame* de Lausanne lui paroît l'unique moyen de sauver sa mère , pourroit-il hésiter à l'entreprendre ? non , sans doute , il ira implorer la faveur du Ciel dans la sainte chapelle où *Notre-Dame* est révéree , c'est un devoir sacré pour lui. --- Une route difficile en tout temps , mais presque impraticable au mois de Novembre (*).

(*) Ce qu'on appelle le *Jorat* , étoit alors couvert

Une forêt redoutable à traverser, la crainte du froid, celle des brigands, rien ne peut arrêter Rodolphe, il ne confie son projet qu'au seul Oswald, Oswald l'adopte avec transport. --- Le départ est arrêté pour le lendemain ; il ne s'agit plus que de trouver des haillons, une gourde, une besace ; enfin, tout ce qu'exige le costume de pèlerins. -- Deux jeunes pâtres, à-peu-près de la taille des deux amis, leur fournissent tout ce qu'ils desirerent ; & le plan de l'évasion qu'ils méditent, n'est pas difficile à former. -- Après qu'on aura dit la Messe, leur fuite sera aisément couverte du prétexte heureux de la promenade : un bois qui domine le château prolongera les recherches, ils seront bien loin avant qu'on ait pu s'en douter.

Le lendemain, tout paroît favoriser l'entreprise de Rodolphe : le soleil brille du plus grand éclat ; dix heures sonnent, c'est l'instant fixé

d'épaisses forêts, qui redoubloient le froid naturel à ce climat. --- Rien n'étoit plus âpre, plus' sauvage, plus inhabité que la petite contrée qui se trouve entre Carouge & le Chalet-à-Gobet. --- Une journée suffisoit à peine pour la traverser, au moyen de routes inextricables ; & sans l'hospice de Montpreveyre, elles eussent été impraticables en hyver. --- On y trouvoit encore les Abayes de Ste. Catherine & de Monteron ; mais la première n'étoit pas une ressource ; & la seconde étoit éloignée de la route de Lausanne.

pour accomplir son pieux dessein ; avant de partir , il glisse ce billet dans *les heures* de sa mere.

— „ Adieu ! point d'inquiétude. — Oswald & Rodolphe s'éloignent sous la protection du Ciel qui les ramenera bientôt dans vos bras ”.

Plein de ferveur & de courage , les jeunes pèlerins s'éloignent à grands pas du château ; après deux heures de marche , ils n'aperçoivent plus les tours de Lucens , & voyent derrière eux celles de Moudon ; mais découvrant sur la gauche de leur chemin un sentier qui borde le rivage de la Broye , ils le suivent dans le dessein de s'éloigner de la grande route , & de se reposer quelques instans. Ce sentier les conduit dans un petit vallon désert , mais délicieux ; l'aspect en est à-la-fois riant & sauvage. --- Il est entouré de rocs escarpés , que couronnent de noirs sapins ; une verdoyante pelouse en tapisse le sol , aucune culture , aucune habitation n'indique en ce lieu la présence de l'homme. La Broye y roule doucement des ondes tranquilles , mais si l'on suit les contours de son rivage , on aperçoit , après avoir tourné un rocher dont la cime surplombe son lit , une cabane couverte de chaume. Quelques chèvres paissent çà & là , suspendues aux pointes aiguës des rocs ; & l'azur d'un ciel sans nuages achève le tableau.

Assis à côté l'un de l'autre , c'est là que les deux enfans font un repas frugal , mais que

l'appétit de leur âge assaisonne. L'habitant solitaire de la cabane les aperçoit, s'en approche, & les interroge dans le patois de son pays. Cet idiôme n'est connu que du seul Oswald, & depuis qu'il habite Berné, il le parle avec moins de facilité; mais les pèlerins prononcent le nom de Lausanne, celui de *Notre-Dame*, montrent leurs gourdes, & font le signe de la croix. — Il n'en faut pas davantage pour expliquer au Père le but de leur voyage: il va traire une de ses chèvres & leur en apporte le lait tout chaud, avec un morceau de pain bis. — Le doux plaisir de recevoir, d'être l'objet de la bienveillance d'un inconnu, pénètre le cœur des jeunes Barons; & depuis, ils se rappellerent souvent avec délices, d'avoir été *aumônés* par le bon Père de Brivaux. *)

Quelques heures de repos, rendent aux pèlerins la force de poursuivre leur route; arrivés au déclin du jour, dans un hameau dont la situation riante leur plait, ils se déterminent à le choisir pour gîte. — Oswald qui porte la parole, va droit à la maison la plus apparente, & demande d'un air humble & charmant, qu'on ait la charité de les héber-

(*) Le petit vallon de Brivaux, à la gauche du Pont de Bressonaz, fait la limite des cantons de Berne & Fribourg; il appartient en partie à M. de Cerjat. Il est aisé de se convaincre de l'exactitude de cette description.

ger pour la nuit. — Le maître de la maison est un payfan renforcé ; il a l'air grossier & le ton brutal — il mesure les deux enfans d'un coup d'œil , prétend les reconnoître pour de petits vagabonds qui se dérobent au travail , par une honteuse mendicité , & ferme durement la porte sur eux. — Indignés de la brutalité de cet homme , les deux amis délibèrent si , malgré la rigueur de la saison , il ne vaudroit pas mieux passer la nuit sur des planches , qui sont entassées près d'un bosquet de chênes peu distant de cette maison , que d'essuyer encore un refus semblable. — Pendant cette délibération , une jeune fille paroît. — D'une main elle tient une verge de coudrier , & chasse devant elle un troupeau d'Oyes : ses pas paroissent dirigés vers la maison du hameau la plus éloignée. — Elle est blonde , ses yeux bleux peignent la douceur , sa taille svelte est gracieuse , & ses vêtemens ont cette propreté qui tient de si près à l'élégance.

L'apparition de la bergère du Clost (*), change le cours des idées des deux pèlerins : à l'indignation succède rapidement la confiance , ils abordent la jeune fille ; & lui demandent l'hospitalité. — „ Ayez pitié de deux enfans , lui dit Oswald , la nuit s'approche ; & nous ne savons où coucher „

(*) Hameau situé entre Serriens & Carouge.

Ah ! Sainte Vierge . . . ! est-il possible ? venez , pauvres enfans , venés : ma mère vous recevra de bon cœur.

Leur bienfaitrice les conduisit dans une cabane couverte de chaume ; ils y trouverent l'hospitalité qui venoit de leur être refusée dans une maison où régnoit l'agreste opulence que comporte l'état d'un Agriculteur : mais l'indigence est souvent plus libérale que la richesse , & la pitié inspire aux femmes des soins si tendres !

Le lendemain , la besace des petits pèlerins se trouva remplie de fruits ; & ce fût en les recommandant à tous les saints , ce fût en les chargeant d'*agnus-déi* , que les paysannes leur dirent adieu ; — elles les adressèrent pour la nuit suivante , aux religieuses de Sainte Catherine , dont elles étoient connues.

„ Dites bien à ces dames , que c'est la vieille Jeanne du *Clofi* qui vous envoie ; n'y manquez pas mes bons enfans. — Allez en paix , & que *notre dame* veille sur vous ! “

Cette seconde journée fut plus pénible que la précédente , la route dans la forêt étoit difficile , le vent du Nord souffloit avec force , & la neige tomboit par flocons épais. — Ce fût à *NUIT CLOSE* seulement , qu'accablés de fatigue & transis , ils arriverent à l'Abbaye de Sainte Catherine , après avoir entendu

vêpres , & dîné à l'hospice de Montpreveyre — La Tourière à laquelle les pèlerins s'adresserent d'abord . avoit la mine sévère , l'abord dur , le langage sec ; mais au nom de la vieille Jeanne *du Clofi* , elle s'adoucit , les fit entrer dans la cuisine , & les accabla de questions. — „ D'où venoient-ils . . . comment si jeunes , se trouvoient-ils abandonnés de leurs parens . . . quel étoit le but , & le terme de leur voyage ? „

Les réponses furent simples & justes. — Ils ne venoient pas de fort loin : ils alloient accomplir un pèlerinage ; implorer *notre dame* de Lausanne , pour une mère bien aimée & mourante , la fatigue étoit peu de chose ; les dangers mêmes ne les effrayoient pas : car la protection du ciel est promise à la piété filiale. — *Ebahie* de trouver les deux enfans *si bien disans & tant accorts* , la Tourière les laissa se chauffer , & fût rendre compte de leur arrivée à *madame*.

Tout fait évènement pour des religieuses & celles de Sainte Catherine , séparées de l'univers entier , & vivant au milieu d'une forêt , étoient plus susceptibles que tout autres , de ce vif intérêt dont tous les gens du monde n'ont point d'idées , mais que les plus légères causes font naître chez les solitaires. — La supérieure qui se trouvoit indisposée , n'a-

voit auprès d'elle que la sœur Amphilésie d'Estavayé, sa religieuse favorite, lorsque la Tournière lui annonça les petits pèlerins. — Elle voulut les voir, les trouva charmans, & soupçonnant leur condition à leur air comme à leur langage, elle, les retint à souper dans sa cellule. — Ils furent ensuite logés avec une recherche & des soins qui n'appartiennent qu'à des religieuses. Comblés de bontés, ils reprirent leur route le lendemain, dès que le jour parut; & ce fut avec un transport de joye, qu'en sortant de la forêt du Jorat, ils apperçurent le vaste bassin du Léman & le clocher de *notre dame*.

La supérieure & la sœur Amphilésie s'entretenoient encore de ces aimables enfans, lorsqu'on remit à cette dernière une lettre de la dame de Ringoldingen, avec qui elle avoit été élevée. — Cette tendre mère lui demandoit des nouvelles des deux pèlerins, dont elle lui apprenoit la condition & les noms. — On avoit suivi jusque au *Cloft*, la trace des fugitifs, la vieille Jeanne avoit dit ce qu'elle en savoit; & c'étoit sur les renseignemens de cette bonne femme, que la dame de Ringoldingen envoyoit un courrier à la sœur Amphilésie. — Cette religieuse conservoit un tendre souvenir de la compagne de son enfance: elle mouilla le papier de ses larmes,

en lui transmettant les discours touchans du jeune Rodolphe , & le supplia d'être d'autant plus tranquille sur le sort de ce précieux enfant , que la supérieure envoyoit un exprès à *Monseigneur* , pour le prévenir de son arrivée à Lausanne. — Chargé de cette réponse d'Amphilésie , le courier de la dame de Ringoldingen , repartit incessamment pour Lucens ; & celui de l'Abbesse de Sainte Catherine , prit la route de la Ville.

L'Evêque n'eût pas sitôt lû la dépêche qui lui étoit adressée , qu'il se rendit lui-même à la cathédrale , où il trouva les charmans pèlerins , déjà prosternés devant l'autel. — Dans une préoccupation profonde , couverts de hail-

l s , & u e s , i v
f v u a n a &
e. — L i l w l
d u , r

a r i

G

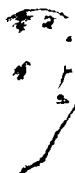
e i v

f

i b

r m

n a



filz, dès que la *neuvaine* seroit achevée. — Malgré cette attention indispensable, il ne fut bientôt plus possible de se faire des illusions sur son état ; & soit que l'inquiétude lui eut porté des coups mortels, soit qu'elle eut atteint le terme fatal, la fidelle Dorothee perdit toute l'espérance qu'elle avoit fondée sur le pèlerinage de Rodolphe.

Aussitôt que la *neuvaine* est achevée, Guillaume, suivi d'une partie de sa maison, prend avec les petits pèlerins, la route de son château de Lucens ; mais quel spectacle douloureux l'y attend ! La dame de Ringoldingen luttant contre la mort, & regrettant la vie moins que son filz, semble n'attendre pour la quitter, que le bonheur de l'embrasser encore une fois : sa vue paroît un instant la ranimer.

“ O ! mon enfant.... *Chier & doux enfant !* „ *onc ne pensois mie te revoir*”. Suffoqué de douleur, Rodolphe se précipite sur le sein de sa mere expirante.---Ah ! *Notre-Dame*, s'écrie-t'il avec l'accent du désespoir, est-ce ainsi que vous me la rendez ? L'Evêque lui rappelle la soumission que nous devons aux décrets de la Providence ; & l'enfant baigné de larmes, s'excuse d'avoir pu l'oublier, tandis que la mère faisant un effort pour porter à ses lèvres la main du Prélat, lui dit d'une voix altérée : “ Monseigneur, & *chier oncle*., *la détresse où me trou-*

„ vez, ne me laissez mie le pouvoir de vous té-
 „ moigner... ma reconnaissance..., toutes-fois
 „ n'en sauriez douter... puisque m'avez ramené
 „ ce mien fils ; & se m'accordez le guerdon
 „ que requiert à ma dernière heure pour l'or-
 „ phelin, m'allegerés de toute cure, & souci cui-
 „ sant las, Monseigneur, bien, le savez, plus
 „ n'a que vous en ce bas monde : ne délaisserez
 „ sa jeunesse, mets toute ma fiance en vous”.

Certes, chière & noble niepce, répondit
 Guillaume, avec la plus vive émotion, *suis*
marri de vous voir en si piteux état : mais foi
de Prêtre, & de gentilhomme, ce votre fils,
tiendra pour mien, & mie orphelin ne sera ;
forisque n'aille bientôt moi-même, de vie à tre-
passement.

Une promesse si consolante satisfit cette ten-
 dre mere : les dernières exhortations à son fils
 furent touchantes, solennelles, & faites pour
 n'être jamais oubliées. — Suivre la trace de
 ses vertueux ancêtres, & les conseils de son gé-
 néreux prêtre, furent les seules choses
 qu'elle se fit le devoir de lui recommander. — Implo-
 rant pour cet enfant chéri, toutes les
 bénédictions du ciel ; & pour elle-même les se-
 condés de la religion, elle mourut tranquille en
 pensant à son fils, qui se montra plus
 sage qu'à son âge ne sembloit le comporter.
 La piété filiale, & la dévotion de Rodolphe,

avoient disposé Guillaume en sa faveur dès l'abord ; son âge , sa douleur , ses charmes, l'abandon où la mort de sa mere le laissoient , changerent ce premier mouvement de bienveillance en un sentiment si profond & si vif, que la tendresse paternelle pourroit à peine l'égaliser. --- Celui par lequel nous tenons à l'être foible & dénué, à qui nos secours sont devenus nécessaires , est peut-etre le plus noble dont l'humanité puisse se vanter. --- Quel charme ne doit-il pas offrir à ces mortels vertueux , qu'un vœu sépare du reste des hommes ; & pour qui les liens les plus doux seroient des crimes ? De son côté , l'aimable orphelin se pénétra pour le respectable Prélat, d'une reconnoissance passionnée ; & ce sentiment lui fut nécessaire pour supporter le d'part de son cher Oswald , que Balmoos rappella près de lui , à l'approche de l'hiver. --- Séparés pour la première fois de leur vie , les deux amis ne s'oublierent pas , & tous leurs vœux tendoient à se réunir un jour. --- Le sort d'Oswald n'étoit point changé , mais Guillaume destinoit Rodolphe à l'Eglise. --- On peut juger avec quel regret il ensevelit ses penchans guerriers , dans un Séminaire, --- Ce fut là le triomphe de la reconnoissance , & le sacrifice fut complet, car il ne put être soupçonné.

Depuis quatre ans , le vertueux Prélat , se

livroit sans réserve au bonheur d'aimer, de protéger, d'élever le fils de sa niece ; & le sensible jeune homme savouroit toutes les douceurs que la reconnaissance peut faire éprouver aux âmes privilégiées, lorsqu'un nouveau revers vint changer son sort. — Le comte Humbert, neveu de Guillaume, & son héritier naturel, étoit un de ces hommes atroces qu'aucun crime n'effraye, qu'aucun scrupule, aucun sentiment n'arrête, lorsqu'il s'agit de leurs intérêts. — Soit que l'attachement de l'Evêque pour le jeune Ringoldingen, lui fit ombrage, soit qu'il fut impatient de recueillir une riche succession qui pouvoit être encore éloignée, le farouche Humbert se l'assura d'un seul coup, par un de ses forfaits dont l'humanité frémit. — Ce monstre avoit besoin d'un complice, le crime rend égaux tous ceux qu'il unit : il ne dédaigna point de s'associer le *Cameriste* (*) de l'Evêque ; & ce fut dans un voyage à Lucens, que Humbert qui habitoit alors au château de Surpierre, conçut & exécuta son odieux projet. — L'infortuné Prélat fut trouvé dans son lit, percé de plusieurs coups, & sans vie : Un profond mystère voila cet horrible attentât, & la vérité ne put être que soupçonnée. — Les scélérats sous le poignard desquels le vertueux

Guillaume avoit succombé , furent ceux dont la douleur étudiée éclatta le plus ; tandis que la consternation muette de ses fidèles serviteurs , ne s'exprimoit que par des soupirs & des larmes.

Altéré par la perte de son bienfaiteur , Rodolphe n'avoit pas encore songé que sa mort le laissoit sans appui , lorsqu'il reçut l'ordre de se présenter devant Humbert. — Jeune homme , lui dit ce perfide , je connois l'amitié dont mon oncle t'honoroit , à ce titre je te dois des égards... & de la protection. — C'est à toi à décider de ton sort. — Si ta vocation t'éloigne du monde , si tu suis les intentions de ton bienfaiteur , tu peux compter sur tous mes soins. Un canonicat va t'assurer un destin paisible , & t'ouvrir la carrière brillante des dignités de l'Eglise... mais si tu contreviens aux volontés connues de celui qui t'a servi de pere , je ne puis t'offrir que des vœux. — Vas chercher fortune dans ta patrie.

“ C'est mon intention , Messire Humbert ;
» je ne songe point à vous rappeler que ma
» mere appartenoit à votre famille ; & je ne
» compte que sur cette Providence qui veille
» sur l'orphelin. --- Je fais ce que je dois à la
» mémoire d'un bienfaiteur que j'adorai , mais
» aucun vœu ne me lie encore ; & je vais of-
» frir à ma patrie , une vie que j'avois confa-
» crée à la reconnoissance. — Les seuls biens

» que j'emporte sont la mémoire & l'exemple
 » de mon bienfaiteur... périsse le scélerat qui me
 » l'a ravi ! »

Avant de s'éloigner du château où sa mere & son oncle ont exhâlé leur dernier soupir, le noble jeune homme court à la chapelle qui sert de sépulture à la première, & dans laquelle on a déposé le corps du Prélat. — Il entr'ouvre la porte avec un frémissement religieux, fléchit un genoux, & s'écrie : Adieu...! Adieu bienfaiteur chéri! mere tendre... ah! veillez du séjour céleste, sur l'infortuné que votre perte laisse sans appui dans ce monde; & quoiqu'il arrive, ne souffrez pas qu'il se rende indigne d'avoir été l'objet de votre tendresse! Après cette fervente invocation, Rodolphe jette un dernier regard sur l'azyle de sa jeunesse, s'éloigne, soupire.. & s'éloigne à grands pas. — Il est aisé de deviner la pensée du jeune Bernois, la route qu'il prend; mais que son destin a changé! Entouré naguère d'une cour attentive & nombreuse, environné de tout l'éclat qui décore les princes de l'Eglise, neveu, favori d'un Prélat puissant, Rodolphe est maintenant isolé. — Vêtu d'une soutane, à pied, sans un seul domestique, il traverse d'un pas rapide, la cité favorite de Berthe, & les plaines de l'antique Avenches. — Dépourvu d'argent, le moindre accident peut l'embarasser... une riche bague qu'il tient de

son bienfaiteur , & le rosaire de sa mere , sont les seuls bijoux qu'il possède; pour rien au monde , il ne consentiroit à s'en défaire : mais la jeune elle espere tout , & ne craint rien. -- Sous peu de jours , il reverra sa terre natale , il embrassera son ami.

En appercevant les remparts élevés par Berchtold , Rodolphe émû de joye , double le pas : tout entier au sentiment qui remplit son ame , il n'a qu'une seule pensée ; & parvint bientôt à la demeure de Balmoos , il demande son cher Oswald , à la premiere personne qu'il rencontre , sans prendre garde qu'elle n'est pas faite pour l'annoncer. -- Ce défaut d'attention devoit lui nuire dans l'esprit d'une héritiere que sa fortune avoit accoutumée aux hommages , mais il étoit destiné à lui plaire ; il lui plut ; & la demoiselle de Landshut distingua sous une fontaine , celui qui devoit un jour obtenir sa main. -- " Le baron de Richt , lui dit-elle , partithier „ avec mon oncle , pour la Tour-de-Trêmes , „ où ma mere & moi sommes nous-mêmes attendues ; & si vous. " La demoiselle de Landshut n'acheva pas la phrase qu'elle avoit commencée ; mais ce peu de mots ayant appris à Rodolphe , qu'il parloit à la niece de Balmoos , il sentit la faute qu'il venoit de commettre. -- Rougir , s'excuser , se nommer , fut tout ce qu'il fut de mieux pour la réparer ; & la jeune

personne reconnu en lui avec un plaisir véritable, le compagnon des premiers jours de son enfance. --- Prévenue par sa fille, la douairière de Landshüt, reçut le jeune Ringoldingen avec tous les égards convenables ; & l'ayant invité à l'accompagner chez la baronne de Richt, elle lui fit donner une monture pour escorter sa Litière. --- Mais la curiosité de la bonne Dame, r'ouvrit une playe bien douloureuse ; elle venoit d'apprendre la mort funeste de l'Evêque de Lausanne, & voulut en connoître tous les détails. --- Le malheureux Rodolphe eut à éclaircir chaque fait, à combattre les bruits faux, ou hasardés auxquels un événement de cette importance avoit donné lieu ; ce fut une tâche pénible : heureusement la demoiselle de Landshüt fut l'abrèger. --- Douée de cette exquise sensibilité qui fait lire dans le cœur d'autrui, elle devina tout ce que souffroit Ringoldingen, & parvint à détourner la conversation. --- Il la remercia de ce bienfait par un regard expressif ; & dès ce moment, leurs âmes furent d'intelligence. --- De ce moment, Rodolphe lui voua un sentiment de reconnaissance & d'estime, qui servit de base dans la suite à son attachement pour elle.

On devoit faire à la Tour-de-Trêmes, la dédicace d'une chapelle : cette solemnité religieuse & champêtre, vint à propos servir le goût que la baronne avoit naturellement pour la repré-

sentation ; & le retour de son fils étant un prétexte heureux , pour lui donner encore plus d'éclat , elle y avoit convié avec le Comte & la Comtesse de Gruyere , la principale noblesse de l'Oechtland ; & c'étoit à cette occasion , que la douairiere de Landshüt s'y rendoit avec sa fille. Mais ce qui marqua cette époque pour les deux amis , ce fut le bonheur de se retrouver. —

» Te voilà donc , disoit Oswald à son cher Rodolphe , en l'embrassant avec transport , tu m'es donc rendu. . . ! unir nos destins , comme nos ames sont unies , est une loi que l'amitié nous prescrit , & qui doit nous être sacrée ».

Ah ! cher Oswald. . . ! tu le vois , j'arrive : je n'ai pas attendu tes instances ; & mon cœur a bien deviné le tien.

Oswald présenta son ami à sa mere :

» Chiere & très-honorée Dame & mere , aurez deux fils dorénavant , & certes , mieux vaut le cadet que l'aîné ».

La baronne de Richt étoit mere , auroit-elle pu se résoudre à marquer l'instant du retour de son fils , par un manque de condescendance ou de bonté ? Fiere d'Oswald , elle pouvoit l'être encore de son ami , il étoit ce qu'elle pouvoit desirer qu'il fut. — Elle accueillit donc Rodolphe avec tous les égards dont son caractère la rendoit susceptible. Elle mit de la recherche dans

les soins qu'elle prit pour lui rendre sa maison agréable ; & si elle ne le careffa point, c'est qu'elle ne savoit pas même caresser son fils.

Si l'enfance des deux amis que nous venons de réunir à la Tour-de-Trêmes , intéresse assez pour faire desirer de les suivre dans l'âge orageux des passions ; si , même au défaut de l'intérêt qu'ils inspirent, le local de la scène , attache des Lecteurs qui y retrouvent à chaque pas, la ville où ils prirent naissance ; le hameau qu'ils ont si souvent remarqué avec plaisir sur leur route ; ces édifices , dont la Gothique majesté leur atteste ce qu'étoit il y a quatre siècles le pays qu'ils habitent, & pour ainsi dire , la place qu'ils occupent en ce moment ; on retrouvera Ofwald & Rodolph dans un des Nros. suivans.

C O N T I N U A T I O N

De la correspondance d'Edouard de Rochetour , par M.

S E C O N D E L E T T R E.

C'EST moi , mon cher oncle , qui fis hier la seconde leçon , muni de la comédie du bour-

geois gentilhomme de Moliere & des avis d'Erasme , nous nous amusâmes de la maniere dont on doit ouvrir la bouche , pour prononcer les voyelles ; celle d'Egle étoit charmante lorsqu'elle l'ouvroit pour l'O , son bel ovale de visage en recevoit de nouvelles grâces , quoique ses fossettes en fussent dérangées. L'on condamna Adelle à former la sienne pour l'U , parce qu'elle avoit fait la mine toute la matinée. Il me paroît que ce sera d'ors en avant une punition à imposer , mais je ne crois pas qu'Egle s'y expose. Charles prend possession de l'I , par droit de rire. Julie a demandé l'É , Henri l'A , Alfred a pris son parti d'être de moitié avec sa sœur pour l'O. Je chargeai Mlle. Ebers d'expliquer les consonnes , lorsqu'elle parla des Dentales *D & T*. Frappez contre les dents d'enhaut , lui crioit le malicieux Charles. Je fais bien où elles étoient , lui a-t-elle répondu , nous avons ri , Erasme seul étoit sérieux. J'ai remarqué qu'en général , malgré toute sa gaieté , il ne rit jamais , lorsqu'on s'amuse aux dépens de quelqu'un. On nous appelle pour le dîner ; mais obligé d'écrire quelques lettres par un messager qui alloit partir , Erasme ne nous suivit pas.

Hé bien ! mes enfans , nous dit mon pere en se mettant à table , qu'avez-vous appris ? Que Mlle. Ebers prononce mieux *fa* que *da* , ré-

pondit Charles , & qu'avez-vous gagné à savoir cela , demanda notre grand-mere ? --- Les enfans alors s'écrierent à la fois , -- moi un *A* , moi un *E* , moi un *I* , les vôtres cher oncles se contentoient de faire leur *O* , je les fis observer. Adelle paroïssoit honteuse , je ne veux plus de ce vilain *U* , dit-elle avec dépit. Est-ce mon Erasme qui vous a mis ces belles choses en tête , demanda mon pere ? --- Non , c'est moi , répondis-je , ou plutôt c'est Moliere ; cela est aussi sûr , papa , ajouta Charles , qu'il l'est que je vous dis de la prose. --- Que de fariboles s'écria mon pere d'un air mécontent ; on n'a pas besoin d'instituteur , s'il ne fait que cela , & nous le savions avant lui. --- Eh ! pourquoi mon bon oncle , dit Alfrede , ne nous avez vous jamais parlé de l'*R* , & comment pour la prononcer on porte la langue au haut du palais ; au même instant , tous comme par convention , répéterent , *r , r , ra , ra , ro* : --- si , des vilains , dit grand-maman en se levant de table. En vérité , mon fils , je ne vous comprends pas ; mais il ne valoit guere la peine de faire venir de si loin un Instituteur qui ne donne que de pareilles leçons. Maman , qui rioit de toutes ses forces , répondit qu'il falloit au moins attendre un mois pour juger de la méthode d'Erasme. Je vous comprends , Mme. , lui dit mon pere , Erasme vous égale , & vous aimez à rire ; mais il faut

aussi penser à l'éducation des enfans : à propos, Charles, ajouta-t-il, pourquoi Mlle. Ebers prononce-t-elle mieux *fa* que *da* ? Tous à cette question répondirent à la fois & en riant, que pour *fa*, il ne faut que des levres, tandis que les dents sont indispensables pour *D* ou *T*. Et vous savez bien, papa, que Mlle. Ebers est sans dent ; je ne l'ignore pas, reprit mon pere d'un air fâché ; mais je sais aussi que vous êtes des fots de plaisanter sur une privation qui lui a coûté d'aussi cruelles douleur que celles qui l'ont forcée à se les faire arracher. L'air & le ton du papa nous a rendu capots, moi sur-tout, mon cher oncle qui, je l'avoue avec confusion, avois commencé cette plaisanterie. Je soupçonnois déjà qu'Erasme la désapprouvoit, & mes regrets s'augmenterent, lorsque je vis Mlle. Ebers nous excuser auprès du papa, en ajoutant, que je vous serve d'exemple, mes chers enfans ! C'est pour avoir mis des épingles dans la bouche, pour m'en être servie en place de cure-dents, & pour m'être exposée au serain sans nécessité, que je suis édentée. Que fait là un serin demanda tout bas Adele à Eglé ? (*) -- La pauvre petite ne pensoit qu'à son oiseau. --- Et moi, mon cher oncle, qu'au plaisir de vous parler d'elle.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*) Note par une erreur de copie. On n'a donné que 6 ans à Eglé dans le 1er. N°. , elle en a 10 comme Julie,

*MON TRÈS-CHER ONCLE.**TROISIÈME LETTRE.*

EGLÉ s'est écriée en voyant une carte de géographie sur la table ; bon , voilà Monsieur qui a mis la nappe : pas en français a dit Erasme , car nous ne donnons le nom de mappe qu'à la seule carte qui représente l'univers entier , que je vous fis voir l'autre jour ; mais les Anglais appellent *mappe* du mot *mappa* , toutes les cartes de géographie.

Pour nous , vous savez que nous sommes en Suisse , & que l'on parle français dans le bailliage de Lausanne. Après nous avoir tous fait asseoir autour d'une table , M. Erasme est resté debout avec une baguette à la main ; puis il nous a prévenu que lorsqu'on a une carte de géographie devant soi , il faut supposer que le haut de la carte représente la partie du ciel , où l'on ne voit jamais le soleil , appelée Nord. Que l'on a à sa droite , celui où il se lève ; contre soi , celui où il est au milieu du jour ; & à sa gauche , l'endroit où il est supposé se coucher. La clarté passe donc successivement , a-t-il ajouté d'une de ces lignes qui vont du haut de la page en bas à une autre ; & comme elles sont

longues, nous les appelons longitudes. Vous comprenez, mon cher oncle, que cette introduction a eu quelques longueurs, mais Erasme les encourageait avec son air ouvert, honnête & satisfait, & nous avons paru assez instruits, puisqu'il a choisi ma petite sœur Adele pour répondante, en lui recommandant de le faire de la manière la plus naïve. Alfrede nous a dit avec un certain air important qu'il la dirigeroit au besoin, ce qui nous a fort amusé.

D. Où se leve le soleil?

R. Au levant.

D. Où se couche-t-il?

R. Au couchant.

D. Où est-il à midi?

R. Au midi.

D. Où n'est-il jamais?

R. Au haut de la carte.

Eglé disoit tout bas, au Nord. Erasme nous a dit que cela s'appelloit les quatre coins du monde, désignés sous le nom de points principaux ou cardinaux; il nous en a fait répéter les noms plusieurs fois. Voilà comment le soleil joue aux quatre coins, a dit Charles à Eglé. Point du tout, mon ami, a répondu Erasme, c'est la terre, car le soleil ne tourne pas: tous l'on regardé.

D. Le soleil tourne-t-il?

R. L'on vient de dire que non.

D.

n'en aurez point, petite espiègle a répondu Erasme en fouriant, parce que je ne me suis point contredit, vous en conviendrez une autre fois, & cela sera bien rectifié dans une autre leçon; mais combien, a continué Erasme, y a-t-il d'heures dans les vingt-quatre heures?

R. Vingt-quatre, a dit Charles en riant.

D. Et le plus grand jour qui est à la Saint-Jean; combien a-t-il d'heures?

R. A cette question les enfans ont fait leur petit calcul, dont il est résulté la supposition de quinze heures; & Charles a dit que le soleil se levoit alors à quatre heures & se couchoit à huit: fort bien, M. Charles, vous payerez aussi un gage, a repris Eglé. Moi, point du tout; car je réponds comme l'on m'a appris, & lorsque Monsieur diroit autrement, je serois aussi savant que lui. Ne croyez pas, mon cher oncle, que les leçons soient beaucoup prolongées par ces interruptions; il est établi qu'on ne peut faire qu'une seule demande en explication, à laquelle chacun a le droit de répondre, sans s'écarter de l'objet; ma cousine Eglé n'oublie pas les siennes. Erasme rectifie ensuite. Sur la question qu'il a faite du nombre d'heures qui compose le plus petit jour, [qui est à Noël],

n é euf.

D c d'heures de jour
a à Noël?

C. 2

R. A cette demande, tous les enfans ont compté sur leurs doigts : en commençant par neuf, l'on en ouvre six. Six, ont-ils dit tous à la fois. Si vous aviez ouvert trois mains, leur dit Erasme, le produit seroit quinze, & si vous fermez six doigts, il n'en restera que neuf. Cela s'appelle soustraction. Nous ne nous rappellerons jamais de ce mot, ont dit les plus jeunes; mais Eglé l'a pris sous sa protection, & dans tous ses calculs elle joignoit ses jolis doigts aux miens.

D. Qu'appellez-vous le solstice d'été ?

Eglé, voilà encore un mot qui aura besoin de moi.

Erasme, il vient du mot *sol*, qui veut dire soleil & *status*, statim.

Eglé, mais c'est du latin, & pour nous autres filles à qui il est défendu.

Erasme, je ne saurois qu'y faire; mais je compte que vous protégerez même celui d'équinoxe, qui vient d'*equatio*, égal & *nox* nuit.

Eglé, non, pour celui là, non; car je veux toujours dire également.

Charles, sans doute, c'est beaucoup plus court.

Alfrede, pour moi, j'aime mieux le latin.

Henri, après avoir réfléchi. — Ah! tu n'aurois pas dit cela avec M. Dorfus.

D. Erasme, combien y a-t-il de solstices dans l'année ?

R. Deux, celui d'été & celui d'hyver.

D. Et combien d'équinoxes ?

R. Deux aussi, celle de printemps & celle d'automne.

D. Combien y a-t-il de saisons ?

R. Quatre, le printemps, l'été, l'automne, l'hyver.

Erasme, très-bien, mes chers amis. Nous reviendrons aux saisons une autre fois ; mais nous nous occuperons demain des jours de la semaine.

J'ai abrégé, mon cher oncle, le récit de cette leçon, j'en ferois de même de la conversation à table, Eglé vouloit y faire prévaloir le mot de son invention. Grand-maman se fit répéter plusieurs fois ceux de solstice & d'équinoxe ; mon pere a soutenu leurs droits : en disant qu'ils étoient adoptés par l'académie française, regardant à ces mots, Erasme avec complaisance, --- ils sont là-haut quarante, a-t-il ajouté, qui ont de l'esprit comme quatres : j'augure très-bien, de cette saillie, qu'en pensez-vous, mon cher oncle ? Recevez les assurances de mon respect.



ment dans le style. L'écrivain peut avoir l'air de l'exagération, lors même qu'il est au-dessous de la réalité. La chaleur, la vivacité, la hardiesse de ses expressions peuvent nuire quelquefois à l'effet qu'il voudroit produire, parce qu'il est dans la nature de l'homme de se tenir en garde contre tout ce qui semble vouloir subjuguier son opinion".

En croyant avec l'auteur que c'est là une des causes qui a anéanti l'effet de beaucoup d'ouvrages occasionnés par la révolution, nous nous arrêterons à la seconde partie de celui de Mr. F., qui contient des vérités générales, quoique connues, qu'il présente à ses Lecteurs, dépouillée de toutes réflexions particulières.

" Toute société, dit-il, a une forme quelconque de Gouvernement; tout Gouvernement est institué pour le bonheur des hommes qui lui sont soumis; donc tout ce qui peut assurer leur bonheur fait partie de tout Gouvernement.

" Mais l'homme est un être borné, sujet à l'ignorance & à l'erreur, comme toutes les intelligences finies; les foibles connoissances qu'il a, il les perd encore, comme créature sensible, il devient sujet à mille passions. Un tel être pouvoit à tous les instans oublier son Créateur. Dieu l'a rappelé à lui par les loix de la religion. Un tel être pouvoit à tous les instans s'oublier lui-même, les philosophes



„ l'ont averti par les loix de la morale ; fait
 „ pour vivre dans la société , il pouvoit oublier
 „ les autres , les législateurs l'ont rendu à ces
 „ devoirs par les loix civiles.

Ce passage qu'un renvoi annonce être tiré de l'esprit des loix , nous paroît avec de grandes vérités renfermer une de ces erreurs qui ont produit la révolution ; celle des salutaires effets de la morale philosophique ; car cette morale , faux clinquant , plus digne des anciens sophistes qui s'arroyoient le nom de philosophes , que des vrais sages qui refusoient ce titre , n'a produit dans notre siècle que de fausses vertus , & n'a rappelé l'homme à lui-même que pour le rendre un égoïste orgueilleux. C'est en substituant la morale philosophique à la morale chrétienne , que nous croyons , comme le dit l'auteur , que le meilleur gouvernement est celui où ces trois sortes de loix feront entr'elles dans l'accord le plus parfait , que l'homme puisse atteindre. Il deviendra moins bon & plus vicieux à mesure que cet accord diminuera. Enfin , le peuple chez lequel il n'existera plus , n'aura plus de Gouvernement , ce seront des hommes rassemblés par le hazard , la vengeance la haine & la terreur ; mais ce ne sera plus une société.

“ Qui dit société , suppose nécessairement des
 „ rapports ; qui dit des rapports , dit les com-

„ binaifons respectives des différentes qualités
 „ avec lesquelles existent tous les êtres entre
 „ qui ces rapports font établis. Or , l'homme
 „ étant par fon essence un être religieux , par
 „ fes fentimens un être moral , par les re-
 „ lations un être politique & civil : on ne peut
 „ concevoir l'homme , fans le concevoir fous
 „ tous ces rapports. On ne peut les détruire
 „ fans détruire les liens qui l'attachent à la fo-
 „ ciété même , & conféquemment fans la dé-
 „ truire ”. Tous les gouvernemens connus des
 peuples policés ont été fondés fur ces rapports,
 Jamais on n'a feparé ce que l'homme doit au
 Créateur de ce qu'il fe doit à lui-même , de ce
 qu'il doit à ceux avec lesquels il vit. Une lé-
 gislation combinée en fens inverfe de ces rap-
 ports , loin d'être le code de l'homme civilifé ,
 ne feroit pas même celui des peuples que nous
 nommons favauges. Elle transporterait dans l'é-
 tat de fociété les befoins , les facultés , les ac-
 tions de tout être animé vivant dans un état de
 guerre. De cette vérité inattaquable , l'auteur
 fait découler les devoirs & les droits de l'hom-
 me focial , *c'eft ce titre qui lui en donne* ; mais
 ils font relatifs , ils doivent être en équilibre
 avec fes devoirs , & ce n'eft qu'en rempliffant
 ceux-ci qu'il peut exercer les autres.

Dérivant toujours du même principe , l'au-
 teur établit les droits & les devoirs de la grande

société humaine, sur les mêmes bāses religieuses, morales, politiques, que celles des sociétés particulières, & il conclut que la vraie politique étant l'application de cette théorie, & l'accomplissement des devoirs qu'elle prescrit, elle ne peut lui être contraire, & que quand elle les attaque, elle devient vicieuse & attaque la société.

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans les preuves & les exemples qu'il donne de cette vérité, elle le conduit à l'examen de questions fort importantes dans le développement desquelles il ne fait que fixer les points desquels ses Lecteurs tireront les lignes. Après avoir présenté dans la première partie la marche de la révolution, posé dans la seconde les principes généraux sur lesquels elle peut se juger; l'auteur s'occupe dans la troisième de l'application de ses principes; il examine l'intention des puissances dans la guerre actuelle, & la suite de ces intentions; il trace le tableau des combinaisons de Mirabeau & de l'abbé Syes au commencement de la révolution, celui des combinaisons ultérieures de cet abbé. Parcourant ensuite rapidement ce qui est fait, ce qui reste à faire, il discute le pour & le contre, & établit la nécessité d'une union sociale, qui dégagée d'intérêt particulier, rétablisse la royauté en France.

Sans préjuger cet ouvrage , qui nous paroît à bien des égards fort au-dessus de beaucoup d'autres du même genre ; nous nous permettons d'observer qu'un partisan aussi déclaré du trône & du royalisme , que l'est Mr. F. , ne devroit pas injurier les puissances ; & qu'en prêchant une union sociale , dégagée de tout intérêt particulier , il est pour le moins imprudent de les exciter tous , en semant la défiance entre les cabinets qu'on voudroit réunir.

Lettre à l'auteur du Journal.

M.

UN de mes amis , votre abonné , me prêtant votre Journal , je le lis , & je viens vous témoigner le vif intérêt qu'il m'inspire en vous avertissant , M... , que nous achetons tous les Etrennes Helvétiques , desquelles vous avez extrait le discours sur la mendicité. C'est donc nous faire payer deux fois la même chose ; c'est nous remettre sous les yeux des objets généralement connus ; c'est enfin vous exposer à tout ce que la critique judicieuse peut avoir de sel & d'esprit. Je ne vous rendrai ni les ingénieux sarcasmes , ni les fines railleries qu'ont occasionné ce mal adroit plagiat ; les bonnes

ames de la société vous défendoient , en assurant que vous manquiez de matériaux , & avec une bonhomie touchante , elles paroissoient craindre que vous n'en fussiez bientôt réduit à copier le *Messager-Boîteux*. Les mêmes observations ont circulé dans toute notre grande ville, avec diverses nuances ; profitez , M. , de cet avis salutaire, & croyez à la considération de celui qui se signe le plus honnête des anonymes.

Réponse de l'auteur du Journal.

RECEVEZ nos remerciemens , Mr. l'anonyme, du vif intérêt que vous prenez à nos succès , & veuillez rassurer les bonnes ames sur nos correspondances & notre porte-feuille ; il a fallu pour insérer le discours dont la répétition vous choque, reculer la publication d'une quantité de morceaux que vous ne connoissez pas , même en vous supposant vous & vos amis possesseurs de toutes les *Etrennes* & *Almanacs* de l'Europe.

Encouragez par la maniere pleine de grace dont vous nous transmettez les critiques que vous avez recueillies , nous osons , Mr. l'anonyme , vous faire une question , soit qu'on vous aie prêté , soit que vous ayez acheté les *Etrennes Helyétiennes* de l'année passée , y avez-vous

lu le discours sur la mendicité ? Avant de l'insérer , nous avons fait la même demande à plusieurs personnes de notre connoissance , celles qui s'occupent réellement de choses utiles , regrettoient que la petitesse du caractère, les eut privées de cette lecture , d'autres nous ont avoués qu'après avoir feuilleté leurs *Etrennes*, lu les courtes dans la Suisse, les anecdotes , les vers ; ils avoient sauté les morceaux qui ne leur offroient point un intérêt d'amusement , & le résultat de nos informations , fut que de vingt-quatre personnes possédant ce *recueil Helvétique* , il y en avoit douze au moins pour lesquelles l'essai sur la mendicité devoit être neuf. Nous leur avons donc procuré la jouissance d'un trésor qu'elles possédoient sans s'en douter.

Oui , sans doute , Monsieur , même le *Messager-Boîteux* , pourroit nous fournir des objets utiles ; un Journaliste doit les recueillir par-tout , les répandre , les propager sans cesse ; il doit avoir le courage de s'exposer à la critique & aux sarcasmes de ceux que ces objets ennuiant. Convaincus que vous sentez cette vérité , nous croyons vous faire plaisir en vous apprenant que dans la Suisse allemande, où l'on desireroit vraiment le bien public, ce discours a été inséré dans les Journaux , dans les Almanacs, & que loin d'exciter la critique, cette répétition

tion a déjà produit d'excellens effets , la mendicité des enfans ayant considérablement diminué.

Nous avons l'honneur d'être , &c.

LITTÉRATURE SUISSE.

*Essai sur la nécessité de reprendre en Suisse
les mœurs de la Campagne.*

DANS ce morceau connu sans doute de ceux de nos Lecteurs , qui ne se contentent pas de feuilleter les *Etrennes Helvétiques* , & qui devroit l'être de tous ceux qui ont à cœur l'utilité & le bonheur de leur pays , l'auteur établit que c'est l'attachement à la vie de la campagne qui a cimenté les bases de notre confédération , que ce goût national s'est affoibli , & qu'il est urgent d'y revenir.

Pour nous y ramener , l'auteur recherche les causes qui l'ont altéré , & les avantages que nous en retirerions si l'on pouvoit le ranimer.

Le commerce ou plutôt son abus , la manie des fonds étrangers , & l'agiotage qui naturalise le Suisse dans tous les pays où il place sa fortune ; enfin l'attrait des villes pour les jeunes gens de la campagne , & l'éducation frivole

qu'on y donne à la jeunesse : sont les quatre principales causes, du dégoût qu'on prend pour la vie champêtre

Il faut lire, dans le discours, même le développement des idées de l'auteur, & le tableau attrayant qu'il esquisse de ce qu'étoient les Suisses dans ces siècles, où l'agriculture faisoit leur besoin principal & leur première occupation. Sans s'arrêter aux avantages physique de la vie champêtre ; aussi connus qu'incontestables, l'auteur passe aux avantages moraux ; il prouve par l'expérience & par le raisonnement, que le propriétaire intimement lié à ses fonds tient par une profonde racine à sa terre natale, & aime de préférence sa patrie, tandis que le rentier, à la sienne dans son portefeuille.

L'amour de la vie champêtre tient en second lieu très près aux bonnes mœurs, celles-ci sont le *palladium* de notre patrie. L'auteur prouve par plusieurs exemples que c'est moins la force des armes que le manque des mœurs, qui a renversé les anciennes républiques. Il est donc essentiel de conserver ou de rétablir les mœurs de nos pères, & la campagne y est plus propre que la ville ; l'auteur en développe les raisons avec autant de clarté que de sagacité, il dépeint l'influence du spectacle de la nature, & sur-tout de la nature Suisse sur les sentimens religieux

religieux & moraux, en établissant que la vie rustique favorise la méditation, l'étude d'une saine philosophie, & sur-tout celle de l'histoire naturelle.

Passant ensuite à l'éloignement qui existe trop souvent entre l'homme des champs & celui des cités; l'auteur après avoir développé les causes de cette espèce d'antipathie, prouve que le séjour de la campagne la détruit. Il faut lire dans le discours même le tableau qu'il crayonne des échanges mutuels de bienveillance & de secours également avantageux à l'un & à l'autre. Les avis qu'il donne à l'homme instruit des villes, sur le danger qu'il y a de rendre l'homme simple raisonneur, & de l'égarer par de fausses théories en morales & en politique: enfin, de lui faire changer son contentement contre les opinions inquiètes de ces systèmes; code si contraire à la félicité publique & domestique. Qu'on ne cesse jamais, dit-il, « de rappeler en toute occasion ces sages maximes, dont la pratique fait depuis si longtemps la prospérité de nos cantons. Prenons la raison, non l'imagination pour guide; suivons moins l'opinion du temps présent que celles des siècles passés, & s'il s'agit d'exemples & de mœurs, préférons les mœurs & les exemples de nos bons ayeux à ceux de nos contemporains ». — Faisant ensuite

contraster la perte de temps, la gêne, les dépenses des villes, avec l'économie & le loisir de la campagne, l'auteur croit qu'un costume national seroit le plus sur moyen d'être affranchi de l'empire avilissant de la mode, & il termine cet excellent discours par des vœux pour notre patrie, tels que peut les dicter le patriotisme le plus véritable & le plus éclairé.

ÉVÉNEMENT REMARQUABLE.

LES villages de Villard-Tiercelin dans le bailliage de Lausanne, & de Peney, dans celui d'Oron, ont sollicité & obtenu du Conseil Souverain de Berne, la fondation d'un nouveau poste ecclésiastique en leur faveur.

Les habitans de ces deux villages, distans l'un de l'autre d'environ vingt minutes, & placés sur la hauteur du Jurat, étoient ressortissans de la Paroisse de Donmartin, où ils devoient se rendre pour assister au culte Divin. Quoiqu'ils en fussent éloignés d'une lieue; ce n'est pas tant cette distance qui les peinoit, comme ils étoient souvent arrêtés par les difficultés que présente la seule route, qu'ils avoient à suivre pour se rendre à l'Eglise; elle est coupée par un ruisseau qui domine de part & d'autre des côtes longues & rapides;

les sentiers qu'on a pratiqué dans ces côtes , sont dans la meilleure façon d'un usage presque impossible pour les foibles, les infirmes & les vieillards; & ils deviennent dangereux même pour les plus ingénus après les pluies, ou pendant l'hyver qui est très-long dans ces contrées.

Assez heureux pour savoir apprécier les avantages de nôtre sainte Religion, les habitans de Peney gémissoient depuis long-temps de se voir privés du culte public & de la présence habituelle de leur Pasteur, dans l'âge & dans les circonstances pénibles de la vie. Ou ce besoin se fait le mieux sentir. Ils se sont occupés assez long-temps à rechercher les moyens de rapprocher d'eux les secours & les consolations religieuses qui leur manquoient; enfin, l'hyver dernier, les préposés des deux communautés se réunirent plusieurs fois dans ce but, & convinrent préliminairement d'un côté, qu'ils n'auroient rien à désirer, s'ils pouvoient obtenir la fondation d'un poste semblable à ceux qui existent en petit nombre dans le Pays-de-Vaud, connus sous le nom de suffragance pastorale, & qui sont desservies par de jeunes ecclésiastiques. — De l'autre, qu'ayant un intérêt majeur à cet établissement, ils ne sauroient faire un meilleur usage de leurs fonds publics qui sont en bon état, qu'en consacrant

une partie de leurs revenus, à faciliter & soutenir une fondation si utile ; & à cet égard encore , ils s'arrangerent entr'eux , de maniere que le sacrifice de chacun des deux villages seroit en raison de sa population , de ses revenus , & du plus grand avantage qu'il retireroit de l'établissement projeté. C'est sur ces principes qu'ils formerent un plan , portant que le Pasteur rempliroit dans les deux villages les fonctions publiques & particulieres , sur le pied qu'elles sont établies dans le pays pour toutes les Eglises à Anexe ; que sa résidence seroit fixée à Peney , où on lui bâtiroit une Cure , & où il auroit jardin & chenevier , qu'on contribueroit à sa pension , pour L. 189 de Suisse par année , outre, deux toises de bois de sapin & une de foyard , rendues sans fraix devant la maison de Cure.

Le 28 Mai 1794 , tous les Communiers des deux villages signerent une adresse à l'assemblée des Pasteurs qui forment la Vénérable Classe de Lausanne & Vevey , chargée de l'inspection de cette Paroisse. Ces braves gens exposoient en détail dans cette adresse leur desir & les sacrifices qu'ils faisoient très-volontiers s'ils pouvoient en obtenir l'objet , & ils supplioient la Vénérable Classe de présenter au Souverain le vœu de leur cœur.

La Vénérable Classe , qui ne s'assembla que

quelques mois après entendit la lecture de cette adresse, avec le plus grand intérêt, elle n'eût aucune observation à faire sur l'arrangement projeté pour les fonctions de Pasteur, & décida comme par acclamation que l'adresse même des gens de Villard & Penay seroit mise sous les yeux du Souverain. Si elle se permit d'en recommander puissamment l'objet; ce n'est pas qu'elle jugea cette démarche nécessaire pour assurer le succès désiré; il n'étoit pas douteux de la part d'un Souverain si bien connu par son attachement aux principes religieux, & par son empressement à concourir de toutes maniere au plus grand bien de ces sujets; mais il falloit que l'utilité de cet établissement lui fut démontrée, & la Classe devoit pour cela certifier la vérité des faits sur lesquels la demande de ces deux villages étoit fondée.

Elle a été accueillie du Conseil Souverain de la maniere la plus gracieuse, il en a accordé les fins, & a ajouté à la pension que cette nouvelle paroisse s'est engagée de faire à son Pasteur, huit sacs de froment & un char de vin; ce qui a raison sur-tout du logement & du bois de chauffage, rend ce bénéfice le plus avantageux de tous ceux qui sont attachés aux poste du même genre, & nous ajouterons que selon les termes du décret: le dit Pasteur suffragant

jouira encore dans les deux communes de tous les droits de bourgeoisie.

Cette bonne nouvelle fut incessamment portée aux deux villages qu'elle intéressoit, & elle y fut reçue avec les expressions de la plus vive joie. Les préposés ne perdirent pas un moment pour se mettre en état de jouir le plutôt possible de l'avantage qu'il venoient d'obtenir. Peney avoit déjà une chapelle assez bien établie ; ils ont craint qu'elle ne fut pas assez spacieuse, ils l'ont agrandie, & n'ont rien épargné pour la rendre décente ; le plafond a été lambrissé, les murs blanchis, les bancs renouvelés : on a aussi acquis dans l'exposition la plus agréable du village, le terrain nécessaire pour l'emplacement de la maison de Cure & pour le jardin ; mais comme cette bâtisse prend du temps, & que ces bonnes gens ne veulent pas exposer leur Pasteur aux inconvéniens qu'il pourroit éprouver en habitant une maison nouvellement construite ; ils ont fait réparer à neuf la maison de Commune, attenante à la Chapelle, qui fournira en attendant au Pasteur un petit logement ; il pourra s'y trouver à l'étroit ; mais il y fera heureux, au milieu de gens empressés à le recevoir & à profiter des secours que sa mission leur portera.

Villard à moins de moyens, mais n'a pas

autant à faire , & les habitans font animés d'un zèle égal ; ils avoient dans la maison de Commune une enceinte qu'ils destinoient à être arrangée pour en faire leur Chapelle. Ils voyent aujourd'hui qu'elle fera trop petite , & qu'il feroit d'ailleurs difficile de l'établir d'une manière convenable à sa destination ; ils y font ce qui est absolument nécessaire pour la célébration du culte , jusqu'à ce qu'ils aient eu le temps de bâtir un temple. La place est déjà marquée au milieu du village , on y voit déjà des matériaux amassés , & ils vont s'occuper pendant cet hyver des moyens d'entreprendre & d'avancer cette bâtisse le plus promptement possible.

Les deux Communautés se font arrangée pour être prête à la fin du mois de Novembre à recevoir leur Pasteur. Qu'il doit se féliciter celui qui a été nommé à ce poste, de trouver la vraie soif de l'Evangile chez ses ouailles, d'être assuré du zèle avec lequel elles iront au-devant de l'instruction. Qu'il est consolant dans un moment où l'on détruit tant d'Eglises , de voir qu'il s'en élève de nouvelle dans notre heureuse patrie. Qu'il est beau le spectacle de ces payfans , qui sentant la nécessité du culte & de la religion , demandent un ecclésiastique pendant qu'ils sont chassés & proscrits en tant de lieux. Qu'il est heureux , enfin , le pays , où le Souverain toujours

attentif aux besoins de ses sujets , toujours rempli du desir de les rendre heureux , fait calculer ses finances, de maniere qu'au milieu des dépenses , dont la crise actuelle surcharge son trésor ; il peut encore favoriser un pareil zele de la part de ces deux villages.

NOTICE SUR FLORIAN.

FLORIAN n'est plus... les lettres viennent de le perdre à la fleur de son âge... ô Mort ! affreuse mort ! tu ne respectes donc ni la jeunesse , ni les talens , ni la vertu , ni les formes séduisantes que la nature s'étoit pluë à produire... tu ne respectes rien , puisque tu as osé le frapper.

Le Languedoc fut sa patrie ; dans ces contrées brûlantes , tout porte l'empreinte du climat. Ici , la terre offre tous ses trésors superbe sous son ciel d'azur , parée de ses moissons , de ses olives & de ses grappes délicieuses ; semée de fleurs , arrosée d'eau salubres ; couverte de troupeaux , elle s'enorgueillit des hommes qui l'habitent. Ici , tout interroge les sens ; tout inspire l'amour , & tout le justifie. Ici , l'imagination sans-cesse échauffée par la volupté de ces tableaux , accueille la poésie enchan-

teresse , pour en retracer les images. L'occitanie fut le berceau des Troubadours : Toulouse, des accadémies ; & les jeux floraux, institués dans ses murs fécondèrent toujours le génie de ces peuples harmonieux.

Florian , entouré de ces tableaux, ne devoit pas demeurer insensible à la nature qui les avoit produits. Elle électrifia son génie , & il osa l'étudier. Les poètes Espagnols devinrent son guide ; quelques fois, en l'exagérant, ils l'outragent ; Florian choisissoit ceux qui l'expriment avec simplicité. Il eut le bonheur de l'entendre ; & il voulut la peindre a seize ans. Cervantes, avant que de livrer Dom-Quichotte à l'immortalité , avoit essayé Galatée, & n'avoit pas été traduit. Galatée offroit quelques défauts, mille folies , mais au milieu de ces invraisemblance pardonnables à son siècle & au caractère Espagnol , on trouvoit du sentiment, de la finesse & de la vérité. Florian fut jaloux de naturaliser cet ouvrage. Il se garda de le traduire ; à peine en emprunta-t-il le fond , Florian n'imitoit que la nature , & à seize ans, il commença.

Eh , qui n'a pas lû *Galatée* ! qui n'en a pas admiré les délicieux tableaux ! qui n'a pas relû avec attendrissement le récit de Téolinde , le troc des houlettes, l'histoire des tour-

terelles , l'Épifode de l'hermite , & les touchans adieux de *Galatée* au chien d'Elicio ?

Virgile , Petrarque , Sannazar , & plus récemment , Fontenelle , la Mothe & fur-tout Gefner avoient eu fans doute cette éloquence heureufe qui atteint le cœur , l'inspire , le perfuade & l'entraîne toujours. Florian rendait justice à ces peintres célèbres ; mais il ne les imita pas. En ajoutant au charme de l'éplogue l'intérêt du roman , il eut l'heureufe hardieffe de brifer les bornes où l'on a circonferit la première , pour s'élancer dans le vaste champ que l'autre lui offrait. Plus libre alors , fon action put s'étendre. Des limites trop étroites n'en génoient plus l'intéreffante vivacité. Il pût introduire l'Épifode , fans embarrasser le fond , amener plus d'acteurs , développer leur caractère augmenter l'intérêt , & ce qui fut inappréciable , en mêlant aux berger de l'Éplogue les perfonnages & les paffions d'un état différent , faire ressortir avec plus d'utilité les douceurs de la vie pastorale.

Allez , ma fille , „ difoit Florian à *Galatée* , lorsqu'il en fit par une lettre l'hommage à Gefner ; „ allez trouver le maître de tous les „ bergers : vous poserez doucement votre „ guirlande fur fa tête , vous vous mettrez à „ genoux devant lui ; & quand il vous regardera en fouriant , vous lui direz : je

» viens mettre à vos pieds le tribut de respect & d'admiration que vous doivent tous les cœurs sensibles, & que mon pere a plus de plaisir à vous payer que personne.

» Espagnole d'origine, répondoit le Théo-
» crite moderne, cela lui donne un air romanesque qui la rend encore plus intéressante.
» Si vous lui donnez des sœurs aussi aimables qu'elle, elle me sera toujours la plus chère, puisqu'elle a été la première par laquelle vous m'avez assuré de votre amitié ».

Florian, en effet, augmentoit son intéressante famille. Il fit douze nouvelles... douze fleurs légères & charmantes, parmi lesquels on distingua *Bliombéris* à l'éclat *Sélicourt* à la délicatesse, *Claudine* au doux parfum.

Cependant il préparoit son chef-d'œuvre peut-être, en parant *Numa* de toutes les graces du style, & de tout l'attrait des vertus. Quelles leçons, en effet, dans la bouche d'Egerie ! Quels pieux sentimens dans le cœur de Numa ! Il fait frémir en peignant Herfilié. Le Roi des Sabins arrache des larmes. L'ardent courage & la douce amitié ont aussi leur Héros. Léo offre, le plus intéressant Episode ; chaque page, une leçon ; chaque ligne, un modèle à tous les Ecrivains.

A peine Florian eut-il cueilli la palme que *Numa* méritoit, qu'il fit un pas dans la carrière

dramatique. C'étoit grouper tous les lauriers. Il peignit dans son théâtre italien toutes les vertus privées avec les traits du sentiment. *Les deux billets* expriment la force & la naïveté de l'amour ; *le bon ménage*, les plaisirs de l'amour conjugal ; *le bon Pere*, les transports de la tendresse paternelle. Il peignit *la bonne Mère* d'après nature ; & son cœur lui dicta *le bon Fils*. *Les Jumeaux de Bergames* eurent des critiques ameres & des succès brillans. Cette charmante comédie méritoit peut-être les uns & les autres : on reprocha à Florian d'avoir imité les Menechmes ; on fut enchanté des détails. Bientôt, *Jeannot & Colin*, avec des défauts & des beautés , parurent sur la scène. C'étoit une comédie de sentiment. On n'admira pas : on pleura ; & de douces larmes dédommagerent l'auteur de l'éclat des applaudissemens. *Le baiser & blanche & vermeille*, lui coutèrent plus de travail. Mais , la Féerie cesse de réussir ; elle est trop loin de la nature ; & il eût besoin pour soutenir ce genre de toutes les graces du pinceau.

Jusqu'à Florian , Arlequin avoit été un personnage plaisant , burlesque , naïf jusqu'à la balourdise. Il faisoit rire , & c'étoit tout. Florian essaya d'unir le sentiment à la plaisanterie. Son Arlequin attendrit & égaya tour-à-tour ; & l'on s'étonna de trouver des situations vraiment at-

tachantes dans un rôle dont l'esprit avoit fait jusqu'alors tous les frais.

Si son théâtre avoit partagé les suffrages, ses contes en vers devoient les réunir. L'art de la narration est peut-être, en littérature, ce qu'il y a de plus difficile à saisir, sur-tout quand il faut soumettre la pensée à la rime. Il surmonta ces difficultés avec le plus grand succès; ses contes sont un chef-d'œuvre dans ce genre. Sa *Poule-de-Caux*, critique fine & bien faite, eût sur-tout une grande réputation.

L'Eglogue de *Ruth* atteignoit les couronnes. L'Académie Française lui décerna le prix de l'an 1784. Et le public justifia ce suffrage flateur.

Moins heureux dans son *Eloge de Louis XII*. Florian ne put l'année suivante, remporter le prix auquel il concourroit. L'Académie, en l'honorant d'une mention, improuva le plan qu'il avoit adopté; & le public, plus sévère encore, lui reprocha des défauts & des négligences.

Cependant, il songeoit à donner une sœur à *Galatée*. Elle ne put désavouer *Estelle* à sa fraîcheur, à son séduisant coloris. Mille amans s'empressent autour d'elles, & rendent à leurs charmes un hommage assidu. La Française attire par ses contours voluptueux, par son ingénuité, par ses graces piquantes. L'Espagnole en fixe la

plupart par sa beauté sévère, par la noblesse de sa démarche & l'harmonie de sa voix.

Gonsalve de Cordoue eut des partisans & des improbateurs. Un style noble, élégant & fleuri; une action bien graduée, marchant sans gêne à travers l'Épisode, & quoiqu'un instant effacé, reparoissant toujours plus belle qu'elle n'avoit été; un Héros toujours intéressant; mille situations attachantes; un dénouement amené sans effort, plaidoient pour la manière; mais on blâme le genre de l'auteur. L'histoire, toujours austère, prétendit sa majesté outragée; & toutes les grâces du poëme ne purent la désarmer.

Son ressentiment dura peu. *Le précis historique sur les maures* était fait pour l'appaiser. Pureté de sources, méthode, clarté, précision sans sécheresse, noblesse sans enflure, unité sans monotonie, énergie, sans dureté, simplicité sans négligence.... tout montra que la plume de Florian n'étoit pas au-dessous du genre qu'il traitoit.

L'histoire & la fable tendent au même but; la perfection de l'homme, mais elle marchent par des chemins différens : cette variété tient à leur caractère. L'histoire présente, dans un cadre imposant, un tableau dont la majesté nous élève. La fable plus flexible, se multiplie dans une infinité de petits portraits pour

s'insinuer jusqu'au cœur. L'une toujours sévère, trace d'un ton mâle de grandes vérités. Ses traits sont prononcés; son attitude est fière, & pour convaincre, elle dédaigne l'art. L'autre craint d'effaroucher celui qu'elle voudroit instruire. On la voit portant sous son manteau une petite vérité qu'elle lui avoit destinée, mais qu'elle n'ose lui faire parvenir. Elle consulte l'imagination; celle-ci lui conseille de plaire, & pour y réussir, elle appelle à son aide la poésie & le roman. Ils lui présentent leurs graces; elle s'en pare sans effort, & rassurée alors, elle ose se produire. Sa démarche est vive & légère, son abord gai, son ton badin. L'enjouement réside sur ses lèvres. tant de candeur intéresse. Elle attire sans qu'on l'eût soupçonné. Elle parle... ses réparties amusent, ses images attendrissent, ses accens s'adressent à tous les sens... & au moment où pour l'écouter, l'on est tout oreille & tous cœur... crac, elle lâche sa maxime, & s'enfuit en éclattant de rire, recommencer à nouveaux fraix.

Telle est la fable. Il faut sans doute un vrai talent pour peindre de ces traits; Florian l'annonça. Lorsque son recueil parût, il fut jugé le meilleur de tous ceux de ce siècle. On crût entendre la Fontaine lui-même; mais on ne l'atteindra jamais. Florian eu la seconde

place qu'aucun Français n'occupa avant lui.

Quelle n'eut-il pas atteint si , à trente & trois ans , il en occupe une si belle ! Ce fut son dernier ouvrage. La mort , l'impitoyable mort arrêta ses succès.¹

Il en fut le témoin. Traduit dans toutes les langues de l'europe , par-tout ventés , par tout lus & cités , ses ouvrages ont eû , sur tout en Angleterre où l'on se connoit en grands hommes , les plus brillans succès. Une multitude d'édition contrefaites , si elles n'ont pas été au profit de son libraire , font au moins l'éloge de l'auteur.

La nature avoit doué Florian d'une figure enchanteresse. Des traits fins , nobles & délicats trahissoient , en l'exprimant , la douceur de son caractère , la bonté de son cœur. Jamais il ne prit part à ces querelles littéraires qui déshonorent le talent.

Peu riche , ses ouvrages lui avoient procuré de l'aïfance. L'amitié faisoit ses délices ; & il la sentoît avec la même chaleur qu'il l'avoit exprimé. Aimable , mais tres-simple , homme de cabinet plus qu'homme du monde ; il préféroit la compagnie d'un ami sur au tourbillon de la société. Les femmes le trouvoient adorable. Il eut trouvé peu de cruelles ; mais sa raison peut-être préservoit leur vertu , . . . Sa raison ! mais l'amour . . . il n'en connut que les rigueurs,

rigueurs. Il aime comme on aime à vingt ans. Il fut trompé. . . Oh ! Florian , ton cœur devoit-il l'être ?

Florian appartenoit à cette caste malheureuse que la révolution Française a prosrites. D'abord employé par elle , il en reçut le commandement de la Garde-Nationale dans une petite ville voisine de Paris. Il lui devint bientôt suspect. Elle ne put lui pardonner sa naissance. Sa qualité de gentilhomme du Duc de Penthièvre lui prépara des fers. Une assez longue détention a altéré sa santé délicate ; & le plaisir d'être rendu à sa famille , à ses amis ; à la campagne qu'il chérissoit & où il s'étoit retiré , n'a pu réparer des pertes trop fatales. . . il est mort.

Non, il vivra éternellement dans les cœurs vertueux qui liront ses ouvrages. Son pinceau délicat , facile , harmonieux , son coloris séduisant , ses graces inimitables. . . la decence de ses tableaux , son respect pour la religion & les mœurs & ses transports pour la vertu. . . Tel sont ses titres à l'immortalité.

M I É V I L L E.

C O U P - D' œ I L

*Impartial sur la guerre actuelle, & sur l'issue
qu'elle peut avoir, Décembre 1794.*

- **L**E raisonnement égarant trop souvent dans les circonstances présentes ou tout est inouï, l'auteur anonyme de cette brochure employe la voye de la démonstration géométrique pour tirer ses Lecteurs de l'incertitude ou jette les systême. Des calculs faciles sur des données qu'il assure incontestable, lui fournissent des résultats très-propres à ranimer la confiance des puissances Coalisées, sur les moyens qui leur restent ; tous les partis peuvent lire cette brochure, & il faut même la lire pour pouvoir
- se former une juste idée de cet ouvrage, aussi intéressant que bien écrit, on y verra les rapprochemens fait par l'auteur entre les forces & les finances de la France, & les forces & les finances des Etats Coalisés : ainsi que les conséquences qu'il en tire pour prévoir l'issue de cette guerre.

F R A U E N Z I M M E R ,

Toilette Oshne Schminke , ou la toilette des femmes sans fard , Almanach Helyétique pour l'année 1795 , à Neuensadt , & se trouve à Lausanne , chez Lacombe Libraire.

U N second titre nous avertit que cette production nouvelle est destinée à l'état conjugal , elle est ornée de six estampes allégoriques , & remplie de précepte de vers de contes , dont le but est de ramener les meres & les filles Helvétiques à l'antique simplicité qui caractérisoit les heureux ménages du bon vieux temps , & qui facilitoit & encourageoit le lien conjugal.

On ne peut qu'applaudir aux vues de l'auteur aionime de ce petit ouvrage , qui s'attachera sans doute dans l'avenir à épurer son style , & à se former le goût qu'il a aussi peu consulté dans le choix de ses anecdotes que dans la manière de traiter les sujets qu'il présente à l'attention de ses Lecteurs.

LES ENFANS,

Y D I L L E ,

Age heureux de l'enfance , âge aimable & frivole ,
Vous êtes le symbole
De l'innocence & du bonheur !
Vos jeux , petits enfans , sont votre unique affaire
Rien ne sauroit vous en distraire ,
Et vous vous y livrez sans regrets , sans terreur.
L'étiquette & la médifance
N'en altèrent point la douceur.
Vous ne connoissez point la triste prévoyance ,
Qui par mille soucis divers
Empoisonne notre existence :
Trop heureux en jouant d'oublier l'univers !
L'amour , l'ambition , l'avarice , & l'envie ;
Redoutables fléaux
Bourreaux de notre vie ,
Ne troublent point votre repos ,
Et dans vos ames toujours pures.
Vous ne conservez point le fâcheux souvenir ,
Des soins cuifans & des injures.
Sans penser au passé , non plus qu'à l'avenir ,
Tout entiers au présent seuls vous savez jouir.
Tout vos biens sont réels , tout vos plaisirs solides.
Eh bien ! loin d'avoir comme nous
De cruels ennemis , ou des amis perfides ,
Des envieux ou des jaloux ,
Chacun à vos destins par pitié s'intéresse
Et protège votre foiblesse.

Si notre volonté règle vos actions ,
Ne vous en plaignez point , c'est le lot de votre âge ,
Et courbés sous le joug des folles passions ,
Sommes-nous moins que vous dans un triste esclavage ?

Ah ! sur nos sens tumultueux ,

Sur nos desirs ambitieux

Un titre & deux beaux yeux ,

Bien plus que la raison exercent leur empire.

Ces beaux yeux pour lesquels à tout âge on soupire

Et qui pour nous ont tant d'attraits ,

Cet amour par lequel le sage déraisonne

Seroit à tort l'objet de vos regrets.

Hélas ! il vend bien cher les plaisirs qu'il nous donne !

De notre sort , enfans , cessez d'être jaloux ,

Cessez ce coupable murmure ,

A grandir que gagnerez-vous !

Enfans gâtez de la nature ,

Vous êtes les objets de ses soins les plus doux !

C O N G É.

Q U O I tu le veux ? adieu perfide Hélène

Adieu ! je m'éloigne à toujours ,

Le tems emportera ma haine ,

Comme il emporte nos amours.

T'aimer , étoit un tourment , un esclavage :

Mais tes caprices l'ont fini ,

Hélène , à mon fol esclavage ,

Tu perds un amant un ami.

Trop vains regrets ! souvenir cher & tendre ,

Je suis ton charme séducteur ,

Mais hélas ! peut-on se défendre

De sa mémoire & de son cœur ?

R.

THÉMIRE ET LE PAPILLON,

F A B L E.

RIVAL du folâtre zéphir ,
 Un papillon aidait de son aile légère
 Mille fleurs à s'épanouir ,
 Aucune ne fixait son ardeur passagère ,
 Il songeait beaucoup moins à plaire ,
 Le frippon qu'à se réjouir.
 Thémire la fleur du village ,
 D'un œil triste , d'un air rêveur
 Considérait ce badinage ; . . .

Amans , trompeurs amans , voilà bien votre image ,
 Disait elle , notre malheur ,
 De votre inconstance est l'ouvrage ;
 De la beauté qu'i vous engage ,

A peine obtenez-vous quelque douce faveur ,
 Vous la quittez ingrats , & riez de l'outrage ,
 Que vous avez fait à son cœur.

Lors à cette bergère tendre ,
 Du sein de la prairie une fleur fit entendre ,
 Ces mots que l'on trouve transcrits
 Dans les Annales de Cipris ..

Tu te plains charmante Thémire
 Que les bergers manquent de foi ,
 Chanse comme eux , l'amour d'un éternel martyr ,
 Ne t'a point imposé la loi.

Dans nos champs , il est vrai , le papillon volage ,
 A plus d'une fleur rend hommage ,
 Mais la fleur volage à son tour ,
 De plus d'un papillon reçoit aussi l'amour.

Par M. D. V.

*Explication de l'Énigme , du Logogriphe & de la
Charade , du Numéro précédent.*

Le mot de l'énigme est *mouche* ; celui du logogriphe est *discord*, où l'on trouve *Roi*, *Sire*, *désir*, *cire*, *fi*, *cor*, *roc*, *ire*, *ris*, *cri*, *ride*, *corde*, *or*, celui de la Charade est *aspic*.

E N I G M E.

En Europe parfois , & dans l'autre hémisphère ,
Sous la figure humaine on voit mon car ctere ;
Dans les plaines d'Asie , en un sens différent ,
J'annonce par mon bruit un rapide courant :
Qu'on me prenne autrement , l'Afrique est ma patrie ,
Le carnage & le sang plaisent à ma furie ,
Dans ses acceptions , que je te plains , lecteur ,
Si jamais tu ressens les traits de ma fureur !

L O G O G R I P H E.

Je suis sur quatre pieds , sale , mal-propre , immonde ,
C'est à qui me rebutera ;
Sans premier & dernier je plais à tout le monde ,
Et c'est alors à qui m'aura.

C H A R A D E.

D'un grand nombre de sœurs l'ainée est mon premier :
Un de nos rois obtint pour surnom mon dernier ;
Un poète a chanté la mort de mon entier.

Par un Français.

Bouts - rimés à remplir.

flèche
 scrutin
 calèche
 fretin
 guenuche
 syrop
 cruche
 galop

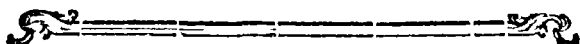
A V I S.

MESSIEURS les souscripteurs qui n'ont pas renouvelé leur abonnement expiré à la fin de Décembre, sont priés de le renouveler, afin qu'ils n'éprouvent aucun retard dans l'envoi de ce Journal, dont l'expédition ne se fait qu'après avoir reçu le prix de la souscription.

Ceux qui desireroient s'abonner trouveront les conditions exprimée sur l'enveloppe. On souscrit en tout temps, à Lausanne, chez l'auteur M^{me}. la Chanoinesse de POLIER.

Chez MM. HEUBACH & Comp. Imprimeur du dit Journal.

Chez MM. DURAND RAVANEL.



*LA DÉDICACE DE LA CHAPELLE ;
Ou LA TOUR DE TRÊMES.*

QUE ceux qui aiment à se transporter idéalement dans un autre siècle, me suivent au bord de la Sarine, sur la route qui conduit d'Hauterive à Bulle ; ils n'auront peut-être pas de regrets à cette excursion. — Un ciel d'azur promet une des plus belles journées du mois de Juillet ; les montagnes de la Gruyère opposent leurs prairies, & leurs verdoyantes forêts, à ces cîmes, dont les neiges éternelles couronnent les sublimes paysages de la Suisse ; & c'est un contraste dont l'œil ne se lasse jamais. — Mais quels sont ces deux Cavaliers qui suivent la route qu'on vient d'indiquer, & qui s'entretiennent avec tant de feu ? L'un d'eux, est dans la fleur de l'âge, & les cheveux déjà blanchis de l'autre, font un ornement pour sa tête vénérable. — C'est le sage Wippens ; le plus vertueux des Chevaliers Fribourgeois : il se rend au château de Bulle, pour y traiter au nom de ses Concitoyens, de quelques affaires avec l'Evêque de Lausanne ; le jeune &

brillant Felga l'accompagne; & la conversation des deux voyageurs, roule sur un sujet qui les intéresse également. — Ils s'entretiennent de la belle Louise de Richt, nièce & pupille de Wippens, que son père Oswald laissa au berceau; & que sa mère, seconde épouse de Rodolphe de Ringoldingen, élève à Berne, dans sa maison. — Héritière d'une grande fortune, Louise joint à ce dangereux avantage, l'avantage encore plus dangereux d'être belle : devenue l'objet de l'ambition des pères, comme celui de l'amour des fils, elle allume les passions les plus orageuses dans sa Patrie; Berne & Fribourg, se disputent le droit de disposer de sa main; & la guerre civile est déjà prête à éclater. — Ringoldingen destine la fille de son cher Oswald, à Turing, seul fruit de son premier mariage avec l'héritière de Landshüt; & Claire de Wippens son épouse, appuie ce projet de tous les droits qu'une mère a naturellement sur sa fille. Mais on en murmure à Fribourg. — L'ambitieux Felga sur-tout, ne voyant que son fils digne de Louise, insiste pour que Wippens reclame sa nièce en qualité de Tuteur. " Louise n'est-elle pas Fribourgeoise? de quel droit sa fortune & ses charmes, seroient-ils le partage d'un Bernois? „

Le jeune Felga est loin de pénétrer les vues de son père; mais la renommée vante les attraits naissans de Louise; & son imagination lui peint cette fille charmante, luttant contre un pouvoir tyrannique : en faut-il plus pour enflammer à vingt ans ? Il s'abandonne au vif intérêt que cette situation lui inspire, il s'efforce de prouver à Wippens, la nécessité de protéger sa pupille; & brûlant du desir de disputer à Tuing, le cœur de Louise, il ne remarque point l'agreste beauté des Sites qui s'offrent à sa vue. — Cependant Wippens tombe dans une rêverie si profonde qu'elle termine l'entretien; & les deux voyageurs cheminent en silence pendant près d'une heure. — Déjà ils ont laissé derrière eux, les Tours antiques d'Arconciel, d'Illens, & de Pont, lors qu'apercevant au loin celles de Trêmes, Wippens ne peut retenir un soupir, ou plutôt une sorte de gémissement. —

Felga lui demande avec inquiétude s'il se trouve mal. —

Non, mon fils, lui répond le vieillard, non.... mais un souvenir douloureux m'arrache le soupir que tu viens d'entendre.... Je n'ai pû revoir ce site, & ces tours, sans me rappeler une époque chère & fatale.... On se souvient long-tems d'avoir aimé. —

— Quoi ! s'écria Felga, vous avez aimé, vous mon père ? ô je vous en supplie, daignez me raconter vos amours. —

Hélas ! dit Wippens, ces amours, mes premières, mes uniques amours, ne firent point le bonheur de ma jeunesse ; mais elles ont laissé au fond de mon ame, une impression ineffaçable, de tristesse & de volupté. — Je cède au plaisir de t'en raconter la touchante histoire : tu vois d'ici la Tour de Trêmes, où nous devons passer la nuit ; c'est là que je satisferai ta curiosité. — Mais si ce souvenir m'émeût malgré moi, s'il m'arrache une larme furtive, mon cher Felga, détourne de moi tes regards, & ne fais point rougir un vieillard d'être encore sensible. —

Wippens ayant terminé les affaires qui l'avoient appelé au château de Bulle, en partit vers le soir, pour celui de Trêmes, où d'autres intérêts exigeoient également sa présence : un concierge lui en fit les honneurs ; & dès que Felga se vit seul avec lui, il se hâta de le sommer de tenir parole. — Le vieillard se rendit à son empressement de bonne grace ; & commença l'histoire de ses amours, de cette manière. —

Il y a trente ans que ce château appartenait à la Baronne de Richt, & qu'elle en

fit rebâtir la chapelle : toute la noblesse des environs, fût invitée à la Dédicace, selon l'usage. — Le jeune Oswald se trouvoit alors chez sa mère, avec Rodolphe de Ringoldingen; & cette fête offrit pour la première fois aux regards *des deux amis*, la beauté qui devoit faire le destin de leur vie. — Déjà l'assemblée est aussi brillante que nombreuse; un essaim de jeunes personnes aimables, lit ses succès dans les regards errans d'Oswald & de Rodolphe, lorsqu'on annonce la Comtesse de Gruyère. — Oswald vole aussitôt au-devant d'elle, il l'aide à descendre de sa litière, tandis que son ami s'acquitte du même devoir auprès des deux Demoiselles qui l'ont suivie; & la Comtesse, conduite par le jeune Baron de Richt, arrive dans la salle du festin. Mais qui peut peindre le dépit de celles qui fondoient sur leurs charmes, l'espérance de le subjuguier, en voyant entrer après cette Dame, Isaline de Palésieux, & Claire de Wippens son amie? Chacune des deux loin de l'autre, obtiendrait la palme de la beauté: toutes deux parfaites, charmantes, attirent également les regards; & le cœur seul peut choisir entr'elles. — S'étonnera-t-on qu'Oswald & Rodolphe, qui eurent constamment les mêmes goûts, les mêmes penchans, ayent

encore les mêmes yeux ? Le premier regard de ma jeune sœur triompha de ces deux amis , mais le seul Ringoldingen en fût distingué ; & c'est ainsi que , quelquefois , l'amour venge de la fortune. —

Il seroit difficile d'imaginer entre deux belles , un contraste plus parfait que celui qu'Isaline & Claire présentent. — Celle-ci brillante de fraîcheur & de parure , plaît par son enjouement , & par ses graces ; elle est blonde , & n'a pas seize ans ; c'est le sourire de l'enfance , avec le regard de l'amour. — Les traits d'Isaline sont plus prononcés , & ses charmes mieux développés que ceux de Claire : la simplicité de son costume paroîtroit le comble de l'art , si l'abandon de son maintien n'annonçoit l'oubli de ses charmes , & l'absence de toute prétention. — Vêtue à la mode de Gruyère , ses cheveux bruns flottent en tresses sur ses épaules ; un chapeau de paille , orné d'un ruban , fait sa coiffure ; un simple corset dessine les formes élégantes de sa taille : rien enfin ne distingue Isaline , d'une jolie paysanne de la Gruyère , si ce n'est du linge plus fin , une dentelle plus recherchée , & surtout le caractère de sa beauté. — Bien que négligée elle est noble , son air a je ne sais quoi d'imposant , & la douceur enchanteresse de ses yeux , s'allie

avec une forte de fierté. Elle rêve, en respirant un bouquet de roses ; l'on diroit qu'elle n'apperçoit pas l'admiration qu'elle inspire ; & son cœur se refuse à la joie qui l'environne. —

En te peignant ces filles charmantes, j'oublie que l'âge a blanchi mès cheveux : alors Ecuyer de la Comtesse de Gruyère, l'amour m'enchaînoit sur les pas d'Isaline ; & Claire étoit ma sœur chérie : trente ans n'ont pû effacer de si doux souvenirs. — Je vais donc parler une fois encore de celle qui me fût si chère..... Isaline ; ah ! ee ne fera point de sang froid, que Wippens jettera ces dernières fleurs sur ta tombe..... — Ici, l'altération sensible de la voix du Chevalier, décéla l'émotion qu'il éprouvoit ; mais après un instant de silence, il reprit ainsi le discours qu'il avoit été forcé d'interrompre. —

Dernier rejeton d'une famille noble & puissante, Isaline paroissoit née pour jouir de tous les avantages d'un rang élevé ; mais son père avoit prodigué sa fortune, pour être compté parmi les volontaires qui se joignirent aux Suisses ; bien qu'étranger à la cause qu'ils soutenoient, il s'étoit passionné pour elle, & se distingua à la journée de Næfels. — Lorsqu'il rentra dans ses foyers, il trouva que l'absence lui avoit été fatale ;

la mort lui avoit enlevé son épouse, ses affaires étoient en désordre, & sa terre ne suffisant pas à payer les sommes considérables qu'il devoit au Comte de Gruyère son ami, la douleur d'avoir exposé sa fille à l'indigence, ainsi que la honte de demeurer insolvable, le conduisirent en peu de tems au tombeau. — Consumé de regrets tardifs, le sire de Palésieux expirant, pleuroit sur le sort de sa fille, lorsqu'on annonça le Comte & la Comtesse de Gruyère, à ce guerrier infortuné. —

— Messire Jean, lui dit la Comtesse, vos amis viennent vous visiter. —

“ Hélas ! Madame, que venez-vous voir
„ ici.....? la désolation, les douleurs, les
„ plus inutiles regrets. Je me meurs, pour-
„ suivit le sire de Palésieux, en tendant au
„ Comte une main défaillante. Ce Château
„ vous appartient maintenant, ma fille ne peut
„ rien y réclamer, & que va-t-elle devenir si
„ vous mettez notre amitié en oubli ? „

— Mon voisin, répondit le Comte, je ne croyois pas avoir mérité que votre cœur pût douter du mien. — Nous venons vous prier de nous laisser votre fille en héritage : *nourrie* avec nos enfans, & comme eux, Isaline fera leur sœur : *Madame qui se tiendra frère* d'une telle fille, a voulu solliciter cette faveur elle-même, & votre confiance fera sa gloire. —

Un rayon de joie brilla dans les regards éteints du malheureux père. — Mon enfant, dit-il à sa fille, tombe aux genoux de tes bienfaiteurs. Que ta reconnoissance égale.... Une foiblesse l'empêcha de poursuivre, il ne recouvra plus l'usage de la parole, & ce jour fût le dernier de sa vie. —

Désolée & tremblante, l'orpheline fût prête à s'évanouir de douleur, en quittant le toit qui l'avoit vu naître. Elle suivit ses protecteurs en pleurant; ce ne fût d'abord qu'avec timidité qu'elle répondit à leurs caresses, mais rassurée à force de bonté, elle se livra bientôt d'avantage; montra le desir de leur plaire, les attendrit, les subjugua; & finit par avoir autant d'amis, ou de serviteurs, que le château de Gruyère avoit d'habitans. — Son caractère avoit été développé par l'infortune; & sa douceur, son excessive sensibilité, sa docilité ordinaire s'allioient à une énergie fière, à une force de volonté, que rien ne faisoit plier lorsque l'occasion d'en faire usage se présentoit. — Arrivée à Gruyère, on ne pût la déterminer à se revêtir des habits de sa condition : la Comtesse elle-même n'y réussit pas. — “ Ma-
 „ dame, répondit la fière Isaline à ses in-
 „ tances, puisque la Providence me con-
 „ damne à dépendre, le costume d'un rang

„ élevé, me. dévoueroit à la plus juste déri-
„ sion. — Je ne me plains pas de mon fort,
„ puisqu'il me fixe auprès de vous ; mais
„ permettez que je ne l'oublie jamais. —
„ Rien ne distinguera la fille du sire de
„ Palésieux, des femmes qui sont attachées
„ à votre personne, si ce n'est les bontés
„ dont vous l'honorez ; elle ne se souvien-
„ dra que trop de ce qu'elle est née ; &
„ malgré le costume qu'elle adopte, per-
„ sonne ne fera tenté de l'oublier. „

Il fallut céder, & consentir à voir l'héritière d'un si beau nom, vêtue en simple paysanne ; mais j'exprimerois foiblement l'effet que produisoit la noble orpheline, sous ce costume si peu fait pour elle. —

Voir Isaline, & l'adorer, fût la même chose pour moi, lorsque deux ans après la mort de son père, la Comtesse de Gruyère m'honora du titre de son Ecuyer. — L'amitié qu'elle témoignoit à ma sœur Claire, me valût d'abord une sorte de bienveillance de sa part, & j'obtins par la suite un peu d'estime. — Quelques marques d'attention ayant fait naître en moi l'espérance, j'osai parler, & je me perdis : la fierté d'Isaline m'atterra. — Je vis l'expression du dépit ; que dis-je ? celle de l'indignation dans ses yeux bleus, dont le regard ordinaire étoit si doux. Mais

la sensibilité succédant bientôt à ce premier mouvement, l'orpheline irritée, détourna de moi ses regards, pencha la tête, & fondit en larmes. —

Consterné de voir couler les pleurs d'Isaline, je me prosterne; & sans imaginer quel peut-être mon crime, j'implore ma grace. —

“ Ah ! malheureux, je vous afflige..... vous pleurez, ma chère Isaline, vous pleurez ! mais qu'ai-je donc fait ? „

— Vous insultés à ma misère.... & je vous croyois mon ami. —

“ Et quoi, Madame, c'est mon hom-
„ mage qui vous offense..... ! vous pou-
„ vez sans doute le rejeter ; où sont les
„ hommages dignes de vous ? mais se peut-
„ il qu'il vous paroisse un outrage ? Je suis
„ donc bien vil à vos yeux..... „

Ce peu de mots apaise le courroux de la fille de *Messire Jean*. — Un geste affectueux, un regard enchanteur semblent me prier d'excuser ce que son premier mouvement peut avoir eu de cruel pour moi : levez-vous me dit-elle, en me tendant la main, avec cet air d'empire qui sied si bien à la beauté ; “ il faut me pardonner & m'enten-
„ dre. — Vous êtes aimable, Wippens ; je
„ sens tout ce que vous valez ; & si je vi-
„ vois dans le Château de mon père, je me

„ tiendrois honorée de votre choix. —
„ Mais l'état où ma réduit la fortune vous
„ est connu ; l'indiscrète passion d'un jeune
„ homme n'est pas une loi pour des parens
„ sages ; & votre amour me prépare un affront
„ pour lequel je ne suis pas faite. — Si je
„ vous suis chère , vous saurez le vaincre ,
„ c'est l'unique preuve qu'il me soit permis
„ d'en recevoir. — A ce prix , vous pouvez
„ compter sur mon estime , & vous conserverez mon amitié. „

Il eut été superflu de contester avec Isaline ; elle s'étoit expliquée. — Que pouvois-je d'ailleurs répondre à ce discours , rempli de sagesse & de dignité ? Je promis d'obéir & de me taire..... Je fus même fidelle à cette promesse. — Dès lors ma vie ne fût qu'une lutte pénible & continuelle , mais je vivois auprès de l'objet de tous mes desirs. Je m'enivrois du plaisir de voir Isaline , de respirer le même air qu'elle , d'entendre le son enchanteur de sa voix. Je souffrois sans doute , mais j'étois heureux : tel étoit mon sort , cher Felga , lorsque je suivis la Comtesse de Gruyère dans ce Château ; c'est ici que je perdis l'illusion qui m'étoit si chère , c'est ici que j'appris le secret du cœur d'Isaline. —

Entre les personnages *notables* que la Dédicace de la chapelle avoit rassemblés chez

la Baronne de Richt, l'un des plus importants étoit Moersberg, son parent. — Dépôttaire de l'autorité qu'Albert conservoit à Fribourg, fier de représenter dans cette ville un si puissant Monarque, cet Autrichien étoit encore enflé de quelques avantages personnels. — Il croyoit que tout devoit plier devant lui; & sans avoir l'énergie opressive des Gesler, ou des Landenberg, il en avoit la morgue hautaine. — Albert lui-même étoit plus accessible, plus affable, & moins exigeant que Moersberg. — La fière & modeste Isaline a sçu plaire au superbe étranger; il l'a demandée au Comte de Gruyère, & ne doute pas du succès : mais la fille du sire de Palésieux hérita de son père un éloignement invincible pour l'Autriche : elle répond à cette demande, par le refus le plus positif. —

Dès ce moment, Moersberg avoit conçu pour Isaline cette haine que l'amour propre blessé, fait naître dans les ames communes, & crût trouver à la Tour de Trêmes l'occasion cruelle de s'en venger, en publiant une découverte qu'un homme plus généreux eut mis de la délicatesse à ne révéler jamais. — A l'instant où la fille du sire de Palésieux traversa les cours du château, un bouquet de roses lui fut offert : en le recevant, elle se troubla, pâlit, puis rougit, &

baissa les yeux. — Cet hommage, reçu avec tant d'embarras, fut offert avec une extrême timidité : Moersberg en fut témoin, mais absorbé par la vivacité de leurs impressions, les deux acteurs de cette scène intéressante n'apperçurent point leur ennemi. — Il vit la fière Isaline embarrassée & tremblante : il vit celui qui lui avoit présenté les roses, s'éloigner en soupirant, puis se retourner pour la voir encore. — En arrivant à la salle d'assemblée, Moersberg crût voir Isaline rêveuse, distraite.... indifférente à l'effet que produisoit sa beauté, il la devina. — La haine est-elle donc plus clairvoyante que l'amour? Je vivois auprès d'Isaline, aucune de ses démarches ne pouvoit m'échapper, je l'adorois, & j'ignorois ses sentimens, tandis qu'il suffisoit d'un instant pour en instruire l'odieux Moersberg. —

Le Bal suit de près le festin, & déjà il commence à s'animer : Oswal qui s'approche respectueusement d'Isaline, la prie de l'honorer d'une danse, lorsque l'Autrichien affectant le sourire amer de l'ironie, lui dit à demi-voix, mais assez haut pour être entendu. —

Ores, ne perdez votre jeune tems, beau damoisel; ne ferez mie guerdoné de ce que tant doucement requerrez. — Non que ne soyez accort & gentil; mais trop noble est votre lignage; & vusset

est mieux le fait de la Dame. — Ce n'est roses de Chevalier, mais bien roses de vassal, que voyons sur le sein de cette belle; onc telles roses n'ont d'épines..... —

Si l'excès de l'indignation ne fournit aucune parole, les regards n'en révèlent que mieux ce qui se passe dans l'ame. — Oswald jette sur l'Autrichien un coup-d'œil menaçant; ses traits altérés, sa figure que la colère décompose, tout annonce qu'un mouvement terrible l'agite : ce n'est plus le charmant Oswald. —

“ D'où vous vient, s'écrie-t-il enfin, en
 „ s'adressant à Moersberg, d'où vous vient
 „ l'audace de manquer à quelqu'un chez ma
 „ mère, de troubler une fête qu'elle donne,
 „ & de la troubler sous mes yeux? depuis
 „ quand insulte-t-on impunément les Suisses
 „ dans leurs foyers.....? les leçons données
 „ à Sempach, à Næfels, sont elles perdues.... & : „

La Baronne ne lui laisse pas achever sa phrase; elle lui ordonne, elle le conjure de se taire; fait elle-même à Moersberg, quelques reproches plus mesurés, & s'efforce d'apaiser la Comtesse de Gruyère, pendant qu'Oswald au désespoir de ce qui vient de se passer, supplie Isaline de recevoir ses excuses. —

La Comtesse vivement blessée, écoute froidement.

dement l'apologie de la Baronne, & j'en reçois l'ordre de faire avancer sa litière : “ ne „ pouvant, dit-elle, prolonger son séjour „ dans un Château où la vertu, ni la naissance, n'ont pû mettre la beauté à l'abri „ de l'insulte. „ Je m'empresse à lui obéir ; & sitôt qu'elle est de retour dans sa résidence, je vole à la Tour de Trêmes ; ma présence y cause quelque surprise, mais à peine je m'en aperçois. — Tout entier au ressentiment qui me guide, je cherche Moersberg, il est reparti pour Fribourg : les soins de Balmoos, d'accord avec ceux de la Baronne, ont su l'éloigner d'Ofwald. — Je vole bientôt sur ses traces, c'est à Bulle que je le rejoins, il comptoit y passer la nuit ; mais en me voyant, il devine l'intention qui m'amène, & prévoit ce que j'ai à lui proposer. —

“ Messire Pierrin de Gruyère, est convalescent, lui dis-je, vous le savez : mais j'ai „ l'honneur d'être gentilhomme ainsi que „ lui ; & je viens en son nom, vous demander raison de l'injure que vous avez faite „ à la fille adoptive de *Monseigneur* & de „ *Madame*. — „

Malgré l'intervalle qui me sépare de lui, le superbe Ministre d'Albert, consent à se mesurer avec moi ; il se bat de sang froid, je

je suis transporté de colère, & je reçois d'abord au flanc une blessure peu dangereuse : mais le hasard me favorise, l'inégalité du terrain fait faire un faux pas à mon adversaire, je le désarme, & lui rendant son épée ;

“ La voilà, Monsieur, lui dis-je : après
 „ cela, vous savez ce que j'ai le droit d'at-
 „ tendre de vous. — Isaline mérite le res-
 „ pect de tout l'univers ; il ne faut pas qu'elle
 „ puisse douter du vôtre.,

— Il suffit..... répliqua Moersberg, je ne laisserai pas passer les vingt-quatre heures sans me rendre au Château de Gruyère, pour y faire des excuses à la Comtesse. — A l'égard d'Isaline..... il fera difficile de me dédire du propos que j'ai tenu, & je vous plains d'en être épris. — Wippens n'étoit pas fait, sans doute, pour être le rival malheureux de Falconet. —

Ces paroles fatales sont un trait de lumière pour moi : mille souvenirs confus se présentent tout-à-coup à mon imagination..... je veux faire expliquer Moersberg, mais il s'est déjà éloigné. — Ma vue s'obscurcit, mon sang coule, je chancelle, je tombe, & je perds avec le sentiment de mon existence, celui du coup dont mon cœur vient d'être frappé. —

En revenant à moi, je me trouvais assis

dans une litière, entre les bras d'un homme, & dans la plus profonde obscurité. —

Où suis-je ? m'écriai-je machinalement. —

“ Ne craignez rien, Monseigneur, me
„ répondit une voix qui me fit treffaillir,
„ parce que je la reconnus au premier ac-
„ cent : nous allons arriver au Château, &
„ grace à mon zèle, la voiture qui vous y
„ transporte est assez douce pour que vous
„ n'en foyez point incommodé. „

C'étoit la voix de ce même Falconet, dont la seule idée étoit devenue un tourment pour moi : mais ce que je devois à la réputation d'Isaline, enchaîna ce premier mouvement de répugnance ; & je lui demandai par quel hasard il s'étoit trouvé à portée de me secourir. — Falconet ignoroit absolument ce qui s'étoit passé à la Tour de Trêmes : après avoir offert à la fille du sire de Palésieux le fatal bouquet de roses, comme un hommage de son respect, le jour anniversaire de sa naissance, il s'étoit éloigné pour herboriser en rêvant ; & cette double occupation l'avoit conduit à la place où Moersberg & moi, venions de nous battre. — Le reste étoit l'ouvrage de ses soins, & la fortune me condamnoit à devoir la vie à cet estimable rival, que l'amour seul pouvoit me rendre odieux. — La contrainte

que j'éprouvois près de lui, me fût si funeste, que je m'évanouis encore en arrivant au Château de Gruyère : lorsque je repris l'usage de mes sens ; je vis la Comtesse assise au chevet de mon lit avec ma sœur, & la triste Isaline à genoux près d'elle, fondant en larmes, & s'accusant d'être la cause de ma perte. —

“ Rassurez-vous, mes filles, leur dit la
 „ Comtesse, nous n'aurons point à le pleu-
 „ rer ; il nous est rendu..... Mon cher
 „ Wippens, ajouta-t-elle affectueusement,
 „ nous pourrions peut-être nous plaindre de
 „ votre courage, si nous n'avions pas, avant
 „ tout, à vous rendre grace de la manière
 „ dont vous venez de soutenir l'honneur de
 „ notre maison. — Adieu.... prenez soin
 „ d'une santé qui nous est si chère.... c'est
 „ à Falconet que l'amitié vous confie. „

Falconet venoit en effet panser ma blessure, qu'il jugea trop légère pour avoir pu causer la défaillance dans laquelle il m'avoit trouvé. Il fallut me résoudre à souffrir ses soins, il s'établit dans mon appartement pour la nuit ; & ce fût autant pour éviter de m'y trouver avec lui, que pour être témoin de la visite de Moersberg, que j'en sortis le lendemain. —

L'Autrichien arriva, selon la promesse qu'il

m'en avoit faite : le Comte, qui non plus que Messire Pierrin son fils, n'étoit point la veille à la Tour de Trêmes, reçut sa première visite, & le conduisit au bout d'un quart-d'heure, dans l'appartement de son épouse, où tous les habitans du Château s'étoient rassemblés, à la réserve des domestiques. —

Moersberg salua la Comtesse d'un air plus libre que confus. — “ Madame, lui dit-il, „ j'ai bien des devoirs à remplir ici. — Mon- „ seigneur m'assure que vous recevrez avec „ bonté mes excuses sur ce qui se passa „ hier. — Peut-être le dépit d'un amant „ rebuté, vous paroitra digne de quelque „ indulgence, mais je sens tous mes torts „ vis-à-vis de vous. — „ A l'égard de Mademoiselle, poursuivit-il, en fixant un regard hardi sur la fille du sire de Palésieux, j'ai pû me tromper aux apparences de sa bonté pour *un Vassal* : “ mais comme la vertu doit „ être généreuse, & que le témoignage de „ son cœur suffit pour la mettre au-dessus „ d'un vain propos, je me flatte qu'elle ne „ verra qu'un hommage de plus dans l'in- „ discrétion qui m'est échappée. — „

Irrité de ces insolentes excuses, le Comte ne put retenir un geste expressif. — Une exclamation véhémente accompagna ce geste ;

& l'effet alloit suivre la menace , lorsqu'Isaline l'arrêta. — Que ne puis je , cher Felga , t'esquiffer fidèlement le tableau que ma mémoire me rappelle. — Non : une reine en dictant des loix , ne seroit pas plus imposante que l'orpheline du Château de Gruyère , en repoussant le nouvel outrage de l'orgueilleux ministre d'Albert. — Loin de s'abaisser jusqu'à lui répondre , & sans l'honorer d'un regard , c'est à ses bienfaiteurs qu'elle s'adresse. —

“ Nobles appuis de mon enfance , leur dit-elle , daignez m'entendre. — Il est juste que vous n'ayez point à rougir de votre ouvrage ; & vous allez lire dans le cœur que vos soins & votre exemple ont formé. — L'ami généreux qui vient d'exposer sa vie pour moi , va connoître à fond la cause qu'il a si bien défendue , & ceux qui jusques à ce jour , m'ont honorée de leur estime , jugeront si j'ai mérité de la perdre. — Jusques à ce moment , le secret de mon cœur n'appartint qu'à moi ; maintenant vous y avez tous des droits , & vous allez apprendre ce secret que j'espérois emporter au tombeau , puisque la bassesse d'un lâche ennemi me réduit à le dévoiler. „

Ici la fille du sire de Palésieux s'arrêta , & je frémis : alloit-elle confondre Moersberg ,

ou s'accuser elle-même ? Le fatal aveu suspendu, sembloit s'arrêter sur ses lèvres. — Je jetai un coup-d'œil à la dérobée sur Falconet, & je crus le voir aussi agité, aussi tremblant que je pouvois l'être. — Isaline termina bientôt ce supplice, en ajoutant d'un ton solennel.

“ Je déclare ici, en présence de mes illustres bienfaiteurs, de mes amis les plus chers, & du seul ennemi que je me connoisse..... J'ose même attester le ciel, que mon cœur, sensible au plus signalé de tous les services, fut encore subjugué par l'estime, ou plutôt par l'admiration qu'inspirent les talens & les vertus. — Mais ce sentiment, que je m'avouois à peine, eut été condamné à un éternel silence, sans l'insulte que j'ai reçue : semblable à cet hideux animal, qu'on foule aux pieds dans l'herbe humide & touffue, & qui souille de son venin odieux le fruit ou la fleur qu'il touche, un être vil, calomnie une ame pure, même en la devinant.... C'est la haine qui m'a trahie ; ma franchise ou ma fierté ne me laisse qu'un parti à prendre. — Ecoutez-moi donc, Falconet, & gardez-vous de m'interrompre, telles choses étranges que je puisse dire. „

Falconet s'inclina en signe d'obéissance.

« Isaline pourfuivit. — Hier, la barrière qui
 „ me séparoit de vous, m'eût paru infur-
 „ montable : elle n'existe plus aujourd'hui. —
 „ *Monseigneur*, voilà l'anneau de mon père,
 „ de votre ami.... Il ne doit sortir de vos
 „ mains, que pour passer dans celles de vo-
 „ tre *vassal* Falconet, si vous le jugés un
 „ jour digne de le recevoir. — Une fois
 „ décoré par vous, *Monseigneur*, de ce gage
 „ d'honneur & de vertu, je le tiendrai *digne*
 „ *Chevalier* : & pour recevoir la main d'Isa-
 „ line, pour joindre au nom qu'il porte, le
 „ nom illustre de Palésieux, il n'aura qu'à
 „ me présenter cet anneau de votre part. »

Falconet qui se précipite aux genoux d'Isa-
 line, cherche vainement des mots pour ex-
 primer ce qu'il sent : tandis que la Comtesse
 l'embrasse avec la joie & l'orgueil d'une ten-
 dre mère, qui s'est vue réduite un instant à
 douter. — Mais le Comte, *jure dieu*, qu'il
 n'a jamais flétri l'innocence par un soup-
 çon. — Messire Pierre, colle ses lèvres sur
 la main de sa sœur adoptive ; & Claire en
 voyant triompher son amie, ne peut répri-
 mer ses transports. — “ Etrange & noble
 „ créature, s'écrie-t-elle : „ ainsi l'astre pur &
 „ brillant du jour, dissipe les nuages qui l'envi-
 „ ronnent, & se montre plus radieux, après
 „ les avoir anéantis. —

Moersberg atterré, est à peine apperçu au milieu de l'ivresse générale; & lorsque Isaline triomphe de la calomnie, j'ai peine à me croire malheureux; mais Falconet, écrasé par le poids de cette félicité imprévue, va peut-être succomber à l'excès de son bonheur, quand un torrent de larmes soulage son cœur oppressé. —

“ O mon Dieu...! s'écrie-t-il alors, avec
„ l'accent de la passion, si j'ai bien entendu
„ la noble fille de Messire Jean, si ce n'est
„ point un rêve qui m'abuse.... élève moi
„ donc jusqu'à elle! Falconet désormais n'exis-
„ tera que pour justifier un sentiment qu'il
„ eut cru faire un crime de soupçonner jus-
„ ques à ce jour. — Ah! si pour adorer avant
„ cet instant, l'illustre orpheline dont vous
„ élevâtes l'enfance, Falconet n'eut besoin
„ ni d'audace, ni d'espoir; jugez, *Monseigneur*,
„ s'il est sincère, en jurant ici de vivre &
„ de mourir pour elle. „

— Je reçois ce serment, dit Isaline; & puissai-je voir un jour l'anneau de mon père entre vos mains! Mais ce n'est que l'héroïsme de la vertu, joint à une vie sans taches, qui peuvent autoriser Monseigneur, à donner en vous un fils au dernier des fies de Palésieux; & si vous obtenez jamais ma main, & leur nom, ce sera après avoir prouvé que

vous étiez digne de l'un & de l'autre. — Malheur à celle qui oseroit former une union inégale, sans avoir l'excuse que j'attends de vous ! Adieu, Falconet..... qu'Isaline soit toujours présente à votre pensée. — Mais jusqu'au jour où il lui sera permis de vous suivre à l'autel, elle ne doit plus vous revoir. —

En achevant ces mots, la fille du sire de Palésieux dispaçoit, la Comtesse la suit, ainsi que ma sœur ; & le Comte s'adresse à l'Autrichien avec un air de sévérité qu'on ne lui connoissoit point encore. —

“ Parmi nous, Moersberg, un Chevalier
 „ fait punir l'audace ou le bonheur d'un rival
 „ obscur, sans outrager la beauté..... Mais
 „ surtout, il fait respecter l'infortune. —
 „ Pour vous qui l'avez outragée, ne vous
 „ étonnez pas si désormais l'accès de ma de-
 „ meure vous est interdit : nous avons des
 „ notions trop différentes sur l'honneur. „

— Comte de Gruyère, répliqua Moersberg, j'ai eu des torts avec vous, j'en conviens, & j'avoue que le pont-levis de ce Château ne doit plus s'abaisser pour moi. —

Après cette espèce d'excuse l'Autrichien fortit & reprit en diligence la route de Fribourg : pendant qu'il la suit, la Comtesse avec sa fille adoptive, est sur celle de Ro-

mont ; c'est-là qu'Isaline va se renfermer dans les murs d'un Cloître. — De ce moment elle fut perdue pour moi ; & je ne laissai pas de continuer à l'aimer : mais le croiras-tu , cher Felga ? Falconet cessa de m'être odieux ; & devint même par la suite le plus cher de mes amis. — Je me rappelai l'instant où pénétrant au milieu des flammes , il avoit sauvé Isaline d'une mort affreuse & certaine , dans l'incendie du Château d'Oron. — Si la reconnaissance d'un tel service fût auprès d'elle son premier titre , je m'avouai que ses talens , ses vertus , l'ascendant d'un esprit aussi cultivé que brillant , le charme de son caractère , les graces d'une figure toute aimable , enfin l'estime dont l'honoroient le Comte & sa vertueuse épouse , avoient dû subjuguier l'ame hautaine , mais sensible , de cette fille charmante. — Que dis-je ? je sentis qu'il m'avoit subjugué moi-même ; & je me rapprochai d'un rival que j'étois forcé d'admirer. — Il quitta bientôt le Château de Gruyère , pour chercher la gloire sur les traces du Comte Pierre , qui partoît pour aller faire ses premières armes , sous les drapeaux de l'Empire : guerrier , médecin & poëte , Falconet faisoit sous toutes les formes , cette gloire qu'il devoit acquérir à tout prix , pendant que la fille de *Messire Jean* , du fond de

son Cloître, imploroit sur lui les faveurs du Ciel. — Mais il faut en revenir aux *deux amis* de la Tour de Trêmes. —

Egalement épris de ma jeune sœur, Oswald & Rodolphe suivent ses pas en tous lieux, mais le seul Rodolphe a su la toucher : cependant Oswald offre à ses charmes un hommage plus déclaré. — Mais si Rodolphe parle, c'est lui seul qu'elle entend : ses yeux le cherchent ou l'évitent sans-cesse ; & sa voix se perd lorsqu'elle lui adresse la parole. — Cependant la moindre distraction de sa part, la blesse & la touche : elle a souvent avec lui des caprices.... de l'humeur même. — Oswald la trouve plus égale, plus libre, plus enjouée ; la sérénité de son ame ne se dément jamais avec lui : c'est du même œil qu'elle le voit arriver & partir. — Le jeune Baron qui n'a jamais eu de secret pour son ami, l'entretient sans cesse de la première passion qu'il ressent ; & cependant un instinct particulier avertit Rodolphe de la secrète préférence dont il est l'objet. Quelle épreuve pour l'amitié ! mais l'ame de Ringoldingen en est digne, & ses devoirs sacrés seront remplis. — Rodolphe ne fera jamais le rival de son ami : il s'impose le plus cruel des sacrifices, celui d'une passion réciproque ; & je le vois arriver seul un jour. Il avoit devancé

Osvald pour m'entretenir en liberté. —

“ Ecoutez-moi, cher Wippens, me dit-il, „ avec émotion : Osvald aime votre char- „ mante sœur, & vous savez s'il mérite de „ lui plaire : vertu, naissance, fortune, tout „ semble d'accord pour le rendre digne „ d'elle.... disposez cette sœur chérie à re- „ cevoir ses soins avec bonté..... „

Claire parût en cet instant, & je lui fis part du sujet de notre entretien..... Jamais le dépit d'une belle ne s'exprima plus énergiquement, & je n'eus pas de peine à la deviner lorsqu'elle dit à Rodolphe d'un air fier. —

“ Il ne falloit pas moins que les instances „ de Rodolphe, pour obliger Claire à rece- „ voir les soins d'Osvald ; & si jamais votre „ ami obtient ma main, c'est à vous seul „ qu'il la devra. „

— Heureux, reprit Rodolphe en soupirant, heureux celui qui peut assurer le bonheur de son ami..... dût-il mourir de ce succès. —

“ Mais pourquoi, s'écria Claire, en versant quelques larmes de dépit, pourquoi „ faut-il que je sois la victime de votre amitié..... ? Je puis en convenir devant mon „ frère..... Je ne suis point prévenue en faveur „ de votre ami. — Mais je m'assurerai s'il est „ aussi généreux qu'il doit l'être, & je lui „ destine une épreuve..... „

Au nom du ciel.....! n'achevez pas. —
 Faites le bonheur d'Oswald, & laissez à Rodolphe le soin de sa destinée..... Je crois qu'il est inutile de dissimuler, & vous avez lu dans mon cœur : je vous adore! oui Madame, je vous adore. — Mais avant de vous connoître, j'aimois Oswald; je l'aimerai toute ma vie..... & je ne dois vous revoir que lorsqu'il sera votre époux. —

“ Eh quoi! s'écria ma sœur, votre amour
 „ vous donneroit-il le droit de disposer de
 „ ma main? Je vous déclare, moi, qu'autant
 „ que vous demeurerez libre, Oswald ne
 „ peut rien espérer de Claire. „

Ringoldingen porta la main à son front, rêva quelques instans, & s'enfuit. — J'admirai l'empire de l'amitié sur cette belle ame; & ma sœur n'en crut pas moins à celui de l'amour : elle s'attendoit à chaque moment à le voir revenir plus foible qu'il n'étoit parti; mais que devint-elle en apprenant qu'après avoir épousé Ursule de Landshüt, il venoit de quitter la Tour de Trêmes avec sa belle mère, son épouse, & Balmoos? L'orgueil vint au secours de la raison, elle surmonta son dépit; & l'exemple de Ringoldingen, lui apprit qu'on peut vaincre une passion. — Unie à Oswald, elle le rendit si parfaitement heureux qu'il ne pût jamais soupçonner qu'il

n'étoit pas le premier choix du cœur de son épouse ; & les vertus aimables d'Urfule , adoucirent ce que le sacrifice de Rodolphe avoit eu de pénible. — Un fils , que la Dame de Ringoldingen donna à son époux , ayant coûté la vie à sa mère , il se refusa constamment à former de nouveaux liens ; & lorsque Oswald se vit père d'une fille , la première pensée des *deux amis* , fût d'unir un jour leurs enfans. — Je vais , cher Felga , te donner une foible idée des charmes de cette Louïse , objet de nos fatales dissensions ; à l'âge près , le portrait de sa mère est le sien.

En parlant ainsi , Wippens soulevoit une draperie , & Felga vit le plus charmant des tableaux. — C'étoit la belle Claire , filant auprès du berceau de sa fille , pendant qu'Oswald , l'homme le plus parfait de son tems , dans le costume de chasseur , fait jouer l'enfant avec son chien favori. — Felga se plut à penser que les traits de la charmante Claire , étoient ceux de la belle Louïse ; & ce tableau eut captivé son attention plus long-tems , mais Wippens , rempli de ce qui lui restoit à raconter , reprit ainsi le fil interrompu de son histoire. —

Le jeune Turing destiné à la petite Louïse , passoit ses étés à la Tour de Trêmes ; mais malgré toutes les instances d'Oswald , Ro-

dolphe ne s'y montroit que bien rarement , & ma sœur trouvoit toujours bonnes les raisons qui le retenoient à Berne. — Cependant une grande occasion vint les rapprocher l'un de l'autre, malgré leurs soins, ce fût les nocces d'Isaline & de Falconet. —

Animé par tout ce qui peut exalter l'énergie d'un être sensible, Falconet ayant rempli les conditions qu'Isaline lui avoit imposées, le Comte de Gruyère, en présence de *ses notables*, le releva solennellement de sa qualité de vassal, en lui remettant l'anneau du sire de Palésieux. — La Comtesse fût elle-même retirer Isaline du Couvent de Romont; & ce fût devant tout ce qui se trouvoit alors de chevaliers & de gentilshommes dans l'Oechtland, & dans la *grand-salle* du Château de Gruyère, que Falconet fléchissant un genou devant Isaline, lui présenta l'anneau de son père, en lui disant: “ *très-chère & très-honorée Dame, suis à cette heure, chevalier de votre grace; & reclame le droit que m'avez donné, de prétendre à celle qui m'a fait ce que je suis.* „

Le Comte, en faisant dresser le Contrat de mariage, assigne pour dot à l'épouse, l'usufruit de la terre de Palésieux, qui auroit dû former son patrimoine; & le château de la dite terre, récemment réparé, pour habitation aux *futurs conjoints*. — L'époux est

désigné dans cet acte, sous le double nom de Falconet & de Palésieux; & Messire Pierrin, lui donne comme à son *bien aimé compagnon d'armes, droit de chasse & de pêche, dans sa bonne terre d'Oron*, sous l'expresse condition, que les noces seront célébrées *es Châtel du dit Oron*. —

Tu juges, cher Felga, que je n'assistai point à ces noces : mais Oswald & Claire s'y trouvèrent ainsi que Rodolphe, & force noblesse des environs. — Toute la jeunesse de Palésieux, sous les armes, vint au-devant de sa nouvelle *Dame* avec des démonstrations de joie, & ce fût d'un air plein de graces & de dignité, qu'elle leur présenta son époux, comme le successeur des sires de Palésieux. — Falconet, dans cette occasion comme dans toute autre, se montra tellement digne de sa fortune, que chacun donna son suffrage au choix d'Isaline, & que personne ne fût tenté de le blâmer. —

Après quelques jours qui s'écoulèrent dans les fêtes, les nouveaux époux allèrent habiter le Château de Palésieux, & la foule joyeuse se dispersa; mais Messire Pierrin retint à force d'instances Oswald, ma sœur & Rodolphe. — Cependant on passoit peu de journées sans se réunir; les Dames pour *deviser*, & filer ensemble : les hommes, au retour de la chasse, pour leur raconter les prouesses des

des chiens, & les ruses des renards, ou les histoires de leurs campagnes, car *tous avoient guerroyé leur saoul.* —

Mais tant de joie fût changée en deuil : Messire Pierrin étant prié à dîner, avec tout son monde, chez l'Abbé de Haut-Crest, les Dames demeurèrent seules au Château d'Oron. — Pour se rendre à l'Abbaye, il falloit traverser la Broye, dont la veille, un orage avoit enflé & troublé les eaux. — Messire Pierrin & Rodolphe la traversèrent avec succès : Falconet eut le bonheur de suivre leurs traces ; il arriva sans accident, aussi bien que les gens du Comte Pierre, & des Seigneurs qui l'accompagnoient. — Mais le malheureux Ofwald croyant se rappeler un gué plus favorable dans un autre endroit, fut emporté par le courant avec son cheval ; & l'animal s'étant bientôt débarrassé de son maître, ce dernier disparût à tous les regards. — Chacun s'écrie, chacun s'empresse.... Mais Rodolphe se défait de son pourpoint & se jette à l'eau, bien résolu d'y périr lui-même, ou de sauver son ami. — Après l'avoir cherché vainement pendant un quart-d'heure, il le découvre enfin, retenu par des rochers, dont le lit de la Broye est rempli dans cet endroit. — Il le saisit d'un bras vigoureux, l'enlève ; & ravi du succès de

cet effort, il le conduisit sur la rive, où des cris d'admiration & de joie l'attendent. — Hélas! ce prodige de l'amitié méritoit un autre succès : rien ne pût rendre Oswald à la vie, & la douleur de Rodolphe fit longtemps trembler pour la sienne. — Claire donna des regrets sincères à l'époux chéri dont ce déplorable événement la privoit. — Renfermée dans la Tour de Trêmes, pendant trois ans, la veuve d'Oswald n'y vit que la Comtesse de Gruyère & la Dame de Palésieux; mais enfin je l'engageai à rentrer dans le monde, pour l'amour de sa fille. — Le premier penchant de Rodolphe, n'avoit pû s'éteindre : au nom, & en mémoire d'Oswald, je réunis le couple vertueux & tendre qui lui avoit été si cher; & cette union tint autant à la douleur qu'à l'amour. —

Après ce que tu viens d'entendre, cher Felga, tu ne peux t'étonner si Rodolphe & Claire, destinent à Turing la main de Louise, & si le choix de ma nièce confirme celui de ses parens, je me rangerai moi-même de leur côté. —

Et si Turing n'est point aimé? demande Felga. —

Je lui ferai contraire, repliqua Wippens; & je ne permettrai pas que ma pupile soit contrainte sur le choix d'un époux : mais en-

core un mot d'Isaline. Hélas ! elle mourût dans la fleur de la jeunesse & de la beauté : chérie , adorée..... ! Falconet paya chèrement son bonheur passé ; il ne supporta pas long - tems le malheur de vivre sans Isaline. — L'un & l'autre reposent dans la tombe des sires de Palésieux. — Tant que Falconet a vécu , je l'ai visité , consolé.... Nous pleurions ensemble. L'ainé de ses fils est mon filleul ; il me rappelle sa mère..... Mais quoi ! déjà le chant du coq nous annonce le milieu de la nuit ? Cher Felga , pardonne - moi cet oubli des heures , en parlant de celles où j'ai vécu. — Je t'ai raconté l'histoire de mes amours , ou plutôt ma vie entière ; tu l'as écoutée avec trop d'intérêt pour ne pas être sensible..... Felga , tu fais combien je t'aime , je chéris ton père..... & Louise n'est pas encore l'épouse de Turing. —

Felga sourit : il donna le bon soir au Chevalier , il se recommanda à sa protection , & s'en fût rêver à la belle Louise , dont le portrait de Claire lui fournit l'image.



Discours prononcé à la Société d'Olten, par M. Jacob Sarrafin, Président de cette Société, pour l'année 1794, avec cette Epigraphe :

*Il nous faut être Suisse, & nous ne devons être que Suisse,
si nous voulons être heureux.*

Imprimé chez GUILLAUME HAAS le fils.

LES mélanges Helvétiques ont fait connoître à la Suisse romande, l'origine & les statuts de cette intéressante Société, qui sert de lien à la Confraternité Helvétique, & dont le but est de rendre les Citoyens meilleurs, & de les réunir plus étroitement entr'eux, par l'amour commun du bien public, de la religion, de la vertu, & de la liberté éloignée de la licence.

Comme cet établissement respectable est plutôt une assemblée de vrais Citoyens que de Littérateurs & de Savants, la Société a borné ses travaux littéraires à l'histoire de la patrie, & aux écrits qui, sous un rapport quelconque, peuvent lui être utile & avantageux; & depuis trente ans qu'elle subsiste, la Suisse allemande s'enrichit d'un très-grand nombre de productions véritablement patriotiques, peu connues, ou perdues même pour le général de la Suisse romande, qui ignore l'allemand.

Nous croyons donc rendre service à notre pays, en lui faisant connoître celles de ces productions, dont l'intérêt est général pour toute la Suisse. Tel est le discours prononcé cette année à l'ouverture de la Société, par son dernier président, M. Sarrazin; discours dans lequel après les complimens d'usage il examine :

1°. Le bonheur dont nous jouissons en tant que Suisse.

2°. Les soins que nous devons apporter à conserver long-tems ce titre précieux.

Les bornes de notre feuille ne nous permettant pas de nous livrer à la satisfaction de traduire en entier cet excellent discours, qui a remporté des applaudissemens aussi universels que bien mérités; nous nous attacherons en l'analysant, à en extraire les morceaux les plus faillans, dans le développement des idées de l'auteur, sur ces deux objets importans.

Pour bien apprécier les avantages qui constituent le bonheur Suisse, le digne président de la Société Helvétique commence par rechercher la nature & les effets de l'amour de la patrie; cet attribut caractéristique de notre Nation. Chez tous les peuples, dit-il, l'amour de la patrie est un de ces penchans innés, par lequel la Providence a vivifié l'es-

pèce humaine. Il est bien plus un besoin du cœur qu'un fruit de la raison. Le froid Groënlendois l'éprouve avec autant de chaleur que le brûlant Lybien, sans pouvoir ni l'un ni l'autre en déterminer les causes, & ce n'est que chez les peuples civilisés, habitans des climats tempérés, que se trouvent une espèce d'hommes qui se nommant Cosmopolites, éteignent en eux ce doux sentiment, par l'abus qu'ils font de leur raison, & rient aux dépens de celui qui regardant cet instinct de la nature comme la première révélation divine, en jouit avec satisfaction.

Qu'ils auroient de plaisir ces soi-disant philosophes, à nous persuader que cet instinct est un penchant purement animal, & absolument étranger à notre âme !

Mr. Sarrafin est bien éloigné de leur envier ce mépris prétendu-philosophique, pour un bonheur qu'ils ne connoissent pas. Quant à lui, l'amour de la patrie en est un, puisqu'il resserre les liens de la Société, qu'il ennoblit notre existence, & qu'il a les plus belles suites morales; ainsi c'est avec délices qu'il entend un des plus aimables poëtes de l'Italie, chanter en vers harmonieux, (1) " Que la patrie est un tout dont nous sommes les parties. Chaque Citoyen qui se considère

(1) *Metastasio*, Att. Regolo, Att. II Sc. 1.

„ séparément d'elle, se rend criminel : il ne
 „ doit connoître d'autres avantages, d'autres
 „ dangers que ceux de sa patrie, de laquelle
 „ il est à jamais débiteur.

„ En lui sacrifiant son sang & ses sueurs,
 „ il ne fait que lui rendre ce qu'il a reçu
 „ d'elle. C'est à sa patrie qu'il doit son exis-
 „ tence, son éducation, son entretien; c'est
 „ elle qui par ses loix le protège au-dedans,
 „ qui par ses armes le défend au-dehors : elle
 „ lui prête un nom, un état, des emplois,
 „ des dignités. Elle récompense son mérite,
 „ venge ses outrages, & comme une mère
 „ tendre, elle s'occupe avec sollicitude à
 „ rendre ses enfans heureux, autant qu'il est
 „ donné à l'homme de l'être. Ces avantages
 „ sont, il est vrai, contrebalancés par quel-
 „ ques peines; mais qui ne veut pas suppor-
 „ ter celles-ci, doit aussi renoncer à ceux-là.
 „ Qu'il devienne alors l'habitant misérable
 „ des forêts, qu'il se contente du gland
 „ qu'elles lui offriront pour nourriture, de
 „ la caverne qu'il y trouvera pour demeure,
 „ & qu'il y vive libre au gré de ses desirs,
 „ mais séparé des autres hommes.

„ Qu'il est sublime, s'écrie M. Sarrafin, ce
 „ tableau poétique de la nature & des effets
 „ de l'amour de la patrie ! Si je pouvois y

„ trouver un défaut , ce seroit celui de n'a-
„ voir pas été tracé par un Suisse.

Fidèle à la promesse qu'il a faite en commençant son discours , de n'employer que le langage de la vérité , M. Sarrafin , qui a mis l'amour de la patrie au nombre des vertus , avoue qu'il présente néanmoins un côté défavorable & fanatique , qui l'expose aux attaques de l'égoïste déguisé & retranché en lui-même ; & pour donner une idée claire & précise de ce qu'il entend par ce mot de la patrie , l'Orateur nous trace de suite le portrait du véritable patriote.

“ Il aime sincèrement sa patrie & avec elle
„ tous les objets que la nature & la vertu
„ lui prescrivent d'aimer ; il la sert où il peut ,
„ comme il peut , sans autre espoir de récom-
„ pense que sa propre satisfaction. L'histoire
„ des tems passés l'instruit , & le sentiment in-
„ time lui dicte , que les devoirs de la Société
„ réunissent les êtres les plus étrangers les
„ uns aux autres. Il a le respect le plus filial
„ pour sa terre natale. Si quelques circon-
„ stances l'en éloignent , il conserve , même
„ sous un climat étranger où la fortune lui
„ seroit favorable , le plus vif attachement
„ pour sa patrie. Est-il malheureux ? la pers-
„ pective d'un retour dans sa patrie le con-
„ sole. Est-il heureux ? il brûle du desir de

„ venir y jouir de sa félicité, & dans tous
 „ les cas possibles, il forme le souhait pieux
 „ de réunir ses cendres en paix avec celles
 „ de ses pères. „

Tels sont les traits principaux par lesquels
 l'Orateur caractérise l'amour de la patrie en
 général. Nous croyons avec lui que tout
 homme bien né, quel que soit son pays, les
 trouvera ressemblans. “ Et si ce sentiment est
 „ si doux, s'il contribue au bonheur, quel
 „ qu'en soit l'objet, combien plus délicieux
 „ ne doit-il pas être pour un Suisse!.... „

Un bonheur parfait sur la terre ne fut sans
 doute jamais le partage des enfans d'Adam ;
 mais loin de se plaindre de cette dispensation
 de la Providence, ils doivent la regarder
 comme un de ses bienfaits, puisque c'est un
 des moyens par lesquels elle fixe notre atten-
 tion sur une meilleure patrie. S'il est cepen-
 dant quelque chose qui puisse contribuer effi-
 cacement à notre bonheur ici-bas, c'est
 sans contredit le climat que nous habitons,
 les loix sous lesquelles nous vivons, la
 liberté qui est notre partage, les objets de
 nos jouissances; enfin nos mœurs, & la ré-
 putation que nous nous sommes acquise.
 C'est sous ces divers points de vue que M.
 Sarrafin, comparant notre patrie à d'autres
 pays réputés heureux, tire de ces rappo-

chemens la conséquence satisfaisante, que la masse totale de notre bonheur, égale d'un côté, surpasse de l'autre, celle des autres pays.

Sans s'écarter de la plus exacte vérité, l'Orateur nous rappelle que notre climat réunit tout ce qui est nécessaire aux besoins & aux agrémens de la vie; un air pur, une température modérée, des eaux excellentes, une terre fertile, une végétation agréable, des lacs poissonneux, des torrens & des rivières.

Opposant à ces avantages ceux des autres pays, il convient qu'un été éternel ne règne point chez nous comme en Orient, mais nous sommes aussi à l'abri de ces froids non interrompus & glacés du Nord. Sans doute notre sol montueux n'est pas d'un aussi grand rapport que celui des pays plats; mais nos montagnes nous abritent & nous préservent de plusieurs incommodités auxquelles ceux-ci sont exposés; & ces masses énormes, ces hautes montagnes qui nous entourent de plusieurs côtés, influent sur notre existence physique & nous protègent contre les dangers de la guerre & ses dévastations.

Privés, il est vrai, de plusieurs des jouissances que procurent les climats plus chauds, nous n'avons pas non plus à lutter contre la violence des passions qui tourmentent leurs habitans; & la chaleur, ni le froid ne nous

occasionnent point ces longues inactivités si préjudiciables au physique & au moral. Mais pour bien connoître les agrémens de notre pays, laissons parler les étrangers qui le parcourent avec un sentiment que l'habitude affoiblit en nous. Néanmoins, quel est le Suisse qui revenant d'un long voyage, & appercevant de loin les cimes de ses montagnes, n'éprouve pas un sentiment de bien-être ?

Trop sage pour s'ériger en législateur, ce n'est point en Solon ou en Licurgue, que l'Orateur discute les loix de notre patrie. Il se borne aux questions suivantes : Ces loix ont-elles été faites par une volonté arbitraire ?

Oppriment-elles le foible en faveur du puissant ?

Ne sont-elles plus en mesure avec le tems, les lieux, les besoins de ceux pour qui elles ont été faites ?

Sont-elles enfin exécutées avec dureté, partialité ou foiblesse ?

Toujours obligé de répondre négativement à toutes ces questions, l'Orateur en conclut que ces loix sont bonnes, & que ceux qui vivent sous elles, sont heureux : il nous rappelle que l'Helvétie n'a eu d'autres législateurs que nos peres, nos frères & nous-mêmes ; que les agens par lesquels les loix s'exéc-

tent, sont des premiers aux derniers, ceux qui possèdent le plus la confiance de la généralité du peuple ; duquel la partie la moins saine peut facilement être ramenée par le grand nombre de véritables patriotes. Ces bases posées, chacun peut, en faisant un rapprochement avec d'autres pays, décider lui-même de quel côté penchera la balance.

Etroitement lié aux deux points précédens, le troisième, la liberté dont nous jouissons, ne peut se discuter, dit l'Orateur, sans distinguer soigneusement *la liberté absolue de la liberté civile* : la première nous seroit préjudiciable, & elle ne peut nous convenir aussi long-tems qu'habitans cette terre, nous ne serons que de foibles mortels, assujettis aux besoins & aux passions humaines, parce que dans le grand empire de la nature, les parties n'existent que pour le tout, & que quelques libres qu'elles paroissent individuellement, elles ne peuvent enfreindre les bornes que leur prescrit leur sage organisation, du moment où l'harmonie générale en souffriroit.

La liberté civile est donc la seule qui puisse exister parmi les hommes ; elle ne peut consister dans la faculté de faire ce que l'on veut, sans s'embarrasser de l'ordre général du tout dont on fait partie ; car une liberté pareille détruiroit l'Etat où elle seroit tolérée, ou

celui dans lequel l'on voudroit l'introduire.

La vraie liberté civile n'entraîne pas de tels dangers , parce qu'en rendant l'individu maître de sa personne , de sa propriété , de sa volonté , elle est subordonnée aux loix sous lesquelles il vit , au gouvernement qui le protège , & à la société à laquelle il appartient.

D'après cette définition , l'Orateur pose en fait que , grace à la Providence , nous jouissons parfaitement de cette liberté. Il n'est donc plus question que de connoître son étendue , & si par sa nature , elle peut contenter un être raisonnable ; deux choses qui ramènent l'Orateur à examiner la faculté de jouissance dont nous sommes doués , & le cercle d'opérations que nous pouvons parcourir.

Les attributs de cette liberté généralement désirée , sont certainement la jouissance & l'action ; c'est pourquoi un sage de l'antiquité disoit , que “ *l'homme le plus libre est celui qui forme le moins de desirs , & qui a le moins de besoins.* „ D'après ce principe , M. le Président interpelle tous les Helvétiens , de quelque classe & de quelque contrée qu'ils soient , de se plaindre à lui , s'il leur manque quelque chose de ce qui peut satisfaire des hommes bons , & les rendre heureux.

Il en est , il est vrai , des jouissances que nous procure notre patrie , comme de notre

climat ; il seroit possible , en les comparant à d'autres pays , qu'il se trouvât différens objets à desirer ; & lorsque sans réfléchir aux inconvéniens , aux peines qu'il en résulte , nous voulons nous approprier des jouissances étrangères , il est certain que nos agrestes montagnes , nos mœurs encore passablement antiques , & la sage intolérance de nos vieillards , mettant quelques entraves à ces desirs , occasionnent des privations qui sont l'objet des murmures ou des critiques de jeunes gens , qui ne pensent qu'au moment présent. Or comme la réforme flatte l'amour propre , il n'est pas étonnant que la jeunesse présomptueuse , raisonne là-dessus à tort & à travers ; mais l'Orateur ne peut se persuader que la jeunesse Helvétique soit capable de desirer sérieusement , aux dépens de l'esprit helvétique , que des mœurs étrangères viennent nous dominer , & que des jouissances exotiques , chèrement achetées , viennent nous corrompre : & sans s'arrêter à combattre les raisonnemens qu'il a supposés possibles , il passe au cercle d'opérations que nous pouvons parcourir , point important au bonheur & à la perfection de l'homme , mais difficile à déterminer , parce que chacun à cet égard a sa manière de voir. L'homme n'est pas fait pour le repos : l'activité est son partage : plus elle opère

d'effets , plus elle va droit au but , plus l'individu & la société en retirent d'avantages. Mais , ajoute l'Orateur , qu'on ne se méprenne pas ici au sens de mon idée. Je suis bien éloigné d'encourager cette espèce d'exaspération qui depuis long-tems égare tant de têtes , d'ailleurs bien organisées. Non , la véritable activité n'est jamais turbulente , & le cercle d'opérations qu'elle parcourt , est toujours dans la sphère des choses possibles & utiles.

De cette sage observation , l'Orateur passe aux objets sur lesquels notre activité peut s'exercer avantageusement pour nous & pour la société en général , & il établit , que notre pays nous fournit non-seulement beaucoup d'occasions de la développer , mais que notre situation avantageuse nous procure encore des succès que n'offrent pas toujours d'autres climats. Comme Citoyens , nous pouvons tous plus ou moins contribuer au bien général. Il n'est aucun Suisse , s'il a le cœur bien fait , qui ne soit en état de rendre , au moins une fois en sa vie , quelque'important service à l'Etat. Mais heureux celui qui , obscur & tranquille dans sa sphère , applaudit sans envie à celui qui , élevé par son mérite , est estimé de la patrie à laquelle il se sacrifie.

L'ambitieux est le seul être à plaindre en Suisse , parce qu'il est peu de république plus

fagement avare que ne l'est la nôtre en couronnes civiques & en décorations ; économie que l'Orateur met au nombre des causes par lesquelles notre république s'est si long-tems maintenue.

Entre les avantages qui constituent le bonheur Suisse , & que l'Orateur cherche à développer , le plus délicat à discuter , selon lui , c'est l'état actuel des mœurs. Il craint que l'opinion favorable qu'il en a , ne paroisse une hérésie en morale aux yeux de nos honnêtes Rigoristes. Avant d'entrer en matière , il jette un coup-d'œil comparatif sur les mœurs anciennes & modernes de l'Helvétie. On fait que celles des anciens Suisses étoient agrestes & simples : l'histoire & les voyageurs leurs rendoient ce témoignage. L'Orateur l'adopte de préférence à nos annales qui , seules consultées , ne peuvent nous fournir des lumières suffisantes sur cet objet , puisque les mœurs de la plus grande partie de l'Europe étoient aussi très-différentes alors de ce qu'elles sont à présent ; les voluptueux habitans du Midi étant les seuls qui eussent hérité avec les arts & les sciences de leurs ancêtres , la corruption de leurs mœurs. De ces sources brûlantes , cette épidémie s'étendit au loin comme une vapeur qui s'élève lentement , & de ses exhalaisons humides ,
épaissit

épaissit peu-à-peu tout l'atmosphère, retranché derrière ses neiges & ses glaces, notre pays parut s'en ressentir moins que les grands empires; & de tout tems, les mœurs pures ont été un des caractères distinctifs des vrais enfans de la liberté.

Néanmoins nous n'avons pas été absolument exempt de la malheureuse influence de ce brouillard empoisonné; & malgré nos montagnes, de fréquens voyages, les services étrangers & le commerce, en resserrant nos liens au dehors, nuisoient à la simplicité de nos mœurs; plus récemment le luxe, nos grands chemins, ce genre de vie commode & agréable que nous avons adopté, en attirant chez nous les étrangers, nous ont dépouillés de nos vieux usages & de nos antiques mœurs; & quoique nos principes nous garantissent encore, il est vrai, des vices grossiers, le politique, rusé observateur, l'homme du monde, ennemi de la simplicité, l'ecclésiastique peu chrétien, l'homme sentimental & exalté, ont plus contribué à dégrader notre caractère national & nos mœurs, que n'auroient pu le faire le torrent des passions les plus fougueuses.

Malgré ce tableau aussi vrai qu'allarmant, l'Orateur nous croit encore exempts jusqu'à un certain point, de la corruption générale.

ment répandue en Europe, parce qu'il est au moins une partie d'entre nous, & surtout l'heureux Cultivateur, qui ne la connoît que de nom; & quoi qu'il avoue que c'en est déjà trop, il voit avec plaisir que les Etrangers s'étonnent encore de nos mœurs, & que tel qui ose nier le péché originel, nous croit presque une vertu originelle.

C'est à cette vertu héréditaire que l'Orateur attribue la réputation acquise au nom Suisse; & quoique nous la devions plus à nos pères qu'à notre propre mérite, elle a d'autant plus de réalité qu'elle paroît, jusqu'à ce jour, un attribut du Cultivateur Helvétique; car, lors même qu'un individu de ce nom se trouve attaqué dans sa patrie de l'anglo-manie, de la franco-manie, ou d'autres prédilections étrangères, aussitôt qu'éloigné de son pays il se trouve chez d'autres peuples, il se fait toujours un honneur de paroître & d'être Suisse; & qui peut nier que les traits innés de l'idée qu'on se forme de cette nation ne soient *fidélité, courage, honnêteté*?

Terminant ici le rapprochement duquel il a fait ressortir le tableau des avantages qui constituent notre bonheur, l'Orateur laisse au sentiment de chacun de ses Auditeurs à décider s'il vaut la peine, ou non, d'être Suisse. Et convaincu qu'il ne peut recevoir qu'une

réponse positive, il consacre la seconde partie de son discours à rechercher les moyens de transmettre notre bonheur à notre postérité.

La suite au N°. prochain.



Détails envoyé aux Rédacteurs du Journal de Lausanne, sur l'installation du Pasteur des deux Communes de Peney & Villard-Tiercelin.

RIEN n'est plus vrai, M., que l'événement intéressant dont vous avez fait la relation dans votre dernier Numéro, sur l'établissement d'une nouvelle Paroisse, demandé par deux Communes isolées du Jorat, trop éloignées du Culte public, & amené par la protection, le zèle de notre Seigneur Baillif de Lausanne pour les bonnes choses, & la piété éclairée de notre Souverain. Cet établissement fait un contraste frappant avec la destruction du culte chez nos voisins. Le Public judicieux vous a remercié, d'avoir varié de cette manière vos feuilles intéressantes. Des sujets de ce genre ne les dépareront jamais.

J'ai l'honneur de vous offrir ici, M., quelques détails sur le premier jour de culte dans ces Communes heureuses.

Vous avez dit un mot, du bonheur

qu'éprouveroit le Pasteur appelé à porter la Parole de vérité à ces ames qui la désirent. On peut aussi féliciter ces Communes du Ministre que la Providence leur a donné. L'Arbitre des événemens, compensant toujours par une plus grande portion de bien, le mal que les hommes mettent sur la terre; a rendu à cette époque à notre Patrie, un Pasteur que les circonstances avoient placé chez nos voisins, & que la persécution a renvoyé dans le pays qui l'avoit vû naître. On s'est félicité de son retour, & c'est sur lui qu'est tombée la nomination de la Vénérable Académie & le choix du Souverain. Son âge mûr & sa piété justifient l'un & l'autre. Il falloit à une Paroisse avide de la nourriture spirituelle, un Pasteur qui la connut, qui put en être l'organe, en la prenant à sa source pour la répandre sur son troupeau comme une rosée salutaire.

C'est le 14 Décembre 1794 qu'il a été présenté à son troupeau, & ce jour sera longtemps gravé dans la mémoire des habitans de ces contrées. C'est à Peney que s'est faite cette cérémonie sans appareil, & toute entière pour l'esprit & le cœur. Les murs du Temple, une dévotion douce & vraie, des émotions religieuses, en ont fait tous les apprêts.

Un grand concours des Paroissiens des deux Communes, & des Paroisses voisines, avoit rempli l'Eglise dès le grand matin, & même dès la veille; de jeunes garçons étoient venus prendre & garder leurs places. Spectateurs avides des événemens piquans de la vie, vous n'auriez point vû dans ces lieux ces préparatifs de luxe, d'ostentation, qui repaissent les yeux & les oreilles; mais vous auriez vu des vieillards impotens & infirmes, qui gémissaient depuis plusieurs années de ne pouvoir bénir & prier Dieu dans sa Maison, rassemblans un reste de forces, bravans la rigueur du froid pour jouir de ce Culte nouvellement établi pour eux; & louans Dieu de ce qu'il avoit exaucé leurs vœux, réjoui leurs vieux ans, & fourni à leurs ames un moyen de plus pour descendre en paix dans la tombe. Vous auriez vû ces vieillards s'embrassans avec les transports du jeune âge, & mêler leurs voix foibles, mais animées, & entre-coupées par leurs larmes & leur attendrissement.

Vous auriez entendu des pères de famille jaloux de l'éducation de leurs enfans, les féliciter de ce qu'ils voyoient dès leurs jeunes ans, un culte public s'établir auprès d'eux pour aider leur jeunesse, pour diriger leur âge mûr, en regrettant pour eux-mêmes de

n'avoir pas toujours jouï de cet avantage.

L'Eglise étoit remplie au point qu'un grand nombre assiégeoit les portes, & que les Magistrats & les Pasteurs ne parvinrent au pied de la Chaire qu'avec une grande peine. Ces Magistrats étoient M. le Lieutenant Baillival & M. le Secrétaire Baillival d'Oron, de la part de Leurs Excellences & du Seigneur Baillif de ce lieu. Un député de la Vénérable Classe de Laufanne fit le service divin, avec un sentiment & une onction que les assistans partageoient avec lui, & qu'il augmenta par un discours parfaitement conforme à ce que ce jour avoit d'intéressant pour cette Paroisse. En attribuant à l'Auteur de toute bonne donation, les pensées religieuses qui avoient animé les chefs & les pères de famille de ces villages, & la persévérance avec laquelle ils avoient travaillé à obtenir cet établissement, malgré les obstacles que les meilleures choses ont toujours à vaincre; en rendant gloire à Dieu de cet heureux jour, ce Pasteur judicieux & zélé, leur exposa ce qui leur restoit à faire pour profiter du flambeau de l'Evangile qui alloit luire au milieu d'eux. Le sujet de son discours étoit ces paroles de l'Apôtre St. Jaques, ch. 1. v. 21. *Recevez avec douceur la parole qui est plantée en vous, & qui peut sauver vos ames.* Je dirois que ce discours mé-

ritoit l'impression, si l'impression n'étoit actuellement souillée d'écrits impies, irréligieux & obscènes. Il sera mieux imprimé dans les cœurs de tous ceux qui l'ont entendu, & sa mémoire restera long-tems parmi ces heureux campagnards, pour leur rappeler ce jour & leurs obligations. Voilà l'impression à laquelle doivent aspirer ceux qui parlent en public pour la piété & les mœurs.

Les heureux fruits de la parole Evangelique & du culte extérieur, qui suppose un culte intérieur plus pur encore, plus digne de la Divinité & de l'homme même, plus efficace pour les mœurs, dans tous les états & dans tous les âges de la vie; des directions appropriées à toutes les circonstances, des exhortations fortes & touchantes, des élévations à celui *qui donne l'accroissement & qui s'approche de ceux qui le cherchent*; voilà ce qui distingua ce discours & fit passer dans les ames, la joie, les bonnes intentions, & les dispositions pieuses que Dieu se plaît à récompenser & à faire abonder en bons fruits.

Après le service, de la part de Leurs Excellences & du Seigneur Baillif d'Oron, M. son Lieutenant Baillival présenta à l'Auditoire le Pasteur qui lui étoit envoyé; & dans un discours simple & vrai, rendit gloire à l'Etre-suprême & à notre pieux Souverain, qui con-

noissant les vrais besoins de ses peuples, étoit venu dans cette occasion au-devant des vœux spirituels de ces deux Communes, en faisant des sacrifices pour la pension d'un Pasteur, malgré les dépenses extraordinaires qu'il fait dès long-tems pour nous conserver la paix, & pour lutter contre la disette & le renchérissement des denrées. Les soins touchans & les détails pénibles de l'administration, fournissent un vaste champ à bénir l'autorité quand elle se déploie avec de tels principes. Maîtres de la terre ! vous ferez aussi les maîtres de nos cœurs, tant que vous saurez vous occuper ainsi des biens spirituels & terrestres des hommes soumis à votre obéissance. Ce sont là vos couronnes & vos succès.

M. le Pasteur qui avoit fait le service, reçut au nom de la vénérable Classe & des Communes le Pasteur qu'on leur présentait : il exprima la reconnoissance des chefs & des individus, & loua leurs dispositions à recevoir & à faire valoir ce bienfait, en rendant aussi justice au dévouement de tous les Auditeurs pour notre sainte Religion & pour le Gouvernement.

En parlant du Pasteur, que ses malheurs, son caractère & sa piété rendoit respectable, il félicita ses Paroissiens d'avoir obtenu un Pasteur déjà expérimenté par plusieurs années

de ministère & de service, & capable de donner à chacun, suivant ses circonstances, le degré de nourriture convenable. Il termina par des vœux, dictés par le cœur, pour la prospérité spirituelle de cette Paroisse, pour le succès de la parole qui est toujours suivi des succès temporels.

Les Seigneurs Baillifs de Laufanne & d'Oron, desquels ces Communes ressortissent, & Leurs Excellences, eurent aussi leurs places dans ces souhaits répétés dans toutes les ames.

Pendant ces discours on pouvoit lire sur les visages de tous les assistans, le degré d'intérêt, de satisfaction & d'émotion dont ils étoient animés. Le caractère marqué des physionomies, dans ce pays froid & agreste, ajoutoit à l'empreinte de piété que les mouvemens de leur ame donnoient à leurs traits. Tous avoient fixé des yeux avides sur les personnes qui leur parloient. Tous avoient cherché à voir le Pasteur qui leur étoit destiné, non point avec une curiosité vaine, mais avec cet empressement qui cherche le bien & du secours pour le faire. Les vieillards voyoient en lui l'ami qui les aideroit à quitter la vie, à se donner à Dieu dans les jours qui leur restoient, & dans leurs derniers momens: les pères & mères de famille y voyoient aussi leur appui dans l'éducation de leurs enfans;

les maîtres d'école considéroient celui qui les soutiendrait dans leurs travaux pénibles ; les jeunes gens espéroient ses instructions, & se réjouissoient d'avoir auprès d'eux un père de plus qui leur montreroit le chemin de la vie : les pauvres, dont le nombre est petit parmi ces campagnards éloignés des cabarets, sobres & laborieux, les pauvres, les veuves & les orphelins disoient : voilà celui que la Providence nous envoie pour nous protéger & pour soulager nos misères : les chefs & les préposés voyoient au milieu d'eux un centre commun, un appui, un conseiller, un nouveau motif pour veiller au bien de la Paroisse. Tous se disoient, nous avons maintenant près de nous un Ministre de la parole de vie, qui pourra nous en dispenser une mesure plus abondante, aider à nos efforts, nous consoler dans nos maux, corriger nos écarts & nos vices & nous applanir le chemin de l'éternité. Tous ayant reçu la bénédiction générale, retournèrent dans leurs maisons, louans Dieu, joyeux, mais tranquilles, le cœur plus près de la vertu & de Dieu même, & racontans à ceux que des infirmités avoient retenu, la grace que le Seigneur leur avoit faite. Heureux ces gens simples & estimables, si leurs dispositions ont plus de consistance & de durée que *la rosée du matin, ou la nuée*

de l'aube du jour qui s'en va. Oui, leur piété durera plus long-tems; Dieu qui a commencé cette œuvre parmi eux l'achèvera par sa miséricorde; il maintiendra sa parole dans ces Communes isolées & simples de cœur, pour servir de témoignage au milieu de la dépravation générale; il en fera peut-être un centre d'une Eglise pure, où il sera adoré en esprit & en vérité!

Eh! comment & pourquoi les habitans de ces contrées ont-ils désiré d'avoir un Culte public, plus près & au milieu d'eux? C'est qu'ils étoient plus près de la Divinité, & que ce desir leur a été donné d'en-Haut, & descend du Père des lumières. Ce n'est pas en vain sans doute, & cette intention de piété aura son effet. Heureux le Pasteur appelé à édifier ce troupeau, loin des villes & de leur air empesté, loin des tentations & des vices, loin des cabarets, qui font la perdition du peuple; il pourra, aidé de la Providence, maintenir & féconder les heureux germes de piété que Dieu y a plantés & de ces bons & simples agriculteurs il pourra faire des Chrétiens.

Ce digne Pasteur a déjà reçu les premices du zèle & de l'attachement de ses Paroissiens, qui font pour lui un bon augure de l'intelligence qui régnera entr'eux & lui, comme aussi des

succès qui accompagneront son ministère. Le Dimanche suivant, après le premier service dans l'Eglise de Villard qui est l'annexe, lorsque M. le Pasteur fut descendu de chaire, le chef de cette Commune s'avança, & parlant au nom de tous, le pria de rester un moment avec eux, & d'une voix altérée par l'émotion, prononça un discours sans art, mais touchant, par lequel il exprimoit leur satisfaction, leurs vœux & leurs promesses : il prit pour lui & sa Commune entière, l'engagement solennel de répondre de tout leur pouvoir aux grâces de la Providence & aux soins de M. leur Pasteur. Il finit par le prier de recevoir & de garder, en mémoire de cette journée & du dimanche précédent, un gros écu comme signe représentatif d'une médaille qu'il desiroit & ne pouvoit lui offrir. Cet incident imprévu ajouta beaucoup à l'intérêt qu'inspiroit ce premier jour de culte dans cette annexe. /

Quelque simple que soit cet événement, en lui même & par ceux qui en ont été les objets, il fournit beaucoup à penser, par sa nouveauté, par la comparaison d'autres événemens, & par les espérances qu'il permet de concevoir.

O Lausanne ! ô ma patrie ! prend exemple de ces voisins simples & religieux ; &

puisses-tu donner à ton tour l'exemple de la piété & des mœurs !



Fragment d'un voyage dans une partie de la Suisse en 1794.

LA *Val - d'Illies* est une vallée de plus de quatre lieues de long sur une largeur fort inégale, dépendante du gouvernement de *Monthey* dans le bas *Vallais*, & limitrophe de la *Savoie*. Il est étonnant qu'on nous parle jusqu'à satiété dans les nombreux voyages en *Suisse*, de tel chétif village qui n'a absolument rien de remarquable, tandis qu'aucun auteur n'a fait mention de la *Val-d'Illies*, une des contrées les plus romantiques de nos *Alpes occidentales* : tant il est vrai, que la place fait beaucoup ; & que tel lieu vanté doit toute sa réputation au grand chemin qui le traverse.

Hors de toute route frayée , la *Val-d'Illies* est très - rarement visitée ; pour s'y rendre , de la *Suisse* , il faut ou passer le *Rhône* au pont de *St. Maurice* , ou le traverser au bac de *Massonger* en dessous de *Bex*. De-là on vient à *Monthey* , petite ville joliment située dans une contrée assez fertile , avec un château , résidence du gouverneur que les sept dixains du *haut Vallais* y en-

voyent alternativement pour deux ans. De *Monthey* on monte près de cinq lieues jusqu'au fond de la vallée, barrée par une grande chaîne des plus *hautes Alpes* : elle commence à l'Eglise des *Troisforrens*, & ne renferme proprement que deux villages : la *Val-d'Illies*, qui est le chef lieu, & *Champéty* situé beaucoup plus haut, outre une multitude d'habitations & de chalets semés sur ses deux flancs, composés de diverses collines graduées comme par étages jusqu'aux rochers, & aux pics escarpés qui les couronnent à une hauteur immense. Sa population peut être de quatorze à quinze cents habitants : toute la contrée est donc encadrée par des *Alpes* très-élevées, dont plusieurs conservent des neiges & des glaces toute l'année, & dont les sommets distincts, & diversement groupés, dessinent la majestueuse enceinte. Elle est arrosée par la *Viège*, torrent comme la plupart de ceux du *Vallais*, impétueux, bruyant, quelquefois terrible à la fonte des neiges, & dont les bords dégradés annoncent les ravages : on est frappé des blocs énormes de granit, de pierres aggrégées, & de marbres qu'il déplace, & charrie jusques fort bas dans la plaine. Quelques ponts hardis traversent ce torrent, tous dignes du pinceau des payagistes, principalement le

pont de pierre. Du milieu de la vallée qui , entre les eaux écumantes de plusieurs cascades , & parmi les ruines de rochers éboulés , présente à l'œil effrayé des moulins comme suspendus sur *ce champ de bataille des élémens* : je connois peu de sites plus fièrement destinés dans la grande manière des *Alpes* ; à chaque pas le long de la *Viège* , on trouve des morceaux du plus beau genre , & le paysage toujours sublime & quelquefois affreux , varie perpétuellement par des accidens de toute espèce , dans les forêts , les rocs , les eaux & les habitations. Les montagnards de cette région vraiment *Alpestre* ont un génie bien plus vif , & plus délié que leurs compatriotes de la plaine & des bords du *Rhône* : une originalité pleine d'énergie , & de bonhomie tout ensemble , une simplicité quelquefois grossière , mais toujours franche , une grande ignorance des conventions sociales , jointe à tous les instincts de la nature laissée à elle-même ; voilà ce qui caractérise cette peuplade à laquelle on devroit soupçonner une origine très-différente de ses voisins. Les habitans de cette vallée sont connus par la vivacité de leurs réparties , par la naïveté de leurs questions sur les autres pays , & par une promptitude de résolution où la vigueur du corps entre plus

que la réflexion d'un jugement sain. Les troubles politiques qui les ont agités, il y a peu d'années, en offrent plus d'une preuve : maintenant l'expérience les a détrompés, tout est dans l'ordre, & ils ne se trouvent que mieux d'avoir reçu cette leçon : disons de plus que s'ils sont prompts à s'écarter du devoir, ils ne le sont pas moins à y rentrer, quand c'est le langage de la raison, & non la force qu'on employe pour les ramener. Leur *patois*, très-différent des autres *patois* de la *Suisse Romande*, contient une foule de mots *Celtes*, & d'autres termes qui dérivent sans doute du langage que parloient originairement les premiers Colons de cette contrée, qu'il est naturel de croire venus du *Nord* plutôt que du *midi de l'Europe*. Leurs habitations toutes en bois sont assez commodément bâties. Le costume des hommes n'a rien de remarquable ; celui des femmes frappe singulièrement, parce que leurs jupes, depuis la ceinture en bas, sont renfermées dans de grandes culottes rouges ou bleues, & cela afin de cheminer plus facilement dans un pays aussi montueux que le leur, & où souvent elles ont à se frayer une route à travers deux pieds de neige pour aller d'une vacherie à l'autre. Les femmes & filles partagent avec les hommes tous les travaux de

la

la vie pastorale, & passent souvent seules deux ou trois semaines pour soigner leurs troupeaux, dans les plus hautes laiteries, qui sont frontières de *Savoie* au couchant : la race d'homme est forte & courageuse, endurcie au froid & à la fatigue ; on n'y voit ni goëtres, ni cretins, comme dans les villages inférieurs. Leur vie est une partie de l'année comme celle des *Nomades* : ils errent avec leurs vaches d'une habitation à l'autre. Le manque de chemins praticables les empêchant d'avoir un centre commun pour rassembler les fourages de leurs diverses prairies, souvent éloignées les unes des autres de deux à trois lieues : ils ont dans chaque possession un bâtiment qu'ils habitent tour-à-tour pour consommer le fourage dont il est le dépôt. C'est absolument la même manière de vivre dans les profondes vallées des *Ormonds*, situées vis-à-vis de la *Val-d'Illies* au-delà du *Rhône* dans le gouvernement d'*Aigle*, où tel berger a jusqu'à quinze habitations diverses, dans aucune desquelles il ne séjourne plus d'un mois par année. Je croirois même que ces diverses peuplades, vouées uniquement aux soins des troupeaux, & répandues dans les vallées à droite & à gauche du *Rhône*, de *Sion* jusqu'à la tête du lac *Léman*, ont une origine commune, & sont

les restes d'un même peuple, étranger à la *Suisse*, & qui s'y établit au tems des incursions d'*Attila*, soit qu'il ait fui devant cette innombrable armée de brigands, soit qu'il en ait fait partie, il chercha & trouva un asile, & du repos entre les vastes chaînes des Alpes, où l'on n'alla point l'inquiéter. J'établirai plus au long les preuves de cette opinion, dans une autre partie de ce voyage, en traitant de l'idiôme de ces contrées. Le défaut de bonnes routes fait que dans toute la *Val - d'Illys*, il ne roule aucune roue ; on attend la saison des neiges pour les transports avec des traîneaux ; c'est alors qu'on amène aux villages les fromages faits pendant l'été dans les pâturages élevés. Il y a une race de chevaux fûrs & infatigables, qui semblent faits pour une telle contrée, & qui sont recherchés, même dans la plaine. La richesse du pays consiste dans les bestiaux, & leurs produits, beurre, fromage, &c., & surtout dans le petit nombre de besoins des habitans qui ayant le nécessaire, & sachant s'en contenter, ne désirent rien de plus, & sont heureux par conséquent : seulement on reproche aux hommes d'être un peu brusques dans leurs disputes, aux femmes d'être trop précoces dans leurs inclinations, & aux deux sexes d'user avec trop

peu de modération d'une *eau-de-vie de prunes*, également violente & mal-saine, qui se distille en quantité dans la plupart des ménages ; mais on ne peut leur refuser d'être religieux , serviables , moins intéressés que dans la plaine , plus reconnoissans du bien qu'on leur fait , & surtout très - bienfaisans envers les malheureux , & hospitaliers à l'égard des étrangers ; dernière qualité qui leur est commune avec les peuples Nomades & pasteurs.

Un des phénomènes les plus curieux de cette vallée , c'est M. *Clément*, né à *Champéri* même , & maintenant vicaire de la *Val-d'Illiés* : vous trouverez dans son *presbytere de bois* une bibliothèque choisie & nombreuse , (surtout en bons ouvrages d'Histoire Naturelle) qui est certainement la plus belle de tout le *Vallais*. Vous y verrez un herbier , composé des plus rares plantes de la Suisse , & surtout des *Alpes* , parfaitement desséchées & conservées ; une collection de papillons & insectes du pays ; plusieurs morceaux rares très-intéressans pour le *minéralogue*, & qui plus est un ecclésiastique aussi modeste qu'instruit , aimable , hospitalier , prêt à communiquer généreusement ses lumières , & les fruits de ses courses & recherches dans les *Alpes* , & qui , tout en remplissant les utiles devoirs de son état , profite de ses loisirs pour étudier

la superbe nature qui l'environne, & où il se trouve comme dans son centre. Nous invitons les naturalistes, les peintres, & les amateurs des grandes scènes des *Alpes*, à visiter la *Val - d'Illé*, & soit les habitans, soit la contrée également dignes d'être mieux observés, les dédommageront de la peine qu'ils auront à parvenir dans ces hauts lieux.



Passage d'une lettre écrite au Rédacteur du Journal, à l'occasion de celles sur l'éducation, insérées dans les Numéros des mois de Décembre & de Janvier.

C'EST véritablement du choc des opinions que réjaillit la lumière : l'Auteur des *lettres sur l'éducation* s'est attendu que l'Essai qu'il a publié, par la voie de notre Journal, inviteroit à réfléchir sur un sujet aussi important ; l'événement a justifié son attente : un Anonyme vient de nous adresser une lettre qui contient d'excellentes réflexions, en même tems qu'elle combat les principes & la méthode de l'auteur d'Erase.

Il est des momens où l'obligation de mesurer nos articles à l'espace de nos feuilles nous est infiniment à charge ; nous l'éprouvons dans celui-ci, & nous regrettons sincère-

ment de ne pouvoir inférer dans toute sa teneur cette lettre aussi bien pensée que bien écrite ; mais le vœu de son auteur de la voir publiée tandis que les traces des deux autres lettres subsistent dans la mémoire, nous empêchent de la renvoyer au N^o. suivant ; & comme elle nous est arrivée trop tard , nous nous voyons forcés par le défaut d'espace, de nous borner à l'extrait des morceaux les plus saillans, qui feront sans doute regretter à nos lecteurs d'être privés du reste.

En rendant justice aux intentions de l'auteur des lettres sur l'éducation , & après avoir considéré cet essai sous l'aspect qui peut le rendre intéressant , le judicieux anonyme entre dans l'examen de la méthode d'Erasme, qu'il croit dangereuse & entièrement contraire au but de l'éducation. Une faute que commettent assez généralement ceux qui s'occupent de l'éducation, c'est de la confondre avec l'instruction. On se persuade qu'instruire, c'est élever , que faire apprendre un catéchisme par cœur, c'est former à la vertu ; que les moyens d'obtenir les qualités sociales, nécessaires au bonheur, sont l'école, le collège, un grand nombre de maîtres & de leçons ; & que lorsque l'esprit est bien cultivé, lorsqu'on a beaucoup lu de livres, le caractère ne peut être mauvais. Les pères parlent

de ce que leurs enfans favent & disent, & jamais de leurs actions; on vante l'esprit, on oublie le caractère; on cherche la perfectibilité de l'homme dans l'esprit & le talent, & la société se trouve peuplée d'êtres infociaux, ou au moins qui nuisent à la société par les défauts de leur caractère. Aujourd'hui que les hommes sont si loin de ce qu'ils devraient être, aujourd'hui que la corruption & l'abandon au mal, paroissent si déterminées; aujourd'hui que la désignation de *roué* est presque un droit & un titre à la bonne compagnie, on cherche avec un sentiment douloureux la cause de cette immoralité, de cette indifférence sur le moral des actions; & lorsque l'on voit partout une religion prescrivant une morale pure, des facilités pour l'instruction, les sciences cultivées & portées presque à leur perfection, les hommes instruits répandus par-tout, on ne peut plus rendre responsable des maux qui règnent que l'éducation.... On doit nécessairement la distinguer de l'instruction, sans cependant l'en séparer : l'éducation forme le caractère, travaille directement sur le cœur, développe les bonnes qualités, repousse les mauvaises, & apprend à l'homme à être heureux par les qualités sociales. L'instruction cultive l'esprit, donne l'essor au talent & au génie, embellit le caract-

tière, & fournit à l'homme les moyens d'ajouter à son bonheur, & de le compléter, en le rendant utile à ses semblables. On n'est heureux que par son caractère ; & lorsque l'esprit y supplée, c'est en faisant valoir les bonnes qualités du cœur. Une société d'hommes bons, quoi qu'ignorans, présentera plutôt l'idée du bonheur, qu'un rassemblement de savans, dont la science auroit été le seul but de l'éducation. Il s'agiroit donc d'abord de rendre les hommes aussi bons qu'ils peuvent l'être, & ensuite aussi savans que les circonstances le comportent. Après avoir posé ces principes, aussi vrais que bien développés, l'anonyme les fait contraster avec la méthode d'Erasme, séduisante peut-être par une espèce de singularité, mais d'autant plus dangereuse que les idées sur lesquelles elle se fonde, ne portent pas sur des principes sûrs, ni sur des vérités reconnues.

C'est en cet scrutateur du cœur humain que l'anonyme établit les contradictions marquées qui se trouvent dans la constitution de l'homme, forcé par ses besoins à la société, & insociable par son caractère.

Un être qui par sa nature est colère, jaloux, vindicatif, ambitieux, orgueilleux, avide de jouissances exclusives, n'est certainement pas fait pour la société ; mais cet être est

perfectible * de colère , il peut devenir doux , patient ; de jaloux , confiant ; de vindicatif , prompt à pardonner ; d'orgueilleux , modeste ; d'avide , modéré ; c'est l'éducation qui peut opérer ces changemens. Qu'est-ce que c'est que l'éducation ? c'est l'habitude des bonnes actions , le sentiment du juste & de l'injuste , développé par les circonstances de tous les momens ; c'est la connoissance du bien dont on peut jouir , du mal que l'on peut souffrir , par le bien & le mal que l'on peut faire ; c'est cette habitude qui devrait dater dès le sein qui allaite ; c'est sur elle que doit être dirigée la tendre attention des parens ; il faudroit que tout ce qui indique une mauvaise disposition chez les enfans , trouvât toujours reprobation , condamnation , ou punition ; qu'il n'y eût jamais une action indifférente , & que la réaction qui doit instruire , résultât naturellement de la chose qui doit être corrigée : qu'un enfant , par exemple , sans attention pour les autres , sans desir de leur être agréable , sans compassion pour tout être qui souffre , trouvât d'abord l'avis , & ensuite l'inattention & l'indifférence sur ce qui peut lui faire plaisir , & sur les petites douleurs qu'il peut avoir : les parens devroient toujours voir dans leurs enfans ce qu'ils veulent qu'ils soient un jour ; & l'anonyme voudroit inventer une

lunette à l'usage des pères & mères qui transportât les petites actions des jeunes gens dans un âge plus avancé; ainsi ils verroient dans le mensonge d'un enfant pour une gourmandise, un homme qui est faux & trompeur pour un intérêt particulier: un enfant indifférent sur les services qu'on lui rend, sur les plaisirs qu'on lui fait, sur la pauvreté & les maux de ceux qui souffrent; présenteroit un homme haïssable par son ingratitude, méprisable par sa dureté, désagréable par son amour-propre, & malheureux par ce qui lui en reviendrait dans la société; & ainsi de tous les autres vices. Ce seroit un grand bien pour la société, de porter les parens à placer leur amour-propre sur le caractère de leurs enfans plutôt que sur l'esprit, les talens & la figure. De la mesure de vérités qui se trouvent dans ce qu'avance l'estimable anonyme, on peut déduire, si le précepte d'amuser en instruisant est d'une bonne pratique, la vocation de l'homme ne comporte pas qu'il puisse être amusé dans son travail; il est au contraire appelé à surmonter l'ennui, les peines, les difficultés: il doit donc être ployé à l'assiduité, à l'application, & il n'y parviendra que par une douce & lente habitude. En croyant avec l'anonyme qu'elle doit être prise dès le plus bas âge; en trouvant, comme lui,

que l'éducation est l'objet le plus intéressant, le plus important, & de tous les arts le moins perfectionné par les méthodes nouvelles, nous sommes convaincus que des idées & des opinions aussi sages que celles de l'anonyme, ne peuvent que fournir des réflexions & des pratiques utiles aux pères, & avantageuses aux enfans.



LIVRE NOUVEAU.

*Correspondance entre quelques hommes honnêtes ,
ou lettres philosophiques , politiques & critiques
sur les événemens & les ouvrages du tems ; pu-
bliées par un homme désintéressé , à l'usage de
tous les amis de la raison & de la vérité , avec
cette épigraphe ,*

Rien n'est beau que le vrai ,
Le vrai seul est aimable.

BOILEAU.

A Lausanne , chez François Lacombe , au Café
Littéraire , 1794.

UN homme désintéressé , ce qui dans le sens de l'auteur signifie un homme impartial, feroit un vrai phénomène dans l'époque ou nous sommes. L'auteur se propose d'être cet homme impartial ; c'est déjà beaucoup. Y a-t-il réussi ? nous en laissons juger nos lecteurs

lorsqu'ils liront les lettres supposées écrites de Paris & de Londres , ainsi que les réponses à ces lettres dans lesquelles se discutent les motifs différents qui ont fait agir les divers partis : La marche des révolutions anciennes & modernes, en un mot les principes de droit, de politique, de morale & de philosophie. Nous avons lu avec plaisir les lettres où l'auteur développe les avantages de la neutralité en Suisse , ainsi que les circonstances qui les font sentir. En général cet ouvrage de 330 pages d'impression est bien écrit & nous paroît rempli de traits agréables , d'anecdotes instructives & faites pour intéresser le lecteur.



E C O N O M I E.

LE voici venu le moment où il ne peut être personne de bon sens qui blâme encore l'introduction des pommes de terre dans le Pays-de-Vaud & la grande importance que les amis éclairés de la société attachoient à leur culture ; & qui ne se joindroit aux cultivateurs , à l'artisan , au père de famille peu aisé , pour remercier le ciel d'un présent aussi précieux que l'est cette manne , qui s'élève aujourd'hui comme une barrière entre eux & la plus grande disette ? Rappelons seulement à nos Lecteurs qu'un espace de terrain qui produit douze

quintaux de froment, en pourroit produire douze cens de pommes de terre, si elles sont cultivées avec soin.

Mais, dira-t-on, l'on s'est plaint, ces dernières années, qu'elles avoient dégénéré dans plusieurs districts du Pays-de-Vaud. Cette observation se présentera vraisemblablement toujours plus, si l'on ne renouvelle pas cette racine nourricière par le moyen de sa graine. Au moins est-ce là l'opinion de nos cultivateurs les plus instruits, & c'est là une méthode qui a sur celles qui sont nouvelles, ou peu connues, l'avantage d'avoir été mise en pratique, & avec un succès soutenu.

L'on recueille la graine quand elle est parvenue à son état de maturité, & on la sème en Mai dans un jardin. Elle produit la même année des pommes de terre de la grosseur d'une noisette ordinaire. On les replante l'année suivante, & l'on obtient une nouvelle génération de pommes de terre infiniment plus nombreuse que la précédente; l'espèce en est plus grosse & d'une beaucoup meilleure qualité.

L'on peut se procurer de cette graine chez S. Blanc, Agriculteur, à Bellevaux près Lausanne; elle coûte dix baches l'once; & l'on est prié d'affranchir les lettres & l'argent. Le dit Agriculteur se fera le plus grand plaisir d'en donner gratis à ceux des cultivateurs

dont les circonstances pénibles & gênées ne permettroient pas de s'en procurer , s'ils avoient à la payer.



Artabère & Lycophon.

Fable.

DANS un bosquet sacré l'inquiet Artabère
 Imploroit un jour Apollon ;
 J'habite, disoit-il , un immense vallon
 Où cent peuples guerriers ont mordu la poussière ;
 Leurs trésors reposent chez nous ,
 Mais dans ses flancs la terre les recele ;
 Indique - m'en un seul ; les parfums les plus doux
 Embaumeront ta demeure immortelle ,
 Et je t'immolerai la brebis la plus belle . . .
 Retourne dit l'oracle , & jouis du trésor
 Que devant ton logis tu trouveras sans peine.
 Artabère obéit : Voila sa tête pleine ,
 D'emplettes , de projets , il se voit coufu d'or :
 Il court, il arrive hors d'haleine ,
 Et vis - à - vis de sa maison
 Trouve son ami Lycophon :
 Prends part , lui dit-il , à ma joye ;
 Nous désirions du bien , Apollon nous l'envoie ;
 C'est là qu'il est caché , juge de notre erreur ;
 Nous le foulions aux pieds ; creusons avec ardeur
 Ce terrain que l'oracle indique . . .
 Nos deux amis que l'avidité pique ,
 Creusent toute la nuit , le jour suivant encor ;
 Point de nouvelles du trésor.
 De leur aveuglement extrême

Le fils de Latone eut pitié.
 Artabere inspiré rentre enfin en lui-même ,
 Et s'écrie , ô sainte amitié !
 Richesse que j'ai méconnue ,
 C'est toi que l'oracle eut en vûe ,
 Viens Lycophon , embrasse-moi ;
 Cessons une recherche ingrate & superflue ,
 La paix à mon ame est rendue ,
 Quel trésor peut valoir un ami tel que toi ?
 Par M. D. V.

A*****. DE P*****.

A sa Maman, le jour de l'anniversaire de sa naissance.

DE toi j'ai reçu la naissance ;
 Mais , la tienne , maman , prépara mon bonheur !
 L'être qui fut créer ton esprit & ton cœur ,
 Protégeoit déjà mon enfance.
 Aux tendres soins de ton amour ,
 Aux doux efforts de ton genie ,
 Si je répons au gré de mon envie ,
 Puisse-tu voir cent fois célébrer le retour
 Du jour où tu reçus la vie.

E N I G M E.

EN beauté mille fois je surpasse ma mère ,
 Du laboureur actif je trouble le repos.
 Chez les mortels toujours je devance mon pere ;
 J'appelle dans les champs les bergers , les troupeaux ;
 Des plus vives couleurs je suis sans-cesse ornée ;
 J'aime sur-tout le demi-jour.

On ne me voit jamais vieille ni surannée ;
 Chaque jour je renaiss plus belle que l'amour.
 Mais je me rends déjà trop facile à connoître ;
 Lecteur , me tiens-tu donc enfin ;
 Tu me vois bien souvent peut-être.
 Non ? C'est tant pis pour toi ; lève-toi plus matin.

L O G O G R I P H E.

DEVANT mon front terrible , altier ,
 Un peuple immense s'agenouille.
 Je suis , lecteur , dans mon entier
 Vingt fois plus gros qu'une citrouille :
 Retranchez mon premier quartier ,
 Je suis moins gros qu'une grenouille.

C H A R A D E.

MON premier donne un fidèle animal ;
 Mon dernier quelquefois nous cause bien du mal ;
 Mon tout en botanique est simple & végétal.

*Bouts - rimés , dont les mots se trouvent dans le N^o.
 de Janvier.*

Atous les cœurs, Iris, vous décochez vos — *Flèches* ;
 C'est trop : faites un choix , après un court — *Scrutin* ,
 Sans quoi vos vrais amans fuyant dans leurs — *Calèches*
 Il ne vous restera qu'un très-mince — *Fretin* .
 Songez qu'offert des mains d'une vieille — *Guenuche*
 Le nectar de l'amour , devient fade — *Sirop* .
 C'est en vain qu'à Jouvence on veut remplir sa — *Cruche*
 Quand jeunesse & fraîcheur nous quittent au — *Galop* .

*Bouts-rimés, proposés dans le premier N°. de
Janvier 1795.*

Tu le vois, cher Frontin, il faut partir en — *Flèche*;
Du joli petit Dieu j'ai le choix au ——— *Scrutin*;
Va vite préparer ma brillante ——— *Calèche*,
Difoit le beau Dorval, aussi vif qu'un — *Fretin*.
Le marquis arrivé ne voit qu'une ——— *Guenuche*,
Une vieille édentée, avalant du ——— *Sirop*;
Belle, me prenez-vous, dit-il, pour une — *Cruche*!
Tu la vois, cher Frontin, repartons au — *Galop*.

Par J. J. MALAN-PRESTREAU,
Instituteur au Collège de Genève.

*Explication de l'Enigme, du Logogriphe, & de
la Charade du N°. précédent.*

Le mot de l'Enigme est *Tigre*; celui du Logogriphe
Porc, où se trouve *or*; celui de la Charade *Abel*.

A V I S.

MM^{rs}. les Souscripteurs, qui n'auroient point encore payé leur souscription, sont priés de vouloir bien en faire toucher le montant, soit à l'Auteur, soit aux Libraires chez lesquels ils ont souscrit.

On s'abonne en tout tems pour ce Journal; mais toute souscription doit être payée d'avance.

Comme il reste encore chez l'Auteur quelques collections complètes des années 1793 & 1794, on pourra se les procurer, en payant L. 6 de Suisse pour la collection de chaque année.



APPEL DE DEUX RIVAUX AUX
CONCILE DE BALE.

Anecdote du quinzième siècle.

DANS l'une des contrées les plus sauvages de l'Oechtland, il est une petite vallée, dont la fertilité réjouit l'œil du voyageur — Elle est renommée par le nombre de ses troupeaux, par la délicatesse de ses fromages; & le nom de Charmey est connu bien au-delà des limites de la Suisse — Cette vallée étoit au quinzième siècle, le patrimoine des firs de Corbières, & c'est à cette époque qu'il faut remonter si l'on est curieux de connoître une famille digne de l'âge d'or; celle du *bon Gerard* de Corbières — Le manoir antique où elle fait sa résidence, embellit & couronne le paysage de Charmey: plus haut, sont de noires forêts de sapins — Au-delà, on découvre la retraite de pieux solitaires; (1) & le son de leurs cloches, en rappelant de religieuses pensées à l'étranger égaré au milieu de ces déserts, l'avertit

(1) La Val-Sainte, qui étoit une chartreuse au quinzième siècle, est maintenant l'asile des religieux de la Trappe — Elle est voisine de Charmey

qu'il est près d'un asile consacré à la prière
— Tel est le tableau fidelle du local.

Il étoit cinq heures du soir : Une chaleur excessive ; un ciel chargé de nuages menaçans ; ce bruit sourd , plus terrible que celui des vents , qui précède ordinairement la grêle ; quelques éclairs qui sillonnoient au loin l'horison , tout faisoit prévoir un prochain orage ; & l'absence du *bon* Messire Gerard , ajoutoit aux craintes des dames du château — La douairiere de Charmey filoit silencieusement sa quenouille ; & sa fille , l'aimable Aléxie , chantoit en berçant la petite Ybalde , unique fruit du mariage de son frere , avec Cathérine de Villarzel — Précieux enfant ! ta naissance couta la vie à ta mère , mais les soins réunis d'une ayeule & d'une tante , suppléent si bien aux soins maternels , que tu ne sentiras jamais cette perte.

Aléxie s'appercevant que sa petite nièce s'étoit endormie , cessa de chanter ; & ses yeux se fixèrent au même instant que ceux de sa mère , sur le point menaçant de l'horison.

„ Voilà , dit-elle , l'orage bien près de nous & mon frere n'est pas ici ! ”
L'abbé Badoux , chapelain de messire Gerard , observa que *monseigneur* ne pouvoit pas être loin d'arriver.

Il m'a promis en partant , d'être de retour aujourd'hui , dit la douairière — „ Mais, insista encore Aléxie , „ c'est pour le dîner „ que vous l'attendiez ; & la Tour de Trêmes „ n'est pas si loin d'ici , qu'il n'ait pu vous „ tenir parole. ”

Votre frère , reprit sévèrement la dame de Charmey , ne sauroit manquer de parole ; mais peut-être la *cérémonie* n'a-t-elle pû se faire hier — Monsieur le curé, que voici, pourra nous en dire quelque chose *Dieu vous garde !* monsieur le curé, vous arrivez à propos pour rassurer cette *peureuse* , & pour nous dire

Le curé ne savoit rien : il ignoroit parfaitement ce qui pouvoit arrêter *monseigneur* à la Tour de Trêmes , mais il avoit été témoin la veille , que la *belle Louise* de Richt avoit reçu le serment de tous ses vassaux , & qu'elle s'étoit mise en possession des biens de feu messire Oswald , son digne père — Dieu ait son ame ! ajouta le pieux curé , il n'a pû recevoir, avant sa mort, les sacremens que l'église destine aux fidèles , mais la clémence divine pourvoit à tout ; & le Baron de Richt étoit aussi bon chrétien , qu'il étoit brave gentilhomme.

On chercha à deviner ce qui pouvoit retenir si long-tems messire Gérard ; c'étoit un

vaſte champ pour les conjectures , mais on n'en fit aucune de ſatisfaiſante — Cependant les vents pouſſoient avec impétuoſité l'orage ſur le vallon de Charmey : la petite Ybalde dormoit profondément au milieu de tout ce fracas , Aléxie étoit palpitante d'effroi , près de ſon berceau ; & ſa mère ſoupiroit en ſongeant que meſſire Gerard , pouvoit-êtrẽ en route — Loin de s'appaiſer au déclin du jour , la violence de l'orage parût redoubler encore — La grêle avoit dévaſté la campagne ; la pluye tomboit comme par torrens ; les éclairs , ainſi que le bruit du tonnerre ſe ſuccèdoient ſans interruption ; la foudre écriſoit les arbres de la forêt ; & les habitans du château étoient en prières , loiſqu'on vint avertir la dame de Charmey , qu'un voyageur demandoit l'hôſpitalité — Elle chargea auſſi-tôt l'abbé Badoux , d'aller lui offrir avec les vêtemens qui lui ſeroient néceſſaires , tout les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin ; & ce fut après avoir rempli ſes bienſaiſantes intentions , que le bon chapelain lui amena l'étranger.

Jamais une figure plus brillante , plus faite pour s'attirer les regards , ne s'étoit offerte aux deux dames — Le voyageur ſe préſenta avec une aifance reſpectueuſe ; & bien qu'il fut plus ſvelte & plus grand que meſ-

fire Gerard, revêtu de son pourpoint, il parut n'avoir rien perdu de sa grace naturelle — Ses cheveux châtains retomboient en boucles sur un front charmant : ses yeux bleus, voilés par de longues paupières brunes, peignoient encore la timide modestie de la jeunesse, tandis que son maintien & ses traits, exprimoient l'audace héroïque d'un grand caractère — Il parla : ce qu'il dit étoit peu de chose ; cependant il captiva, que dis-je ? il commanda l'attention — Chacun de ses accens alla droit au cœur, chacune de ses paroles fut recueillie ; rien de froid, de foible ou d'insignifiant dans ce qu'il dit : pas un mot déplacé, pas un geste faux.

Les premiers complimens que la dame le Charmey adressa à son hôte, furent ce qu'ils devoient être : elle se montra polie, attentive à son égard — N'auroit-il besoin d'aucun restaurant en attendant le souper ? venoit-il aujourd'hui de fort loin ; & sur sa route, n'avoit-il rencontré personne ? Le voyageur répondit négativement à ces trois questions :

L'Orage s'apaisa, l'on se mit à table ; l'étranger y parût distrait & rêveur — La douairière observa que son fils auroit fait mieux qu'elle les honneurs du château.

„ Comment se fait-il qu'il ne soit point
„ arrivé ? dit Aléxie, & qui peut l'arrêter à

„ la Tour de Trêmes ? ” Le bel étranger se réveilla comme en sursaut „ A la Tour de Trêmes ! s’écria-t-il „ Le maître de céans est-il donc à la Tour de Trêmes ? & chez qui me trouvais-je ici ? ”

Monsieur, dit la douairière en s’inclinant légèrement, vous êtes dans le château de Charmey — „ En ce cas, madame, je puis, vous rassurer sur l’absence de messire Gerard ; un obstacle imprévu..... ”

Un obstacle ! interrompit Aléxic en joignant les mains, je crains..... j’espère.....

Au nom du ciel, monsieur, dit la douairière, expliquez-vous..... achevez ! mon fils..... ?

„ Je l’ai laissé il y a peu d’heures en partance faite fanté ”.

Et pourquoi donc n’est-il pas ici, comme il me l’avoit promis ? dit la douairière.

„ A l’instant où je me suis séparé de lui, il s’occupoit de quelques soins qui peuvent l’arrêter encore — Mais je le vois, madame, ce mystère allarme votre tendresse : apprenez donc ce qui s’est passé à la Tour de Trêmes : il est juste de vous rassurer à tout prix — La belle Louise reçut hier le serment de ses vassaux, & les hommages de ses voisins : il est aisé d’imaginer la foule que le devoir, l’amour & la cu-

„ riosité avoient rassemblée autour d'elle —
 „ Parmi les amans de Louise , il en est un
 „ trop connu pour qu'il soit besoin de le
 „ nommer — Elevé près d'elle , & pour
 „ elle , il l'aborde , il lui parle sans trouver
 „ d'obstacles ; l'obsède sans cesse , & semble
 „ interdire à tout autre le droit d'en appro-
 „ cher — Mais ce n'est pas d'un rival qu'on
 „ reçoit une loi si dure ; & même avant de
 „ connoître Louise , l'idée que Turing de
 „ Ringoldingen prétendoit exclusivement
 „ à sa main , m'avoit révolté — Je vis
 „ Louise , & je l'adorai : après cet aveu , vous
 „ jugez que Turing pût exciter dans mon
 „ cœur l'envie , mais non la crainte —
 „ Sans daigner prévoir si mon rival se tien-
 „ droit pour offensé de mon hommage , je
 „ l'offris à celle qui m'avoit charmé : il n'en
 „ falloit pas d'avantage pour tirer mon nom
 „ de l'oubli ; & la renommée a dû vous ap-
 „ prendre que Felga osoit disputer à Turing
 „ le cœur de Louise.

„ Je ne suis point injuste : je dois avouer
 „ que Turing a des vertus , & qu'il seroit
 „ fait pour plaire , si trop fier de ses avan-
 „ tages , il ne paroïssoit vouloir envahir le
 „ bien qu'il pourroit mériter — Je ne sup-
 „ portai pas sans peine l'arrogance de ses
 „ prétentions ; mais Louise devoit être seule

» l'arbitre de nos différens ; & dût son arrêt
» anéantir mes plus chères espérances , j'a-
» vois juré de le respecter — Aimer , désirer ,
» tel étoit mon fort ; & je sentoïis tous les
» avantages de mon rival — Il a pour lui
» la faveur d'une mère respectable , & le
» choix d'un père dont Louise chérit la mé-
» moire — Que dis-je ? La fille d'Oswald
» peut-elle voir sans intérêt le fils de Ro-
» dolphe ? non ; elle nomme Turing son
» frère , elle a pour lui la tendresse d'une
» sœur — Tels sont les titres de Ringol-
» dingen ; & Felga n'a que son amour...
» mais quel amour peut se comparer au sien ?
» Hier , à l'instant où les vassaux d'Oswald
» alloient prêter serment à sa fille , je fends
» la presse , je l'aborde , & lui présentant
» quelques fleurs , je lui dis d'une voix si al-
» térée , qu'à peine elle dût m'entendre :

» Le premier serment que vous recevrez
» aujourd'hui sera celui de Felga.... Il jure
» de ne vivre que pour Louise , il jure
» de l'aimer jusques à la mort..... & si le
» serment de Felga n'est point dédaigné ,
» Louise se parera de ces fleurs.

» Accepter mon bouquet en rougissant ,
» fut l'unique réponse de la fille d'Oswald ;
» & je me crus quelque chose de plus qu'un
» mortel , en voyant sur son sein les fleurs

„ que je venois de cueillir — Tout entier
 „ aux premiers ravissmens de l'espérance ,
 „ je ne fais plus rien de ce qui se passa ; je ne
 „ vis point la jalouse fureur de Ringoldin-
 „ gen , je n'entendis point ses menaces —
 „ L'image de Louise étoit seule devant mes
 „ yeux , je ne voyois , je n'entendois
 „ qu'elle ; & pendant le reste de la journée ,
 „ je ne fus pas un instant à moi — Le
 „ sommeil avoit calmé ce délire ; ce matin je
 „ n'avois plus que le sentiment paisible de
 „ mon bonheur , & je ne jouissois que mieux
 „ — Parée encore de mon bouquet de la
 „ veille , j'ai revu Louise aujourd'hui : elle a
 „ fait les honneurs du festin , & nos yeux se
 „ sont rencontrés plus d'une fois — J'ai
 „ cru l'entendre soupirer , j'ai cru Un
 „ amant aime à se flatter Oui , j'ai cru
 „ voir de l'intérêt dans ses yeux charmans.
 „ J'ignore si mon rival lui-même a cru y
 „ surprendre quelque secret fatal à son amour ,
 „ mais il n'attendoit que la fin du repas pour
 „ me provoquer de la manière la plus insultante , en présence de messire Gerard &
 „ d'Adrien de Bubenberg.

„ Viens , si tu l'oses , m'a-t-il dit avec le
 „ geste & l'accent de la fureur ! „ tu verras ,
 „ s'il suffit de cueillir des fleurs , & d'en faire
 „ hommage à la beauté. Si pour plaie à

„ Louise, c'est assez de quelques graces frivoles ; pour la disputer à Ringoldingen , il faut quelque chose de plus.

„ Tu ne saurois croire, ai-je répliqué, qu'on provoque impunément Felga — Si ces nobles témoins de ton insultante agression, veulent bien l'être aussi de notre combat , nous viderons à l'instant cette querelle : & tu verras si la main qui cueillit des fleurs pour la beauté , fait tenir l'épée, & repousser un outrage.

„ Ce que je propose est accepté sur le champ : Corbières s'offre à me servir de second , Bubenbergh veut être celui de son ami — Nous profitons du tumulte de la fête pour disparaître ; & messire Gerard nous ayant conduit dans une plaine que cache une vaste forêt , c'est là que le superbe Turing me propose de nouveau de renoncer à Louise , si j'aime la vie.

„ Qui moi , renoncer à Louise ? plutôt mille morts ! m'écrie-je en mettant l'épée à la main — Alors mon adversaire m'attaque ; il me presse ; je me défends ; j'attaque à mon tour — Enfin je lui porte un coup..... Veuille le ciel qu'il n'ait point tranché le fil de sa vie ! Il se bat encore un instant, mais bientôt il chancelle, sa main

„ défailante abandonne l'épée qu'elle diri-
 „ geoit contre moi, il tombe.... Je cours à lui.

„ Te voila vaincu, brave Ringoldingen....
 „ Felga n'abusera point de cet avantage pour
 „ t'imposer une dure loi — Vis ! & fois
 „ mon rival encore : je fens trop bien qu'on
 „ ne peut cesser d'aimer la fille d'Ofwald ,
 „ mais laissons la décider de notre fort ; & si
 „ désormais Turing & Felga se disputent
 „ le cœur de Louise, que ce soit à forte
 „ d'amour ou de vertus.

„ Turing ne répond point à ce peu
 „ de mots , mais je crois sentir sa main
 „ tremblante , ferrer la mienne — Son
 „ sang couloit à gros bouillons, & déjà
 „ la pâleur de la mort remplaçoit sur
 „ son teint les couleurs brillantes de la san-
 „ té — Nous l'avons transporté à la Char-
 „ treuse : en arrivant il respiroit encore, mais
 „ Gerard m'a contraint à m'éloigner, & je
 „ suis parti avant qu'on ait pu lui donner les
 „ premiers secours de l'art — L'orage com-
 „ mençoit alors à gronder , & mon cœur
 „ n'étoit pas plus tranquille que le ciel —
 „ Vainement pouvois-je me rendre le témoi-
 „ gnage d'avoir été provoqué ; la plus fu-
 „ neste image me poussuivoit , & remplaçoit
 „ celle de Louise , parée des fleurs que je
 „ lui avois offertes ; de Louise souriant à

„ l'hommage de Felga — Je voyois sans
 „ cesse expirant, non plus un rival, mais le
 „ frere chéri de Louise, l'unique fils de Ro-
 „ dolphe, de l'ami d'Ofwald.....! A combien
 „ de titres sa vie eut dû m'être sacrée? & c'est
 „ de ma main qu'est parti le coup!

„ Errant, troublé..... Ayant tous les
 „ remords du crime, avec le sentiment de
 „ l'innocence, à peine je m'apercevois du
 „ désordre de la nature; & je suis arrivé dans
 „ ce château sans tenir de route fixe, sans
 „ avoir de plan arrêté.

„ Maintenant, madame, tout vous est
 „ connu; & plus tranquille sur le sort de votre
 „ fils, vous pouvez juger des soins qui l'ar-
 „ rêtent à la Val-Sainte”.

Le ciel soit loué, dit la dame de Charmey,
 que ne puis-je vous rassurer à mon tour!
 mais l'abbé Badoux nous rapportera de-
 main des nouvelles de Ringoldingen — O
 Felga, noble & bon jeune homme, heureux
 ceux qui vous donnèrent le jour! Ils peu-
 vent admirer en vous toutes les vertus d'un
 chevalier Suisse — Unir l'humanité au cou-
 rage; n'employer la valeur qu'à repousser
 l'aggression; vaincre, & pleurer son adver-
 saire, voila bien ce qui les distingue — Voila
 ce qui doit assurer à Felga, le cœur de Louise,
 & qui pourroit le lui disputer encore? Ne\

détournes pas les yeux, ma chère Aléxie ; ne rougis point d'être sensible.... A ton âge, une action héroïque, ou l'expression d'un sentiment vertueux, peuvent exciter des émotions délicieuses : j'aime à te voir apprécier l'ame de Felga.

Aléxie effuya une larme prête à couler ; & l'incarnat le plus vif colora son teint : Felga tomba dans une sombre rêverie ; l'on se sépara pour aller chercher du repos.

Le lendemain l'abbé Badoux rapporta d'heureuses nouvelles de la Val-Sainte — Un religieux, versé dans l'art utile de guérir les playes, répondoit de la vie de Ringoldingen ; sa blessure étoit plus profonde que dangereuse ; & Felga ne risquoit rien à se montrer. Il parût renaitre en apprenant que les jours de son rival étoit hors de tout danger.

„ Que ne te dois-je pas, ô Dieu de
„ bonté ! s'écria-t-il ; la carrière de Felga
„ ne sera point souillée par un homicide ”.

Soulagé du poids qui l'avoit oppressé jusqu'à ce moment , il paroît plus affectueux , plus aimable — En prenant congé de la dame de Charmey , & de son aimable fille, il parle avec sensibilité de l'accueil qu'il en a reçu , du bonheur d'avoir fait une connoissance aussi précieuse , du desir qu'il a de la cultiver—Il n'oubliera jamais le manoir hos-

pitailler de Charmey ; & c'est involontairement que ses yeux se fixent sur Aléxie , en prononçant cette promesse — Au moment de s'éloigner, Felga semble faire partie de la famille : il caresse la petite Ybalde , qui joue sur les genoux de sa tante , baise respectueusement la main de la douairière , serre avec cordialité celle du vénérable chapelain ; & ne disparoît qu'après s'être acquitté envers tous — Aléxie le suit des yeux.

„ Il prend la route de la Val-Sainte ” dit-elle à sa mère.

Oui , dit l'abbé Radoux , il se fait un devoir d'aller visiter son adversaire , j'espère qu'il en fera bien reçu.

N'en doutez pas , s'écria la dame de Charmey , Ringoldingen & Felga feroient amis , si le sort ne les eût rendus rivaux.

Ce fut sans effort , que la conversation se prolongea sur ce sujet : les impressions que laissoit le charmant Felga , n'étoient pas sitôt effacées ; & deux jours après son départ , Aléxie en parloit encore à sa mère , lorsque de joyeuses exclamations annoncèrent le retour de messire Gerard.

Après s'être livrée au plaisir de revoir son fils , la dame de Charmey , voulut savoir comment l'entrevue des deux rivaux s'étoit passée ; & le récit du bon Gerard , confirma

pleinement ses conjectures — Turing avoit revu Felga, comme un homme qu'il estimoit en le détestant ; & celui-ci, pour se montrer sensible & généreux, n'avoit eu qu'à s'abandonner à l'impulsion de son cœur.

„ Parlez-nous aussi de Louise, dit Aléxie, „ la renommée a-t-elle exagéré sa beauté ? ” Non, *certainement*, repliqua messire Gerard, il n'est aucune beauté qu'on puisse comparer à la sienne.

„ Aucune ! quoi, mon frère, pas même „ celle de Nicolaïde de Vevay, ou de Gertrude de Champvent ? ”

Ni l'une, ni l'autre ; reprit Gerard, *la belle Louise* efface tout ce qu'on a jamais vu d'aimable. — „ Et ne puis-je voir à mon tour cette belle Louise ? dit Aléxie, est-il donc „ impossible que je la voye, ma mère ? ”

Rien n'est plus facile, ma chère enfant, répondit la douairière, c'est même un devoir, puisque les Richt sont alliés des Corbières, & que leurs terres sont voisines — Demain, mon fils, vous conduirez votre sœur à la Tour de Trêmes, où je consens qu'elle passe tout le tems que Louise doit encore l'habiter — Claire de Wippens sa mère fut la compagne de mon enfance ; Aléxie lui rappellera Isebé de Rivoire ; & nos filles s'aimeront autant que s'aimoient leurs mères.

A peine les premiers rayons du soleil dorèrent les montagnes, que le bon Gerard & sa jeune sœur se mettent en route le lendemain — La douce & timide Aléxie monte le plus beau cheval qui jamais ait pris naissance dans le vallon de Charmey ; mais loin de paroître embarrassée, elle le manie avec autant de graces que d'aisance — Après quelques heures de route, la Tour de Trêmes se présente aux yeux des deux voyageurs — Aléxie pensive, cesse de faire des questions à son frère ; & c'est en rêvant qu'ils arrivent chez la *belle Louise*.

Un spectacle auquel il n'étoit point préparés frappa leurs regards dès qu'ils furent à portée de discerner les objets ; les cours du château étoient obstruées par une foule silencieuse & tranquille, de gens de tout sexe, comme de tout âge — Aléxie soupçonna la première le but de ce rassemblement, & s'étant avancée, ainsi que son frère, sans avoir été apperçue, elle observa attentivement la scène dont le hazard les rendoit témoins — Une femme, ou plutôt un ange, s'occupoit avec la plus touchante bienfaisance, à consoler, à soulager une foule d'infortunés ; & le sentiment qui l'inspiroit, donnoit à sa beauté un caractère vraiment céleste — Aumônes, remèdes, promesses, éloges, tout

eto t

étoit distribué avec sagesse & bonté : l'estimable indigent n'avoit point à rougir de voir sa misère confondue avec celle du vice , mais l'une & l'autre recevoit le bienfait qui lui étoit propre — Ainsi ce grain qu'un sage laboureur cherche à détruire , s'élève à côté du précieux épi de Cérès , la terre les nourrit l'un comme l'autre , le soleil les mûrit également , mais le cultivateur éclairé en connoît toute la différence.

Immobiles devant le tableau que leur offroit la Tour de Trêmes , Aléxie & Gerard , le contemploient avec une sorte de ravissement — C'étoit la beauté , la jeunesse ; c'étoit l'opulence & la grandeur dans tout leur éclat , se rapprochant par des soins & par des bienfaits de la vieillesse , de la maladie , ou de la misère — Un tel contraste ne présentait-il pas à la fois , tous les élémens de la morale , & les bases éternelles de toute société ?

Mais déjà cette scène intéressante est terminée : les nombreux acteurs dispersés s'en retournent en vantant les charmes , en célébrant la bienfaisance de leur jeune Dame : les vieillards la comparent à son ayeule , d'autres se rappellent les vertus d'Ofwald , & tous bénissent l'angelique , *la belle Louise* — C'est ce moment que prend le *bon sire* de Cor-

bières , pour s'avancer auprès d'elle , & pour lui présenter sa sœur.

Deux jeunes beautés ne font pas long-tems étrangères l'une à l'autre ; & lorsque la rivalité est impossible , elles doivent bientôt se lier — La demoiselle de Corbières est l'objet des prévenances de Louise ; & Claire cherche avec intérêt , dans sa figure toute aimable , quelques traits de son amie Isebé — L'intimité s'établit sans peine dans ce trio privilégié ; pendant que la dame de Ringoldingen filoit , Aléxie & Louise brodoient sur le même métier : le tems s'écouloit d'une manière aussi utile qu'agréable — Les trois dames étoient souvent seules ; les hommes qui habitoient le château , alloient sans-cesse de la Tour de Trêmes à la Val-Sainte , d'où ils rapportoient des nouvelles de la convalescence de Turing — Aléxie ayant désiré savoir la nature de l'intérêt qu'il pouvoit inspirer à sa belle amie , celle-ci lui répondit avec l'air de la candeur.

„ Turing est mon frere , il est mon ami ;
„ & sa mort eût empoisonné ma vie ” — Je ne le connois point reprit Aléxie , mais je m'intéresse bien davantage au beau Felga.

Louise rougit , & lui en demanda la raison.

Aléxie raconta avec toutes ses circonstan-

ces , l'apparition de Felga à Charmey , elle rendit jusqu'à ses paroles ; & Louise n'en perdit rien.

„ Hélas , dit-elle en soupirant , la fille
 „ d'Oswald fut destinée au fils de Rodolphe
 „ — Mon père n'a jamais connu Felga, il
 „ ne savoit pas ce qu'il m'en coûteroit pour
 „ obéir. ”

O chère Louise ne dites point, ne dites jamais que vous obéirez.... Ce seroit un parjure véritable , car enfin..... vous aimez Felga ?

„ Ah ! chère Amie , que n'est-il le fils de
 „ Rodolphe ! ”

Il faut du courage, dit Aléxie, pour hasarder des conseils sur un sujet aussi important , mais je crois vous devoir la vérité ; & d'autant plus que je suis la seule de qui vous puissiez l'attendre — Je respecte trop l'autorité des parens , pour vouloir y mettre des bornes : mais est-il bien sûr que cette autorité se soit expliquée sans retour ? Est-il croyable qu'Oswald & Claire , eussent sacrifié leur fille , s'ils eussent prévu le penchant qui devoit l'entraîner vers le beau Felga ? Ah ! que votre mère se rappelle un instant ce qui lui en coûta pour renoncer au choix de son cœur , & je la défie de vous condamner à ce supplice — Ce parent vertueux , que la nature & le choix de votre père , ont appelé à le

remplacer auprès de vous , protège-t-il en effet les prétentions du jeune Bernois , contre celles de son rival ? Enfin , comptez-vous pour rien les dangers auxquels une préférence injuste , exposeroit tous les Ringoldingen ; & peut-être même votre patrie adoptive ? Le moindre des maux qui peuvent en résulter , sera la perte de cette prodigieuse fortune que vous porteriez à Berne , & que Fribourg cherche à retenir — Les prétextes naîtront en foule pour vous vexer dans vos terres ; le ressentiment , ou la cupidité en manquèrent-ils jamais ? Déjà l'importance de cet objet , aigrit tellement les esprits de part & d'autre , que tout fait prévoir une guerre , si les Ringoldingen l'emportent — Dans cet état de choses , Oswald lui-même , on peut l'affirmer , ne balanceroit pas à choisir Felga pour gendre — Où sera donc le devoir de vous immoler volontairement , lorsque l'intérêt puissant , l'intérêt sacré de la paix , vous parle en faveur de Felga , tout comme l'amour ?

Il est doux de se voir convaincue d'une vérité qui plait — Des étreintes redoublées sont les seuls remerciemens de Louise à son éloquente amie ; que sa reconnaissance est vive ! qu'elle est tendre ! & cependant Louise ne lit point dans l'ame de la sensible Aléxie ,

elle ignore toute l'entendue , toute la sublimité du bienfait.

On se prépara bientôt à la Tour de Trêmes , pour célébrer la convalescence & le retour de Turing : la veille du jour où il devoit quitter la Val-Sainte , le sage Wippens eut avec la fille d'Oswald une conversation intéressante — Elle pressentit aisément que ce respectable parent alloit traiter avec elle de la plus grande affaire de sa vie, lorsqu'il lui demanda quelques instans d'entretien particulier. Ce fut en silence , & le cœur palpitant d'espoir & d'effroi , qu'elle attendit ce qu'il avoit à lui dire — Wippens entama le discours d'un air grave , mais avec le ton de l'intérêt le plus tendre.

„ Ma chère enfant , le testament d'Oswald
 „ confirme un droit que je tenois de la nature,
 „ celui de veiller à votre bonheur : je désire
 „ vivement remplir le devoir qu'il m'impo-
 „ se ; mais sans vous , je ne puis agir qu'en
 „ aveugle ; & je risquerois de manquer mon
 „ but — L'instant est arrivé où vous ne sau-
 „ riez plus vous dispenser de prononcer en-
 „ tre deux rivaux qui en sont venus aux
 „ mains pour vous : parlez à Wippens , avec
 „ confiance , au sujet d'un choix aussi impor-
 „ tant — Je ne puis vous dissimuler que
 „ votre fortune en fait un objet d'intérêt

„ national ; & qu'il s'agit , non-seulement de
„ décider entre Turing & Felga , mais entre
„ Fribourg & Berne , tant les intérêts parti-
„ culiers se trouvent ici liés aux intérêts pu-
„ blics — Toutefois , ma chère Louise ,
„ parlez sans détour , & faites - moi lire dans
„ votre cœur : je me rangerai du côté où
„ il penchera , tout prêt à consacrer son
„ choix par l'autorité qui m'est confiée en
„ ma qualité de tuteur — Dites quel est
„ celui qu'il faut que je favorise ; est-ce Turing ?
„ est - ce Felga ? ”

Wippens cherchoit à lire dans les yeux de sa nièce , & sembloit vouloir deviner la réponse qu'il attendoit.

Turing m'est cher , depuis mon enfance ; dit enfin Louise , mais je ne saurois voir en lui qu'un frère ; tandis que Felga.... ! Felga , je le sens , fera le destin de ma vie.

„ Hé bien ! c'est donc Felga que Wippens
„ doit protéger — Ecoutez - moi , chère
„ Louise , soyez aussi constante que vous
„ paroissez sensible : je prévois que vous se-
„ rez obligée de suivre votre mère à Berne ;
„ & que , pour vous tirer de là , il faudra
„ plaider — Cruelle , mais inévitable extrê-
„ mité ! Toutefois , *s'il y a bonne justice au*
„ monde , un tuteur ne réclamera pas vaine-

„ ment sa pupile ; & vous ferez en liberté de
 „ faire un choix.

Turing qui n'avoit rien perdu de son amour dans la chartreuse , reparût à la Tour de Trêmes avec moins d'arrogance ; & Felga crut devoir prendre l'instant de son retour pour s'y montrer — Les deux rivaux , en présence de *la belle Louise* , se traitèrent mutuellement avec les égards convenables, mais on sent que cette modération dut coûter à Turing plus qu'à Felga — Ce dernier saisit un instant où la seule Aléxie étoit à portée de l'entendre , pour prendre congé de Louise , & lui rappelant le serment qu'elle avoit déjà reçu , il le répéta avec cette véhémence passionnée , qui est la véritable éloquence de l'amour.

„ Recevoir vos sermens, lui dit alors la fille
 „ d'Oswald, c'étoit vous engager les miens —
 „ Mais à l'instant de nous séparer, un aveu tacite ne suffiroit plus à nos cœurs — Chère Aléxie, toi qui m'exhortas à fuivre le penchant du mien, sois témoin de la promesse de ton amie — Louise n'aura jamais d'époux que Felga..... Mais je vois qu'on nous observe , évitons le retour d'une scène qui troubleroit ici le bonheur — Adieu ! que Felga soit toujours fidelle , & Louise sera constante”.

Tels furent les adieux de Louise & de

Felga ; la présence importune de Claire le retint , à l'instant où il alloit tomber aux genoux de son amante ; & celle de Turing , qui survint bientôt , ne leur permit plus de renouer l'entretien.

Ainsi que l'avoit prévu le *sage* Wippens , la dame de Ringoldingen , au moment de quitter la Tour de Trêmes , n'ayant point voulu se séparer de sa fille , il s'étoit vu réduit à plaider pour retenir sa pupile. Claire & Louise attendoient à Berne l'issue de ce procès ; & Felga fatissait , mais profondément triste , n'ayant pû se résoudre à s'éloigner des lieux que Louise avoit habités , passa l'hyver tout auprès de Bulle , dans le château d'un de ses parens — Là il n'exista plus que pour visiter le vallon solitaire de Charmey : c'est avec la seule Aléxie qu'il pouvoit s'entretenir sans indiscretion comme sans reserve , de l'objet dont son cœur étoit rempli — Cette tendre , cette généreuse fille , étoit sa ressource ; elle ne se démentit pas un seul instant — Lorsque Felga , s'abandonnant à l'excès de son amour , aggravait involontairement un supplice ignoré , lorsqu'il froissoit une blessure secrète , alors la petite Ybalde venoit au secours d'Aléxie — S'occuper de cette charmante enfant , l'arroser de ses larmes , lui prodiguer cent caresses

.

ses, tout cela n'étoit aux yeux d'un amant préoccupé, que des preuves de l'attachement d'Aléxie pour sa nièce.

Cependant la contestation qui s'étoit élevée au sujet de Louisa, entre Wippens & sa sœur Claire, étoit soutenue avec une chaleur égale de part & d'autre : de tribunaux en tribunaux, elle parvint enfin à celui qui la devoit juger en dernier ressort ; & Rodolphe de Ringoldingen, chargé de la cause de son épouse, se rendit à Fribourg pour la défendre — Ce fut le *sage* Wippens qui parla le premier ; il réclama sa nièce, en sa qualité de tuteur ; & se fondant sur les loix, ainsi que sur le testament d'Oswald, il démontra que Claire, sa veuve, en passant à de secondes noces, avoit renoncé à la *garde-noble* de sa fille — Rodolphe eut à combattre les raisons que Wippens avoit alléguées ; & tel fut le discours qu'il adressa à ses juges.

„ Avant de répondre à tout ce que Wip-
 „ pens vient d'avancer en faveur de sa
 „ cause, contre celle de sa sœur, mon
 „ premier devoir est de rendre hom-
 „ mage aux lumières, ainsi qu'à l'intégrité
 „ reconnue de ce tribunal — Je déclare donc,
 „ que, dans tout ce que je pourrai dire,
 „ je n'ai nul projet de manquer au respect
 „ que je dois aux juges — Mais telle que

„ puisse être la pureté de leurs intentions ;
„ ils sont hommes ; & la cause dont il s'agit
„ est liée à de puissans intérêts — J'en ap-
„ pelle à tous ceux qui m'écoutent : s'il en
„ est un seul qui puisse nier ce que j'avance,
„ je consens à m'en dédire à l'instant ”.

Ici, Rodolphe s'arrêta , & parcourut des yeux l'assistance , comme pour donner le tems de refuter son assertion ; mais voyant qu'elle n'étoit démentie par personne , il poursuivit de cette manière.

„ Wippens vient de dire tout ce qui
„ pouvoit être dit en faveur de sa cause :
„ il a fait parler pour elle les loix & le
„ testament d'Oswald — Je suis magistrat ; &
„ je respecte les loix que je dois faire respec-
„ ter : à Dieu ne plaise que je combatte ja-
„ mais leur pouvoir sacré — Mais si l'on
„ doit de la soumission à ces loix , que les
„ hommes firent dans leur sagesse , malheur
„ aux juges qui , dans le cas d'une apparente
„ contradiction , ne sauroient pas les concil-
„ lier avec les loix éternelles de la nature ,
„ dont le caractère est bien plus auguste
„ encore — En est-il de plus universelle ,
„ de plus touchante , de plus respectable , que
„ celle qui met une fille sous la garde de sa
„ mère ; & qui assure à la mère , en retour des
„ soins donnés à l'enfance de sa fille , ceux

„ qu'elle peut en attendre à son tour, dans
 „ le déclin de sa vie? — Les nœuds qui
 „ lièrent la veuve d'Ofwald à ma destinée,
 „ en la privant de la *garde-noble* de sa fille,
 „ ont-ils pû rompre ceux de la nature? Et
 „ qu'ont de commun les droits que peut
 „ réclamer son tuteur sur l'administration
 „ des biens de sa pupile, avec ceux qu'une
 „ mère réclame sur la personne de celle qui
 „ lui doit le jour?

„ Wippens invoque donc mal-à-propos
 „ des loix qui n'ont jamais existé; des loix
 „ dont l'existence outrageroit la nature —
 „ Qu'il gère la fortune de sa pupile, & que
 „ Claire ne gémissé point sur l'absence de
 „ sa fille : tel est l'accord sacré de la nature
 „ & des loix — Mais Wippens cite encore
 „ à l'appui de sa cause, un titre dont la
 „ valeur mérite d'être discutée; il s'étaye du
 „ testament d'Ofwald.

„ Fribourgeois !..... Ofwald, je le fais, nâ-
 „ quit parmi vous; mais quel d'entre vous
 „ l'aima comme je l'aimois? O Ciel... & c'est
 „ contre Rodolphe que la mémoire d'Of-
 „ wald est invoquée ! ”

En cet endroit de son discours, Ringol-
 dingen fut forcé à s'interrompre lui-même;
 l'altération sensible de sa voix, ses larmes,
 qu'il cherchoit vainement à retenir, émurent

puissamment les auditeurs — Divine amitié ! ton influence céleste subjuguâ un instant l'aveugle ambition, le vil intérêt, & toutes les passions qui tyrannisent les hommes — En se rappelant *Oswald* & *Rodolphe*, on crut sentir que la mort même n'avoit pas le pouvoir de briser leurs nœuds, ou de diviser leurs intérêts — Et Ringoldingen ayant maîtrisé l'émotion qu'il éprouvoit, reprit avec plus de force encore.

„ Non, Fribourgeois, aucun de vous
„ n'aima *Oswald* comme je l'aimois.... Quel
„ d'entre vous, dans l'âge où l'amour exer-
„ ce le plus impérieusement son empire, lui
„ eut sacrifié, ainsi que *Rodolphe*, une pas-
„ sion ardente & réciproque ? Quel d'entre
„ vous, enfin, s'est précipité dans les flots,
„ pour y périr avec lui, ou le sauver ? Cher
„ *Oswald* ! ah, bien loin de manquer à ta
„ mémoire, c'est moi qui la révere, qui l'im-
„ ploie, qui porte jusqu'au fanatisme le
„ respect dû à tes volontés — Nul d'entre
„ mes juges ne les ignore ces volontés ; la
„ fille d'*Oswald* fut destinée au fils de *Ro-*
„ *dolphe* dès le berceau ; & c'est pour la
„ soustraire aux nœuds qu'il forma pour elle,
„ qu'on invoque son testament !

„ C'est donc au nom de ces mêmes loix,
„ dont on s'appuie contre une mère, c'est

„ au nom des intentions connues d'Oswald ,
 „ que Claire de Wippens refuse de se sé-
 „ parer de sa fille.

„ Mais dans une cause liée à de si puis-
 „ sans intérêts , j'invite les juges à redouter
 „ les illusions qu'ils peuvent se faire ; à son-
 „ ger que la paix publique va dépendre de
 „ leur sentence ; enfin à se souvenir qu'ils
 „ sont hommes , & à déférer le jugement de
 „ cette importante affaire au seul tribunal
 „ qui puisse être au-dessus des passions —
 „ Berne, ni Fribourg , ne recuseront *nos Saints*
 „ *Peres* du concile de Bale ; & les deux rivaux
 „ qui prétendent à la fille d'Oswald , n'appel-
 „ leront point de leur sentence — Felga !
 „ Turing ! c'est à vous à me répondre ; re-
 „ mettez-vous vos intérêts à la décision du
 „ ciel , ou préférez-vous d'être jugés par
 „ des hommes ?”

Les Saints Peres & le Concile ! s'écrièrent d'un commun accord Turing & Felga — Le Concile oui, le Concile ! répétèrent les juges : *mieux vaut jugement du Ciel que sentence humaine.* Béni soit la sagesse de Ringoldingen ! elle assure le repos de la patrie.

Pendant que les juges & les parties, admiraient ensemble l'ingénieux moyen par lequel Rodolphe avoit détourné les malheurs dont la patrie étoit menacée, la foule que

l'intérêt de la cause , avoit rassemblée autour de la salle , s'écrioit avec transport „ Turing „ & Felga en appellent au Concile ! ” & bientôt tout Fribourg apprit avec joye , que le Concile décideroit seul entre les deux rivaux.

C'est à Bâle que le sort du charmant Felga & de la belle Louise va se décider : c'est donc à Bâle qu'il faudra les suivre dans quelqu'un des N^{ros}. suivans , si l'on ne préfère de feuilleter notre histoire , pour y chercher ce trait , effacé par tant d'autres , & d'autant plus digne d'être connu , qu'il honore un sexe souvent outragé par l'opinion , mais qu'il est peut-être plus facile de déprécier que d'égaliser , lorsqu'il s'élève.



Continuation du Discours prononcé à la Société d'Olten par Monsieur Jacob Sarrafin , Président de cette Société pour l'année 1795.

L'OBJET de la seconde partie du discours de monsieur Sarrafin , toute aussi importante que l'est la première , roule sur les moyens à employer pour conserver & transmettre à nos descendans le bonheur jusqu'ici attaché au nom Suisse.

Toujours chrétien & philosophe , l'Orateur

pose pour principales bases de la durée de ce bonheur.

1°. L'attachement à la Religion.

2°. La simplicité des mœurs.

3°. La paix intérieure.

4°. Une sage & prudente circonspection au - dehors.

5°. La diminution du luxe.

6°. L'observation des loix, & un très-grand soin à éviter toutes les nouvelles sources de destructions qui pourroient s'insinuer chez nous.

Ce n'est pas en théologien que l'Orateur détermine le sens qu'il donne à notre attachement à la Religion : nous avons tous , dit-il , le bonheur d'être chrétiens ; il ne nous reste donc d'autres souhaits à former que celui d'être dignes de ce nom , dans le vrai sens de l'évangile , qui n'apprend pas seulement à triompher de la mort & de la corruption , mais qui nous assure encore notre bonheur sur la terre : si nous cherchons à nous convaincre de cette sublime vérité , si nous restons fidèles aux principes sur lesquels elle se fonde , notre ame devenant plus active , notre caractère plus ferme , quelque impétueux que soit le tourbillon des faux systèmes qui s'élève de l'abîme , il ne parviendra point à nous ébranler. Notre heureuse Helvétie est

encore, il est vrai, passablement à l'abri des atteintes directes que ce tourbillon destructeur peut porter à cette base inébranlable de notre félicité; & quoiqu'il y ait eu souvent au milieu de nous des perturbateurs du repos moral, leur influence n'a point été générale: quelques germes isolés des principes anti-chrétiens se sont néanmoins répandus çà & là par les funestes écrits à la mode, qui en se parant orgueilleusement du titre d'écrits philosophiques, deshonnorent la philosophie même: l'Orateur ne doute pas qu'un des bonheurs de la Suisse, dans ces momens de féducation, a été d'être partagée en diverses communions chrétiennes, lesquelles, par une émulation religieuse, se sont respectivement donnés l'exemple de travailler à la conservation des principes généraux. Telles sont, ajoute-t-il, les faveurs divines répandues sur la confédération de nos ancêtres, que même la différence des opinions religieuses, trop souvent occasion d'éloignement & de discorde entre freres & amis, nous a fourni des moyens de nous être réciproquement utiles: puissent nos arrières neveux offrir long-tems cet édifiant phénomène à l'Europe étonnée!

Parcourant ensuite les diverses causes qui, en affoiblissant notre attachement à la Religion, détruisent notre repos, Mr. Sarrafin établit

établit que nos ennemis les plus dangereux ne sont point ceux qui attaquent ouvertement le christianisme, parce que leur principe trop révoltant ne triomphe pas aisément du penchant religieux qui semble être inné chez le montagnard.

Ceux-là sont plus à craindre, qui cherchant à rendre la morale indépendante du dogme, s'insinuent facilement chez des esprits trop légers pour sentir les conséquences fâcheuses de cette séparation, ou chez des êtres vicieux dès longtems fatigués des entraves que leur donne la Religion.

Il est une autre classe de séducteurs tout aussi dangereux, ce sont les éternels prédicateurs de la tolérance; quelque respect qu'aye l'Orateur pour ce sentiment, qui empêche l'homme sujet à l'erreur de lancer l'anathème sur des opinions & des actions que Dieu tolère dans sa miséricorde, il se défie avec raison de cette fausse tolérance, indulgente à l'excès pour toutes les opinions, mais toujours prête à verser le poison du sarcasme le plus amer sur tous ceux qui confessent hautement que tout genoux doit se ployer au ciel & sur la terre, au nom de Jésus-Christ.

La seconde base de notre félicité se fonde sur la *simplicité des mœurs*, deux mots pres-

qu'étonnés de se trouver réunis de nos jours ; par lesquels on n'exprime plus qu'un agréable idéal , & qui doivent cependant reprendre leur vraie signification si notre bonheur nous est cher.

Ce n'est pas que la peinture délicieuse, tracée par les poètes, de cette simplicité, n'enchanter même le plus voluptueux Sybarite ; mais est-il question de réaliser ces tableaux ? Nos occupations , nos emplois, nos dignités, la mode , nos relations avec les étrangers sont autant de prétextes qui nous en éloignent , & ceux même qui n'en cherchent pas, sont rarement d'accord entr'eux sur les principes & les vrais caractères de *la simplicité des mœurs*.

Selon l'Orateur , elle est le fruit du sentiment plus que de la raison ; elle se fonde sur notre moralité , & celle - ci ne peut avoir d'autre base que la Religion , seule capable d'épurer & d'élever l'ame ; c'est ainsi que s'enchaîne tout ce qui doit contribuer à notre bonheur.

C'est une grande erreur de confondre la grossièreté avec la simplicité : celle-ci , telle que la considère l'Orateur , ne doit rien avoir de rude , ni de sauvage : charité fraternelle , franchise , fidélité , pureté , incorruptibilité , pudeur , & une sage liberté en constituent le vrai caractère avec assez de fermeté pour

ne pas se laisser subjugué par la mode ; car nous devons être Suisses , & rien que Suisses si nous voulons être heureux.

La politique paroissant insuffisante à Mr. Sarrafin , dans les objets de sentimens desquels dépendent l'essence de la vraie félicité , ce n'est point sous cet aspect qu'il envisage la concorde intérieure , troisième base du bonheur Suisse. Selon lui cette concorde doit avoir sa source dans le cœur ; pour devenir une vertu , elle doit avoir la vertu pour principe ; pour que son influence devienne générale , il faut qu'elle commence par être individuelle , & la société & l'état ne peuvent en ressentir les heureux effets que lorsqu'elle habite au sein des familles & qu'elle règne dans les cercles domestiques.

Il est difficile de tracer un tableau plus vrai , plus attrayant que celui que fait l'Orateur des suites qui résultent de cette paix intérieure ; il se félicite de pouvoir le présenter à ses auditeurs comme une glace magique , dans laquelle ils retrouveront les idées & les sentimens dont ils ont été animés , & qu'ils ont manifestés avec tant de zèle , de fidélité , de fraternité dans les circonstances critiques où se trouve l'Europe , & qui , pour notre bonheur , n'ont fait que resserrer chez nous le lien de notre confédé-

ration. Mr. Sarrafin entrevoit dans l'avenir des tems plus tranquilles & plus heureux, dans lesquels les générations présente & future recueilleront les fruits de l'infatigable & sage fermeté avec laquelle les Suisses ont maintenu chez eux la concorde. Puissent-elles alors ne pas négliger les liens fraternels qui les ont garantis de tant de maux ; & comme une dangereuse sécurité est souvent la suite d'un bonheur non interrompu, l'Orateur insiste sur la nécessité de graver les tems présents en caractères ineffaçables dans la mémoire des générations à venir.

- Le prix de cette concorde intérieure s'augmentera encore si les Suisses, en jouissant de leur bonheur, savent observer une prudente circonspection au-dehors, & agir avec la prudence que mettroit un sage père de famille à conserver les biens qu'il s'est acquis, en repoussant, s'il le faut, les attaques de ceux qui voudroient les lui ravir ; mais en évitant, soit par sa réserve sur ses affaires, soit par sa modestie sur son bonheur, tout ce qui peut éveiller l'envie, offenser l'orgueil, ou irriter l'esprit de ses voisins.

La diminution du luxe est encore un point si important à la conservation de notre bonheur que Mr. Sarrafin traite cet objet avec autant de développement que de sagacité.

Rapprochant les époques dans lesquelles nous avons commencé à nous créer des besoins factices, de celle où nous nous trouvons, l'Orateur espère d'être mieux écouté qu'il ne l'auroit été il y a dix ans, parce que la crise effrayante où se trouve l'Europe, doit nous avoir convaincu qu'on est infiniment heureux lorsqu'on conserve le nécessaire, & qu'il seroit d'autant plus mal seant de nous distinguer actuellement par un luxe qui n'eut jamais dû se naturaliser chez nous, que d'autres pays se voient forcés à le retrancher de chez eux.

Quelque sages que soient les loix & les ordonnances établies contre le luxe, puisqu'elles n'ont pu le réprimer dans notre pays, elles sont insuffisantes; mais Mr. Sarrazin en indique une véritablement efficace, lorsqu'il s'agit de sacrifices faits au bien général, c'est celle que grave dans les cœurs la vertu & l'amour de la patrie. Après avoir allégué les différens motifs qui peuvent nous faciliter le sacrifice du luxe, l'Orateur convient, qu'à moins d'une envie sincère de combattre cet ennemi de notre repos, il n'est point aisé de déterminer les justes limites de ses usurpations, parce qu'il a l'art de se déguiser sous mille formes diverses; il est néanmoins des traits auxquels on peut le reconnaître; Mr. Sar-

rasin les désigne — Tout ce qui ne satisfait pas les vrais besoins de la nature, qui n'est pas nécessaire à notre état, aux circonstances où nous nous trouvons, tout ce qui n'est qu'un tribut à l'amour-propre & à la vanité; enfin tout ce qui surpasse la masse de nos facultés, ou qui les entrave d'une manière nuisible, n'appartient point au vrai bonheur de la vie & est luxe par conséquent.

Sous cet aspect, il n'est aucun de nous qui du plus au moins ne soit attaqué de cette épidémie; l'Orateur en convient, & il promet d'autant plus volontiers à sa patrie de donner l'exemple d'une réforme salutaire, qu'il a éprouvé que le luxe nuit au bonheur ainsi qu'aux vraies jouissances de la vie.

Dans cet âge heureux où près de la nature tout est encore couleur de rose, on n'a pas besoin des ressources du luxe, & d'ordinaire ce n'est pas la jeunesse qui l'introduit; il ne s'agiroit donc pour l'éloigner de nous que de pouvoir pendant une génération en préserver les hommes faits, & pour y parvenir, de tous les moyens, l'exemple est le meilleur.

L'esprit de législation & de réforme qui s'est répandu en Europe nous paroît augmenter l'importance de cette vérité si souvent répétée, & peut-être moins générale.

ment sentie , que l'observation des loix telles qu'elles sont , est un des moyens de maintenir la durée de notre bonheur.

C'est avec autant de sagacité que de sentiment que Mr. Sarrafin discute ce point. Il pose en fait que les loix de notre pays sont précisément ce qu'elles doivent être , en raison du local pour lequel elles sont faites. Il veut qu'elles soient consciencieusement observées par chaque membre de l'Etat , & qu'on en respecte l'esprit autant que la lettre.

Une prudente impartialité , une sage vigilance doivent être les attributs de ceux qui les font exécuter : ce n'est pas l'homme , mais l'action qu'il faut punir. Le but d'une loi , & non les termes qui l'expriment , doit servir de règle , & le jugement ne doit jamais être ni sévère mal-à-propos , ni foible ou négligent.

Il est surtout nécessaire d'imprimer dans le cœur de la jeunesse , ce respect pour les loix , de la prémunir contre la présomption qui lui est si ordinaire , de vouloir anéantir comme préjugé les antiques décisions d'une prudente sagesse , & l'Orateur termine ce point de son discours par la plus touchante exhortation à ses jeunes compatriotes sur la manière dont leur zèle & leur activité peut devenir utile à leur patrie.

Passant ensuite au dernier objet qu'il s'est

proposé d'examiner, celui de la nécessité d'éviter toutes les nouvelles sources de destruction qui pourroient s'introduire chez nous, M. Sarrafin fixe nos regards sur l'époque où nous nous trouvons, sans contredit la plus remarquable de l'histoire du monde, & de quelque manière que puisse se terminer la fermentation qui agite une moitié du globe, son influence ne peut qu'agir long-tems sur lui & produire des changemens & des nouveautés dans la société civile de tous les pays & de tous les Etats.

Considérant cette influence sous un aspect plutôt moral que politique, l'Orateur établit que l'immense quantité d'êtres mis en activité par les circonstances actuelles, forcés de se jeter d'un climat dans l'autre, se rencontrant, se croisant en tout sens, & se communiquant tant d'idées & d'opinions diverses, il ne seroit rien moins qu'étonnant que ce commerce d'idées, influant sur la masse des peuples, produisit des effets que la sagacité humaine la plus pénétrante ne faudroit prévoir.

Les expériences anciennes & nouvelles, faites en Suisse à cet égard, sont trop connues pour les rappeler à l'observateur. Mais quoique les événemens sur lesquels elles se fondent, ne sont ni à prévoir, ni à préve-

nir, le repos de notre patrie doit trop nous intéresser pour n'être pas sur nos gardes contre les suites que ces événemens pourroient avoir relatives à notre bonheur.

Entraîné par l'intérêt qu'inspire cet excellent discours, nous avons dépassé de beaucoup les bornes de l'analyse, & c'est avec regret, que forcé de nous resserrer faute d'espace, nous ne pouvons suivre Mr. Sarrafin dans l'épisode que lui occasionne la question : *s'il est avantageux ou non de favoriser l'industrie?* En général il feroit à désirer que ce discours, rempli de vérités utiles, exprimées avec l'éloquence du sentiment, la sagesse de la raison, se répandit par une bonne traduction dans notre Suisse Romande, & nous sommes convaincus qu'il y feroit lu avec autant d'empressement que de fruit.

N. B. Il s'est glissé une faute dans la première partie de ce discours, inséré au Journal de Février, page 122, ligne 14. *Cultivateur Helvétique*, lisez *du nom Helvétique*.



Extrait d'une lettre adressée à l'auteur du Journal de Lausanne, par Mr. Clément, vicaire au Val-d'Illiez en Vallais.

REMPLE d'érudition, mais trop volumineuse pour que nous puissions l'insérer en

entier, cette lettre a pour but de relever les erreurs, les inepties, même les faussetés que contiennent diverses relations de voyages faits en Vallais, & dont les auteurs, pour prix des honnêtetés qu'ils ont reçues de ce peuple hospitalier, n'ont point rougi de le couvrir de mépris & de ridicules par des tableaux aussi infidèles qu'injurieux. En choquant le sentiment, ces peintures prouvent aussi, ou la manière superficielle dont leurs auteurs ont vus les objets, ou la mauvaise foi, les préjugés & la prévention qui ont guidés leurs pinceaux; & quoique le savant auteur de la lettre que nous extrayons, n'aime ni la critique, ni la censure, il est trop attaché à sa patrie pour ne pas redresser les fausses idées qu'en donnent ces écrits.

Traçant avec autant de clarté que de vérités, les qualités nécessaires à l'historien & au voyageur, & les soins avec lesquels ceux dont les écrits resteront des sources de vraies connoissances pour la postérité ont travaillé à les acquérir, M. C. met au nombre de ces auteurs respectables les Simlers, Gesner, & de nos jours, le savant professeur Genevois M. de Saussure, M. Besson dans son Manuel, & quelques autres; mais il ne rend pas le même témoignage au comte de Morangies, non plus qu'à ceux qui marchent sur les

mêmes traces, croyant embellir leurs relations en les remplissant d'absurdités sur les goîtreux & les crétins. M. C. observe avec raison que ces êtres malheureux devroient exciter plus de compassion que de mépris; qu'il feroit plus utile, plus louable, de rechercher des remèdes propres à ces infirmités que d'en faire l'objet de plates railleries, & qu'il ne faudroit pas avec une ignorance ou une bonhomie digne du crétinage, affirmer comme le fait Meyer, que les goîtres en croix sont ceux que les Vallaisans respectent le plus; & comme tant d'autres, qu'ils rendent aux crétins le même hommage qu'on rendroit à des anges gardiens & tutélaires, & qu'enfin ces foibles créatures ne se trouvent que dans le Vallais.

C'est en ayant sous les yeux les ouvrages de MM. de Morangies, Meyer, (1) Bourrit (2) & Robert, (3) que M. Clément refute & rectifie leurs assertions. Celle avan-

(1) Voyage en Suisse, publié en 1784, en 3 vol. in 8vo.

(2) Nouvelle description des Alpes, publiée en 1785, 3 vol.

(3) Voyage dans les treize Cantons Suisses & le Vallais, par M. Robert, géographe du Roi, 2 vol. in 8vo. 1788.

cée par M. Meyer , qu'on attribue généralement la cause des goîtres à l'eau , n'est point exacte , puis qu'entre ceux qui boivent les mêmes eaux , il s'en trouve de goitreux , d'autres qui ne le sont pas. M. Robert , tout aussi inexact , prétend que les Vallaisans sont dans l'impossibilité de boire d'autres eaux que celles des glaces fondues , qu'ils boivent , dit-il , à la sortie des glaciers & qui occasionnent les goîtres ; erreur d'autant plus palpable , que le Vallais est généralement très-bien fourni de sources & de fontaines qui sourdissent même à des profondeurs assez considérables pour avoir le tems & le moyen de se corriger , quand même elles viendroient des glaciers. C'est de plus un fait connu dans le Vallais , que ceux qui sont le plus proche des glaciers & par conséquent les plus exposés à faire usage des eaux qui en proviennent directement , sont ceux parmi lesquels il ne se trouve presque point de goitreux ni de crétins , comme cela s'observe sur les montagnes. Selon le savant vicaire , il faut donc chercher d'autres causes de ces infirmités , & il croit avec M. Robert , qu'une des principales est la stagnation de l'air , mais il corrige l'affertion avancée par ce voyageur , que trois semaines avant & trois semaines après le solstice d'hiver , les rayons du soleil

ne peuvent point pénétrer dans le Vallais, & il nous apprend que cette observation n'a de réalité que dans quelques endroits très-recoignés & adossés vers les bases des monts les plus élevés.

C'est avec la même inexactitude que M. Robert, en parlant des productions du Vallais, se contente de dire qu'on n'y recolt que quelques poignées de froment, de seigle & d'orge, & que dans le bas Vallais on cultive la vigne & le safran avec assez de succès. M. Clément nous assure que, sauf les tems de disette, le pays fournit d'ordinaire assez de grains pour ses habitans, puisqu'il en sort souvent pour l'étranger; & que la vigne, non-seulement se cultive avec beaucoup de succès dans le bas Vallais, mais aussi dans le haut.

M. Robert se trompe encore en disant qu'on parle l'allemand sur le haut des montagnes, car cette langue n'y est connue que de quelques individus qui l'ont appris dans les services étrangers.

Relevant ainsi pas - à - pas les fausses assertions du voyageur, M. Clément le renvoie à l'ouvrage de M. Fodere, D. M. sur les goîtres & le crétinage, qui lui prouvera, s'il veut être de bonne-foi, que le Vallais n'est pas le seul pays où ces infirmités sont

endémiques; & le digne Vicaire est tenté de croire que M. Robert en est lui-même attaqué, puisqu'il a pu dire, qu'il est impossible de tracer une ligne de démarcation entre ceux qui dans le Vallais sont crétins & ceux qui ne le sont pas; & plus loin, que tous les Vallaisans le sont du plus au moins.

La légèreté avec laquelle ce voyageur avance comme fait certain que l'évêque de Sion réside dans le château de *Tourbillon*, abandonné depuis plus d'un siècle, la manière dont il parle du grand St. Bernard, établissement admiré & respecté de l'Europe entière, enfin la crédulité & le peu de discernement avec lesquels il entretient ses lecteurs d'une histoire mise au rang des fables par les religieux eux-mêmes, (celle de l'attaque de cet hospice en 1787 par une troupe de brigands) fournissent à M. Clément des observations aussi justes que lumineuses sur l'abus que font les voyageurs de la confiance du public. Pour le dédommager de ces absurdités, le digne Vicaire nous apprend que ces religieux hospitalier, dans l'année 1793, ont reçu & donné à manger à mille personnes dans un même jour, & qu'ils en logèrent en même tems deux cent. Tout aussi mécontent de la façon de voir de M. Meyer

qu'il l'est de celle de M. Robert , le Vicaire Vallaisan relève aussi les erreurs dont fourmille son ouvrage. Personne en Vallais ne connoît les bains de St. Maurice , si vantés par ce voyageur pour leur efficacité dans les maux de nerfs ; & quelles que soient les sources où puise cet auteur , il se trompe en mettant le grand St. Bernard au rang des monts les plus élevés de l'Europe , car il est unanimement reconnu aujourd'hui que cet honneur appartient au célèbre Mont-Blanc dans le haut Faucigny près de Chamounix. C'est avec tout aussi peu de fondement que M. Meyer nous dit que le titre de comte & de préfet du Vallais fut donné à l'évêque de Sion , uniquement pour mettre fin aux querelles suscitées par la jalousie des Cantons démocratiques ; anecdote que personne ne connoît que lui.

Pour la commodité de nos lecteurs , nous avons rapprochés les objets épars sur lesquels roulent les critiques du savant Vicaire Vallaisan. Forcé de terminer notre extrait , vu le manque d'espace , nous reprendrons dans le numéro prochain l'examen vraiment curieux que lui occasionne un fait historique révoqué en doute par beaucoup d'auteurs modernes.

La suite au Numéro prochain.



La méthode la plus propre à développer les dispositions morales de l'homme. Discours prononcé par M. Philippe Albert Stapfer à l'ouverture de l'institut politique dont il est un des professeurs. Berne 1792.

L'HOMME éclairé, le citoyen véritablement patriote, doit concevoir les plus heureuses espérances en voyant les pères de la patrie veiller non-seulement au bonheur actuel de leur peuple, mais s'occuper encore de son bonheur avenir par un établissement destiné à élever les chefs futurs de l'Etat, & des magistrats éclairés; & il est difficile en effet d'imaginer un établissement plus important par sa nature, plus salutaire par ses effets que l'est & le fera cet institut politique, supplément à l'académie, fondée l'année 1787 pour le terme de quatre ans, dans le même bâtiment qui contient celle-ci, & actuellement consolidée, parce que cet essai a prouvé les grands avantages que la jeunesse bernoise & l'Etat recueilleront de cet établissement.

Il est peu de sujets plus convenables au discours d'ouverture d'un établissement d'éducation que ne l'est celui de la perfectibilité

lité

lité de l'homme , c'est l'objet que discute M. Stapfer, l'un des professeurs de l'institut, après nous avoir donné l'idée la plus nette & la plus avantageuse des bases sur lesquelles est fondé cet établissement, & des connoissances morales, religieuses, politiques & scientifiques qu'y acquièrent les jeunes élèves.

Quoique l'expérience mette la perfectibilité de l'homme moral hors de doute , & qu'on ne puisse nier le principe que les facultés se développent chaque jour davantage , il est très-difficile d'établir les loix de ce développement.

C'est la philosophie de Kant que l'Orateur prend pour guide de cette recherche ; ainsi ceux de nos lecteurs qui connoissent les principes du célèbre philosophe de Königsberg, retrouveront dans le discours du philosophe bernois, les idées qui distinguent cette nouvelle philosophie, développées avec le charme du style , l'éloquence du sentiment & les graces de l'imagination.

L'objection sans cesse répétée du tems perdu à l'étude de l'ancienne littérature classique par des jeunes gens étrangers à cette littérature , & dont les momens suffisent à peine aux autres connoissances indispensables qu'ils doivent acquérir , fournit naturellement à l'Orateur l'exposition de son sujet. C'est avec l'histoire de la culture de l'homme

en main , qu'il prouve victorieusement la nécessité indispensable de conserver l'ancienne littérature classique comme fondement & préparation des cours d'humanité & comme le meilleur & le seul moyen de former les facultés de l'homme.

Le but principal de toute éducation doit être de former l'usage de la raison dans l'ame, de fixer son influence sur les règles de la conduite, & d'établir son empire sur les résolutions de la volonté. En posant ces principes comme vérités démontrées, l'Orateur recherche quels sont les moyens par lesquels nous pouvons apprendre à la raison la marche sure & ferme par laquelle elle produira ces effets.

L'histoire de la culture intellectuelle du genre-humain est nécessairement partagée en trois époques principales, parce que l'échelle de sa perfectibilité a trois degrés.

Le premier nous montre les essais de la raison amenés par les sens ; le second les efforts réunis des sens avec l'entendement sous les loix de l'imagination plus forte encore ; & la troisième la victoire de la partie intellectuelle sur le domaine des sens.

Par la même analogie tels sont aussi les trois âges de la vie de l'homme le plus parfait ; un indice de spontanéité se voit chez

l'enfant, mais encore asservie aux penchans grossiers, elle gagne plus de force & de noblesse chez le jeune homme par l'harmonie qui se trouve entre le jeu libre de l'imagination & de l'entendement, elle limite l'empire des penchans naturels; l'entendement & les sens luttent dans l'homme, se balancent, s'allient quelquefois, mais pour peu de tems, & bientôt la raison de l'âge mûr, fortifié par cet exercice réciproque, s'élance au plus haut rang & devient législatrice & souveraine.

Telle est l'échelle de la perfectibilité intellectuelle chez l'individu comme chez l'espèce, & ces trois dynasties des sensations, de l'imagination unie au jugement, & enfin de la froide raison prédominante que l'Orateur représente sous l'image ingénieuse d'un triple empire, & qu'il voit dans les trois périodes de la culture de l'esprit humain, ne font autre chose que les trois classes d'idées, dont la nature, les différences, & les liaisons ont été éclaircies & déterminées par le philosophe de Königsberg.

Quelque métaphisique que soit le développement de ce système, M. Stapfer a l'art d'y répandre de l'intérêt, & après avoir retracé rapidement, & d'un style attrayant, la marche de l'esprit humain depuis les pre-

miers siècles du monde , jusqu'aux tems où le génie des arts & les sciences du goût se naturaliserent en Grece , l'Orateur en revient aux deux premiers âges de l'homme , dans lesquels il trouve les mêmes progressions , & dont le second l'approche de cette maturité qui le conduit au moment heureux où il est initié par l'Evangile dans la connoissance de l'usage de sa raison. L'intelligence divine ayant la clef du sanctuaire de la vérité , dont notre divin Sauveur est la pierre fondamentale , par la sainteté que sa doctrine & sa vie nous présentent , il nous ouvre la seule entrée possible pour parvenir à la vérité même. Les idées sublimes qu'il nous donne de Dieu , de son unité , de notre immortalité , du libre arbitre ont fait prendre de la consistance & de l'ensemble à nos idées théologiques ; & sa morale céleste , comme une douce haleine , répand sa bénigne influence sur tout le système des connoissances & des espérances humaines , qui s'égaroient & s'égareroient encore dans le dédale des opinions & des vaines spéculations de l'homme & des têtes philosophiques.

Nous commençons à peine , après une tempête de mille huit cents ans sur l'océan des opinions & des systèmes humains , à nous orienter par un point de vue fixe sur l'idéal

de la perfection intellectuelle ; ainsi le genre-humain se trouve actuellement comme il s'est trouvé à la naissance du christianisme , dans la route d'un progrès certain vers la perfection de la raison pratique : heureux de voir la perspective éclairée d'un foyer de lumière aussi beau. Mais plus heureux encore si ces trois classes d'idées avoient toujours été tellement unies & restées aussi soumises à la conduite des principes pratiques , que l'intelligence divine les avoit liées & ordonnées ; alors l'homme n'auroit pas à regretter dans l'histoire de sa perfectibilité , une période de mille six cents ans qui n'ont presque rien fournis aux développemens de l'espèce humaine , & qui font au contraire une lacune dans les annales des progrès de sa dignité morale , par laquelle , eu égard au monde social , le dix - septième siècle se rapproche immédiatement du premier , & recule d'un aussi long espace les progrès raisonnés de la philosophie. Actuellement , selon l'Orateur , le règne des idées par lequel le caractère intellectuel de l'homme a établi son empire sur les sens est enfin arrivé ; le nombre de ses sujets est encore peu considérable ; mais cet empire est fondé sur une base inébranlable , & promet au genre-humain un accroissement successif de ces qualités intellec-

tuelles qui le conduiront enfin à la perfection.

En terminant ici l'analogie de ce discours, nous observerons que cette dernière idée paroîtra peut-être singulière dans une époque où malgré cette raison si vantée, le monde paroît atteint d'un délire propre à nous replonger dans la barbarie ; mais l'attention avec laquelle le philosophe Bernois nous rassure, en établissant que le dernier progrès de la raison est de reconnoître la hauteur de la lumière évangélique, nous donne parfaitement la clef de ce qu'il entend par la perfection de la raison ; & c'est ainsi que les plus vrais philosophes, par sentiment & par conviction, ont toujours admis avec empressement un supplément nécessaire à ce guide, & complété leur système par les augustes vérités que la foi nous enseigne.



*Lettre adressée aux Rédacteurs du Journal de
Lausanne.*

MM.

VOTRE feuille commence à nous donner des morceaux précieux sur l'éducation, & il n'est guère possible de réunir autant de vérités qu'il s'en trouve dans la lettre ano-

nyme que vous avez inféré dans votre dernier N°. Il me paroît cependant, MM., que si l'Auteur avoit envisagé sous son vrai point de vue le but des lettres sur l'éducation, il auroit accueilli cet ouvrage, critique selon moi, fort ingénieuse des méthodes introduites de nos jours. Jettez un coup-d'œil sur l'éducation actuelle; que d'inventions couteuses pour faciliter les études élémentaires. Erasme au moins se sert de ce qu'il a sous la main, & si l'on observe que toutes les tables ne peuvent fournir un dessert géographique, comment toutes les fortunes peuvent-elles faciliter l'achat de ces ingénieuses boîtes à jeu, de ces galeries d'estampes, de ces ateliers; en un mot de tous ces moyens si vantés d'instruction par lesquels se distinguent tant d'auteurs à la mode, dont les uns n'ont jamais élevé que les héros de leur roman d'éducation, dont les autres ont fort mal réussi dans la pratique; & desquels en général les lettres sur l'éducation caractérisent si bien les ridicules? A quelques exagérations près, employées pour faire ressortir la critique, la liberté introduite par Erasme dans ses leçons n'est autre chose que le caractère aimable de cette liberté que les parens de nos jours regar-

dent comme nécessaire au développement de l'heureux naturel de leurs enfans.

Car s'en s'embarrasser du péché originel, il est reçu qu'en naissant, ces chères créatures sont douées de toutes les bonnes dispositions morales, & que l'éducation n'est autre chose que leur développement.

Depuis que Rousseau a brisé les fêrules, que tant d'autres auteurs ont établi la nécessité de s'occuper uniquement du bonheur de l'enfance, de semer de fleurs la route de l'éducation, ce sont les enfans qui ont le sceptre en mains ; c'est pour eux qu'on écrit ; c'est devant eux , c'est avec eux qu'on discute les méthodes à employer ; c'est eux qui les jugent — *je dois être pris par la douceur*, disoit gravement un petit garçon capricieux & indocile, à sa mère, qui après plusieurs remontrances vaines, fut obligée de le menacer d'une punition ; en effet *les parens, l'instituteur, toute une maison, doit s'élever de nouveau pour être en mesure avec le caractère des petits êtres qu'on veut former* : quelles peuvent être les suites de tels principes ? — Celles que nous voyons ; de jeunes égoïstes indépendans , se faisant une gloire de l'être, incapables d'attention & d'égards pour leurs supérieurs, sans docilité pour leurs idées & leurs avis, sans reconnaissance de la tendresse &

des bontés qu'on leur témoigne , parce qu'ils les regardent comme des devoirs , puisqu'on a su les convaincre qu'on doit se ployer à leur caractère , qu'ils confondent constamment avec leur volonté. Décidés sans être ni franc , ni ingénu ; s'arrogeant déjà le droit de juger des pensées , des actions des autres ; appréciant le mérite d'après l'ennui ou le plaisir qu'on leur fait éprouver , & se croyant spirituels lorsqu'ils ne sont que malins , platement railleurs , ou sottement bouffons.

Voilà les principaux apperçus des fruits qu'ont produit nos méthodes nouvelles ; il m'a paru qu'Erasme veut en faire sentir toute l'absurdité : s'il y parvient , s'il prouve qu'à force de chercher des moyens de perfection , on s'éloigne chaque jour plus de la seule dont l'art de l'éducation est susceptible , celle de ne donner dans aucun extrême , ces lettres sur l'éducation deviendront un des bons livres qu'on ait peut-être écrit depuis long-tems.

J'ai l'honneur d'être.



LIVRES NOUVEAUX.

Bibliothèque du père de famille, ou cours complet d'éducation. Ouvrage destiné non-seulement aux pères de famille, mais encore aux jeunes gens des deux sexes, à leurs Instituteurs ou Instituteurices; & particulièrement aux personnes dont les études ont été négligées & qui désireroient trouver, autant qu'il est possible, dans un seul ouvrage de quoi les réparer. Douze volumes in 12 d'environ 120 à 130 pages chacun, par M. le professeur Lanteires, avec cette épigraphe.

L'ame est un feu qu'il faut nourrir
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

LES prospectus de cette petite Encyclopédie se trouvent chez tous les libraires. Nous attendons l'ouvrage même pour le faire connoître, & nous ne doutons pas qu'on n'y retrouve les talens, le style & l'immense érudition de son auteur, déjà connu par 22 volumes qu'il a publié.





ANNONCE LITTERAIRE.

*Correspondance entre quelques hommes honnêtes ,
ou lettres philosophiques , politiques sur les évé-
nemens &c. publiées par une société de gens de
lettres , tome second. 258 pages & une table
des matières.*

LES auteurs de ces lettres semblent se proposer de donner régulièrement un tableau des opérations & de la Convention Nationale & des évènements politiques & militaires. Sans parler des réflexions répandues dans ce tableau , qui en font comme les ombres , il y a des lettres uniquement consacrées aux discussions politiques. Cette tâche paroît être échue au correspondant de Suisse , qui comme d'un point central , correspond avec tous les autres. Il a soin , pour éviter la sécheresse inséparable des matières politiques , de mêler la morale & la philosophie à ses dissertations.

Le premier volume offroit le tableau des opérations de la Convention Nationale depuis la chute de Robespierre jusqu'au premier Novembre ; le second embrasse tout ce qui s'est passé dans le cours des deux derniers mois de 1794 inclusivement. Les

auteurs dans le premier tome avoient , quant aux faits militaires , remonté à l'ouverture de la dernière campagne & conduit leur exposé jusques vers la fin de Novembre ; mais dans celui-ci ils ont suivi de plus près les événemens ; nous renvoyons à notre prochain N°. l'examen plus approfondi de cet ouvrage , jusqu'à présent plus impartial que ne le sont beaucoup d'autres écrits politiques.



Estampe accompagnée d'un hymne en musique.

Production annuelle , particulière à la ville de Zurich , donnée & exécutée au concert qui se tient dans la salle de musique , le matin du premier Janvier.

Nous avons fait connoître à nos lecteurs dans les feuilles de l'année passée cette production patriotique. Celle que nous annonçons ici est la sixième de cette espèce. L'estampe , soit pour l'expression , soit pour l'exécution ne nous a pas paru aussi soignée que celle de l'année passée , mais l'idée en est belle. C'est deux figures se tenant par la main ; l'une la vertu , a des ailes & la loi lui sert de bouclier ; l'autre la religion , tient une croix avec laquelle elle montre à sa compagne la route qu'elles doivent suivre. On

apperçoit sur le sommet d'un mont dans le lointain , la colonne d'un temple , indiquant sans doute le but de leur marche. Les objets chantés par le poëte sont la vertu , la religion. La premiere , séparée de l'autre , n'est qu'humaine ; pour atteindre à la divinité il faut que la religion lui donne la main. Une grande fertilité, même une espèce de profusion d'idées & de paroles , parmi lesquelles se trouvent des pensées sublimes , caractérisent & font reconnoître la muse célèbre à laquelle on doit les paroles de cet hymne.

Nous ignorons quel est l'auteur de la musique dont la composition nous paroît simple & peu travaillée & d'une exécution facile pour les amateurs auxquels elle est destinée.



A V I S D U R E D A C T E U R .

QUELQUE soit notre empressement à répondre à la bienveillance du public, & à la confiance des personnes qui veulent bien nous adresser les fruits de leurs loisirs, ou de leurs veilles , nous sommes forcés souvent de retarder les plaisirs du premier & de tromper le desir des seconds en renvoyant à un tems plus éloigné l'insertion de certaines pièces.

Ce retard a deux causes toutes simples ; la première c'est qu'elles nous sont pour l'ordinaire envoyées trop tard pour trouver place dans le N°. où l'on seroit charmé de les voir paroître ; la seconde c'est que nous croyons de l'exacte justice de donner la préférence à celles qui nous ont été envoyées les premières , toutes les fois qu'elles nous semblent mériter l'attention du public.

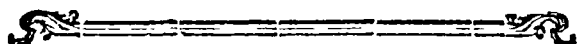
Mais s'il entre dans nos vues de faire connoître scrupuleusement à leur tour les morceaux de proses ou les pièces de vers qu'on nous adresse , nous déclarons pourtant que nous ne publierons jamais aucune pièce anonyme qui sortiroit des bornes d'une critique honnête : nous pensons , & en cela le public fera sans doute de notre avis , que l'anonyme ne peut être permis qu'autant que la modestie en est le seul & le véritable motif.



*Description de la ville & de la République de Berne ,
avec plusieurs notices utiles & agréables pour les
étrangers & les gens du pays , en allemand ,
Berne 1794.*

CETTE description que l'auteur annonce être publiée pour la première fois , n'est proprement qu'un Commentaire très-bien fait

d'un texte allemand, qui parut à Zurich en 1732, vol. de 487 pages, intitulé : *Delicia urbis Bern* ou *Merkwardigkeit der stalt Berne*. On l'a rectifié, refondu, augmenté. La description de la ville de Berne est bonne & curieuse, la partie descriptive du Canton est exacte, mais simplement géographique, la table de population est intéressante. En général c'est un bon ouvrage qui mériterait d'être traduit pour la Suisse romande, & même augmenté à quelques égards.



O D E

Sur l'immortalité de l'ame.

T OI qui dans ton noble délire
Aux cieux fit entendre ta voix,
O David ! prête-moi ta lyre,
Fais la raisonner sous mes doigts;
Et de leur céleste origine
Graces à ta muse divine
Puisse-je instruire les mortels !
Puissent mes vers, nouveaux Hercules
Terrasser tous les incrédules
Et comme l'ame être immortels !



Mais quoi ! dois-je implorer l'esclave
Quand je puis invoquer son Roi ?

Entre l'homme & Dieu plus d'entrave,
Eternel ! je m'adresse à toi ,
A toi qui du cahos informe
Fis sortir ce géant énorme
Flambeau mourant de l'univers.
Ah ! fais ô Dieu qu'une étincelle
Embrase cette ame immortelle
Que je vais chanter dans mes vers !



Mon ame s'échauffe, s'élève ,
Plâne sur des ailes de feu ;
Entré-je, ou n'est-ce qu'un rêve,
Suis-je admis au conseil de Dieu !
Quelles vérités consolantes,
Quelles voluptés ravissantes
Enivrent mon ame & mes sens !
Quelle divine symphonie,
Esprits, enfans de l'harmonie,
J'entends vos célestes accens !



Censeurs mettez fin à vos plaintes ,
C'est trop vouloir que la raison
Pour manier les harpes Saintes
Soit seule aujourd'hui de saison.
Quelle est cette absurde manie ,
L'enthousiasme du génie
Est-il donc un crime à vos yeux ?

Sans

Sans brûler, fans jetter des flammes
 L'encens image de nos ames
 Peut-il s'élever jusqu'aux cieux ?



Homme immortel je te salue:
 Eh quoi ! ce nom t'étonne encor :
 Voi la comète dans la nue
 Et fui de l'œil son noble effor.
 En vain dans son orbite immense
 Loin de toi cet astre s'élance ,
 En vain il s'enfuit de ta cour,
 Sa course errante & vagabonde
 Le rend bientôt à notre monde ;
 Lis tes destins dans son retour.



Voi l'Eté comme il se couronne
 D'épis, de verdure & de fleurs,
 Il se décolore, & l'automne
 Refroidit ses vives ardeurs.
 L'hyver à la démarche austère ,
 Aux cheveux blancs, au front sévère ,
 Ramène les tristes frimats ;
 Et le tendre & léger zéphyre
 Qui voit la nature fourire
 Rend le printems à nos climats.



Rien ne périt dans la Nature ,
 La nuit devant le jour s'enfuit ,

Et le jour malgré sa parure
Fait de nouveau place à la nuit.
Ainsi la fable mensongère
Nous peint le Phénix centenaire
Prêt à descendre aux sombres bords ;
Bientôt il renaît de sa cendre
Et dans les airs il fait entendre
Ses inimitables accords.



Parle , & dis moi , voute superbe
Qui formes un palais d'azur
Et qui sur le cèdre & sur l'herbe
Etens un dôme humide & sûr.
Et toi soleil dont la Férie
Du reproche d'idolatrie
Absout les crédules humains ,
Pour un ver qui dans sa demeure
Ne végete & rampe qu'une heure
Dieu vous créa-t-il de ses mains ?



Chef-d'œuvre de l'Etre suprême ,
Rayon de la Divinité ,
Rival du Créateur lui-même
Et sûr de l'immortalité ,
L'homme est un Dieu qui sur les ondes
Pour guider ses nefs vagabondes
Odonne aux astres d'avancer ,
Dit à la mer , „ voi ton riyage

„ Respecte-le , c'est mon ouvrage ,
 „ Garde-toi de le dépasser !



Fragile enfant de la poussière,
 Souffrir, folâtrer, & pourrir,
 Mortel ! voila donc ta carrière ,
 Ne naîtrois-tu que pour mourir ?
 Lorsque ta prodigue jeunesse
 A deshérité ta vieillesse
 Tu verses des pleurs superflus ;
 Et dans tes sombres rêveries ,
 Moderne César tu t'écries ,
 „ Est-ce tout, n'est-ce rien de plus ?



Zénon, docteur atrabilaire
 Me dit , „ tu mourras tout entier ,
 Et c'est peu pour me satisfaire
 De mon siècle pour héritier !
 Quel est ce phantôme de gloire
 Qui doit transmettre ma mémoire
 Jusques à la postérité ?
 Ah ! si je devois cesser d'être ,
 De gloire irois-je me repaître
 Et rêver l'immortalité ?



Arrête & suspens ta furie ,
 Teméraire, écoute ma voix ,

Tu cours défendre ta Patrie
Et mourir pour sauver tes loix !
Si la mort ne peut te détruire
J'approuve ton noble délire ,
Mais si dans ton zèle empressé
Ta mort du néant est suivie ,
Jouis en lâche de la vie ,
Et ne meurs point en insensé.



Que fait cette troupe éperdue
Et quel homme est au lit de mort ?
C'est Socrate , il boit la ciguë
Et meurt sans faste & sans effort.
D'un peuple ingrat il est victime ,
Et s'il rend son ame sublime
Il cède , & n'est point abattu.
Témoins de son heure dernière ,
Ouvrez les yeux à la lumière ,
Mortels ! croyez à la vertu !



Eh quoi ! ce flambeau de la Grèce
Qui l'éclaira par ses discours
Voit son génie & sa sagesse
S'éteindre avec lui pour toujours.
Non , non : mais frappé par le glaive
Ce géant tombe , il se relève ,
Et d'un effort audacieux

Loin de cet atôme de boue
Ce Titan dans les airs se joue
Et libre il s'empare des Cieux.



O Dieu ! le chrétien peut-il croire
Que les vertus & les forfaits
Confondant leur honte & leur gloire
Au tombeau dorment à jamais ?
Tandis que le payen barbare
Mit dans les antres du Tartare
Oreste, Sisyphé, Ixion ;
Et dans les champs de l'Elysée
Fit errer Hercule & Thésée
Auprès d'Orphée & d'Amphion !



Mais est-ce à toi muse profane
De t'adresser à l'Eternel ?
Est-ce à toi d'être son organe,
De prendre ce ton solemnel ?
Roi berger ! ta muse sacrée
Et par Dieu lui-même inspirée
Pouvoit tenter de tels essais.
Le ver rampe, obscur sur la terre ,
Et l'aigle au séjour du tonnerre
S'élève & plane avec succès.

Par M. M. B.



La montre.

Fable.

DORVAL au cordon de sa montre
 Suspend un faisceau de joujoux ;
 Yvre de sa parure , à tous ceux qu'il rencontre
 Il dit , vous y connoissez-vous ?
 Regardez un peu ces bijoux.
 Oui , ce que je vois me rappelle
 Une assez triste vérité ,
 Répond un sage à ce jeune éventé :
 L'honneur & les regards font pour la bagatelle ,
 Le vrai mérite est dans l'obscurité.
 Par M. D. V.

Bouts rimés.

Sinallagmatique
 Fourchu
 Pragmatique
 Crochu
 Hieroglyphique
 Ventru
 Ecliptique
 Dodu
 Pneumatique
 Berné
 Phlegmatique
 Mort ne

Hydraulique

Beugle

Apoplectique

Eglé.

E N I G M E.

SANS le luth d'Amphion , sans la lyre d'Orphée ,
Sans les enchantemens que possède une fée ,
Sans déranger enfin la nature & ses loix ,
Je fais mouvoir aussi les rochers & les bois.
Ce prodige , il est vrai , n'a lieu qu'à ma naissance :
Les arts , en l'opérant , me donnent l'existence ;
L'un me fait à grands frais escalader les airs ,
L'autre ouvre sous mes pieds la route des enfers ;
Tous s'occupent du soin , plus ou moins difficile ,
De me rendre agréable ou de me rendre utile.
Qui peut compter mes sœurs ? l'univers en est plein ;
On n'approche de nous que le fer à la main.
Contemplez le castor , en le prenant pour maître ,
Le monde , jeune encore , apprend à me connoître ;
De la société j'ai suivi les progrès :
Dès que l'homme eut quitté le séjour des forêts ,
Je quittai comme lui mon costume sauvage ;
On me vit à la cour , on me vit au village ;
Je devins , en un mot , d'un si commun emploi ,
Qu'on n'eut jamais fondé Rome ou Paris sans moi.

 LOGOGRIPE.

CHEZ l'un & l'autre sexe on me voit employé ;
 A l'un je suis d'un nécessaire usage ;
 Par l'autre , que la mode a mis en esclavage
 Je suis tantôt repris , tantôt congédié.
 J'offre dans mes sept pieds un ornement d'église ;
 Un titre révééré dans l'empire Ottoman ;
 Puis un féminin vêtement ,
 Mais qui n'est plus guère de mise ;
 Ce qu'un marin a peur de rencontrer ;
 Une boisson dont il ne se régale ;
 Une plante médicinale ;
 Ce que chez Agiaé ma bouche aime à presser.

CHARADE.

AU nombre des sept tons, on compte mon premier ;
 Au Perou plus qu'ailleurs on trouve mon dernier.
 Un saint Roi préféra la peste à mon entier.
 Par une demoiselle âgée de 11 ans.

*Explication de l'Enigme , du Logogriphe , & de
 la Charade du N^o. précédent.*

Le mot de l'Enigme est *aurore* ; celui du Logogriphe
 est *Bœuf*, où l'on trouve *œuf* ; celui de la Charade
 est *chiendent*.



L A P R I S E D' H A B I T.

Anecdote du quinzième siècle, tirée de l'Histoire de Suisse.

TOUT annonçoit l'allégresse dans le château de Charmey : les habitans du vallont étoient sous les armes ; les ménestriers de Bulle (1), renommés dès ce tems-là, donnoient le signal bruyant d'un bal où la jeunesse de la contrée se rendoit en foule ; les domestiques du château, en habits de fête, paroissent occupés de soins aussi agréables que nouveaux pour eux ; & le *bon* Gérard, plus content que tous ceux qui l'entouroient, venoit de terminer un veuvage de quatre ans, en épousant la charmante Nicolaïde de Vevey — Les nouveaux époux réunissoient à toutes les convenances de condition, d'âge & de fortune, celles dont dépend plus immédiatement la félicité conjugale : jamais union ne fut plus parfaitement assortie — La Douai-

(1) Les violons, dits les ménétrai (menestrels ou ménestriers) de Bulle, étoient autrefois renommés dans tout le Pays-de-Vaud : leur réputation s'est soutenue jusques au commencement de ce siècle —

rière de Charmey, & Messire Antonin, père de la nouvelle mariée, s'applaudissoient ensemble du bonheur de ces chers enfans : l'éclat de la fête étoit relevé par *nombreuse & brillante compagnie* ; toutes les femmes étoient parées, tous les hommes paroissoient leur en favoir gré —

Au milieu de cette joyeuse assemblée, Alexie, sœur du *bon* Gérard, étoit la seule dont les regards peignoient la tristesse : la petite Ybalde, assise sur ses genoux, ne pouvoit la distraire de ses mélancoliques pensées ; rêveuse, distraite, abattue, il étoit aisé de voir que son cœur étoit loin de partager le plaisir qui régnoit autour d'elle, & sa belle sœur lui en fit de tendres reproches —

“ Eh ! quoi, lui dit-elle, Nicolaïde vous feroit-elle moins chère depuis qu'elle s'est unie à Gérard ? Que vous étiez différente pour moi, lorsque nous fîmes connoissance à cette fête de St. Saphorin, dont votre gaieté fit le charme ; & qu'est devenue aujourd'hui cette précieuse gaieté ? Mais je crois deviner ce qui vous attriste, vous tremblez pour votre petite Ybalde ; vous craignez que la fille de Catherine de Villarzel ne soit pas la mienne — Injuste & défiante que vous êtes ! comme si ce n'étoit pas aussi celle de mon *bon* Gérard ; comme si pour s'intéresser à cette

charmante enfant, il ne suffisoit pas de la voir privée de sa mère.....! „

Ah! répondit Alexie en pressant tendrement la main de Nicolaïde, croyez que j'ai été rassurée sur le sort d'Ybalde, du moment où vous avez dû remplacer sa mère — Croyez que j'ai désiré ardemment de pouvoir vous donner le doux nom de sœur — Cependant, je suis, je l'avoue, loin d'être heureuse..... J'ai perdu, cruellement perdu, deux objets qui m'étoient bien chers — Mais pourquoi me forcer à vous parler de malheur, quand tout ici respire la joie? Je voudrois dérober à tout le monde mon triste secret; & vous venez me l'arracher — Au moins gardez-le pour vous seule, & *point n'en faites mention à Gérard* —

“ Vous m'en avez trop dit pour ne pas achever, ma chère Alexie, s'écria l'épouse de Gérard; je vous promets de garder religieusement votre secret, mais je n'en fais encore que la moitié — Quelles sont ces pertes si cruelles que vous avez faites.... qui pleurez-vous? Voilà ce qui vous reste à m'apprendre: & croyez que l'heureuse compagne du frère saura bien s'attendrir avec la sœur. „

Ce jour est consacré à la joie, dit Alexie, la douleur le profaneroit — Lorsque vous serez tout-à-fait établie dans votre nouvelle

demeure , lorsque le bruit & la foule en feront bannis , alors je ferai la première à sentir le besoin de vous confier mes peines — Mais en attendant , point de confiance à Gérard —

Les fêtes de la noce prirent fin au bout de quelques jours ; & la tristesse d'Alexie fut toujours la même. Occupé de son amour , le bon Gérard n'y prit pas garde , mais Nicolaïde remarqua une circonstance qui lui donna beaucoup à penser — Chaque soir , à-peu-près vers les quatre heures , Alexie se dérobait du château avec sa mère , & la petite Ybalde ; toutes trois prenoient le chemin de la forêt , d'où elles ne revenoient qu'à l'approche de la nuit — Aucuns de leurs gens ne les suivant jamais dans cette mystérieuse promenade , Nicolaïde se vit réduite à interroger l'enfant — Mais tout ce qu'elle pût en tirer , c'est qu'elle se promenoit dans le bois avec son ayeule , sa tante , & lui — “ *Lui !* qui pouvoit - ce être , si ce n'est un amant secret d'Alexie , pros crit par son frère , & sans doute protégé par sa mère ? Cependant cette famille paroissoit si tendrement unie..... ! Oui , elle paroissoit unie : mais au bout de quinze jours , il étoit difficile d'en connoître à fond tous les secrets. „

Nicolaïde fit encore plusieurs questions à Ybalde , sur celui qui se promenoit dans la

forêt, avec les deux Dames — “ D’où venoit-il? „

— Il ne vient pas, répondit-elle ; c’est moi qui vais le chercher —

“ Oui? autre preuve bien complète d’intelligence — Et où vas-tu le chercher, mon petit amour? „

— Je vais le chercher chez lui, dans sa maison —

“ Sa maison sans doute est fort éloignée? „

Non, maman, elle est tout près... tout près!

“ Il faut qu’il ait trouvé *pied à terre*, chez quelque paysan, car l’habitation du gentilhomme le plus voisin, est pour le moins à une lieue du château — Est-il beau? demanda encore Nicolaïde? Vient-il à pied, ou bien à cheval? „

Ho! il n’a point de cheval, point de fouliers... Ses habits sont tous en lambeaux — Les réponses d’Ybalde brouillèrent les idées de Nicolaïde : il étoit plus simple d’interroger Alexie elle-même, à la première occasion ; & peu de jours après, la Saint-Barthelémi ayant rassemblé chez le Comte de Gruyère tous les chasseurs de la contrée, Messire Gérard laissa aux deux belles sœurs le tems nécessaire pour les confidences — Alexie, qui avoit un véritable besoin d’épan-

cher sa douleur dans une ame à l'unisson de la sienne, ne se fit pas prier ; & voyant à quel point l'histoire qu'elle avoit à raconter, étoit avidement attendue, elle en commença le récit —

“ Vous avez ouï parler souvent, dit-elle
„ à Nicolaïde, de cette *belle* Louise, dont la
„ fortune & les charmes alloient allumer une
„ guerre entre les *deux Etats* (2), lorsque
„ Turing & Felga, qui aspiroient à sa main,
„ crurent devoir s'en rapporter au Concile —
„ Louise aimoit le beau Felga, elle en étoit
„ adorée ; & dès que le sort de ces deux
„ amans eut été soumis à l'arrêt immédiat
„ du ciel, il leur fut permis de croire au
„ bonheur : qui jamais en fût plus digne que
„ ma Louise ? plus digne que son cher Felga ?
„ Liée à leur sort, par le sentiment le plus
„ tendre, j'obtins l'aveu de ma mère pour
„ accompagner mon amie à Basle ; là nous
„ attendîmes au fond d'un Cloître, l'arrêt
„ que devoient prononcer les *Saints Peres*,
„ pendant que le *sage* Wippens, & Rodolphe
„ de Ringoldingen, les informoient de l'état
„ de la question — Felga espéroit tout de
„ leur sentence : mais Louise n'avoit que de

(2) Les *deux Etats*, expression qui désigne collectivement dans le pays, ceux de Berne & de Fribourg.

„ tristes pressentimens ; & je m'efforçois en
 „ vain de la rassurer — Le ciel, lui disois-je,
 „ lit dans votre ame, & dans celle de Felga :
 „ en fût-il jamais de plus nobles, de plus
 „ sensibles d'aussi pures ? En vous for-
 „ mant, il destinoit deux *êtres* aussi parfaits
 „ à s'unir : les hommes seuls pourroient vou-
 „ loir vous séparer l'un de l'autre ; & ce n'est
 „ plus d'eux que votre sort dépend main-
 „ tenant.

„ Hélas , répondoit tristement Louïse ,
 „ voyez plutôt le sort de deux amans, confié
 „ à cet âge qui ne connoit plus l'amour....
 „ à ceux qui, par état, doivent ou l'ignorer,
 „ ou le combattre.... à ceux dont l'habitude
 „ est d'en triompher !

„ La funeste prévoyance de l'amante de
 „ Felga, ne fût que trop bien justifiée, lors-
 „ que Wippens vint lui communiquer le
 „ résultat de ses démarches auprès des *Saints*
 „ *Peres* — Il est aisé de s'appercevoir, nous
 „ dit-il, qu'ils sont plus frappés des raisons
 „ de Rodolphe que des miennes — Rien de
 „ plus imposant à leurs yeux, que l'évidence
 „ de la volonté paternelle, réunie aux droits
 „ sacrés d'une mère — Que peut, dans la
 „ balance de tels droits, la foible autorité
 „ d'un tuteur ? — J'ai voulu faire parler ceux

„ de l'amour, ajouta Wippens, mais nul
„ d'entr'eux n'a jamais aimé.

„ Il n'est donc aucune espérance ? dit
„ Louise, il n'en est plus?....

„ Wippens leva les yeux au ciel, avec
„ l'expression de la douleur, & ne répondit
„ pas à cette question — C'en est donc fait !
„ poursuivit-elle, mon parti est..... pris.

„ O mon enfant, s'écria Wippens, en
„ embrassant sa malheureuse nièce, que le
„ ciel te garde du désespoir ! Souviens-toi
„ que ta mère étouffa le même sentiment que
„ tu es appelée à vaincre ; & que cette vic-
„ toire a fait son bonheur — Avant de con-
„ noître Felga, tu rendis justice aux vertus
„ de Turing ; il te fût cher dès ton enfance ,
„ tu me l'as dit — Hélas ! tu n'éprouve
„ pas seule le malheur de voir le penchant
„ de ton cœur contrarié ; cette infortune n'est
„ pas rare : & moi-même dans ma jeunesse,
„ j'ai senti ce qu'il en coûte d'aimer.

„ Pendant ce discours, Louise, les yeux
„ fixés vers la terre, paroissoit absorbée dans
„ des réflexions si profondes, qu'on pouvoit
„ douter qu'elle l'eût suivi — Mais sans
„ doute elle rassembloit toutes les forces de
„ son ame en écoutant les consolations que
„ son oncle s'efforçoit d'offrir à sa douleur,

„ car elle mit dans sa réponse, cette fermeté
 „ qui annonce un parti irrévocable — „

“ J'ignore, lui dit-elle, si en renonçant à ce que j'aime, il me resteroit assez de courage pour consacrer mon existence à quelque autre..... Mais, Alexie en fût le témoin, j'ai promis à Felga de n'avoir jamais d'autre époux que lui; & l'on doit tenir sa promesse — Prévenez donc nos *Saints Pères* du Concile, qu'il seroit désormais superflu de s'occuper de moi; & que j'ai décidé seule de mon sort — Le Cloître m'offre le terme de *toutes les choses du monde*..... Je prendrai le voile dans cette maison — Consolez ma mère, poursuivit-elle, en s'attendrissant par degré, consolez Felga! Dites-lui que c'est l'amour qui m'inspire; que c'est l'unique moyen qui restoit à Louise pour se conserver à lui..... Hélas, dites-lui tout ce qu'il faudra lui dire. „

“ Ce fût en vain que Wippens combattit les résolutions de sa nièce; elles étoient inébranlables..... Quoi! s'écria Nicolaïde, en interrompant Alexie, tant de charmes....! une fortune telle que nos Comtes Souverains l'eussent enviée.....! Croyez-vous possible qu'un sacrifice pareil puisse s'achever?

Hélas, répondit la sœur de Gérard, il est maintenant consommé — La plus belle de

de son sexe, la plus chérie.....! la plus riche héritière de la Suisse..... Elle vient de renoncer au monde à vingt ans — Se voir la cause des publiques dissensions, étoit pour cette âme céleste, une pensée insupportable; mais n'anticipons pas sur l'événement; & voyons-la repousser avec courage des assauts plus difficiles à soutenir que ceux de Wippens —

“ Rien de ce qui étoit propre à toucher sa
„ fille, ou à la persuader, ne fût négligé par
„ la Dame de Ringoldingen; elle lui pré-
„ senta même l'espérance d'un arrangement
„ entre Turing & Felga, mais Louise ne
„ fût point éblouie par cette chimère: quel
„ accord est possible entre deux rivaux?
„ Ce fût d'abord par des caresses seulement
„ qu'elle répondit aux frivoles espérances de
„ sa mère; enfin, pressée de s'expliquer —
Vous voyez, lui dit-elle, que le choix des
partis ne m'est pas laissé, & que les plus impérieuses circonstances me dictent celui que je prends — Sans doute, il est affreux de vous quitter; & triompher de l'amour, n'est pas une victoire facile: mais le sort m'en fait une loi — Adieu donc, ma mère.... ma tendre mère! Le ciel fait si votre fille eut aimé à vous consacrer la vie qu'elle tient de vous, mais il en ordonne autrement — En vous cédant à Oswald, Rodolphe nous apprit ce

qu'on peut sur son propre cœur ; & je trouve dans ma famille l'exemple héroïque des grands sacrifices.... Adieu ! que Turing vous console de la perte de Louise ; dès mon berceau , j'e l'ai regardé comme un frère ; & s'il remplit envers vous les devoirs d'un fils , je lui pardonne de vous priver d'une fille. „

“ J'abrège cette scène touchante de la séparation d'une mère avec son unique enfant ; „
 „ il m'en reste à peindre une plus déchirante „
 „ encore — Louise auroit pu s'y soustraire : „
 „ mais soit qu'elle en sentit elle-même le „
 „ besoin , soit qu'elle ne songea qu'à Felga , „
 „ elle crût lui devoir la triste faveur d'un „
 „ dernier adieu — Que ne lui dit point cet „
 „ infortuné pour changer ses résolutions ! Il „
 „ alla jusques à prendre le ciel à témoin , „
 „ que l'image de la plus charmante des fem- „
 „ mes , enlevée dans un cloître pour l'amour „
 „ de lui , étoit pour lui plus insupportable „
 „ que toute autre , & qu'il la dégageroit plutôt „
 „ du serment..... Louise ne le laissa pas „
 „ achever — „ Qu'étoit donc le sacrifice si „
 „ vanté de sa fortune & de sa jeunesse , au „
 „ prix du sacrifice de son amour ? Renoncer „
 „ à lui , c'étoit renoncer à tout : c'étoit le vé- „
 „ ritable sacrifice. „

“ Vous jugés si de tels discours devoient „
 „ calmer un amant : je vois encore celui de

„ de la fille d'Oswald à ses pieds, succom-
„ bant à l'excès du désespoir; j'entends en-
„ core ses sanglots, ses cris..... Qu'elle me
„ paroïssoit barbare, cette fermeté que mon
„ inexorable amie opposoit au plus passionné,
„ au plus aimable de tous les mortels! Ce
„ fût en s'évanouissant qu'elle me donna la
„ mesure des forces humaines; & l'excès de
„ sa douleur, la déroba enfin ~~au~~ spectacle
„ désolant de celle de Felga — Wip-
„ pens arracha pour lors le malheureux à
„ cette fatale grille où il demandoit à mourir;
„ & l'abusant pour parvenir à le maîtriser, il
„ lui laissa entrevoir encore une lueur d'espé-
„ rance — Cependant le premier mot de
„ Louise en revenant à elle, m'imposa la loi
„ d'éloigner à jamais Felga de sa vue, & de
„ lui épargner à l'avenir une lutte aussi dou-
„ loureuse que celle dont nous venions d'être
„ les témoins — Peu de tems après, je dûs
„ moi-même la quitter; & Felga désespéré me
„ suivit : hélas.....! j'étois la seule qui pût
„ lui parler de son amante — Il lui écrivoit
„ sans cesse; il m'engageoit à lui écrire de
„ même, comme si l'amitié devoit être plus
„ persuasive que l'amour — Sa douleur
„ alloit quelquefois jusqu'au délire: pour en
„ contenir les effets, j'étois réduite à la flat-
„ ter: tant que Louise n'étoit point irrévo-

„ cablement engagée, il pouvoit conserver
 „ une ombre d'espoir; & le malheureux s'a-
 „ bandonnoit à ce charme trompeur, lorsque
 „ la foudre vint l'éclairer — Le jour de la
 „ *prise d'habit*, étoit fixé : tous mes soins ne
 „ pûrent intercepter cette atterrante nou-
 „ velle; & mes instances pour le retenir furent
 „ inutiles; il voulût être témoin de la fatale
 „ cérémonie qui se préparoit — Eh! que
 „ prétendez-vous faire? lui dis-je, que
 „ pourrez-vous? „

“ Mourir à ses yeux, me répondit-il, &
 „ il disparût.

„ En ce même tems, ma chère Nicolaïde,
 „ mon frère, après vous avoir déterminée à
 „ quitter pour notre agreste vallon, les rives
 „ enchanteresses de votre beau lac, attendoit
 „ à Lausanne le moment qui devoit unir sa
 „ destinée à la vôtre — Bientôt un courrier
 „ de sa part, nous apporta la nouvelle de son
 „ bonheur, & tout étoit disposé dans le châ-
 „ teau pour vous recevoir, lorsque la veille
 „ de votre arrivée, l'infortuné Felga, hâve
 „ & silencieux comme on se figure les spec-
 „ tres, se présenta tout-à-coup à moi — Son
 „ œil effaré, ses cheveux en désordre, ses
 „ habits en lambeaux, enfin toutes les cir-
 „ constances de cette apparition portoient à
 „ l'effroi : je crus un instant que le désespoir

« avoit terminé sa carrière, & que son ame
» errante, venoit réclamer près de son amie
» les secours de notre sainte religion —
» Mais il parla, & je fus défabusée — Voila
» tout ce qui m'en reste ! dit le malheureux,
» en déployant une chevelure blonde, que
» je reconnus pour celle de ma Louise — Ma
» mère survint en ce moment ; Felga courant
» au-devant d'elle pour lui présenter cette
» chevelure, lui dit, avec l'air mystérieux
» de la confiance —

“ Gardez-la bien.... ! Car Turing vient
d'être élu Pape, & le Concile la réclame....
j'ai crevé mon cheval pour vous l'apporter ;
& maintenant que la voila en sûreté.... tout
est fini ! Vous voyez bien que tout est fini
pour Felga.... Adieu ! prenez soin d'Alexie....
car le Concile.... mon pere.... Turing.... vous
entendez bien ce que je veux dire — Pour
moi, je leur échapperois facilement.... mais....
(il prit la main de ma mère, & la plaçant sur
son cœur) c'est là qu'est le mal — Pourquoi
pleurez-vous, toutes deux ? Ils n'ont, je crois,
frappé que moi seul.... Mais je vois que vous
êtes mes amies — Séchez vos pleurs, croyez-
moi.... car l'arrêt du Concile est irrévoca-
ble — J'avois cueilli quelques fleurs, je les
avois même offertes.... que faire à cela ? On
ne peut fléchir le concile.... c'est pourquoi

mon cheval a succombé — Le coup est porté, ma chère Alexie.... porté sans retour.... Mais venez me voir, & ne pleurez point — J'abhorrer les larmes.... elles sont inutiles — (Et le malheureux nous déchira l'ame, par un éclat de rire effrayant) adieu ! poursuivit-il, adieu ! „

„ Il nous échappa en prononçant cet adieu,
 „ & s'enfuit dans la forêt, sans avoir été
 „ aperçu de personne, si ce n'est de l'abbé
 „ Badoux : nous l'y suivîmes inutilement, il
 „ nous fut impossible de le retrouver —
 „ Présument toutefois qu'il n'avoit pu s'é-
 „ loigner beaucoup, & dans l'espérance de
 „ le voir quelque jour rendu à la raison,
 „ nous résolûmes non-seulement de cacher
 „ l'état funeste auquel il étoit réduit, mais
 „ de lui faire préparer l'appartement de la
 „ Tour, & de l'attirer au château, pour
 „ essayer en secret ce que pourroient sur
 „ lui les secours bienfaisans, les tendres soins
 „ de l'amitié.

„ Toute la noce arriva le lendemain ; &
 „ je dois l'avouer, ma chère Nicolaïde, la
 „ noire impression que m'avoit laissé le délire
 „ de Felga, l'inquiétude où j'étois sur l'asile
 „ qu'il avoit pu trouver dans une forêt,
 „ l'emportèrent sur le plaisir de vous em-
 „ brasser — Ma mère qui partageoit ma

„ sollicitude sur ce sujet, aida mes recherches, mais nos soins furent d'abord aussi inutiles qu'ils l'avoient été la première fois —
„ Ybalde qui ne cherchoit que du gland & des fleurs, fut plus heureuse : nous la vîmes sortir d'une grotte obscure à l'entrée de laquelle elle avoit rassemblé ses jouets, en donnant paisiblement la main à Felga ---
„ Nous le jugeâmes plus tranquille ; en effet, le sommeil avoit rafraîchi ses sens & calmé son imagination — Il vint à nous d'un air triste, mais qu'il eut pû avoir autre fois. ---

“ Reconnoîtrez-vous, nous dit-il, un infortuné, qui ne se connoît plus lui-même ? Sensible, généreuse Alexie..... ! la pitié vous conduit sans doute en ce lieu : mais vous, madame, vous dont les bontés me sont encore si précieuses, comment l'état funeste où je suis réduit ne vous éloigne-t-il point de moi ? En se rapprochant de Felga, Alexie remplit peut-être un devoir..... car.... avant de le réduire au désespoir, on a pu imposer à une amie la tâche de veiller sur lui — S'il est vrai, chere Alexie, si telle fut sa volonté, votre autorité m'est sacrée : c'est encore un lien entr'elle & moi..... tout lien n'est donc pas rompu..... ? j'obéirai ! „

“ Et l'infortuné se prosterna devant moi ---
„ L'instant paroissoit si favorable pour l'en-
„ gager

„ gager à me suivre , que j'en profitai : il fit
 „ quelques pas avec nous , dans ce dessein ,
 „ mais de nouveaux nuages vinrent offusquer
 „ sa raison —

“ Non , dit-il , en s'arrêtant brusquement ,
 je ne saurois aller plus loin — Ne sivez-
 vous pas que je suis condamné à fuir la
 demeure des hommes pendant sept ans ?
 J'erre dans cette forêt , je dors dans une ca-
 verne , & je mange des fruits sauvages quand
 la faim me presse — Venez me voir ici , si
 vous le pouvez — Il semble que, vous voir,
 soit une sorte de bien.... mais peut-être que
 je m'abuse , car le Concile ne se laisse fléchir
 par personne. „

“ Vous ne ferez donc pas fâché , dit ma
 „ mère , si nous revenons vous voir avec la
 „ petite Ybalde ?

„ Non , répondit-il , Ybalde est une aimable
 „ enfant — Mais la lune.... ? Plus de
 „ Concile.

„ Et le malheureux s'enfuit dans sa grotte
 „ avec l'agilité d'un cerf — Chaque jour ,
 „ depuis celui-là , les mêmes tentatives ont
 „ été renouvelées infructueusement : Ybalde
 „ va le chercher dans son antre , & nous
 „ l'amène ; il paroît toujours charmé de nous
 „ voir , fait volontiers un peu de chemin avec
 „ nous , comme pour sortir de la forêt , mais

„ le moment ou nous croyons le tenir est
„ celui qu'il prend pour nous échapper ; &
„ je tremble que pour le tirer de sa caverne ,
„ on ne soit obligé d'employer la force
„ — Toutefois il me reste une espérance , ma
„ chère Nicolaïde ; & c'est sur vous seule que
„ je la fonde ”.

Nicolaïde étonnée, demanda en quoi elle pouvoit être utile. Alexie lui développa son projet ; l'épouse de Gérard avoit avec la belle Louise quelques rapports, tels que la noblesse & l'élégance de la tournure, la couleur des cheveux, l'éclat du teint... On pouvoit les rendre plus frappans encore par la ressemblance du costume — Ses tresses blondes, rassemblées avec art sur son front, pourroient en masquer la forme ; les sourcils pouvoient être rembrunis — Un chaperon noir (*), orné d'une plume blanche, & placé un peu au-dessus de la tempe gauche, lui composeroit une coiffure toute pareille à celle de Louise — Une collerette de fine dentelle, une chaîne d'or au cou, un habit gros bleu, juste à la taille, avec de longues manches ferrées : tout cela produiroit à la

(*) Chaperon, petit chapeau d'étoffe que les femmes portoient autrefois — Les Espagnoles ont conservé cette coiffure charmante.

distance convenable l'illusion nécessaire pour entraîner le pauvre Felga — L'ouïe pouvoit ajouter encore à cette illusion de la vue : la voix touchante de Nicolaïde , en chantant la romance favorite de Louise , rappelleroit le charme de sa voix à l'infortuné qui l'avoit si bien senti , & cet effet n'étoit point à négliger.

Un tel projet avoit trop de quoi flatter l'épouse de Gérard , pour devoir être rejeté ; il fut étendu , modifié & perfectionné dans l'appartement de la Tour , où l'on fut attendre le retour de l'abbé Badoux --- Alexie avoit envoyé ce bon chapelain à la Tour de Trêmes , pour y chercher un tableau destiné à flatter les yeux de Felga — Dans un tems où il ne connoissoit point encore Louise , ce tableau lui en avoit donné la première idée ; il représentoit Oswald & Claire auprès du berceau de leur fille : le portrait de Claire étoit à-peu-près celui de Louise , & les traits qui pouvoient y manquer se retrouvoient dans la figure d'Oswald — Ce fut dans l'appartement de la Tour qu'on plaça ce précieux tableau ; les deux belles sœurs l'admiroient ensemble , lorsque la douairière les fit avertir de l'arrivée du sage Wippens. Alexie vola au devant de lui — En l'embrassant , elle sentit ses larmes se

confondre avec celles qu'elle repandoit elle même ; & la première question qu'il fit concerna Felga — Après la *prise d'habit*, le malheureux jeune homme avoit quitté Basle, avec toutes les apparences du désespoir le plus allarmant — Sa conduite en cette occasion faisoit assez présumer le désordre de sa tête, pour que Wippens ne put s'étonner de ce qu'il en apprit à Charmey : il approuva les mesures que l'on avoit prises à son sujet, ainsi que le plan arrêté pour le lendemain ; il avoit même un moyen d'ajouter à l'illusion, puisqu'il avoit amené le chien de Louise ; c'étoit un leg qu'elle faisoit à Felga — En attendant, les dames lui ayant demandé une description de la fatale cérémonie de laquelle il venoit d'être témoin, il parut consentir sans peine à revenir sur ces tristes détails dont son imagination étoit remplie ; & peut être même étoit-ce pour lui un besoin — Qui ne connoît le charme inexplicable attaché aux récits les plus désolans ? Il semble que s'a tendre sur l'infortune soit une sorte de volupté. Mais pour s'en pénétrer, un local qui porte au recueillement est absolument nécessaire ; & cette vérité, qui se a fa se p r t o e me sensible, étoit une v i e d x p e r i e pour les habitans du chat au de Charm y — Un Orme touffu,

prête un ombrage favorable au manoir antique, & s'élève majestueusement au-dessus de ses créneaux. C'est là qu'Isbé de Rivoire, digne mère d'Alexie & du *bon* Gerard, se plait à filer sa quenouille dans les soirs d'été — C'est là, qu'entourrée d'une famille dont elle est chérie, elle en fixe souvent l'attention, en racontant quelque histoire attendrissante, elle invite Wippens à venir y respirer le frais. — Déjà le vallon est éclairé des pales rayons de la lune, le zéphir agite légèrement le feuillage, & le murmure d'une fontaine voisine ajoute à l'impression mélancolique qu'inspire ce lieu — Wippens, ainsi que le chapelain, s'assied auprès de la douairière, tandis que les deux belles-sœurs, également avides du récit que leur a promis le sage vieillard, prennent place vis-à-vis de lui, & lui prêtent d'avance toute leur attention —

“ Je ne m'étonne point, dit-il, après un
 „ instant de silence, de l'intérêt qu'inspire
 „ cette brillante & dernière scène de la vie
 „ de ma Louise — L'âme la plus froide
 „ s'attendrit en songeant au sacrifice qu'elle
 „ a fait, & la plus forte n'y croit qu'à peine
 „ — Aussitôt que le jour de *la cérémonie*
 „ fut fixé, le bruit qui s'en répandit dans
 „ la ville & au dehors, fit une sensation ex-

„ traordinaire : jamais *prise d'habit* n'excitât
„ une curiosité aussi vive, un intérêt aussi
„ général — Fieres d'enlever au monde un
„ objet qui réunissoit à un degré si éminent
„ les avantages auxquels il attache le plus
„ de prix, les religieuses attendoient ce mo-
„ ment comme celui d'un triomphe — Les
„ spectateurs vouloient voir comment à vingt
„ ans on renonce aux plaisirs, aux gran-
„ deurs du *siècle*, aux charmes si puissans
„ de l'amour ! Ils vouloient voir comment
„ la beauté s'enseveliroyt sous un voile — Ja-
„ mais victime si brillante ne s'étoit dévouée
„ avec l'apparence d'une vocation aussi dé-
„ cidée ; à la lettre, *sacrifier le monde & ses*
„ *pompes* — Quels traits un pareil sacrifice
„ fournissoient à l'éloquence du prédicateur !
„ mais il étoit difficile d'en trouver un, dont
„ le talent fut au niveau de ce sujet ; on le
„ trouva cependant : & comme si tout se
„ fut réuni pour donner à cette solemnité
„ l'éclat dont elle étoit susceptible, jamais
„ figure ne fut peut-être plus imposante,
„ & plus apostolique tout-à-la-fois, que
„ celle du vénérable Prélat qui devoit offi-
„ cier en cette occasion — Les premiers
„ magistrats de Basle honorèrent la cérémo-
„ nie de leur présence, aussi bien que la
„ plupart des *Saints-Pères du Concile* — Les

„ cheveux de ces derniers , blanchis par les
 „ ans , & flottans sur la pourpre romaine ,
 „ ou cachés à demi sous le froc modeste ,
 „ mais révééré , du bienheureux saint Fran-
 „ çois , donnoient à l'assemblée un aspect
 „ aussi auguste qu'il étoit solennel & reli-
 „ gieux — Hélas ! fait pour fixer les re-
 „ gards de la multitude , cet appareil est nul
 „ pour ceux qui lisent dans l'ame de la vic-
 „ time — Quels combats ! quels déchire-
 „ mens ! quels retours vers les objets ché-
 „ ris qu'elle laisse dans le monde ! Je
 „ ne puis ni les décrire , ni les oublier.

„ Déjà le temple contient à peine le nom-
 „ bre des spectateurs : on se presse , on s'in-
 „ terroge. . . . & Louise seule ne paroît point
 „ encore — Epouvantée . . . reculant à l'as-
 „ pect des liens qu'elle va se donner , fré-
 „ missant à la seule idée des vœux qu'il fau-
 „ dra prononcer quelque jour , elle repousse
 „ un instant ce voile sous lequel ses charmes
 „ doivent disparaître à jamais — Où trou-
 „ ver le courage nécessaire pour remplir sa fa-
 „ tale destinée ? En ce moment , ses
 „ regards portent sur l'image de celui qui
 „ connut toutes les angoisses de l'humanité ;
 „ elle tombe à genoux , l'implore ! . . . & sa
 „ foiblesse devient force.

„ Pendant ce tems la curiosité de la foule

„ oisive se porte sur les Ringoldingen : leur
„ deuil , leur tristesse profonde , font véritablement spectacle — Arrivée à l'instant
„ de se separer pour jamais de sa fille , Claire
„ rappelle tout ce qui peut ajouter à l'amertume de cet adieu — Naguère deux
„ états voisins se disputoient l'avantage de
„ lui donner un gendre... Naguère elle con-
„ temploit avec orgueil cette beauté ravissante qui devoit faire l'ornement du monde ;
„ & maintenant un cloître engloutit l'objet
„ chéri de tant d'espérances ! Malheureuse
„ mere , pleure ces funestes avantages ; tu
„ leur dois la perte de ta Louise : sans eux
„ ton dernier soupir se seroit exhâlé entre
„ ses bras... & tes yeux eussent été fermés
„ par elle —

„ Vainement Rodolphe s'efforce de soutenir le courage de son épouse , tout le
„ sien lui suffit à peine pour se séparer de
„ Louise ; en la perdant , il croit perdre
„ Oswald une seconde fois — Fille d'Oswald , à ce seul titre , Louise eût réuni
„ ses affections les plus cheres — Aimoit-
„ il son fils plus que la fille de son ami ?
„ Ah ! son cœur ne mettoit point entr'eux
„ de différence : & c'est encore de la fille
„ d'Oswald que dépendoit le bonheur du

„ fils de Rodolphe ! Que de fujets d'af-
 „ fliction réunis pour lui dans un feul !

“ Morne, farouche, concentré , Turing
 „ paroît auffi malheureux que fes parens ;
 „ toutefois fes regrets ont un autre caractère
 „ — On fent qu'il ignore le véritable
 „ charme de l'amour . . fa douleur, qui n'eft
 „ point celle d'un amant aimé, frappe bien
 „ plus qu'elle ne touche — On juge celle
 „ de Rodolphe plus profonde , celle de
 „ Claire plus déchirante ; & l'on fe deman-
 „ de à laquelle on doit s'intéreffier davan-
 „ tage.

„ Mais Louife paroît enfin , & tout autre
 „ intérêt s'évanouit auprès de celui qu'elle
 „ inspire — Le premier regard eft un tri-
 „ but d'admiration payé à fes charmes ; elle
 „ eft fi belle qu'elle fait oublier jufqu'à la
 „ folemnité dont elle eft l'objet — Parée
 „ avec une magnificence convenable à fa
 „ fortune, elle efface encore l'éclat des
 „ bijoux dont elle eft ornée : vainement fon
 „ coûtume, digne d'une reine, étale l'or, les
 „ perles & la broderie ; on n'admire , on ne
 „ voit que fa beauté — Timide , trem-
 „ blante, oppreffée , elle s'avance fans re-
 „ marquer la fenfation qu'elle excite. On
 „ voit qu'une impreflion profonde abforbe
 „ entièrement fes facultés. — Ne vous

„ la peignez point ici, ma chere Alexie,
„ telle que vous l'avez vue autrefois, lors-
„ que ses regards brilloient de la gaieté de
„ son âge, ou du plaisir de paroître belle à son
„ cher Felga : ils sont maintenant remplis
„ d'une langueur attrayante; & cette fille
„ enchanteresse semble exercer un empire
„ encore plus absolu sur les ames, depuis
„ que ses attraits ont perdu l'éclat du bon-
„ heur — On s'attendoit à lui trouver ce
„ caractère de perfection qui sépare en quel-
„ que sorte de l'humanité, l'objet qu'il élève
„ au-dessus d'elle; mais l'attente publique
„ est trompée — Louise n'est point en-
„ core une sainte; c'est un être charmant,
„ sensible, foible, mais sublime.... Hélas!
„ c'est un être malheureux — Sa tristesse
„ révèle quels sont les liens qui l'enchaînent
„ à ce monde qu'elle va quitter; l'amour
„ se peint dans ses yeux noirs; tout en elle
„ semble dire *j'aime*, & si l'admiration est le
„ premier sentiment qu'elle inspire, la pitié
„ lui succède rapidement.

„ Du moment qu'on a vu Louise, on a
„ jugé qu'elle paroïsoit loin d'être satisfaite
„ de son sort, & que le choix qu'elle alloit
„ faire n'étoit pas libre — De ce moment,
„ l'éloquence du prédicateur ne suffit plus
„ pour convaincre l'auditoire de la vocation

„ qui l'appelle au cloître ; mais on se de-
 „ mande quel motif peut l'y conduire , si
 „ ce n'est un mouvement bien déterminé
 „ de sa volonté — Son tuteur, ses amans,
 „ sa mere , tous sont plongés dans la dou-
 „ leur par la résolution qu'elle a prise : faut-
 „ il l'admirer ou la plaindre ? Ce doute par-
 „ tage les spectateurs, & tous les regards
 „ sont fixés sur elle : on cherche à lire dans
 „ ses yeux, sur son front, le secret caché au
 „ fond de son ame ; mais contempler Louise
 „ impunément est impossible — Tel qu'il
 „ soit , c'est toujours un sentiment
 „ qu'elle inspire : pour s'attendrir, il suffit
 „ de soupçonner qu'elle n'est pas heureuse ;
 „ & sans connoître son infortune, on se pé-
 „ nètre pour elle de la compassion la plus
 „ tendre — Bientôt on n'entend plus de
 „ toutes parts que les sanglots étouffés de
 „ la douleur ; chaque mere croit perdre sa
 „ fille chérie ; chaque jeune personne se croit
 „ à l'instant de prendre le voile elle-même :
 „ tous les jeunes gens pleurent ou l'amante
 „ qu'ils aiment, ou celle qu'ils aimeront
 „ quelque jour.... O Beauté, tel est donc
 „ le pouvoir suprême que la nature te donne !
 „ Tu nous soumetts sans distinction de sexe,
 „ d'âge, d'état ou de condition ; tous sont

„ leur cause de la tienne ; & ton infortune
„ n'est étrangere à personne.

„ C'est au milieu des émotions tumultueuses de la pitié que le prédicateur
„ acheve un discours qu'on n'écoute plus :
„ alors le prélat s'avance vers la *belle* Louise,
„ & lui adresse les questions d'usage en pareille circonstance ; mais à peine a-t-elle
„ articulé d'une voix émue , que son vœu
„ est de vivre dans le Cloître —

„ Arrêtez ! vous êtes trompé.... la foi
„ m'est promise , elle m'aime ” !

„ Ce cri , parti du groupe de spectateurs
„ le plus voisin , suspend tout-à-coup la cérémonie , tous les yeux se tournent à la
„ fois vers le lieu d'où il s'est élevé ; mais
„ Turing devinant Felga , s'élance , le découvre , & s'écrie avec l'accent de la
„ fureur —

„ Sa foi t'est promise !... elle t'aime ?
qu'oses-tu dire ?

„ Alors l'assemblée éclate en murmures confus , la paix est troublée , la majesté du temple profanée , la cérémonie suspendue....
„ Louise tremblante , agitée , se demande si
„ le sacrifice qu'elle a fait , ce sacrifice si douloureux fera inutile—O comme elle abhorre
„ les passions des hommes ; & que le Cloître lui
„ paroît en ce moment un azyle désirable !

Cependant , tranquille au milieu de l'orage qui la fait frémir , le Prélat lui adresse la parole avec cette douceur qui paroît le garant de l'indulgence —

“ Seroit-il vrai , ma fille , & dois-je en croire ce jeune homme ? Si votre cœur est attaché au monde , par les liens d'un amour terrestre , pourquoi renoncer à ce monde où votre perte cause de si vifs regrets ? Voyez les pleurs de toute une famille , de vos amis , de votre mere ! Il faut être appelée au Cloître par une vocation bien décidée , il faut de puissans motifs pour s'y renfermer à votre âge , & dans les circonstances où la volonté du ciel vous a placée — Examinez soigneusement votre cœur , ma fille ; *toute bonne voie mene à salut*. Si ce cœur s'est déjà donné , s'il est vrai que votre foi soit engagée , vous avez des moyens de faire le vôtre dans le monde même ; vous ne persisterez point sans doute à vous renfermer dans un Cloître , tels que puissent être les motifs qui vous ont dictés tout à l'heure un choix si contraire à vos véritables inclinations ”.

• “ Rassurée par la bonté paternelle de l'Evêque , Louise lui répond avec une respectueuse fermeté ” —

“ Je ne démentirai point ici mes senti-

mens secrets , Monseigneur , & bien moins encore voudrois - je nier des sermens qui m'ont été dictés par mon cœur — Felga dit vrai : il m'est cher , j'ai juré de n'avoir d'autre époux que lui ; & le seul moyen qui me reste pour lui tenir parole est de me vouer au Cloître — En demeurant dans le monde , je divise ma famille , je trouble la paix de tous ceux qui me sont chers , je compromets jusqu'au repos de ma patrie ; mais en me vouant au Cloître , j'évite de manquer de foi à mon amant , ou de soumission à l'arrêt du Concile.... & trop heureuse de pouvoir rétablir à ce prix l'union , je persiste à demander le voile sacré”.

“ Vous le voulez , ma fille , dit le Prélat , & mon devoir est de consacrer ce choix que j'admire. Appellée à donner un grand exemple à votre patrie , à tout votre sexe , vous étiez digne de cet honneur — Il falloit une pureté , une force d'ame plus qu'humaine , pour sacrifier à la paix tous ces avantages mondains , dont la fortune & la nature vous ont comblée avec tant de profusion — Si l'histoire est juste , elle joindra le nom de Louise aux noms immortels de ceux qui ont illustré la Suisse ; ils n'aimèrent pas mieux leur patrie , ils n'eurent pas des vertus plus dignes d'elle — En quittant le monde , vous

laissez un modele qui doit fixer à jamais les yeux de ce sexe, dont la douceur, la modestie & le dévouement à ses devoirs, sont les plus précieux attributs. Allez, ma fille, dépouillez-vous de ces frivoles ornemens d'un monde auquel vous venez de renoncer, pour revêtir le voile sacré des vierges du Seigneur — Veuille sa grace, habiter toujours leur sainte retraite.....! Veuille sa grace vous rendre plus, & mieux que vous ne quittez aujourd'hui!

“ Louise s'incline devant le vénérable Prélat; son courage ne se dément point, mais elle ne peut s'empêcher en se retirant de jeter sur Felga un long regard, chargé de tristesse & d'amour ”.

“ O ciel, dit ce malheureux amant, en se frappant le front avec l'expression passionnée de la douleur, la voila donc perdue à jamais pour moi... pour le monde entier ” !

“ Puisque j'avois à la perdre, s'écrie Turing, je te bénis, ô ciel! mon rival ne jouit pas de mon infortune ”.

“ Claire s'est évanouïe entre les bras de son époux consterné; je la laisse pour voler à l'infortuné qui n'a de consolateur que moi seul, & je prend pour le calme de la rési-

gnation la stupeur effrayante du désespoir ; les consolations que je lui adresse ne le touchent point ; il ne sort de son accablement que pour tressaillir en voyant reparoître Louise sous ce voile , symbole d'une éternelle séparation ; mais la nature lui refuse le soulagement des larmes ; & sa douleur n'en est que plus dangereuse". —

„ Alors je m'approche de Louise , & je lui demande ses dernières volontés — “ Vous en ferez , me dit-elle , l'unique dépositaire... mais en ce moment il est d'autres objets qui m'absorbent entièrement ”.

“ Je m'apperçois en effet qu'elle n'est
 „ occupée que de sa mere évanouie , & de
 „ son amant atterré par le désespoir — Ce-
 „ pendant on croiroit que le costume lugubre du Cloître , lui prête de nouveaux
 „ charmes : si elle a paru belle par dessus
 „ toute autre , avec l'éclat d'une paure
 „ recherchée , sous ce voile , dans cet habit ,
 „ elle paroît vraiment celeste ” — “ Voici ,
 me dit-elle , en me remettant un écrin de nacre de perles , voici un dernier témoignage de ce sentiment qui a fait ma destinée : dites à cet infortuné , en le lui offrant de ma part. . . dites- lui que . . . mourir n'est pas l'effort du courage ”.

“ Elle me quitte, en prononçant ces mots ,
 entrecoupés

» entrecoupés par des sanglots qu'elle cher-
 » che vainement à retenir; la foule com-
 » mençoit à se dissiper; je me hâte de re-
 » joindre Felga, toujours immobile : ses
 » regards paroissent attachés à cette porte
 » fatale , qui vient de se fermer sur son
 » amante. »

» Recevez, lui dis-je, ce gage d'une in-
 » nocente tendresse ; *elle* m'a chargé de vous
 » l'offrir de sa part --- Mais le malheureux est
 » hors d'état de me voir ou de m'entendre ,
 » & l'écrin que je crois remettre entre ses
 » mains se brise sur le pavé du temple; il
 » renfermoit la chevelure dont Louise ve-
 » noit de se dépouiller — Le bruit subit
 » de sa chute attire machinalement les yeux
 » de Felga ; il reconnoît la *précieuse chevelure* ,
 » s'en saisit, la serre dans son sein, & dis-
 » paroît comme l'éclair — Je frémis de
 » son désespoir; l'idée du Rhin se présenta
 » d'abord à mon imagination , & je le cher-
 » chai vainement au milieu d'une foule à
 » laquelle il étoit étranger — J'appris ce-
 » pendant à force de perquisitions qu'on
 » l'avoit vu à cheval sur la route de Berne ;
 » je suivis ses traces jusqu'au-delà de cette
 » ville , & ne m'arrêtai qu'en trouvant son
 » cheval mort en cet endroit — Attendu
 » par Louise , il falloit retourner à Basle ;

„ j'y trouvai de nouveaux sujets de dou-
 „ leur — Claire étoit auprès de sa fille
 „ expirante, dont la jeunesse luttoit contre
 „ plusieurs causes de mort — Après quel-
 „ ques jours de combats, Louise fut enfin
 „ rendue à la vie ; je vous apporte ses
 „ adieux, ses dons ; & dirai je, ses volon-
 „ tés ? Elle ignore l'état funeste de
 „ Felga ; & le dernier vœu de cette ame
 „ aimante a dû concerner son amant & son
 „ amie. „

Ici Wippens s'arrêta ; Alexie rougit, se troubla, & ne fit aucune question : mais sa mère plus curieuse ou moins pénétrante qu'elle, ayant demandé en quoi consistoit le dernier vœu de Louise, Wippens en se retirant pour aller goûter un repos dont il avoit besoin, remit à la douairière le testament de sa pupile, dont voici à-peu-près la teneur.

„ Au nom de Dieu, &c. Je prie mon très-
 „ honoré & cher oncle, de faire exécuter
 „ mes dernières volontés comme suit--- (Elle
 „ instituoit pour ses héritiers, ses plus proches
 „ parens de Fribourg, par égale portion avec
 „ sa mère ; puis les legs se lisoient ensuite,
 „ suivant leur ordre naturel : le plus confide-
 „ rable étoit conditionnel, & conçu en ces ter-
 „ mes remarquables :) “ Si du fond du Cloître,

& dans les bras de la mort, on conserve encore quelques droits sur ce qui nous est cher ; si Felga reconnoit encore Louise pour l'arbitre de sa destinée, il s'unira pour l'amour d'elle, à l'amie qui lui fut si tendrement attachée ; & je lègue à ma bien aimée Alexie de Corbières, sous l'expresse condition d'épouser Felga, ma terre de la Tour de Trêmes , avec toutes ses dépendances : item, tous mes bijoux, vaisselle , argent monnoié , &c. Item , je lègue à Felga, en souvenance de l'affection réciproque que nous nous étions voués, mon fidelle *Favori* ; le priant, pour l'amour de moi, d'aimer, de protéger ce pauvre animal, & de ne s'en séparer qu'à la mort , --- La suite des legs prouvoit toute la sensibilité de la testatrice ; ses amis, ses serviteurs, ses vassaux, les hôpitaux, les couvens, les pauvres, personne n'étoit oublié — Enfin cet acte étoit un monument précieux pour l'humanité : on y voyoit une ame sublime, disposer d'une fortune immense, & se complaire dans chaque bienfait qu'elle répandoit —

“ Céleste amie ! s'écria la sœur de Gérard, après que l'abbé Badoux en eut fait lecture, jamais . . . ! non jamais, le vœu de ton ame généreuse ne sera rempli — Quand le délire de ton malheureux amant céderoit un

jour à nos soins , qui t'aima , pourroit-il vivre pour une autre...? Hélas ! Alexie & Felga , pour s'occuper sans cesse de toi , n'auront pas besoin de s'unir ”.

Le lendemain on s'occupa du projet qui avoit été arrêté la veille : coiffée & vêtue ainsi que Louise, Nicolaïde , menant en laisse *Favori* , fut placée entre le château & la forêt , à la distance convenable , dans un lieu où l'écho répétoit plusieurs syllabes , circonstance qu'on jugea favorable à la voix — On lui donna le mot sur ce qu'il y auroit à faire , d'après certains signaux dont l'on convînt ; & la douairière , sa fille , Wippens & la jeune Ybalde , s'acheminèrent à la grotte de Felga. “ Mon bon ami ! s'écria Ybalde , en entrant à l'ordinaire , je vous cherche , me voici ”. “ Charmante petite ! répondit aussitôt Felga , ta voix est pour moi celle d'un ange..... mes amies font-elles avec toi ” ?

“ Oui ; mais elles ne font pas seules ”.

“ Et qui peut les accompagner en ce lieu ” ? Felga sortit en faisant cette question , & l'aspect inattendu de Wippens le fit reculer ; mais après avoir balancé quelques momens , il courut à lui & le ferra dans ses bras — “ Quoi , lui dit-il , vous n'avez pas subi le même sort que votre ami...? Et comment avez

vous pu le reconnoître sous la forme avilissante qui le dégrade? Mais patience! sept ans sont bientôt passés.... il n'est ni Concile..... ni Pape qui puissent s'opposer à cela — Sept ans passent comme un soupir”.

Au lieu de répondre à cet étrange discours, Wippens gémit de voir une aussi noble & charmante créature réduite à ce cruel état : il l'embrassa avec l'expression de la plus vive tendresse -- “ Allons , dit-il , mon cher Felga, je suis enchanté de vous retrouver ici”.

“ J'ai crevé mon cheval pour leur échapper , poursuivit le malheureux , mais la sentence étoit prononcée.... il a fallu subir mon sort — Passe encore , puisque Turing ne vous a pas compris dans l'arrêt fatal”.

Alexie s'avançant alors comme par hasard vers l'endroit d'où Nicolaïde pouvoit être apperçue, entraîna les pas de Felga du même côté, observant avec inquiétude quel seroit l'effet du premier coup d'œil — Il fut tel qu'on pouvoit le desirer : tous les rapport furent saisis si vivement qu'on vit pâlir & rougir Felga, devenu comme immobile — Toute son ame avoit passé dans ses yeux; il gardoit un profond silence, & regardoit alternativement la dame & le chien : c'est alors que l'épouse de Gérard, d'après

le signal convenu avec Alexie, chanta la romance favorite de Louise —



Près ces forêts... au sein de nos montagnes,

Felga tressaillit au premier mot, & l'impression parut aussi agréable qu'elle étoit vive —

Vivoit jadis un brillant chevalier —

Lorsqu'il eut fait maintes belles campagnes,

En son châtel revint se marier —

Sans myrthe, hélas ! que seroit le laurier ? *bis*,



Bientôt hymen de ses plus douces chaînes,

Unit Cécile au sire de Treyvaux :

Bonheur d'amour est donc source de peines !

Il fera plaint, même par ses rivaux —

Succès d'amour lui cachotent mille maux.



Felga enchanté, paroïssoit craindre de respirer, de peur de perdre un accent de cette voix ; & bien que la romance fut assez longue, son attention se soutint jusques au bout ; de couplets en couplets, Nicolaïde parvint à l'un des derniers.



Sur tel combat, vassaux ont bouche close ,
 Treyvaux leur dit : “ Voici mon dernier jour :
 Mais qu'en lieu saint (1), ma cendre au moins repose!
 Priez pour moi. . . ! dans le sombre séjour ,
 Vais expier le forfait de l'amour ”.



Nicolaï le en étoit là, lors que *Favori* lui échappant tout-à coup, courut à Felga, & lui exprima par mille caresses, la joie qu'il sentoît de le revoir : ces démonstrations qui rappeloient bien des souvenirs, tirèrent quelques larmes de ses yeux ; c'étoient les premières depuis que Louise avoit pris le voile — “ O Dieu, s'écria-t-il, en prenant *Favori* entre ses bras, est-ce encore ici un prestige ? Hé ! que t'importe, malheureux.... est-ce à toi à rejeter de consolantes chimères ? C'est peut-être un fantôme.... une ombre ! mais... morte ou vivante, je la suivrai ! „

En parlant ainsi, Felga n'avoit fait qu'un bond de la forêt dans la prairie ; il poursuivoit Nicolaïde qui s'enfuyoit vers le château, comme elle en étoit convenue avec Alexie ; & celle-ci, plus agile qu'on ne peut se le figurer, volant sur les traces de son malheu-

(1) Le monument du Sire de Treyvaux se voit encore dans l'église d'Hauterive — C'étoit un des plus puissans Seigneurs de l'Oechtland.

reux ami , le joignit à la porte , précisément au moment où la disparition de Nicolaïde commençoit à l'inquiéter —

“ Venez , lui dit-elle , Louise n'est pas loin d'ici , mais le désordre où vous êtes dans ce moment ne vous permettroit pas de vous présenter devant elle. „

Sous ce prétexte , on obtint de lui tout ce qu'on voulût — “ Que je puisse la voir seulement , s'écrioit-il , & je serai satisfait ! „ Il consentit à prendre quelque nourriture & du repos ; Wippens l'ayant conduit à l'appartement qui lui étoit destiné , il reconnût au premier instant , pour l'avoir vu autrefois à la Tour de Trêmes , le tableau dont on l'avoit décoré — “ C'est , dit-il à Wippens , c'est en tirant le rideau qui me cachoit cette peinture , que vous m'avez présenté la première image des traits qui devoient un jour se graver si profondément dans mon ame. „

“ Pauvre jeune homme ! dit l'abbé Badoux , il est heureux pour moi d'avoir pû lui procurer la vue de ce tableau. „

Pendant cette conversation , on plaça devant Felga quelques mets qu'on jugea de nature à réparer ses forces épuisées ; après un repas restaurant , un doux & profond sommeil s'empara de lui ; & *Favori* , comme s'il

eut connu les dispositions de sa maîtresse, fût se coucher aux pieds de celui à qui elle l'avoit légué — A son réveil, ce fût avec une joie indicible, que Felga retrouva le pauvre animal ; ses yeux se fixèrent aussi sur le tableau, mais ses idées sur l'apparition de la veille n'étoient pas nettes ; Wippens en rendit grace au ciel : ç'eût été un désolant emploi que celui de l'éclairer sur l'absence de Louise, s'il eut encore demandé à la voir — Pour éviter à l'avenir d'allumer une imagination qu'on devoit chercher à calmer, il fut arrêté que Nicolaïde ne se présenteroit aux yeux de Felga qu'avec un costume absolument différent de celui qui, la veille, avoit produit un si grand effet —

“ Je voudrois savoir, dit-il, en caressant *Favori*, pourquoi.... & comment cet animal se trouve ici près de moi. „

“ C'est un des dons que Louise vous a faits „ répondit Wippens —

„ M'en a-t-elle fait d'autres ? demanda encore Felga —

„ Oui, sans doute.... & je vous ai remis moi-même sa chevelure, à l'instant où elle venoit de s'en dépouiller — Mais le plus précieux de tous les dons que vous avez reçus de Louise, c'est l'aimable, la douce

Alexie.... c'est à l'amie qui lui fut si chère, qu'elle a confié votre destinée. „

„ Je me rappelle en ce moment, mais comme d'un songe, dit Felga, que cette chevelure m'a été donnée, & que je l'ai ferrée avec soin.... mais je ne fais où. „

„ Alexie vous la fera retrouver, dit Wippens, votre sort dépend absolument d'Alexie.... „

Depuis ce moment le désordre des idées de Felga est moins choquant; chaque jour il lie mieux celles qui lui sont habituelles : mais plus sa raison reprend d'empire sur lui, plus il paroît accablé de sa douleur — Le tableau de la Tour de Trêmes; *Favori*; la précieuse chevelure qu'il a recouvrée, sont pour lui une source inépuisable d'idées & de sensations : il est vrai que c'est toujours tristement qu'il paroît s'en occuper — Il s'arroge des droits sur tout ce qui appartient à Louise, sur tout ce qui lui fut cher; & l'on flatte cette manie : en conséquence, il exige de Wippens une assiduité continuelle — A l'égard d'Alexie, il se croit si bien abandonné à ses soins, il la croit tellement engagée à veiller sur sa destinée, que la moindre absence l'afflige ou l'irrite — Des nuits entières, pendant lesquelles le bon Gérard, ou l'abbé Badoux ne le quittent pas d'un instant, sont

consacrées aux plus pénibles veilles : il tombe par fois dans une rêverie sombre, & garde un silence profond — Souvent il pleure, & ce dernier genre de crise, lorsqu'il succède à la fatigue des veilles, le conduit d'ordinaire au sommeil — Un jour qu'il a succombé au besoin de ce triste repos, pendant que la Douairière de Charmey & sa bru, filent en silence auprès de lui, Alexie retient Ybalde sur ses genoux — Pour l'engager à respecter le sommeil de l'infortuné, elle lui montre du doigt le fidelle *Favori*, immobile aux pieds de son maître, & paroissant craindre de faire le plus léger mouvement — Alors la petite baisse la voix —

“ Mais ma tante, dit-elle, pourquoi Felga est-il si long-tems malade ? on a bien guéri grand-maman, ne pourroit-on guérir aussi ce bon Felga ? „

Cette question enfantine porte droit au cœur d'Alexie, & touche fortement la corde qui fait vibrer toutes les autres — Sa tête se penche sur celle d'Ybalde, un torrent de larmes amères inonde à la fois ses joues & son sein.... Ses yeux se lèvent vers le ciel, comme pour l'implorer en faveur de cet infortuné qui l'intéressa si vivement au premier abord — “ Hélas, se dit-elle, chaque jour, chaque instant m'attache d'avantage à lui ;

& ce sentiment fera mon malheur — Il fût un tems où le devoir & l'amitié lui im-
soient d'étroites bornes : maintenant le der-
nier vœu de Louise... la pitié!... O ciel! ce
fût au milieu du désordre de la nature, que
tu offris pour la première fois Felga aux
yeux d'Alexie, étoit-ce un présage du trouble
où son cœur devoit être livré un jour.... ? „

“ Console-toi, ma chère enfant, lui dit sa
mère, en l'embrassant avec tendresse; con-
sole-toi, ma douce Alexie...! Mettons notre
confiance dans le ciel, & dans *notre Dame des*
Hermites; j'irai moi-même... j'irai l'implorer
pour Felga — Elle exaucera peut-être les
vœux d'une mère... peut-être te verrai-je
heureuse avant de mourir. „

Charme de la vie, douce espérance! ta
voix consolante fait disparaître jusqu'au sen-
timent de nos maux — Que l'orgueilleux
s'avant abjure s'il veut, la confiance de l'homme
simple, mais qu'il la respecte du moins —
La touchante crédulité qui peupla les sphères
célestes de consolateurs & d'amis, m'offre un
système bien plus attrayant que l'imbécille &
froid scepticisme, ou que cette repoussante
philosophie qui nous dépouille, nous attriste,
& ne nous console jamais — Ah! s'il est vrai
que l'esprit humain soit condamné à parcourir
sans cesse les extrêmes, mon choix est fait;

& je préfère les erreurs consolantes des siècles passés, aux soi-disant lumières de celui qui, en me faisant frémir ou trembler devant les hommes, veut encore me priver des secours du ciel, ce refuge unique des malheureux —

L.



Suite des Observations adressées aux auteurs du Journal de Lausanne, par M. Clément, Vicaire du Val - d'Iliez en Vallais, & insérées dans le N^o. précédent.

Ce que nous voyons de nos jours est bien propre à rendre vraisemblable les cruautés & les massacres en tout genre qui ont souillés les annales du monde ; mais il est cependant des faits historiques, qui, soumis à la critique, paroissent porter avec eux des caractères d'invraisemblance qui occasionnent le doute & amènent la discussion ; tel est celui du fameux massacre de la légion Thébéene ou Thébaine, qui, résolue de ne point sacrifier aux idoles, souffrit le martyre dans la vallée de St. Maurice, sous les Empereurs Maximien & Dioclétien. Il est difficile de traiter ce point d'histoire avec plus d'érudition que ne le fait le savant Vicaire, dans l'intention de réfuter

plusieurs écrivains modernes , entr'autres Meyer, Dubourdieu, & Fuesli, qui révoquent ce fait en doute. M. Clément leur oppose les réponses victorieuses de MM. de l'Isle, de Schmied, de Balthasar, conseiller & trésorier de la république de Lucerne; & surtout l'ouvrage inestimable qui a pour titre (1) : *Ecclaircissemens sur le Martyre de la légion Thébaine, & sur l'époque de la persécution des Gaules, sous Dioclétien & Maximien, par P. de Rivaz.* in-8. Paris 1779 de 368 pages.

Le resserrement du local assigné à ce terrible massacre, est une des objections mises en avant par quelques critiques contre la vérité du fait. M. Bourrit, dans sa nouvelle description des Alpes, où il ne paroît pas trop ajouter foi au Martyre de St. Maurice, se sert comme les autres de cet argument, & il fournit par-là à M. Clément une observation neuve, fondée sur un fait prouvé; celui que le trajet entre *St. Maurice & Envienaz* n'a pas toujours été aussi étroit qu'il l'est devenu par la catastrophe aussi épouvantable que funeste, de la chute du mont *Jorat*, arrivée en 1562.

(1) De l'aveu de Protestans instruits & qui ont comparé toutes les pièces pour & contre le Martyre de la légion Thébaine, il n'est guère possible de mieux établir un fait historique que ne l'est celui-là dans l'ouvrage du Valaisan Rivaz, cité ici par M. Clément.

Voici ce que contiennent les chroniques de *Jaques Gauthier* & de *Mairus*, Evêque de Lau-
 fanne, sur cet événement mémorable. “ Le
 „ mont *Taurus* ou *Taurentuncins*, qu'on appelle
 „ aujourd'hui le mont *Jorat* (1), tomba cette
 „ année avec un tel fracas & désastre, que le
 „ bourg & le château, situé au pied de la
 „ montagne, furent non-seulement détruits
 „ avec leurs habitans, mais que par cette
 „ chute prodigieuse, le cours ordinaire du
 „ Rhône fut engorgé & supprimé pour quel-
 „ que tems, au point que, suivant une autre
 „ ancienne chronique, ce fleuve regorgea &
 „ remonta jusqu'à Foully.

Par les suites terribles du débordement &
 de l'inondation occasionnée par le débacle-
 ment de cette rivière, le lac de Genève, vi-
 vement agité dans un espace de quinze lieues,
 déborda si loin de tous les côtés, qu'il endom-
 magea plusieurs églises, détruisit le pont &
 les moulins de Genève, & fit périr beaucoup
 de troupeaux & d'hommes, tant dans la cam-
 pagne que dans la ville de Genève.

Selon St. Grégoire de Tours (2), trente
 Moines de l'abbaye de St. Maurice, curieux
 de fouiller dans les décombres du bourg &
 du château, ou l'on trouvoit de l'argent &

(1) Sur St. Maurice d'Agaune en Vallais.

(2) Histoire de France, Liv. IV.

du fer, y périrent tous par une nouvelle chute du mont; les masses tombées dans ces deux éboulemens doivent avoir été énormes, vu les dévastations qu'elles causèrent. Tel est le fait sur lequel le savant Vicaire fait les observations suivantes.

Ce fut en 1562 qu'arriva la chute du mont *Taurus* ou *Jorat*. M. de Rivaz, auteur de l'ouvrage ci-dessus cité, a prouvé que la légion Thébaine traversa nos Alpes & fut martyrisée dans la plaine de St. Maurice l'an 302, le 22 Septembre; donc il s'ensuit que le passage des troupes de Maximien ou de la légion Thébaine à Agaune, aujourd'hui St. Maurice, est arrivé 260 ans avant la chute du mont *Jorat*, & qu'une grande partie de cette plaine ayant été comblée par cette chute, il ne peut exister de difficulté sur l'étendue de l'espace nécessaire à cette horrible boucherie.

Peu content d'avoir renversé sous ce point de vue l'objection faite contre ce local, M. Clément va plus loin encore; & même en accordant aux incrédules que toute cette plaine n'a jamais eu plus d'étendue qu'elle n'en a aujourd'hui, il s'engage à leur prouver démonstrativement la possibilité d'y placer toute l'armée ou légion Thébaine, composée de 6600 hommes; & comme cette seconde preuve est prise du local actuel de cette contrée;

trée; nous sommes convaincu que ceux mêmes de nos lecteurs qui ne croient pas l'histoire du Martyre, liront avec plaisir la description du théâtre que lui ont assigné les anciens auteurs.

Par les dimensions de ce terrain, prises exactement sur les lieux le 1 Septembre 1794, la plaine de *Verollen* ou *Verollai*, au nord de laquelle est située la chapelle de St. Maurice, a 1500 pieds de longueur du nord au midi, & 900 pieds de largeur du levant au couchant; données plutôt trop foibles que trop fortes, mais dont il résulte que la plaine a au moins 14,50,000 pieds quarrés en surface. Avec le terrain adjacent, on peut aisément former un quarré long, soit en tirant du côté du Rhône, soit en continuant jusqu'à la montée de Mex; tout ce terrain forme une plaine; de la chapelle au midi on a une longueur de 3000 pieds & plus; du couchant au levant, on a du pied de la montagne de Mex, jusqu'au bord du Rhône, une longueur d'environ 2000 pieds: la surface de ce quarré long, est donc au moins de six millions de pieds quarrés.

Malgré les ruines que le tems a causé à cet espace, malgré les séparations, murs & fossés, exigés par le partage qu'on en a fait, il peut passer (même aujourd'hui) pour un

plaine partout praticable, & plus que suffisante pour y placer, ou faire camper une armée de 6000 hommes, en donnant à chacun 100 pieds en quarré, c'est-à-dire, autant d'espace qu'il y en a dans une chambre de 10 pieds de long, sur autant de large.

Quittant la plaine fameuse qu'il vient de parcourir, M. Clément suit M. Meyer au pont de St. Maurice, que ce voyageur trouve beaucoup plus beau que l'histoire du Martyre; & sa reconnoissance envers les Romains auxquels il attribue ce monument (qu'ils n'ont point élevé) est si grande, qu'il consent par ce motif à pardonner l'affreux massacre aux Empereurs *Maximin* & *Décus*, qui ne l'ont point ordonné. Ne se bornant pas à insinuer ces erreurs de M. Meyer, M. Clément les redresse directement, & nous apprend que toutes les archives du Vallais se réunissent à prouver que ce pont fut construit par les ordres & les soins de *Jod e* ou *Jule de Sillinen*, qui gouverna le diocèse du Vallais, depuis 1482 à 1456 M. Bourrit & d'autres voyageurs ont commis la même erreur que M. Meyer, quoiqu'il soit incontestable que les Romains n'ont pas dominé dans la Suisse depuis cet Evêque, & qu'il soit dit dans le *Gallia Christiana* (1), qu'il fit construire à St.

(1) Tom. 12, fol. Cologne 1750. 1751.

Maurice sur le Rhône & près du château, le magnifique pont de pierre qui sépare l'Etat de Berne du Vallais, & au-dessus duquel se trouve une chapelle dédiée à St. Théodule, placée actuellement sur les Etats de Berne, mais qui alors étoit construite sur le Vallais même, puisque Bex & tout le gouvernement d'Aigle étoit du diocèse de Sion.

En terminant ici ses observations, M. Clément désire qu'elles produisent l'effet de rendre plus fidelles, plus circonspects, moins partiels & plus honnêtes, ceux qui parleront à l'avenir d'un pays dans lequel, malgré sa petite étendue, on a tant accueillis les étrangers, forcés dans ces tems malheureux d'y chercher un refuge; & il exhorte les voyageurs qui veulent faire imprimer leurs relations, à se donner plus de peine pour s'instruire à fond des choses qu'ils avancent, & pour cela à ne pas parcourir à la hâte & superficiellement les pays dont ils veulent parler, à se défier des préjugés, & à ne pas se livrer à l'attrait d'une critique maligne; enfin, à prendre les notices des personnes les plus instruites, les plus sensées de chaque pays, & non les renégemens des cabaretiers ou du peuple.



HISTOIRE

*De la conjuration de Grenus & de Soulavie contre
Geneve, & des détails interessans sur la révo-
lution qui vient de s'opérer dans notre République.*

Nous ne recevons qu'à présent cette production publiée depuis quelque tems, & qui forme le troisieme volume d'un ouvrage annoncé par un Prospectus, signé Desonnaz, qu'on nous envoya à la fin d'Octobre 1794, pour être inséré dans notre N°. de Novembre, où il parut en effet, parce que nous crumes qu'un livre qui avoit pour titre, ouvrage intéressant sur les manœuvres de Soulavie & de Grenus, & dans lequel ces deux conspirateurs de la tranquillité Helvétique étoient démasqués & leurs intrigues dévoilées, pouvoit être de quelque intérêt. Les deux premiers volumes contenant la correspondance de Grenus & de Desonnaz, avec des détail's curieux pour les Lecteurs qui aiment à connoître les ressorts secrets des événemens politiques, étoient alors déjà publiés & prouvent que les plus misérables individus peuvent devenir dangereux dans des tems de trouble.

Le troisième volume qu'on vient de nous envoyer n'a aucun mérite littéraire ; il est mal écrit, plein d'incohérence, de phrases parasites, de faits insignifiants ; mais sous un autre aspect il peut être utile de le faire connoître : on y verra la quintessence des abominables principes qui ont causé les maux & la ruine de Genève, ainsi que le plan formé pour répandre ces maux jusqu'à nous.

Voici comme l'auteur qui a signé le Prospectus nous raconte la scène qui se passa, lorsqu'un Magistrat vertueux & pur, un père de famille exemplaire, un Genevois transporté d'amour pour sa patrie, fut transporté au tribunal sanguinaire. (Page 143).

„ Le premier qui fut appelé à donner son
 „ opinion & à voter sur Naville, dit une
 „ grande *vérité*, *vérité* dont on lui fit un
 „ crime, & dont je lui tiens compte ; ma *con-*
 „ *science*, dit Nal, *auroit besoin d'être encore éclai-*
 „ *rée* ; elle me dit que Naville ne mérite pas la
 „ mort — Mais puisqu'enfin il faut avoir deux
 „ consciences, je le condamne à la mort.

„ Lorsque mon nom sortit de l'Urne,
 „ treize voix avoient déjà prononcé la mort,
 „ il n'en falloit plus qu'une pour qu'il y fût
 „ condamné ; “ *Naville est un aristocrate* ”, dis-
 je en opinant, “ mais il ne se rendit jamais

„ personnellement coupable envers le peu-
 „ ple ; cependant quoique je ne pense pas
 „ qu'il merite une peine capitale , comme
 „ *je veux sauver mon pays , je le condamne à la*
 „ *mort* ”.

Nous croirions manquer à nos Lecteurs ,
 quels qu'ils puissent être , en ajoutant la
 moindre reflexion à ces abominables aveux ,
 L'auteur raconte (pages 125 , 126) qu'il fut
 envoyé , — (sans nous dire par qui , ni
 si ses chefs avoient la double conscience ,
 ou la double autorité ; ni en vertu de quelle
 loi , ni la forme du mandat , ni pourquoi on
 préparoit ainsi la crise qui parut forcer en-
 suite les assassinats judiciaires) “ je fus en-
 „ voyé , *dit-il* , avec un détachement au vil-
 „ lage de Chefne , pour mettre en arresta-
 „ tion plusieurs Citoyens , entr'autres le mi-
 „ nistre du lieu qui s'étoit permis dans plu-
 „ sieurs de ses sermons de condamner les
 „ principes adoptés.

“ *Tu fais , mon ami , quelle est ma sensibilité ;*
 „ *lis , & juge dans quel état pénible je me*
 „ *trouvai* ”.

“ Arrivé à Chefne , je me rendis avec qua-
 „ tre Citoyens (1) à la maison où on m'avoit

(1) Ce mot Citoyens nous paroît une faute d'im-
 pression , c'est sans doute satellites qui doit le rempla-

„ dit que je trouverois le ministre du lieu.
 „ C'étoit à la tombée de la nuit; je trouve
 „ une demi-douzaine de Citoyennes qui res-
 „ piroient le frais devant la maison. L'aspect
 „ d'hommes armes les épouvante; elles se
 „ lèvent, jettent des cris, repandent des
 „ larmes, & me demandent avec empresse-
 „ ment — Quel est le sujet qui vous amène ?
 „ Je leur fais part de l'ordre que j'avois d'ar-
 „ rêter le Citoyen Guventin: celle à qui je
 „ parlois étoit sa fille; elle se jette à mes
 „ pieds & ne peut que répandre des lar-
 „ mes. — Oh mon ami, quelle position pour
 „ moi ! — J'invite les Citoyens qui m'accom-
 „ pagnent à se retirer, & seul je me retire
 „ dans la maison du Citoyen Guventin; —
 „ les larmes de sa fille, ses cris, les prières
 „ de son fils, me firent un instant balancer....
 „ Je me retirai au jardin, là je répandis un
 „ torrent de larmes. Quoi, m'écriai-je, est-ce
 „ bien moi qui trouble le repos de cette heu-
 „ reuse famille ! „

cer; car quatre ou cinq hommes armés de baïonnettes, qui vont enlever dans leur maison ceux que nulle autorité légitime n'a désigné, ne sont pas des Citoyens, mais des satellites : le Citoyen est celui qui, tranquille au sein de sa famille, respecte les propriétés, & n'agit lorsqu'il le doit qu'en vertu des loix & de l'autorité légitime.

L'auteur raconte ensuite qu'il emmena sa victime, que chemin faisant, il entra en discussion avec elle, & que pendant toute la route (qui de Chêne à Genève peut être de demi-heure) il chercha à faire oublier au Citoyen Guventin qu'il étoit son prisonnier. La sensibilité que l'auteur s'attribue ici avoit été réveillée d'une manière plus vigoureuse dans une autre occasion; il fut maltraité par quelqu'uns de ses frères & amis qui doutoient de son civisme, à cause de ses relations soutenues avec Grenus & Soulavie; il fut même en quelque danger, à ce qu'il nous dit, & il comprit alors ce que tout homme qui se mêle de révolution devoit savoir avant de commencer; il tient même à ce sujet un langage sensé. —

“ Je ne puis, dit-il, m'empêcher de faire
 „ une réflexion sur ce qui précède, c'est que
 „ le peuple est facile à tromper, & que dans
 „ ses erreurs il se livre à de dangereux
 „ excès — Ainsi ceux qui ont l'art de
 „ l'émouvoir, ceux qui, par la confiance qui
 „ leur est accordée, peuvent le mettre en
 „ mouvement, lorsqu'ils l'agitent, sans être
 „ fûrs de pouvoir le diriger, font-ils res-
 „ ponsables des excès funestes auxquels il
 „ peut se livrer : *quoiqu'on en dise*, le peuple
 „ a besoin d'être dirigé; il le fera toujours,

„ même sans croire l'être : heureux celui
 „ dont les conducteurs sont des hommes
 „ purs, qui n'ont pas de vengeances parti-
 „ culières à exercer, & qui ne le font pas
 „ servir d'instrumens à leurs vues perfides &
 „ ambitieuses ! — „

Ce fut sans doute pour trouver ces *hommes purs*, que le Citoyen Desonnaz, membre d'une société composée de plusieurs Suisses (1), Savoisiens, Genevois, leur proposa, à ce qu'il nous dit, “ le plan d'une république
 „ des *Allobroges*, qui auroit compris le Vallais,
 „ Genève & le Pays-de-Vaud. Cette idée
 „ fût applaudie, & notre société, dès cette
 „ époque, s'appella société des *Allobroges*.
 „ Dumouriez, alors ministre des affaires
 „ étrangères (2), parut approuver nos vues,
 „ & nous fit espérer qu'il les seconderoit. —
 „ Le Brun parvint au ministère, où il fut
 „ élevé par Brissot : nous eûmes avec lui
 „ plusieurs conférences ; nous lui fîmes part
 „ de notre plan de république des *Allobroges* ;
 „ il parut l'adopter, & il promit de lui être
 „ favorable. „

Un jeune Suisse, nommé Buffigny, mem-

(1) Le Citoyen Desonnaz est lui-même originaire d'Avenche ou du voisinage.

(2) Vers la fin de 1791.

bre de cette société, donna le plan pour la levée de la légion des *Allobroges*.

“ La journée à jamais mémorable du 10
„ Août arriva, & Le Brun, à qui j'avois dit
„ plusieurs fois que si les Suisses n'étoient
„ pas licenciés, ils occasioneroient quelques
„ scènes sanglantes, me pria d'écrire quelque
„ chose sur cette journée, ce que je fis dans
„ un petit écrit que le ministre fit imprimer
„ & répandre.

„ L'armée des Alpes venoit d'entrer en
„ Savoye 3), & déjà elle étoit aux portes
„ de Genève: Le Brun me fit espérer alors
„ que mes vœux pour la république des
„ *Allobroges*, ne tarderoient pas à être
„ remplis. „

Nous terminons ici l'extrait de cet ouvrage. Suivant ce récit, il n'auroit pas tenu au Citoyen Desfonnaz de nous faire jouir du bienfait de trois ou quatre révolutions de Genève; de nous la donner pour capitale, & de nous faire quitter le beau nom Suisses, pour celui d'*Allobroges*.

(3) En 1792.



L I V R E S N O U V E A U X.

Réflexions sur la paix, adressées à M. Pitt & aux Français, 1795. 67 pages in-8.

DES observations sur la force actuelle de la France, sur la conduite tenue par les Puissances, sur les avantages de la paix pour l'Europe, voilà les objets dont s'occupe l'auteur anonyme, dans la première partie de son ouvrage, divisée en trois chapitres : dans la seconde il examine si la France doit désirer le paix. Il est difficile de discuter des matières plus intéressantes, & de les discuter avec plus d'esprit & d'imagination ; & malgré le vernis constitutionnel des principes de l'auteur, toute ame honnête ne peut que désirer avec lui qu'une paix solide ramène le calme dont l'Europe éprouve un si pressant besoin.

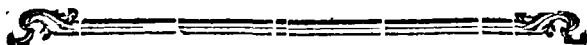
Le style de cette production annonce une plume exercée à manier les phrases nouvelles, introduites par la révolution : elle a tellement changé les idées, qu'elle a dû naturellement influer sur le langage ; & nous croyons qu'avant elle, on n'auroit pas trop compris ce que c'est qu'une inspiration raisonnée, & quelques autres phrases semblables, semées

dans le cours de cette brochure. — Comme nous apprenons à ce moment, que leur intelligibilité provient des fautes typographiques accumulées qui s'y trouvent, nous ne doutons pas qu'après les corrections qu'on y fera sans doute, les idées de l'auteur se présenteront avec plus de clarté.



A V I S.

MR. Tiffot, fâché de voir paroître successivement de nouvelles éditions de plusieurs de ses ouvrages, surtout de l'Avis au Peuple, toujours annoncées comme revues, corrigées, augmentées par l'Auteur, quoique depuis vingt & un ans il n'en ait revu aucune, s'est déterminé à en publier une qui sera en effet corrigée, changée, augmentée. Il est occupé dans ce moment de la révision de l'Avis au Peuple, & ne néglige rien de tout ce qu'il croit pouvoir le rendre utile. Les autres ouvrages seront revus avec le même soin. Il publiera en même tems les chapitres du Traité des maux de nerfs qui n'ont pas encore paru; &, si sa santé & ses occupations le lui permettent, il y joindra les leçons de médecine-pratique qu'il a fait à Pavie; en commençant par celles sur les maladies des enfans & l'étiologie; ayant obtenu pour le tout un privilège de LL. EE.



P R O S P E C T U S

D'un nouveau Battoir à Bled.

LE premier comme le plus doux des plaisirs que puisse goûter l'homme sensible , est sans doute celui d'être utile à ses semblables ; & dans le nombre , quelle classe plus intéressante que celle de l'Agriculteur , que les arts semblent avoir abandonné à sa propre industrie , lorsqu'ils auroient pu lui prêter tant de secours ! Tel a été mon but & mon espérance , en m'occupant de l'invention d'un nouveau Battoir à bled , que je présente aujourd'hui au public , par le moyen duquel on pourra en même tems dépiquer , cibler & vanner le Grain.

Ce Battoir , de quatorze pieds de longueur , sur neuf de large & sept de hauteur , mis en action par un cheval , & servi par deux hommes , fera la même quantité d'ouvrage , que peuvent faire dix à douze batteurs en grange : étant armé de quatorze fléaux , qui ont dans leur mouvement la même vélocité , & plus de force que ceux des batteurs ordinaires.

Cette machine est construite de manière à pouvoir non-seulement se placer sous un hangard , dans une grange , mais même elle peut être transportée au milieu d'une cour ou d'un champ , & y être employée les jours de beau temps.

On ne donnera point ici un plus long détail de cette machine, pour laquelle l'inventeur propose la souscription ci-dessous énoncée, en forme de loterie ; afin de se procurer par ce moyen les avances nécessaires pour sa construction, & se mettre à même de livrer au public cette découverte rurale.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Cent Souscripteurs déposeront chacun un louis d'or & six livres de France, au Bureau de MM. LOUIS PORTA & COMP^e., banquiers à Lausanne ; chez qui les cent louis resteront en dépôt jusqu'à l'entière exécution & parfaite réussite dudit Battoir, & où on leur délivrera une carte numérotée & signée. Les six livres en sus du louis, déposées par chaque Souscripteur, faisant la somme de L. 400 de Suisse, seront employées aux fraix de la construction de la machine, dans les dimensions ci-dessus dites, que l'inventeur se charge de faire exécuter sous sa direction, par l'ouvrier qu'on lui indiquera.

Si, contre toute attente & toute probabilité, le Battoir une fois construit en grand, ne réussissoit pas, chaque Souscripteur retireroit son louis d'or, d'après l'avis qui lui en seroit donné par la voie du Journal de Lausanne, & la feuille d'Avis de cette ville ; & dans ce cas, la machine sera démontée, & les bois, cribles & rouages, vendus au profit des Souscripteurs ; de sorte qu'il n'en

couteroit même alors à chacun , que deux ou trois livres , pour effayer & tenter une expérience , qui , dans le cas de réussite , offre une machine d'un avantage infini dans l'économie rurale.

Mais si au contraire la machine réussit , comme on peut le présumer par l'inspection & le jeu du modèle qui est exécuté en petit , & que chaque Souscripteur pourra examiner chez l'auteur , logé chez Mme. la veuve Corboz , rue du Pont , à Lausanne ; alors le Battoir construit en grand & dont l'utilité aura été constatée par deux Commissaires , nommés à cet effet par les Souscripteurs ; sera tiré au fort entre les cent Souscripteurs , comme un effet leur appartenant. Après cette opération , les cent louis d'or seront remis à l'Inventeur pour prix de cette heureuse découverte rurale , sur un certificat des deux Commissaires qui auront constaté l'utilité de la machine ; & celui qui l'aura gagnée sera seulement tenu de la laisser en dépôt environ un an , au Château de Lausanne ; afin que chacun des Souscripteurs , puisse s'en approprier le plan & dimensions nécessaires à son exécution.

On croit devoir prévenir ici , combien il seroit intéressant que la Souscription fut remplie avant le premier Mai ; afin que l'auteur eut le temps suffisant pour faire construire le dit Battoir en grand , & en présenter l'expérience à la récolte prochaine.

Nous LOUIS DE BUREN , Colonel , Baillif de Lausanne ; ayant examiné le modèle en petit du

Battoir à blé, désigné dans le Prospectus ci-dessus; il Nous a paru que cette machine, exécutée en grand, devoit remplir sûrement l'effet que l'Inventeur y attribue, & qu'il sera très-utile au Public de s'en servir. C'est pourquoi Nous permettons que l'auteur de ce Prospectus le fasse publier par la voie de l'impression, & fasse remplir la Souscription qu'il propose, à laquelle Nous contribuerons Nous même, comme étant persuadé des avantages que l'économie rurale pourra se procurer en faisant usage de cette machine, dont Nous recommandons l'Inventeur à tous les Agriculteurs qui seroient disposés à en faire l'essai. Les cent billets de souscription seront imprimés, numérotés, & signés par MM. PORTA & COMPAGNIE.

Donné au Château de Lausanne, ce 9 Mars 1795.

(L. S.)



FAIT EXTRAORDINAIRE.

Génie mathématique d'un Nègre.

L'OBSERVATION des inégalités établies par la nature, est surtout intéressante dans un moment où les hommes, forçant ses loix & ses barrières, veulent une égalité parfaite entre tous les mortels.

A quatre lieues d'Alexandrie, dans la Virginie,

ginie, vit un nègre, nommé Thomas Fuller, âgé de soixante-dix ans, né Africain, esclave de M. Coxe, & qui ne fait ni lire ni écrire, mais doué d'un talent si supérieur pour le calcul, que les problèmes les plus difficiles ne lui content ni tems ni examen à résoudre.

Deux voyageurs Pensilvaniens, Guillaume Hactborne & Samuel Coates, hommes distingués l'un & l'autre par leur mérite, ayant entendu parler des talents de Fuller, furent curieux, se trouvant près du lieu qu'il habitoit, de juger par eux-mêmes du degré de croyance que méritoit la grande réputation qu'il s'étoit acquise, & l'ayant fait appeler, leur première question fut, combien de secondes se trouvoient dans l'espace de six mois? Il répondit en moins de deux minutes qu'il y en avoit 47,304,000.

Combien un homme qui avoit vécu soixante-dix ans, dix-sept jours, douze heures avoit passé de secondes? Fuller, au bout d'une minute & demi fixa la somme à 2,210,300,800. Un des deux étrangers qui calculoit avec la plume, lui dit qu'il se trompoit, & que son resultat à lui ne montoit pas aussi haut. Gage, Sir, répondit précipitamment le vieux negre, que vous avez oublié de compter les années biffextiles. On refit le calcul en les ajoutant, & il se trouva juste avec celui de Fuller.

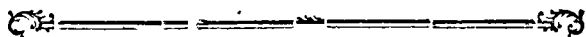
Encouragé par ces essais, ces Messieurs lui proposèrent encore des calculs bien plus compliqués, il y satisfit d'une manière à surpasser de beaucoup tout ce qu'on en avoit dit.

Leur curiosité changeant alors de nature, ils l'interrogèrent sur l'origine de son talent, & il leur répondit qu'il avoit commencé par compter dix, & qu'il s'étoit cru un savant lorsque progressivement il étoit arrivé jusqu'à cent. Encouragé par ce chef-d'œuvre, il s'étoit essayé à compter les poils de la queue d'une vache, qui montoient à 2872, puis il compta grains par grains une mesure de froment & une mesure de graines de lin. Enfin, il en vint à calculer combien de tuiles il faudroit pour couvrir une maison d'une certaine grandeur; combien de grains de semence on emploieroit pour telle ou telle étendue de terrain; & ces exercices avoient tel emment développé ses dispositions naturelles, qu'il étoit de la plus saine utilité à sa maîtresse.

Ses exercices & toute sa figure annonçoient une infinité de choses qu'il se payoit au i que sa méoie l'habitoit: toute sa vie s'étoit passée à travailler dans cette plantation: il avoit toujours été fort modéré dans l'usage des liquors: il parloit avec confiance de sa science & avec gratitude & sentiment de ce qu'elle n'avoit jamais

voulu le vendre, quoique pour son talent il se fut offert beaucoup d'acheteurs. M. Coates ayant observé après le récit de Fuller, qu'il étoit bien dommage qu'avec de telles dispositions il n'eût pas eu une éducation plus soignée — Non, non Massa, répondit le nègre, point étudier, car beaucoup sont devenus des foux par la science.

Extrait des papiers anglais.



Evacuation du Pays conquis.

DÉTAILS du siège de Valenciennes pendant la campagne de 1794, avec quelques remarques sur l'organisation actuelle des armées françaises, par un témoin oculaire, 1795. Se trouve à Lausanne chez MM. Durand & Ravanel.

L'auteur de cette brochure, en remplissant ce qu'annonce son titre, a sagement évité toute dissertation politique, & c'est un mérite bien rare actuellement.



*V E R S à Mad. V****.*

CHACQUE instant i i voit éclore
Les fruits de vos soins bienfaisans;
Un de vos dons me charme encore

Qu'un autre vient ravir mes sens :
 Cessez de m'obliger , ou je cesse d'écrire ,
 Mon esprit ne peut y suffire :
 Pour rendre à vos bienfaits , le tribut mérité ,
 Il faudroit qu'Apollon me fit rimer sans peine ,
 Et qu'un bon vers ne coutât à ma veine
 Que ce qu'un don coute à votre bonté.
 Par M. D. V.

LE CURÉ MORAVIEN.

Conte.

ESSAYONS de montrer comment ,
 Au sein d'un péril éminent ,
 La présence d'esprit est bonne & salutaire ;
 Ceci n'est point un conte de grand mère ;
 J'ai connu l'homme à qui l'aventure arriva.
 Frédéric guerroyoit contre l'aigle d'Autriche ,
 Pour ce pays si fertile & si riche ,
 Théâtre de sa gloire & que sa main sauva :
 Il ne prenoit ni ville ni village ,
 Qu'il n'exigeât serment de vasselage
 De tous les notables du lieu ;
 L'enfreindre n'étoit pas un jeu :
 Et convaincu de telle félonie
 L'infortuné pouvoit s'arranger avec Dieu ,
 Bien sûr d'en être pour sa vie.
 Certain Curé morave , en dépit du serment ,
 Servoit la puissance ennemie ;
 On le guétoit , on le surprend
 En plein delit , & Frédéric ordonne
 Qu'on s'assure de sa personne ,
 Et qu'en sa tente il lui soit amené
 Bien & duement accompagné.

On fait qu'aux qualités sublimes
Qui distinguent les rois & font les conquérans ,
Frédéric unissoit d'agréables talens ,
 Qu'il s'exerçoit dans l'art des rimes ,
 Qu'aux beaux esprits il prêtoit le collet ,
 Que sur la flûte , émule de Blavet ,
Il faisoit admirer sa douce mélodie.
 Il se livroit à ce delassement
 Et jouoit une œuvre choisie ,
 Dans le même moment
 Qu'arriva le prêtre Sarmate ;
Le roi d'abord lui lance un regard foudroyant ,
 Et puis achève sa sonate.
La musique finie & la flûte en repos ,
 Frédéric alloit en deux mots
 Prononcer l'affreuse sentence
 Et d'un signe armer les bourreaux ,
Quand d'un air ingenu , mais rempli d'assurance ,
 Le malheureux le prévient & s'avance.....
 Ah ! sire , je suis enchanté
 Du morceau que je viens d'entendre.
Je m'y connois , & *Tiïss* , en tous lieux si vanté ,
 Mieux que vous ne sauroit le rendre ;
 Quels doigts ! quels sons ! si votre majesté
 Vouloit me le jouer encore !
En pareil cas , fut-on un matamore ,
 On ne pourroit garder sa dignité ;
D'ailleurs par la clemence un monarque s'honore ,
Il ne voit point ici l'élan d'un effronté ,
 Sous les dehors de la témérité ,
 C'est un pardon que la foiblesse implore ;
 Frédéric donc fourit avec bonté ,
A ce trait de finesse & d'intrépidité ;
 Il fait plus , il reprend sa flûte ,

Et de bonne grace exécute
 Le morceau chéri du Curé,
 Que ce premier succès a bientôt rassuré ;
 Puis il lui dit, moins en roi qu'en bon père,
 Ami, d'une fâcheuse affaire,
 Ton bon esprit te sauve en ce moment,
 Que la leçon te serve & te rende prudent,
 Deviens digne de mon estime,
 Par plus d'obéissance aux loix,
 Et souviens-toi qu'un pareil crime
 Ne se pardonne pas deux fois.

Par M. D. V.

LES HERMITES DU PÉROU.

Fable.

Au pays des Incas vivoient deux Solitaires,
 De leurs sermens esclaves volontaires ;
 Au culte du soleil ils consacroient leurs jours :
 L'un suivoit l'astre dans son cours !
 N'en détournant jamais la vue,
 Et par cette cour assidue
 Croyoit lui prouver dignement,
 Et son zèle & son dévouement ;
 L'autre passoit sa vie à l'ombre,
 Indigne, disoit-il, de contempler son Dieu,
 Ne laissant pénétrer dans sa caverne sombre,
 Ni les rayons du jour, ni la clarté du feu.
 En rendant au soleil un si contraire hommage,
 Chacun de ces dévôts, des yeux perdit l'usage.

Une importante vérité
 S'enveloppe sous cet emblème,
 C'est qu'en servant l'Être-Suprême,

On s'aveugle souvent soi-même,
Ou par scrupule ou par témérité.

Par M. D. V.

*Bouts-rimés, dont les mots se trouvent dans le
Journal de Mars.*

Un accord ——— Sinallagmatique
Lioit Mars & Vénus. Vulcain au pied ——— fourchu
Voulut faire contre eux valoir sa ——— pragmatique;
Les Dieux rirent au nez de cet époux ——— crochu.

Cette histoire ——— hiéroglyphique,
Apprend à tout mari fourchu, crochu ——— ventru
A voir son horoscope écrit dans l' ——— écliptique.
S'il est sage, il en rit & n'est pas moins ——— dodu.

Dans la machine ——— pneumatique
Enferma-t-il sa belle, il s'en verrait ——— berné;
S'il n'oppose à son fort une ame ——— flegma tique,
Mieux vaudroit mille fois pour lui qu'il fut mor né.
Les cœurs sont tous soumis aux loix de l' hydrau que
Ils cherchent leur niveau; mille auteurs ont ueuglé
Pour prouver le contraire, Orgon ——— apoplectique
Met les graces en fuite & justifie ——— Eglé.

E N I G M E.

JE suis une Dame étrangère,
Je fers l'intérêt, le plaisir:
J'en roug's pourtant d'ordinaire;
Car quoique femme on peut rougir,
Mais admirez mon caractère,
Caractere rare en effet,
Je suis la dupe du mystère,
Et je brûle pour le secret.

 L O G O G R I P H E.

MÉLANGE trop confus, peut-être,
De lueur & d'obscurité,
L'oisivete me donna l'être,
Et je vis de l'oisiveté.

Pour savoir qui je suis, épargne un soin extrême;
Cher lecteur, tu me tiens, tu me vois, c'est moi-même:
Dérange mes dix pieds, d'abord tu trouveras,
Ce qui porte un heros au milieu des combats;
Deux fleuves renommés; un produit de la terre;
Une belle qui plût au maître du tonnerre;
Un instrument chéri du plus savant des dieux;
Un oiseau babillard; un fruit délicieux;
De la mort des martyrs un instrument funeste;
Ce que mon pauvre auteur doit fuir comme la peste;
Ce qui de ses pareils fixe l'ambition,
Et dont le fort jaloux prive encore son menton;
Un monstre fabuleux, vorace, carnivore;
Ce qui compte le temps par un airain sonore;
Un mortel qu'on élève au souverain pouvoir,
Et ce qui nous contient dans un juste devoir.

Par un jeune Capucin.

C H A R A D E.

L'Alphabet, cher lecteur, t'apprendra mon premier,
La musique à son tour t'apprendra mon dernier;
Mais ton cœur doit t'apprendre mon entier.

*Explication de l'Enigme, du Logogriphe, & de
la Charade du N^o. precedent.*

Le mot de l'Enigme est *maison*; celui du Logogri le
est *chapeau*, où l'on trouve *cha*, *pacha*, *cape*,
ache, *cap*, *eau*, *peau*, celui de la Charade est *faune*.



L' H É R O I S M E I N N É,

A N E C D O T E H I S T O R I Q U E.

LES grands malheurs & les grands crimes mettent toujours en évidence les grands caractères & les grandes vertus.

Cette vérité, prouvée par l'histoire, nous a fait desirer depuis l'instant où l'humanité paroît vouloir se dégrader à force de forfait, qu'on s'occupât à rassembler les traits de vertus en tout genre qu'ont occasionnés dans tous les partis & dans toutes les classes tant de crimes accumulés. Qu'il fût consolant, ce recueil, & quelle délicieuse jouissance pour nous de le communiquer à nos Lecteurs, en invitant ceux qui feroient à même d'y fournir quelques anecdotes, à nous les faire passer ! Nous donnerons aujourd'hui celle que l'on vient de nous envoyer en nous en certifiant l'authenticité.

La jeune Civeton, de Thiers en Auvergne, fille d'un Coutelier, âgée de dix-sept ans, & dans l'état de domesticité, fixa l'attention de deux agens des désorganisateurs de la France, chefs d'une conspiration contre M

de Prescy, général de l'armée Lyonnaise ; séduits par l'imprévoyante ingénuité, l'apparente légèreté & la réelle pénurie de cette jeune personne, ils se persuaderent qu'elle se chargeroit de plonger leur poignard.

Ces fléaux de toute moralité attirèrent notre héroïne dans leur caverne, vers la fin du mois d'Août 1793.

Comment fais-tu pour vivre, lui demandèrent-ils ? — Hélas ! Messieurs, je partage le pain qui reste à ma maîtresse — Veux-tu devenir riche ? — A quoi serviroit de le desirer ? — Ta fortune est faite, si tu veux concourir à notre projet. Prend d'abord ces vingt-cinq louis ; & quand tu auras consommé l'opération, nous te compterons trente mille livres. — Oh ! quelle somme... de quoi s'agit-il donc ? — De nous débarrasser de Prescy — Assassiner le général ? — Mais comment faire ? il est si bien gardé — Pas si bien que tu l'imagines — Ignores-tu que les femmes entrent avec toute facilité à l'Hôtel de-Ville où il est logé ? . . . Nous te certifions qu'il est toujours sans défiance ; tu pourras l'approcher aisément ; tu le perceras de ce poignard : comme il reste seul assez souvent, personne ne s'en appercevra. Vas, & dès l'instant que tu rapporteras notre poignard teint de son sang, nous rem-

plirons tes poches d'or, nous te ferons passer au camp de Montessui; Dubois - Crancé te fera conduire où il te plaira, & ta fortune sera faite par un grand service à la République. Consens-tu? — Eh! oui, mais cela me paroît bien difficile — Non; prend d'abord ces vingt-cinq louis, & du courage — Ce n'est pas le courage qui me manque, vous en jugerez; je veux examiner les moyens, & si je vois jour à la réussite, je vous en ferai part & prendrai vos vingt-cinq louis — Eh bien soit, & grand secret! — Oh! soyez tranquille; je sens combien le secret est important. L'honnête Civeton fortit avec d'autant plus de vivacité de cet antre infernal, qu'elle ne pouvoit plus concentrer l'horreur de cette infâme proposition. Pressée par le besoin de dégonfler son cœur, elle se précipite au quartier général, s'introduit dans les bureaux, & demande à celui qu'elle juge en être le chef, qu'il la fasse parler à Monsieur de Prescy, auquel elle a des choses importantes à dire. . . . Sa mise, son âge, paralysent l'empressement, électrifient les plaisanteries : on la badine, on la balotte — Eh! que veux-tu? Qu'as-tu à dire au général? — J'ai un avis très essentiel à lui donner — Essentiel! — Oui; en secret? — Oui, oui, en secret — Tout ce

que vous me direz est inutile , je n'en démordrai pas — Après mille agaceries , l'un des Aides-de-Camp , subjugué par son opiniâtreté , accède enfin à son desir , & l'introduit dans le cabinet de M. de Prescy — Faites fermer votre porte , mon général ; vous êtes notre pere , vous êtes notre tout. Je vous aime autant que tous les bons Français ; & l'on m'envoie ici pour vous assassiner. Vous concevez bien que je ne fîs pas capable de cette infamie ; je l'ai promis cependant , afin de vous mettre en garde contre ce danger , & pour anéantir cet horrible complot , en faisant rouer les deux scélérats qui m'ont confié l'exécution de ce parricide ; je les reconnoitrois parfaitement : ils doivent être dans cet instant à la Loge-du-Change ; c'est-là qu'ils m'ont donné rendez-vous — Comment t'appelles-tu ? — Cive-ton , mon général — Je te remercie , ma bonne amie , & la grace que je te demande , c'est de ne faire part de ceci à personne , absolument personne — Je vous le promets , général : promettez-moi de meme de purger notre ville de mes suborneurs ; ces coquins trouveroient sans doute , au moins dans leur bande , des monstres qui s'acquitteroient trop bien de la commission — Vas , sois tranquille ; je saurai bien me ga-

rantir.... Tiens , voilà une petite récompense. — Vous m'humiliez , je n'en veux point. Le bonheur de vous conserver est mon désir ; le supplice de ces deux monstres fera ma récompense. Je vous en supplie , ne les manquez pas. — Ma chere Civeton , j'entrevois trop de dangers dans la publicité de ce complot. Rapporte - t - en à moi , ma petite , je te le répète , la plus grande discrétion. Ta vertu me pénètre ; j'en conserverai toujours le souvenir ; vas. vas , & si jamais tu as besoin de quelque chose , viens à moi avec confiance ; je ferai dans toutes les occasions tout ce qui dépendra de moi pour t'obliger — Je vous remercie , mon général , mais je ne suis pas contente.

La pauvre Civeton sortit de ce combat de la clémence avec la justice , en emportant presque autant d'inquiétude qu'elle en avoit eu en entrant chez le général. Elle court à la Commission départementale , demande à parler au président , leur fait sa dénonciation. Elle est traitée d'extravagante — Eh ! Messieurs , ce que je vous dis est très-positif : mettez-moi en arrestation , si je ne le prouve pas ; traitez - moi comme une calomniatrice ; faites-moi punir — Les Commissaires ébranlés par son héroïque assurance , suivent ses indications , font arrêter les deux

amis de Dubois Crancé : l'un étoit Basson , administrateur du district de la campagne , l'autre Mtre. Horloger. Traduit dans un Comité, la présence de la vertueuse Civeton les fit pâlir — Voyez comme ils se troublent, suis-je une extravagante? — Eh! Messieurs, s'écrie au premier interrogât cette fille étonnante, ce n'est pas ainsi : il faut les interroger séparément. Aussitôt le Comité sentit l'importance de ce conseil. Interrogé l'un après l'autre, recollés l'un avec l'autre, confrontés avec leur accusatrice, la conviction fut bientôt acquise. Les scélérats avouèrent tout; la sentence fut aussitôt rédigée : elle portoit que ces deux assassins seroient fusillés dans les 24 heures, sur la place des Terreaux.

La connoissance de la procédure du jugement fit gémir Mr. de Prescy sur le sort de ces malheureux; il pria instamment les juges de commuer la peine de mort : devoient-ils accéder à ses vœux?

Instruit le lendemain que les deux suppôts de Crancé, Javoque & consorts, avoient femme & enfans, le général court en hâte solliciter publiquement leur grace; il n'étoit pas au milieu de l'Hôtel-de-Ville, qu'il entendit la fusillade; on lui dit que c'en est fait, & sa douleur prouva que la sensibilité &

l'humanité accompagne toujours la vraie bravoure.

Quelques jours après cette exécution, notre héroïne revient au quartier général; aussitôt admise dans l'intérieur — Civeton, tu ne m'as pas tenu parole, lui dit Mr. de Prescy — Pardon, mon général, pardon, mais falloit-il conserver dans notre ville des hommes aussi dangereux? — Eh bien! je te pardonne, que veux-tu? — Réclamer la protection que vous m'avez promise — Que puis-je faire pour toi? — M'accorder la permission de porter les armes — Porter les armes! est-tu folle? — Non, général — Quel est donc le motif de ta résolution? — Le voici : les deux scélérats que j'ai démasqués avoient des complices qui m'insultent tous les jours; ils finiroient sans doute par m'égorger : j'aime bien mieux mourir par le feu de l'ennemi, peut-être aurois-je le bonheur d'en tuer quelques-uns. Le général rempli d'admiration fait de vains efforts pour détourner cette jeune héroïne de son téméraire projet; elle répond à tout : on lui a fait présent d'un fusil léger; elle a appris l'exercice en le voyant faire; enfin son petit habit est fait, elle tient à son idée, & Mr. de Prescy, sommé par sa parole, ne peut que céder; hé bien, soit, fille étonnante, lui

dit-il avec émotion, soit, mais c'est toujours une folie. — Non, mon général; non, vous faites mon bonheur.

Notre soldat de la plus petite stature reparut bientôt sous l'uniforme de R. C. : chargé de son sac, portant son fusil avec grace. Je ne saurois peindre l'accueil & la réception touchante qu'on lui fit. Caserné à la nouvelle douane, il fut peu de jours après envoyé en bivac à la Croix-Rouffe avec son bataillon. Dans une affaire de poste, extrêmement chaude, cette nouvelle Jeanne d'Arc, blessée à la jambe par un Biscayen, tombe sans connoissance; réveillée par le tintamarre d'un feu des plus violens, elle rassemble toutes ses forces, se remet dans le rang, charge, tire, charge encore, fait un nouveau feu, est assez heureuse pour faire mordre la poussière à un grenadier du général Privat: aussitôt ce petit lion, ravi de son triomphe, ne voyant nul danger dans le champ de la mort, se traîne jusqu'à la victime, enlève le chapeau de grenade à la barbe de l'ennemi, qui avoit fait quelques pas en arrière; il revient enchanté de sa dépouille, sa blessure encore saignante, au quartier général, où il demande en présentant son titre, la grace d'être incorporé dans les Grenadiers. Il est impossible de rendre la sa-

tisfaction avec laquelle elle obtint cette justice. On avoit observé que notre héroïne demandoit chaque jour la permission de s'absenter une heure; on la fit suivre, & l'on apprit qu'elle partageoit la moitié de sa ration avec sa sœur que sa maîtresse avoit renvoyée, parce qu'elle n'avoit plus de pain. Ames sensibles, vous attendez sans doute avec la plus craintive impatience que je vous caractérise la couronne de cette vertu, de cette sagacité, de cette bravoure. Roberfpierre en étoit le distributeur; c'eût été incontestablement la guillottine, s'il eut connu la conduite de l'héroïque Civeton. Elle fut prise les armes à la main, & jetée dans un cachot, où plusieurs illustres victimes des antropophages qui gouvernoient alors la France, la forcerent de revêtir alors les habits de son sexe: j'ose espérer que la médiocrité de sa mine l'aura fait échapper au fer des bourreaux, & que l'humanité qui paroît reprendre une partie de ses droits, engagera les Lyonnais à la recherche de cette héroïne: mais il est inutile sans doute de leur tracer ce qu'ils doivent faire pour elle.



E C O L E

Gratuite pour les jeunes filles , établie à Zurich.

EN 1773 , le Magistrat de Zurich venoit de réformer les Ecoles publiques & en avoit beaucoup augmenté la dépense. Il avoit eu pour but d'étendre les moyens d'instructions à la classe de Citoyens la plus nombreuse , celle qui est destinée à vivre du travail de ses mains ; mais il n'avoit pourvu que les jeunes hommes , & il n'y avoit pour les enfans de l'autre sexe que les petites Ecoles où on apprend à lire , à tracer des caracteres , sans que ni la lecture , ni l'écriture , poussées jusqu'au point où vont ces Ecoles , servent dans la suite presqu'à aucun usage.

Cette exclusion des femmes sembloit justifiée par un usage constant de tous les siècles & de toutes les nations ; mais aux yeux de la raison , elle n'en est pas moins injuste & inconséquente ; si même dans la société on ne vouloit rien faire que pour notre sexe , ne devrions-nous pas souhaiter que nos mères , nos sœurs , nos femmes , eussent les connoissances qui peuvent les mettre en état de di-

riger leurs maisons & de donner à leurs enfans la première éducation ?

Ce point de vue fut saisi par un de ces hommes rares en qui le bien public est la passion dominante, qui ne chargent personne de le faire pour eux, qui s'en occupent avec une persévérance opiniâtre, sans exagération, sans éclat, & ne desirant de récompense que le succès. Cet homme étoit Mr. le Professeur Usteri. Il entreprit d'instituer une Ecole gratuite pour les jeunes filles, par les contributions des bons citoyens, sans que l'Etat fit pour cela aucune dépense.

Un Magistrat respectable, autant que patriote éloquent, éclairé, qui a pris beaucoup de part à la réussite de ce plan & qui préside aujourd'hui l'institut, a daigné rassembler en ma faveur, le programme par lequel l'immortel Usteri invitoit le public en 1773 à féconder son dessein ; ceux par lesquels il a rendu compte de l'état de l'Ecole, de trois en trois ans — Un discours adressé dans l'assemblée annuelle aux directeurs, aux maîtresses, aux écolières, aux bienfaitrices, aux pères de familles par le même Sénateur — Les comptes rendus depuis la mort de Mr. Usteri jusques & compris celui de 1794. Enfin un règlement de cette même année qui en est le code permanent.

Je vais tracer en peu de mots le résultat de ces diverses brochures.

Mr. Usteri étoit aussi sage que bon citoyen ; c'est assez dire qu'il n'a point cru pouvoir *élever* les enfans qu'on confie à son Ecole : ce soin est le devoir & le droit des parens ; c'est à eux qu'il appartient d'inspirer à leurs filles le goût du travail, de surveiller leur conduite, de les préserver de la contagion du mauvais exemple. L'institut peut *séconder* leurs soins, mais ne faudroit les remplacer. On s'est bien donné de garde aussi de vouloir faire des savantes ; une Ecole de filles, une Ecole pour le grand nombre où on feroit profession de sciences, feroit un établissement bien déraisonnable — Il ne s'agit dans l'Ecole d'Usteri que d'apprendre à lire, à écrire & à chiffrer. Ces trois cours marchent de front & sont chacun partagés en trois classes, où les élèves passent successivement, à moins que leur progrès ne soit retardé plus qu'on ne l'attend d'une capacité ordinaire.

Les élèves ne sont reçues à l'Ecole qu'à l'âge de douze ans ; il faut pour être admises qu'elles sachent, comme on l'enseigne dans les petites Ecoles, épeler & lire les mots, les phrases, qu'elles tiacent les caractères, allemands & qu'elles aient appris par cœur

quelques prières , quelques cantiques & le catéchisme.

Voici maintenant ce qu'on leur enseigne progressivement dans chaque cours.

L'objet des leçons de lecture est d'apprendre à prononcer les mots & les phrases de la langue maternelle ; mais à les prononcer avec intelligence , à indiquer par le ton de voix le sens du discours , à rendre compte de ce qui a été lu ; enfin à en répéter le sens de mémoire.

Dans la classe inférieure on s'attache surtout à corriger la prononciation apportée des petites Ecoles , à marquer les intervalles , à modérer les intonations trop élevées , à déshabituer de la cantilation. Pour cet effet la maîtresse arrête l'écolière à chaque faute , lit elle-même dans le sens , & fait répéter d'après elle. Au bout de deux ou trois périodes elle suspend la lecture , pour sonder si aucun mot n'est échappé sans être entendu , & expliquer ce qui ne l'a pas été.

Comme cette classe est particulièrement destinée à perfectionner la partie mécanique de la lecture , & que par conséquent les leçons sont plus arides & plus ennuyeuses , on y attache les jeunes personnes en leur mettant en main des fables , des contes , des anecdotes ou d'autres choses amusantes.

Dans la seconde classe on leur fait lire des ouvrages sérieux, l'Evangile, des morceaux de l'histoire sainte. On les conduit à en faire l'analyse, en leur adressant des questions suivies dont elles trouvent la réponse dans le livre ouvert devant elles; on les rend attentives à la liaison du discours & à son ensemble. Tous les quinze jours on leur analyse un cantique pour les accoutumer aux inversions & au langage de la poésie (1).

Dans la classe la plus avancée, la récapitulation de ce que les écolières ont lu se fait à livre fermé. On les accoutume à mettre par écrit un court récit qu'elles auront lu, & ensuite on le corrige. On les nourrit de préceptes utiles, & on fait quelques applications de ces préceptes à la pratique. Toutefois ces explications ne doivent point s'élever jusqu'à devenir une leçon de science. On ne veut en enseigner aucune aux élèves, si ce n'est la religion & la morale;

(1) Je ne doute pas que le Lecteur Français ne trouve cet exercice trop fort pour de jeunes filles & pour des filles du commun. La langue allemande, quoique plus hardie que la française, ne laisse pas d'être plus intelligible par la clarté de sa construction & la régularité de ses dérivations. Elle est de plus très riche en poètes lyriques, & par conséquent offre plus de choix en ce genre.

& cette instruction pour autant qu'elle est régulière & systématique, est réservée à ceux qui les préparent à leur première communion. Ici on se borne absolument à leur faire comprendre ce qu'elles lisent, de manière à former leur bon sens. On exerce aussi leur mémoire, soit en leur faisant répéter ce qu'elles ont lu, soit en leur donnant quelque cantique à apprendre par cœur. La maîtresse tient un registre particulier de ce que chaque écolière a appris par cœur.

Le second objet d'enseignement est l'écriture. On se propose, soit de perfectionner successivement la main des écolières, soit de leur apprendre à mettre par écrit ce qu'elles ont nettement conçu, en évitant les fautes d'orthographe, au moins les plus choquantes. On n'a garde de prétendre qu'elles se mettent à composer & à faire de l'esprit.

Il s'agit d'abord du mécanique de l'écriture; on leur met devant les yeux des modèles qu'un artiste Zuricois (*Wuest*) a gravés. Le choix en est fait par les inspecteurs; ils contiennent pour les plus avancées des maximes, de courts récits, des strophes de cantiques.

Les élèves copient ensuite des comptes, des inventaires, des reconnoissances de prêt, des extraits baptistaires, des locations, des

conventions. Dans la suite on y joint le modèle d'un livre Journal, des comptes simulés du coût d'un lit neuf, de la fabrication d'une piece de toile, d'un lavage, &c.

Ces copies, corrigées par l'institutrice, sont gardées en feuilles volantes dans deux porte-feuilles, l'un étiqueté, exercice d'écriture; l'autre, exercice d'orthographe.

Ces derniers sont les mêmes, avec la différence qu'au lieu de les copier, elles les écrivent sous la dictée de la maîtresse. On les exerce aussi à écrire de tête une lettre d'affaires, à rédiger un compte ou un article du livre Journal de dépense, après leur en avoir expliqué l'objet & l'utilité; en un mot, elles font d'elles-mêmes dans les derniers mois, ce qu'elles ont pratiqué d'abord d'après des modèles, ou sous la dictée. Ainsi on les conduit à ce qu'elles doivent savoir faire, en faisant naître les difficultés peu à peu & successivement.

Lorsque leurs portefeuilles sont pleins, on choisit entre les exercices qu'ils renferment ceux qui sont plus utiles à conserver, & on les oblige à les transcrire avec soin & propreté dans un livre. C'est-là surtout qu'elles doivent soigner leur écriture & leur orthographe; apprendre à aligner leurs copies & à prévenir autant qu'il se peut les
ratures

ratures. Enfin elles apprennent à faire un répertoire pour ce livre qui doit contenir à demeure le fruit de leurs diverses leçons.

J'ai déjà dit qu'on leur enseigne l'arithmétique dans les trois classes.

Ce cours consiste uniquement à faire avec intelligence les quatre opérations de l'arithmétique, tant sur les nombres simples que sur les complexes & sur les fractions. On multiplie autant qu'il est besoin les exercices & les exemples, corrigeant à mesure les fautes, afin qu'en dernière analyse les résultats de cette leçon puissent aussi être inscrits dans le livre où se rassemblent les fruits de l'instruction.

L'école est actuellement fixée à soixante élèves, très-peu plus ou moins, ainsi vingt par classes; en sorte qu'à chaque nouveau cours, il en entre vingt nouvelles & il en sort autant, à moins que la lenteur de quelques-unes n'oblige à retarder cette marche. On destine huit mois à chaque classe, ainsi les trois cours sont finis en deux années.

Comme il y a plus d'aspirantes que de places, on choisit après l'examen préliminaire, celles dont l'âge ou le progrès dans la petite Ecole est le plus avancé; & en cas d'égalité, celle qui a été inscrite la première.

Le plan de l'institut , tel que je viens de le tracer , est un peu plus étendu & plus dispendieux que Mr. Usteri ne l'avoit d'abord conçu , ou du moins proposé. C'est ainsi que sans effrayer les bienfaiteurs , il les a successivement amenés , non-seulement à fournir à la dépense annuelle de son école , mais encore à la fonder de manière qu'elle s'entretient désormais de son propre revenu.

Il demanda d'abord qu'on s'engageât à contribuer pendant trois années. Un tems moins long n'auroit pas été un essai suffisant & n'auroit rien décidé en bien ni en mal. Il étoit assuré de sa persévérance , il ne l'étoit pas de celle de ses contribuans. Il espéroit que l'expérience de trois années étant une fois acquise , le compte qu'il en rendroit lui procureroit non-seulement la continuation des mêmes secours , mais encore des contributions nouvelles. On va voir qu'il ne se trompoit pas.

Les trois premières années ne produisirent que 3064 florins(1) ; mais le fondateur étoit si économe & si bien secouru , qu'il sauva près des deux tiers de cette modique somme , savoir 1900 florins qui firent le premier capital par lequel il assuroit la perpétuité de son institut. Le public & sur-tout les bienfaiteurs furent

(1) Six a 7 mille livres de France.

informés de l'état économique de la fondation par une brochure publiée en 1777, & signée de la direction. Elle étoit alors composée d'un membre du petit Conseil, de deux autres Magistrats & de deux Professeurs. Maintenant il y siége, outre le Président, qui est comme alors un membre du petit Conseil, sept Assesseurs & un Trésorier, qui est en même tems le Secrétaire & l'Archiviste.

Cette direction où *Curatele* vérifie chaque année les comptes de recette & dépense, examine les changemens proposés & décide s'ils auront lieu; enfin prononce sur toutes les questions importantes relatives à l'administration. Le corps est censé perpétuel & se choisit de nouveaux membres à mesure qu'il en manque, par la mort ou la retraite de ceux qui siègent. Deux de ses membres sont chargés de l'*inspection* détaillée. Ils s'engagent à faire à l'école des visites fréquentes, afin de ramener, s'il en est besoin, les maîtresses & les écolières à l'esprit & aux regles de l'institut; ils fécondent les premières & les appuient dans l'occasion; ils préparent d'avance les comptes de recette & dépense qui doivent être rendus à la Direction; enfin ils examinent les aspirantes & choisissent celles qui doivent être préférées pour entrer à l'é-

cole : ils en tiennent un registre particulier, où ils inscrivent leur nom, leur âge, la date de leur admission, &c.

Le compte d'administration économique est réglé chaque année ; mais ce n'est qu'au bout de trois ans qu'on informe les bienfaiteurs & le public, par un écrit imprimé, de tout ce qui a rapport à l'institut. Ces brochures ont été rédigées par Mr. Usteri, jusqu'à celle pour 1789, dont il n'écrivit qu'une partie. Il fut ravi à sa patrie & à ses utiles travaux avant d'avoir fini ce peu de pages. Il laissa sa mémoire en bénédiction à ses concitoyens, & emporta au tombeau la consolation d'avoir achevé son ouvrage. L'école étoit fondée à perpétuité, non pas uniquement, à la vérité, par des contributions annuelles ; mais aussi par quelques legs & surtout par celui d'un écrivain célèbre & cher à toute l'Allemagne, Mr. le Professeur Bodmer. Il légua en 1786 à l'institut, outre une somme d'argent, une maison & un jardin hors de la ville, dans une situation très-riante, voulant ainsi joindre la promenade, la salubrité de l'air, les délices de la campagne, à l'instruction. Les Directeurs crurent que malgré la beauté du site, ce local seroit un obstacle au succès ; & que, si pendant les six mois de la belle saison, la promenade

pouvoit être un attrait pour les écolières ; la distance les rebuterait pendant une autre partie du tems. Ils obtinrent du Magistrat la permission de vendre la maison de campagne & en ont acheté une autre très-salubre , au centre de la ville , qui fournit outre les salles pour l'instruction , le logement des deux maîtresses.

En vain Mr. Usteri auroit conçu le plan le plus utile pour l'instruction de ses jeunes concitoyennes , en vain il auroit su intéresser l'opulence à en faire les fraix , s'il n'avoit eu le bonheur de rencontrer en Mademlle. Gossweiler une personne d'un mérite éminent , qui entrât dans toutes ses vues & qui réalisât tout ce qu'il avoit désiré.

Au commencement elle fut la seule institutrice , & il n'y eut que deux classes. Lorsqu'on divisa l'école en trois classes , elle garda le même nombre d'heures , savoir vingt-quatre par semaine , & on élut une seconde institutrice qui donna douze heures. C'est le tems qu'on demande à chaque écolière & pas davantage ; car on a grand soin de ne pas les détourner du travail & des soins domestiques qui doivent être leur principale destination. Mlle. Gossweiler vit dès le commencement le danger que couroit l'institut de *d'énérer* en une école scientifique , & elle

évita avec autant de soin de faire des favorites que de renvoyer ses disciples sans laisser dans leur tête & dans leurs cayers ce qui devoit leur servir toute la vie.

Ce but toutefois n'étoit pour ainsi dire que la partie matérielle de ses leçons : elle se proposa sur-tout d'exercer l'entendement, de former la raison, d'accoutumer la jeunesse à penser & à ne pas prononcer des mots sans les entendre. Elle s'appliqua encore davantage à former à ses disciples un caractère moralement bon, à les rendre douces, tolérantes, véridiques, complaisantes, dociles, modestes ; & sur-tout cela sa conduite leur servoit d'exemple, & ses leçons étoient un exercice habituel.

Le zèle, la persévérance, le désintéressement, l'intelligence qu'elle a montré dans ses fonctions jusqu'à son dernier moment, doivent associer pour toujours son nom à celui d'Usteri : l'un & l'autre méritent d'être classés comme créateurs de l'institut. Quoiqu'ils soient morts l'un & l'autre, c'est à eux qu'il faut attribuer la forme actuelle de l'école ; les changemens survenus depuis leur mort n'étant que de légères altérations du plan primitif qu'ils ont laissé.

On verra distinctement l'esprit qui animoit

les deux créateurs dans ce qui est exigé des écolières. Je ne fais que traduire.

“Les écolières se pourvoiront en entrant de quatre volumes : le nouveau Testament avec les réflexions d'Ostervald ; un recueil de traits d'histoire tirés de la Bible : un autre recueil dit de l'utile & de l'amusant, par Waser, & un cours d'arithmétique imprimé chez Burkli. De plus , elles apporteront leur papier, d ux porte-feuilles, un crayon, deux petites ardoises. „

“ L'école leur fournit gratuitement l'encre & les plumes „.

“ Les élèves chercheront à s'attirer l'estime & l'amitié par leur docilité envers leur institutrice , par leur application à faire les tâches prescrites , par un esprit d'ordre , par une conduite amicale & complaisante envers leurs camarades „.

“ On exige qu'elles soient propres & rangées dans leur habillement ; qu'il soit simple , modeste & peu coûteux ; celles qui chercheroient à se distinguer par la parure doivent sentir que cet enfantillage ne les rendroit ni recommandables aux autres écolières, ni estimables aux yeux de leurs supérieurs „.

“ Elles ne doivent s'absenter d'aucune leçon , & à moins de raisons décisives , on s'attend que celles qui ont été une fois ad-

mises ne quitteront qu'après le cours terminé „.

“ Ces préceptes seront imprimés séparément, & on en donnera un exemplaire à chaque écolière „. On imprime aussi en feuille volante la tablature ou l'ordre journalier des leçons.

La discipline s'exerce sans rigueur, & cependant avec une gradation de peines qui effraye de bonne heure l'imagination des élèves sur le terme où elles peuvent être conduites. En voici la courte législation.

“ L'inapplication marquée — L'indocilité — La malpropreté — Ce qui trouble l'école — Les chuchoteries — La négligence des tâches prescrites — Les absences — Les niches, les caquets, les altercations, la dérision au sujet des habits, des défauts naturels ou des réponses erronées — Les discours dans lesquels on trahiroit la vérité soit directement, & ce qui est pire encore par astuce — Toutes ces immoralités ne seront en aucune manière tolérées „.

“ La manière de les réprimer sera convenable au sexe des écolières, à leur âge, à leur degré d'instruction. D'abord ce peut n'être qu'un coup-d'œil, un avertissement, puis une réprimande formelle, qui devien-

dra ensuite plus sérieuse — Une mercuriale tête à tête chez l'institutrice — Un avis donné aux Inspecteurs & par eux aux parens — Une mercuriale solennelle devant les inspecteurs & les institutrices assemblés, avec menace d'exclusion — Enfin l'exclusion effective.

Puisque c'est une peine d'être exclue, c'est une faveur d'être admise. Les contribuans étant tous des citoyens Zuricois, on avoit d'abord pris pour règle de n'admettre que de jeunes citoyennes; les filles d'*habitans* n'étoient point reçues. Mr. Bodmer, le principal bienfaiteur de l'école, voulut qu'elles participassent à son utilité; il mit pour condition à son legs, qu'il y auroit six places réservées à cette classe. En conséquence de cette loi, les jeunes habitantes sont toujours préférées pour remplir les places vacantes tant qu'elles sont au-dessous du nombre de six.

Ce n'est pas ici le lieu de justifier cette distinction de bourgeois & d'*habitans*, admise dans toutes nos communautés Suisses; car je ne doute pas que quelques Lecteurs ne la trouvent répréhensible. En attendant que cette matière soit traitée par une main plus habile, je dirai aux partisans de l'égalité politique, que les Athéniens, les peres de la dé-

mocratie , ainsi que les autres Grecs , avoient chez eux une classe d'habitans , que cette distinction se propagea dans l'Italie ancienne , & qu'elle n'a jamais cessé dans tous les Etats vraiment libres.

Il pouvoit s'introduire une autre distinction qui auroit été nuisible au progrès des élèves ; celle de la richesse. On vient de voir que les créateurs de l'institut cherchèrent à effacer toute distinction de fortune , en exigeant la simplicité , la modestie dans l'habillement. Ils voulurent aussi qu'aucune rétribution ne fut acceptée de la part des parens aisés ; s'ils veulent contribuer , il faut qu'ils portent leur offrande aux Directeurs pour être jointe au capital de la fondation & il n'en résulte aucune espèce de privilège en faveur de leurs enfans. On permet cependant aux écolières de donner une étrenne , soit au premier de l'an , soit à la fin de la carrière ; mais pour que ces légers hommages ne soient point une source de préférence , on les mets en masse & on en partage la totalité entre les deux institutrices , à proportion de leurs heures de leçon , en sorte que l'une en reçoit les deux tiers.

En 1782 , lorsqu'on ouvrit une troisième classe , le progrès de l'institut étoit déjà tel qu'on put choisir la nouvelle maîtresse en-

tre les disciples qui s'y étoient formées. Mlle Goffweiler demanda , non un soulagement qui auroit été dû au succès de ses travaux, mais un surcroît d'occupations : elle offrit aux élèves qui avoient fini leur cours, de venir une fois par mois converser avec elle sur leurs anciennes leçons, & renouvellement des entretiens qui leur avoient tant profité. L'empressement pour assister à ces conférences fut tel qu'elle se vit obligée de les partager & de donner deux soirées au lieu d'une, afin que l'assemblée ne fût pas trop nombreuse.

Cette même année, il fut proposé d'acquérir quelques livres qu'on put prêter à celles des élèves qui aimeroient la lecture, & de leur former une sorte de bibliothèque.

Ce qu'en disent nos créateurs me paroît mériter d'être communiqué en entier à nos Lecteurs.

“ Nous avons pensé, disent-ils, dès l'année dernière, à procurer à nos élèves un amusement utile, en leur achetant quelques livres qu'elles pussent emporter chez elles, & lire à tems perdu, pendant leurs heures de récréations. Nous n'avons point en cela pour but de rendre plus général le goût de la lecture, ni de le faire naître chez celles qui ne l'auroient pas. Au contraire, nous

voudrions y mettre des bornes, & lui donner une direction meilleure que celle qu'il prend lorsqu'il est abandonné à lui-même. La nécessité de cette précaution se montre bien évidemment à ceux qui observent combien les livres se multiplient de jour en jour ; combien sont faciles les moyens de s'en procurer ; comment ils s'introduisent dans presque toutes les maisons & occupent les jeunes filles pendant les années où elles fréquentent les écoles , ou même avant qu'elles y soient admises. Nous regardons cette mode comme pernicieuse, sur-tout lorsque le choix est abandonné au hazard, ou qui pis est, aux recherches de la curiosité ; car de cette manière les ouvrages vicieux sont ceux qui tombent en main le plus aisément. Ils versent un poison lent dans les ames, & feroient nuisibles quand ils ne feroient qu'alimenter cette passion de lire sans discernement, qui est une véritable maladie ; au lieu qu'on devroit, & les femmes sur-tout, ne rien lire que pour se rendre meilleur & plus propre à remplir les devoirs de son état. » 1

“ Ce mal ayant fait, ainsi que tout autre mode, assez de progrès dans notre ville, il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher que nos élèves ne fassent chez elles des lectures ;

mais ce feroit toujours avoir beaucoup gagné que d'empêcher qu'elles n'en fissent de pernicieufes , en leur fourniffant celles qui conviennent à leur âge , à leur fexe & à leur état. Ce feroit un grand avantage que d'observer de près les fentimens & les idées qu'elles puiferoient dans les livres , de les rectifier , foit dans les leçons , foit par d'autres livres qu'on leur indiqueroit ; enfin de leur donner des marques certaines auxquelles elles pourroient reconnoître fi la lecture fait fur elles un bon ou un mauvais effet „.

Voici à cet égard quels préceptes elles recevoient de Mlle. Goffweiler :

“ Un livre eft comme une fociété ; vous
 „ connoîtrez fi l'un & l'autre font dangereux ,
 „ lorsqu'ils diminueront chez vous les égards ,
 „ l'eftime , l'attachement que vous devez à
 „ ceux avec lefquels vous êtes appelée à
 „ vivre „.

“ Ils vous font nuifibles l'un & l'autre
 „ s'ils vous infpirent du dégoût pour les
 „ lectures & les converfations qui élevent
 „ votre ame & fortifient en vous les prin-
 „ cipes de religion & de moralité , s'ils aug-
 „ mentent en vous des goûts fenfuels &
 „ frivoles „.

“ Enfin la lecture vous eft nuifible fi vous
 „ vous en faites un mérite , au lieu d'un

„ moyen d'acquérir du mérite — Si vous
„ y puifez la vanité du favoir, au lieu d'y
„ apprendre combien vous savez peu ; &
„ quelle immenfité de connoiffances reftent
„ encore hors du cercle où ce que vous
„ avez appris eft renfermé „.

“ En compofant notre bibliothèque, nous ne nous fommes que trop apperçu combien eft petit le nombre d'ouvrages qui méritent d'y entrer „.

C'eft ainfi que penfoient en 1782 les créateurs de l'inftitut. Les années fuivantes leur ont appris, à eux & à leurs fuccesseurs, qu'il ne falloit pas compter fur le goût de la lecture pour former l'ame de leurs élèves ; & il a été réfolu dès l'année 1790 de ne plus acheter de livres pour les prêter, fi ce n'eft ceux qui feroient fuite aux ouvrages déjà acquis — Bien entendu que cette réfolution ne s'étend pas aux livres employés dans l'intérieur de l'école, que les infpecteurs font autorifés à acheter à fûr & à mefure du befoin dans tous les tems.



L I T T E R A T U R E A L L E M A N D E.

Catéchisme de santé à l'usage des écoles & de l'instruction domestique. Essai sur les moyens d'opérer la destruction totale de la petite vérole.

Deux productions allemandes du même auteur, M. Bernard Christ. Faust, Conseiller & Médecin de la Cour de Lippe-Schaumburg, & membre de plusieurs académies. Buckebourg & Leipsick 1794.

Nous avons fait connoître dans son tems le petit Catéchisme dont celui-ci est une nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée par l'auteur : son zèle actif pour le bien de l'humanité ne lui laisse perdre de vue aucun des objets par lesquels il croit possible de la soulager, & ce second ouvrage en est une nouvelle preuve. Sans s'arrêter à rechercher quelle fut l'origine de la petite vérole en Afrique, ou si elle y existe encore, Mr. F. trace l'histoire de cette maladie, de ses symptômes, de ses souffrances, des affreuses suites qu'elle peut avoir sur le physique, même sur le moral ; il présente à ses lecteurs une table de la population de chaque pays, & de la destruction occasionnée par la petite vérole, dans l'espace de 100 ans ou de cinq

générations, dans celui de 33 & demi ou une génération, & dans l'espace d'une année.

La Suisse compte 2,000,000 d'habitans.

La petite vérole en
emporte dans 100 ans. 500,000.

Dans 33 ans & demi. 166,666.

Dans un an. . . 5,000.

La population de l'Europe est de 160 millions d'ames; ainsi la petite vérole emporte en Europe dans un an. 400,000 ames.

Dans 33 ans & demi. 13,333,333

Dans un siècle. . . 40,000,000

Poussant ses recherches plus loin, Mr. Faust calcule aussi les frais qu'occasionne cette maladie, & le résultat de ce problème est l'un dans l'autre, 1 écu 8 gros d'Allemagne par malade, ce qui fait en Allemagne un objet de 30 millions d'écus pour une génération, & d'un million par an.

La petite vérole sous tous ces aspects est donc un des plus grands, un des plus terribles fléaux de l'humanité; mais M. Faust ne le croit ni nécessaire ni inévitable; il combat le préjugé reçu à cet égard; il prouve que cette maladie est une peste accidentelle, qui ne tient à aucune des causes générales ou particulières qui occasionnent les maladies naturelles, & il pose en fait, qu'elle ne peut se répandre que par la contagion de son propre

pre venin. Apporté en Europe il y a environ mille ans, il ne s'y est naturalisé que par une insouciante ignorance, par les préjugés, & par la misère des hommes & des peuples. En éclairant l'ignorance, en combattant les préjugés, en venant au secours de l'indigence, M. Faust croit qu'il ne faudroit pour extirper ce fléau, que la plus scrupuleuse attention à sequestrer absolument de la société tout individu par qui commenceroit cette épidémie. Il propose à cet effet des maisons isolées & écartées, construites exprès pour y recevoir ces malades; toute communication seroit rompue entr'eux & ceux qui ne se résoudroient pas à s'enfermer dans l'enceinte de ces maisons; mais les malades y seroient traités par les gens de l'art, & ne sortant de ces retraites qu'après une totale guérison, la contagion seroit arrêtée, la petite vérole deviendroit chaque année moins générale, & M. Faust ne doute pas qu'au bout de dix ans elle ne fut entièrement détruite dans tous les pays où l'on suivroit cette méthode. Il cite l'exemple de l'isle de Rode-Island, dont les habitans, par des mesures semblables à celle qu'il indique, ont éloigné de chez eux cette terrible maladie; non-seulement l'inoculation est défendue chez eux, mais celui qui a le malheur d'être attaqué de la conta-

gion du venin vérolique, étranger dans l'isle, est aussitôt transporté dans une isle voisine où il reste jusqu'à son entière guérison.

Nous ne pouvons suivre M. Faust dans les détails très-étendus qu'il donne du plan, sur lequel ces espèces de lazarets devroient être établis, & des sages réglemens auxquels il voudroit qu'ils fussent assujettis.

Persuadé de leurs heureux effets, & convaincu que ce seroit un devoir sacré de travailler à l'anéantissement de ce fléau; le savant auteur de cet essai s'applique à réunir toutes les preuves & tous les motifs capables de donner du poids à sa proposition, & à combattre toutes les objections qu'on pourroit lui faire, dont la plus plausible est celle de l'espèce de dureté qu'il paroît y avoir au premier coup-d'œil, à éloigner de leur famille des malades chéris, le plus souvent encore enfans, mais M. Faust démontre que cette humanité individuelle, en propageant l'épidémie, est une vraie cruauté; qu'il est plus facile de séquestrer les malades, que de préserver ceux qui se portent bien; que les premiers seront parfaitement soignés dans ces retraites, chacun en proportion de ses moyens; que les parens peuvent même les y suivre, s'ils consentent à y rester le tems nécessaire à l'entière guérison; ou s'ils observent, au cas qu'ils

en sortent avant, les précautions prescrites pour éviter la transmission du venin, qui ne se communique que par l'attouchement des choses animées ou inanimées, imprégnées du pus vérolique, fluide ou solide, & par l'aspiration de la portion d'air enfermé dans l'atmosphère du malade, car à quelque distance de cet atmosphère, M. Faust prétend que bien loin de se charger de ce venin, l'air le dissipe entièrement.

C'est aux gens de l'art à juger cet ouvrage : si les principes de l'auteur sont fondés, si son projet peut s'exécuter aussi facilement & à aussi peu de frais qu'il le prétend, on ne peut que désirer avec lui qu'il se réalise le plutôt possible.



R E C U E I L

D'œuvres diverses, en prose & en vers, par Emilie de Berlepsch, née de Oppel; premier volume, Gottingue 1787.

TOUT est intéressant dans ce charmant recueil, tout y annonce chez son auteur Mme. de B., un esprit philosophique, dans la vraie acception de ce mot, une imagination brillante, un cœur sensible, une ame franche

& noble. Prête à remplir l'engagement exigé par l'amitié , de décrire les lieux qu'elle habite , les objets qui l'entourent , elle expose dans sa première lettre à son ami , les raisons par lesquelles sa promesse a été si longtemps retardée. Arrachée du sein de sa famille , d'un monde brillant , d'une société agréable ; elle s'est vue éloignée de sa patrie & transplantée à l'âge de seize ans au Nord de l'Allemagne , dans une petite ville où tout lui étoit étranger , & dont le ton ne ressembloit en rien à celui auquel elle étoit habituée.

Les dispositions qu'elle apporta dans ce séjour solitaire le lui rendirent insupportable , & elle avoue avec une candeur aussi intéressante qu'elle est rare , qu'elle s'attribuoit à elle-même , plus qu'aux objets qui l'entouroient , l'ennui qui la tourmenta pendant quelques années , le dégoût qui l'éloignoit des sociétés ; enfin la mélancolie qui déranger sa santé. Ces dispositions peu favorables à l'impartialité , l'empêchèrent de remplir sa promesse , par la crainte d'être injuste dans ses relations ; mais l'expérience , un examen plus approfondi , une imagination plus calme , lui ayant appris à mieux apprécier les objets , & diminuant chez elle l'exaltation du sentiment , en modérant les pré-

tentions qu'elle donne , croyant n'avoir plus à redouter l'écueil qu'elle évitoit; Mme. de B. se livre au plaisir de communiquer à son ami les observations qu'elle a faites sur les contrées qu'elle habite. — Il est impossible de décrire avec plus de vérité que ne le fait notre aimable auteur dans sa seconde & troisieme lettre , les inconvéniens des petites villes , de rendre plus saillantes les causes de l'intolérance & de la gêne qui y règne d'ordinaire dans les sociétés , ainsi que l'éternelle monotonie de ce qu'on y appelle plaisir , & de faire mieux ressortir les privations qu'on y éprouve dans les objets d'arts , de sciences , de goûts , & souvent d'utilité. Mais on interpréteroit mal les réflexions de Mme. de B. , si l'on croyoit qu'elle entend exclusivement , par grande ville , celles dont l'enceinte contient une vaste étendue ; elle en connoit de telles en Allemagne , qu'elle ne regarde que comme de grands amas de bâtimens : suivant elle c'est l'abondance des idées qui circulent dans un endroit , l'activité de l'esprit , la variété des occupations & des professions , le sentiment du beau & du bon ; enfin le degré de liberté & de lumière qui y regnent , qui composent la mesure philosophique dont on doit se servir pour la détermination du titre de grande ou

de petite ville, & l'exemple dont elle appuie ce qu'elle avance, en est une preuve sans réplique pour ceux qui connoissent l'Allemagne.

On lit avec le plus délicieux plaisir la partie descriptive qui commence dans la quatrième lettre. C'est en peintre que Mme. de B. décrit la variété des tableaux agréables produits par la situation pittoresque de la ville de R. (1). Chacun de ces tableaux a son genre de beauté vivement saisis par l'âme sensible de Mme. B., & que son imagination brillante & poétique retrace avec chaleur, mais en leur conservant toujours le coloris de la nature: son pinceau magique transporte le Lecteur à ses côtés, lui fait partager ses jouissances, l'identifie aux objets qu'elle lui présente.

Après avoir décrit la ville qu'elle habitoit, capitale de la petite principauté de R., & dont la plus grande partie appartient (2) à l'Electeur d'Hanovre, & l'autre au Duc de

(1) Quoique les noms ne soient qu'en lettres initiales, nous croyons qu'il s'agit de la petite ville de Ratzbourg, située au milieu d'une isle entourée d'un lac du même nom, & à 6 lieues de Hambourg, & à la même distance de Lubeck.

(2) Depuis l'extinction de la maison de Saxe Lauenbourg.

Mecklembourg Strelitz , Mme. de B. passe dans sa cinquieme lettre , à la description des contrées aussi gaies que riantes , du duché de Lauenbourg. “ Elles recréent l’ame
 „ lorsqu’on y arrive après avoir traversé les
 „ pays de bruyeres qui les entourent ; l’on y
 „ voit la nature dans ses scènes les plus
 „ animées , de belles eaux , des bois verts ,
 „ de fraiches prairies , des champs bien cul-
 „ tivés. Le Lauenbourg n’est pas tout-à-fait
 „ au-deça de l’Elbe , & une étroite langue
 „ de terrain , de quelques milles de lon-
 „ gueur , située au-delà de ce fleuve , fait
 „ encore la meilleure & la plus agréable
 „ partie de cet intéressant petit pays , qu’on
 „ pourroit mettre au nombre des plus fer-
 „ tiles contrées de l’Allemagne , si l’Elbe n’en
 „ avoit jadis , dans un de ses débordemens ,
 „ couvert de sable quelques portion , & pro-
 „ duit une altération encore si sensible dans
 „ la fertilité de ses terres , qu’on modère an-
 „ nuellement d’une certaine somme les con-
 „ tributions auxquelles elles étoient taxées.
 „ Le plat pays , est préservé des inondations
 „ par de larges digues , hautes d’ordinaire de
 „ 20 pieds , & qui seroient suffisantes à ce but ,
 „ si par le manque d’argile on n’étoit obli-
 „ gé d’employer du sable à leur construc-
 „ tion L’on voit à leur sinuosité & à leur

„ position, qu'elles sont faites sans plan, peu-
„ à peu , & suivant que le courant de l'eau
„ pouvoit se comprimer. Le long de la di-
„ gue , ou droit derriere , se voit de longues
„ rangées de maisons , entre lesquelles se
„ trouvent des jardins potagers ; plus loin ,
„ au-déhors , les champs & prairies de cha-
„ que propriétaire , partagés en langue dis-
„ tinctes , entourées de hayes. Chaque ha-
„ bitation ainsi séparée , les villages paroif-
„ sent très - grands , & par leur proximité
„ ils rendent la contrée aussi animée que
„ riante „.

Il faut en parcourir de semblables pour avoir une idée favorable de la vie rustique , & pour effacer l'impression mélancolique qu'inspire dans d'autres pays , l'aspect de la pauvreté & de la misere. Ici l'on voit l'homme en possession des biens qu'il tient originairement de la nature , occupé du labourage , du commerce du bétail & de la pêche. L'on y voit des habitations commodes , de beaux troupeaux , des champs fertiles , de riches vergers , des vêtemens propres. Eh ! cependant , ces contrées heureuses ne sont pas à l'abri du chagrin & du malheur , apapages de l'humanité : à ce riant été succède souvent le plus effrayant , le plus terrible , le plus destructif hyver : par un triste con-

traste, le même élément qui enrichit cette région fortunée, détruit aussi la bénédiction qu'il a répandue. Un seul coup de vent, un glaçon violemment poussé, anéantit dans un instant la peine & l'espoir d'un nombre d'années, répand l'effroi & la misère; & tel qui s'est couché sans inquiétude & avec gaieté, se trouve à son réveil dans le plus imminent danger de la vie, & dans la plus affreuse pauvreté. C'est d'ordinaire pendant la nuit qu'arrivent ces accidens funestes. Le sourd gémissement du vent du Nord, le craquement de la glace, l'incroyable force avec laquelle les glaçons s'entrechoquent & rebondissent au rivage, le son aigu des cornets, avec lesquels, dans ces nuits d'horreurs, les guets avertissent du danger, & réveillent l'attention, produisent une scène horrible de terreur & d'épouvante : tout est en mouvement pour réparer les digues rompues, pour empêcher que d'autres ne se rompent; quelquefois presque ensevelies sous l'eau, on aperçoit à peine ces barrières opposées à sa fureur. Des montagnes de glace, dont le sommet surpasse les clochers, s'élèvent; les glaçons qui les composent prennent les formes les plus bizarres, & il est impossible de prévoir où ils seront jetés par le torrent qui les entraîne. C'est en frémissant que le

payfan éperdu attend son fort. Eh ! qui pourroit dépeindre l'angoisse , la tristesse , l'inexprimable misere — Lorsque malgré tous les efforts réunis , ou dans un danger imprévu , la glace avec un bruit horrible s'avance en bondissant , que la digue se rompt , que l'eau se débacle avec fureur , renverse comme une paille les bâtimens les plus solides , & entraîne avec elle les enfans au berceau , le vieillard trop foible pour prendre la fuite , même les jeunes gens en vain occupé à sauver leur habitation paternelle. Les troupeaux , les débris des maisons , des meubles , les provisions de blé , de fourage ; tout nage sur la surface des flots déchainés , tout est la proie de la dévastation & présente une image affreuse & vivante du jugement terrible qui s'exercera un jour sur la race humaine dégénérée.

La grande maniere du Pouffin , représentant le déluge , se retrace à l'esprit par les ombres fortes & noires de ce tableau : pour se remettre de l'effroi qu'il inspire , on a besoin de l'observation que fait Mme. de B. , sur la rareté de ces crises funestes ; & des tableaux rians dont fourmille cette contrée de l'Elbe , & que Mme. de B. nous trace avec les graces & la tendresse du coloris qu'on admire dans les tableaux de l'Albane,

Nous voudrions traduire , au lieu d'analyser ou d'extraire cette correspondance , si intéressante pour toute ame sensible à la poésie pittoresque , & ces lettres seules méritent à leur auteur le surnom de *Muse Hanovrienne* , sous lequel on la désigne en Allemagne.

Les quatre scènes intéressantes qui composent l'esquisse dramatique qu'on trouve dans ce volume , sont remplies des plus grandes beautés , & par-tout le talent d'imaginer y est joint à l'art de peindre avec chaleur & fidélité les caractères & les passions.

C'est l'anecdote intéressante des amours d'Eginard , élève , historiographe , secrétaire de Charlemagne ; & d'Emma , fille de ce prince. On fait l'expédient ingénieux qu'elle employa , pour prévenir que les pas d'Eginard , tracés sur la neige , ne fit soupçonner leur rendez-vous , & que cette précaution n'empêcha point que Charlemagne ne vit les deux amans à la clarté de la neige & du crépuscule ; mais que ce sage Empereur , très-indulgent pour une foiblesse , lorsqu'elle étoit justifiée par le mérite & la naissance , se contenta d'embarasser & d'effrayer les coupables , par les questions qu'il proposa à la décision de son académie des sciences , & calma bientôt leur agitation & leurs inquié-

tudes en leur pardonnant & les unissant ensemble.

Tel est en abrégé le fond sur lequel la Muse Hanovrienne a brodé son esquisse, mais elle l'anoblit, & en augmente l'intérêt par la supposition, qu'au moment où l'action commence, les deux amans ne se sont point encore fait l'aveu du sentiment dont il brûle secrètement l'un pour l'autre, & qu'il ne se manifeste qu'à l'occasion du projet que forme Charlemagne, de cimenter, par la main d'Emma, la paix qu'il vient d'offrir en vainqueur magnanime à Tassillon, duc de Baviere, en lui rendant l'investiture de ce Duché.

L'idée d'une séparation éternelle agite également Eginard & la princesse : il est impossible de peindre avec plus de chaleur, plus de naturel que ne le fait Mme. de B. dans sa première scène, le combat que se livrent dans le cœur d'Eginard l'amour & la raison, de mieux nuancer le passage de la crainte qu'il éprouve de perdre son amante, à l'espoir d'être au moins aimé d'elle, & de mourir en obtenant cet aveu.

C'est avec autant de finesse que de tact, que Mme. de B. varie la répétition du même combat dans l'ame de la Princesse. Livrée à elle-même, la femme sensible l'emporte sur

la fille de l'Empereur ; l'ordre d'épouser Tafilon , l'éclaire sur l'état de son cœur ; elle ne peut se diffimuler qu'Eginard en est le maître , qu'il occupe toutes ses pensées , tout ses sentimens. Le portrait qu'elle trace de lui , justifie l'excès de sa tendresse , & jusqu'au désordre qui règne dans ses idées , caractérise son innocence , & la noblesse de son ame. C'est avec la plus aimable ingénuité qu'elle suppose que les charmes d'Eginard ne sont que les attributs d'une ame sensible , d'un cœur tendre , & qu'elle en conclut qu'il ne peut aimer qu'Emma. Préparé par ces deux scènes , le lecteur n'est plus étonné qu'Eginard , désespéré , hors de lui-même , se vouant à la mort qu'il desire , ne pouvant être à Emma , conçoive le téméraire projet d'essayer de la voir. Pour la première fois le nom de l'empereur , employé par lui , lui ouvre l'entrée de l'appartement de la Princesse , & dans les dispositions où ils sont l'un & l'autre , le premier aveu mutuel qu'ils se font , paroît n'être que la répétition de ce qu'ils se font mille fois exprimés.

Quoique dans ces scènes que nous venons d'analyser , l'exaltation de deux cœurs entièrement à leur amour , le raffinement de ce sentiment lorsqu'il est pur , les nuances qu'e-

- - - la position différente des deux amans

soient saisis, & rendus par Mme. de B. avec toute la délicatesse de l'ame sensible, avec toute la vérité d'un scrutateur du cœur humain; la scène qui suit nous paroît encore infiniment supérieure. C'est Charlemagne privé du sommeil par sa sollicitude pour le bien de l'état; occupé du bonheur de sa fille chérie, attendant avec impatience le jour & son ami fidele, son confident Eginard, & appercevant au clair de la lune, & du crépuscule, ces deux objets de sa tendresse, dans une coupable & déshonorante intelligence; tout ce que peut éprouver un pere, un empereur, un loyal chevalier, se fait sentir dans l'ame de Charlemagne. On ne voit plus que lui dans cet affreux moment, on ressent son outrage, on légitime presque la vengeance: mais prêt à en prononcer l'irrévocable serment, le piedestal d'un crucifix se trouve sous sa main; ses yeux se portent machinalement sur le crucifix même: l'image du Dieu de charité, de miséricorde, en contraste avec le sentiment qui l'anime, jette dans son ame une terreur salutaire — Cette vengeance sanglante, permise aux loix contre le coupable, l'est-elle au Chrétien, au pere, à l'ami? Cruellement agité, l'empereur se jette à genoux, son ardente priere au Maître des cœurs de restrein-

dre à la justice les sentimens qui l'animent, est suivie du plus grand calme; il croit entendre la voix du Juge universel des rois & des peuples; cette voix lui crie grace & miséricorde; son cœur y acquiesce, & dans cette scène sublime, plus vivifiée qu'animée, le triomphe de la religion sur une passion trop souvent légitimée par les hommes, laisse une profonde impression dans l'ame du Lecteur. Rassuré sur le sort des amans, on voit sans crainte, non comme dans l'anecdote, une académie de savaus, mais l'auguste & noble tribunal des Pairs assemblés; Charlemagne sur son trône lui soumettant le jugement de cette affaire, sans nommer les coupables, & les juges prononçant la mort d'Eginard.

On est cependant étonné de l'intérêt qu'a su répandre l'auteur sur un dénouement prévu, de l'émotion qu'on éprouve en voyant la grace qu'accorde Charlemagne à Eginard, attaché à un autre hymen & à des places importantes, & de la satisfaction qu'occasionne la noble conduite d'Eginard, qui par sa fermeté à préférer la mort au parjure, se rend digne d'un pardon complet. Charlemagne l'unit à Emma, & l'esquisse finit en laissant au Lecteur le desir que la Muse d'Hannovre ne borne point à ce morceau les jouissances qu'on a eues.

Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre sur les pièces mêlées en prosés & en vers, qui finissent ce volume, toutes intéressantes dans leur divers genre; elles réunissent aux graces & à l'imagination poétique, l'esprit & la douce philosophie d'un ame sensible.



*Voyage autour de ma chambre, par Monsieur
X****, avec cette épigraphe,*

Dans maint auteur de science profonde,
J'ai lû qu'on perd à trop courir le monde.

GRESSET.

CETTE production, légère imitation de Sterne, décèle chez son auteur, de l'esprit, quelque originalité, des idées quelquefois philosophiques; & en général cette bagatelle bien écrite, annonce des dispositions & le talent pour faire encore quelque chose de mieux.



ÉCONOMIE



É C O N O M I E.

Article envoyé par la Société Economique de Berne.

LA Société Economique a cru qu'un des momens les plus favorables pour encourager l'agriculture, étoit précisément celui où nous nous trouvons. On a vu s'écrouler toutes les richesses factices, & dans ces tems de destruction, la terre seule semble rester à l'homme.

Le système du canton de Berne doit être celui d'un peuple agricole. C'est en ramenant tout à l'agriculture, que l'on trouve tous les biens réunis. L'agriculture seule donne une grande base aux richesses nationales. Elle sert encore, par les mœurs qu'elle donne, à corriger le poison même de la fortune. C'est elle enfin qui semble donner à l'homme ce calme heureux, devenu aujourd'hui le premier des biens, comme aussi le premier titre à la sagesse & aux vertus conservatrices de la véritable liberté.—Jusqu'ici les amateurs de l'agriculture s'étoient peut-être trop hâtés de généraliser les faits nouveaux, ou qui leurs paroïsoient tels. Au lieu de les multiplier, de les comparer, sur-tout de les ana-

lyser, on a tout-à-coup élevé des théories avec des matériaux informes, dont on ne connoissoit ni la solidité ni les contours.

Il seroit infiniment utile de former quelque part un dépôt de faits relatifs à l'agriculture de notre pays, un foyer où la lumière de l'expérience, la seule infailible, allât se concentrer.

Pour arriver à ce but, la Société Economique desireroit que les cultivateurs intelligens voulussent bien lui adresser les observations qu'ils auroient eu occasion de faire sur la culture de leurs terres. Elle préférera toujours des faits bien vus quoiqu'isolés, à des théories qui ne seroient fondées que sur des principes abstraits. Ces faits isolés sont quelquefois le premier chaînon d'une grande vérité, qui échappe souvent au premier inventeur, mais qu'il seroit intéressant de conserver quelque part comme en dépôt.

L'agriculture a plus qu'aucune science besoin de l'analyse. Les faits dont elle s'occupe sont si multipliés, si complexes, que le premier soin de l'observateur sera nécessairement d'en déterminer toutes les circonstances & d'en démêler tous les émanens.

La Société Economique cherche encore moins les découvertes, souvent plus apparentes que réelles, que la confirmation ou le

développement d'un principe déjà connu. Ainsi un cultivateur qui lui apprendra que sous de telles circonstances, une telle méthode déjà connue a donné de grands résultats, rendra autant de service que tel autre qui aura apperçu un fait nouveau non rectifié par une suite d'expériences. Le système de l'agriculture d'un pays est une espece de législation, où il vaut mieux réformer peu-à-peu que de détruire, parce que le développement des faits connus, la modification des choses qui existent, mène plus sûrement au bien que des principes nouveaux dont les rapports restent nécessairement inconnus.

Pour réunir en masse & conserver précieusement les observations isolées des cultivateurs, & pour mettre les amis de l'agriculture en activité, & pour ainsi dire en commerce les uns avec les autres ; la Société Economique desireroit qu'on voulut la regarder comme un centre de correspondance connu à toutes les parties de la république. Elle prie que les cultivateurs veuillent bien lui faire parvenir les résultats des expériences, & les observations intéressantes qu'ils auroient eu occasion de faire, comme aussi de lui adresser des questions propres à réveiller le zèle & l'activité des personnes éclairées, tout cela par des lettres adressées à la Société, qu'Elle

aura soin de faire publier à mesure. Par ce moyen, des cultivateurs inconnus les uns aux autres, entrèrent en correspondance ensemble. Le public profitera de leurs discussions; & des observations restées stériles peut-être sans le secours de la publication, serviront désormais à développer des vérités utiles, & ranimeront le zèle des cultivateurs, qui se trouvant tout-à-coup rapprochés par leurs lumières, travailleront tous de concert à l'utile science de l'agriculture.

Comme la Société ignore quels pourront être les résultats de ce projet de correspondance, Elle n'a voulu faire l'entreprise d'aucun nouveau Journal; mais à mesure qu'Elle aura des matériaux qui lui paroîtront dignes du public, elle les placera dans le Journal de Lausanne. Dans la suite on pourra, selon l'abondance des matières, ou multiplier les Numéros du Journal, ou donner à cet ouvrage une forme impossible à déterminer aujourd'hui.

Ce projet est particulièrement destiné au Pays-de-Vaud. Cependant on desiroit vivement qu'il put devenir commun à tout le Canton, & on recevra avec reconnaissance des lettres écrites en français par des personnes qui habitent le pays Allemand. Le vœu de la Société seroit de trouver assez de Lec-

teurs & d'intérêts pour former dans la suite une correspondance générale avec les deux parties du Canton & de publier des Journaux dans les deux langues, lesquels contiendroient le dépôt réuni des expériences faites sur tout le sol de la République.

Il a , paru il y a ans dans nos mémoires un tableau des questions relatives à toutes les parties de notre agriculture. On recommande à nos correspondans la lecture de ces questions. Mais, comme depuis la publication de cet écrit, les connoissances humaines ont fait de grands progrès , il seroit utile de faire une suite à ces questions, en les rendant relatives aux progrès des différentes sciences qui composent celles de l'agriculture. Le savant cultivateur qui voudroit entreprendre cet ouvrage seroit sûr de l'approbation de la Société & de la reconnoissance du public.

Peut-être qu'une des premières & des plus urgentes questions à traiter dans le moment présent , seroit celles qui chercheroient les moyens les plus propres à prévenir l'accroissement de la cherté des denrées.

On adressera à M. Haller, Secrétaire de la Société Economique , les lettres qu'on voudra nous écrire; l'on est prié de faire par-

venir les paquets par la voie la moins coûteuse.

Berne le 13 Mars 1795.



SUR la préparation des orchis qui croissent spontanément en France ; par M. Marfillac, docteur en médecine.

EN considérant la classe féconde des végétaux, la famille des *orchis* mérite un rang distingué parmi ceux qui nous offrent le plus grand nombre d'utilités générales & particulières.

La famille des *orchis* est une des plus nombreuses de la nature ; parmi les espèces connues, on distingue :

L'*orchis odoratissima*, dont les fleurs sont d'un pourpre très-odorant.

L'*orchis maculata*, dont les feuilles sont tachetées, & les fleurs panachées de pourpre & de blanc.

L'*orchis pyramidalis*, dont les pétales sont lancéolés, & leur épi très-resserré.

L'*orchis ustulata*, parsemé de points rouges ; le fatirion bouquin, l'*orchis militaris*, *bifolia*, *latifolia*, & tant d'autres espèces qui n'intéressent encore que la théorie.

Celles qui ont été l'objet de plusieurs ob-

servations que j'ai soumises au jugement de la société royale d'agriculture, sont l'*orchis morio* ou fatirion mâle, & l'*orchis femina* ou fatirion femelle. Ces deux especes, qui offrent peu de différences dans leur port, feuilles, fleurs, & bulbes, m'ont produit les mêmes résultats.

Cette nombreuse famille offre, dans ses variétés, des bulbes plus ou moins volumineuses, suivant les terrains; mais celles qui croissent dans les prairies humides, m'ont paru moins visqueuses, plus blanches & plus saines que celles qu'on trouve dans les cantons marécageux, ou dans ces marais fangeux qui bordent les rivages de la mer Méditerranée.

Récolte des orchis. Depuis les bords du Rhin au nord de la France, on trouve des orchis en abondance dans les prairies & terrains humides des provinces autrefois connues sous les noms de Lorraine, Alsace, Franche-Comté, Lyonnais, Dauphiné, Languedoc & Basse-Guyenne. Leurs tiges sont faciles à connoître, d'après la description que j'en ai offerte.

Sa récolte n'est pas pénible; pour en avoir les bulbes en maturité, il ne faut les arracher que lorsque la plante a donné ses semences, que sa tige commence à flétrir. Dans les terres humides, une petite fourche suffit

pour enlever la première motte de terre, & mettre à découvert les bulbes des fatirions; on les arrache à la main, & on en forme de petits amas sur le terrain même qui les a produits.

Si on fait choix d'un beau jour pour les déraciner, le soleil aura bientôt séché la terre humide qui les environne, &, en les secouant, on les portera chez soi à moitié nettoyées.

Préparation des orchis. La préparation des orchis est simple; je dépouille les bulbes de leurs enveloppes fibreuses; je les place dans un baquet, & je les lave dans plusieurs eaux froides, jusqu'à ce que la dernière reste limpide.

Je les fais bouillir cinq minutes dans de l'eau de rivière; les ayant forties & placées sur des claies d'osier, je les expose trois jours de suite dans un four de boulanger, peu de tems après que le pain en est sorti, & quand la chaleur est douce & modérée. De tems en tems, je les fors pour les remuer, afin que leur dessiccation soit à-peu-près égale sur toutes les faces.

On reconnoit qu'elles sont suffisamment desséchées, lorsque les bulbes sont d'une transparence opaque comme la corne d'Irlande, & qu'en les comprimant avec l'extrê-

mité de l'ongle, il n'en résulte aucune empreinte; dans un tel état, elles peuvent se conserver plusieurs années sans altération, sont à l'abri des vers & d'une espèce de charançon qui les attaquent lorsqu'elles sont en poudre. On peut enfin en retirer des gelées alimentaires aussi fraîches que celles des orchis cueillis de l'année.

Pour avoir sa dissolution, il faut nécessairement les piler, les réduire en poudre très-fine, passée au tamis de soie; préparé de la sorte, il prend le nom de *salat* ou *salep*. On parvient à le mettre à l'abri des insectes, en le renfermant dans un bocal de verre fermé hermétiquement.

Ce salep, réduit en poudre, peut se manger cuit à l'eau, au bouillon, au lait, & se mélanger à plusieurs espèces de nos alimens, tels que les crêmes, riz, chocolats, poudings anglois, &c.

Sa dissolution est très-difficile quand elle n'est pas faite avec soin; pour qu'elle soit parfaite, il faut en détrempier un gros dans une cuillerée d'eau froide, & le remuer jusqu'à ce que la poudre bien humectée ait quadruplé son premier volume; alors, en continuant à la remuer, on y verse peu-à-peu 18 ou 20 onces de thé, d'eau bouillante, de bouillon, ou de lait chaud; elle

acheve de s'étendre dans ce nouveau liquide, & en l'agitant quelques minutes, elle acquiert bientôt de la consistance. La faisant ensuite bouillir demi-heure sur un feu modéré, en la remuant souvent, on obtient un potage succulent & analeptique, pesant environ dix-huit onces, aussi consistant qu'une crème de riz ordinaire.

Utilités générales du salep. Il est, je crois, peu de productions végétales susceptibles d'offrir un si grand nombre d'utilités que la famille des *orchis*.

1°. Ils croissent spontanément & n'exigent ni labours ni semence, ni culture, ni d'autres travaux que celui d'en recueillir les bulbes.

2°. Elles se reproduisent avec abondance dans les terrains où elles ont pris racine; & quoiqu'on s'efforce de les détruire dans plusieurs prairies, sa reproduction surmonte les travaux humains, & sa fécondité est à-peu-près la même toutes les années. Ces bulbes, cachées dans le sein des terres humides, y paroissent à l'abri des rigueurs de l'hiver, & du ravage de tous les élémens.

3°. Il n'existe, je crois, aucune production végétale qui, sous un si petit volume, contienne une aussi grande abondance de sucs nutritifs & restaurans : un seul gros de

falep fuffit pour donner un potage très-confifant du poids de dix-huit à vingt onces ; & quatre ou cinq livres de falep en poudre fuffiroient , dans un tems de difette , pour nourrir avec falubrité une famille entiere pendant un mois.

4°. Cette fubftance alimentaire paroît d'une nature incorruptible ; bien préparée , elle peut fe conferver trente ans en bulbe ou en poudre , fans perdre fes qualités nutritives & analeptiques.

5°. Ses avantages & falubrité alimentaires font incontestablement prouvés par l'ufage journalier des Perfans & des peuples de l'Inde , qui en mangent journellement & comme mets délicat , & comme aliment des plus reftaurans : leurs corps , qui perdent beaucoup par la tranfpiration dans ces climats brûlans , ont befoin d'être fouvent réparés par des fubftances très-nourriffantes , & le falep à cet égard eft le plus eftimé chez eux. Je connois plufieurs perfonnes en France qui en font journellement ufage , & qui s'en trouvent très-bien. Cette production eft fi éminemment nutritive , que , fur huit gros de cette fubftance en diffolution , on a lieu de croire que fept font transformés en chyle.

L'efpace qui nous refte ne nous permet pas de nous étendre davantage fur cet ar-

ticle ; mais dans un moment où la pénurie des subsistances de première nécessité, rend précieux tout ce qui peut y suppléer, nous avons cru faire plaisir à nos Lecteurs de leur rappeler ce morceau, extrait des feuilles du Cultivateur, année 1792, où on pourra le voir plus au long.

EXTRAIT

Des nouvelles politiques nationales & étrangères. Troisième année Républicaine, quartidi 24 Ventose. *Ere vulgaire*, samedi 14 Mars.

Annuaire du Cultivateur, par G. Romme, représentant du peuple, à Paris, chez F. Buiffon, Libraire, rue Hautefeuille.

METTEZ (dit le journaliste,) le mot de *Calendrier*, à la place d'*annuaire*, vous aurez une idée de ce livre. Ce n'est pas seulement l'ouvrage du citoyen Romme ; des savans très-distingués y ont concouru, & il suffit de voir les noms de d'Aubenton, Thonin, Parmentier, Desfontaines, Lamarck, &c. pour avoir la plus favorable opinion de l'exécution de l'ouvrage. Quel dommage que

de tels hommes ayent travaillé sur un canevas si pauvre & si bizarre !

En changeant la distribution de l'année, les noms des mois & ceux des jours, on a supprimé tous les noms des saints & d'époques religieuses que le catholicisme avoit attachés à chaque jour, & l'on y a substitué des noms de plantes, d'animaux, & de plantes aratoires. Ainsi dans le mois de Vendémiaire, par exemple, je trouve le *potiron* à la place de *St. François d'Assise*; un *âne* remplaçant *St. Bruno*, & un *tonneau* remplaçant *Ste. Ursule*. Je ne regrette pas assurément la légende romaine, mais il faut convenir que pour un peuple nombreux, qui croit encore à la divinité de Jésus-Christ, il n'est pas égal d'attacher à tel jour l'époque de la résurrection de l'Homme-Dieu, ou le nom du *Maronier*; & de trouver le 5 Germinal une *poule* à la place de l'*annonciation*.

Mais venons à l'annuaire républicain, & à la méthode qu'on y a suivie, si l'on peut appeller méthode un choix arbitraire de 36 noms d'animaux, & 36 noms d'instrumens d'agriculture, placés au hazard, les premiers à chaque quintidi, les seconds à chaque décadi; & 288 noms de substances végétales & minérales, disséminés sans aucun

ordre sur tous les autres jours de l'année.

On ne peut deviner quelle est l'idée qui a dirigé cette série bizarre de végétaux. Les noms classiques d'*Amarillis*, de *Silvie*, de *Mirthille*, frappent d'étonnement dans la foule baroque de plantes obscures & sans propriétés, comme *hemerocalle*, *macre*, *arroche*.

La dernière décade de Nivose offre cette série étrange, *pierre à plâtre*, *sel*, *fer*, *cuivre*, *chat*, *étain*, *plomb*, *zinc*, *mercure*, *crible*; en voyant les quatre métaux, je cherche ailleurs l'*or*, & l'*argent*, & je ne les trouve nulle part. Vraisemblablement l'austérité républicaine aura pros crit à dessein ces deux métaux, *source de luxe* & *poison des mœurs*. Mais j'ai bien peur que ce républicanisme ne soit bien furanné pour nous. Je crois qu'une alliance de la république avec *le roi des métaux*, comme les alchimistes appellent l'*or*, feroit plus de faison, & si la caisse à trois clefs étoit remplie des deux métaux dont le nom est pros crit de notre calendrier, les affaires de la république n'en iroient pas plus mal.

Le journaliste français, après avoir relevé quelque trait de superstition religieuse, ajoute :

La superstition Robespierre, également

ingénieuse & éclairée, avoit porté la même délicatesse de scrupule dans la réforme de nos tragédies & de nos comédies. Il n'étoit plus permis d'y prononcer les mots de *couronne* & de *rois*; & les incroyables bêtises qu'y substituèrent nos *censeurs républicains*, auroient paru le comble du ridicule, si le ridicule avoit pu percer l'amas d'horreurs qui a signalé cette horrible période.

Nous retrouvons les mêmes scrupules, & le même goût dans la rédaction de quelques articles de notre *annuaire*. Par exemple à l'article *abeille*, on a évité avec soin le mot contre-révolutionnaire de *reine*, & l'on y a substitué démocratiquement ceux de *mere* ou *pondeuse*. Pour moi, tant qu'un décret ne défendra pas de parler du *roi* de Prusse, & de la *reine* de Portugal, je dirai aussi la *reine* abeille, parce que tous les naturalistes la qualifient ainsi, & qu'ils ont leurs raisons pour cela. En la qualifiant exclusivement de *mere* ou de *pondeuse*, on induiroit en erreur. Toute abeille femelle est féconde, quand elle a participé, suivant les observations du savant Hubert, à la *gelée royale*, qu'il faudroit donc, dans notre nouveau langage, appeler *gelée maternelle*; toute abeille pond des mâles à la vérité, mais elle est *pondeuse*. Quant à la *Reine* elle est *Reine* avant de pondre; c'est un palais, & non pas

une cellule qu'elle habite. Elle seule se met à la tête des effains , quand ils vont fonder un nouvel empire.

Je lis dans une instruction qui est à la tête de *l'annuaire* cette phrase : *L'année présente est la 1795^{me}. pour les peuples esclaves ; c'est la 3^e. de la république Française.* Les Américains & les Suisses qui continuent de dater leurs lettres de cette année 1795 , peuvent être un peu étonnés de se voir appelés *esclaves* par des hommes qui , après avoir courbés patiemment la tête sous la plus hideuse tyrannie pendant dix-huit mois entiers , font entrer encore ces dix-huit mois dans l'ère de leur liberté. Ah ! n'insultons pas ces sages Américains , qui , après avoir conquis leur liberté , les armes à la main , se sont hâtés de la consolider par des constitutions vraiment républicaines ; nous les avons surpassés en courage , tâchons de les imiter dans leur sagesse.

Article envoyé.

LE journaliste français duquel est extrait ce morceau qu'on nous a envoyé , auroit pu ajouter que par une suite nécessaire du système adopté d'ôter son titre à la reine des abeilles , & de ne plus prononcer les mots de couronne & de roi , il arrivera une révolution aussi fâcheuse en littérature que l'a été

été en religion morale & politique, celle dont nous sommes les témoins; car non-seulement les plus belles tragédies, ces chefs-d'œuvres de l'art de Corneille & de Racine ne pourroient plus se produire sur la scène, mais elles devroient même être anéanties, ainsi que les charmantes & immortelles fables de la Fontaine dont le coupable auteur ose *follement* parler du roi des *animaux*.



Avis du Rédacteur.

PARVENUS selon nos desirs à nous procurer des secours par lesquels notre Journal offrira chaque jour plus d'intérêt à nos Lecteurs, nous répétons ici que c'est avec reconnoissance que nous recevons tous les envois utiles, intéressans, agréables qu'on nous fait, à condition toutefois, ainsi que l'exprimoit déjà notre prospectus, que nous n'aurons aucun compte à rendre des raisons pour lesquelles nous n'employons pas tout ce que nous recevons. Ceux qui, soit auteur, soit libraire, desirent faire annoncer quelque ouvrage, sauront sans doute qu'ils doivent en envoyer un exemplaire au Rédacteur du Journal, & chaque N°. s'imprimant d'avance,

ceux qui veulent que leur annonce paroissent dans le plus prochain N^o., sont priés de faire leurs envois, le premier, ou au plus tard le 15 de chaque mois, lettres & paquets franc de port.



FRAGMENT

D'une correspondance en vers, entre deux personnes qui ne se sont jamais vues -- Réponse à cette question,

Il faut de vos penchans dévoiler les secrets,
Quel charme heureux vous donne un talent que j'admire?

L'habitante des bords du Léman, à l'habitant des bords de la Seine.

ÉPI TRE CINQUIÈME.

Vous l'exigez...? Il faut donc vous décrire,
Les sentimens, les goûts que le ciel m'a donnés;
Et perdre ainsi les instans fortunés
Que je pourrois employer à vous lire.
Mais quand l'abeille, en voltigeant,
Butine les trésors de Flore;
Quand du bouton qui vient d'éclorre,
Elle passe au thym odorant,
Peut-elle définir l'attrait qui la captive?
Elle porte de fleur en fleur,
De son choix passager, la faveur fugitive,

Et fuit aveuglement , un instinct bienfiteur —
 Telle je suis peut être en des vallons paisibles ,
 Habitant les beaux lieux que Saint Preux a chantés
 Les hyvers éternels de ces Alpes terribles ,
 Ce lac qui double au loin , les tours de nos Cités ,
 Tout frappe ici les yeux : & qui sent , doit écrire —

J'étois bien jeune encor : déjà l'azur des cieux ,
 Les gazons , les rochers , un chêne audacieux ,
 Me faisoient éprouver ... je ne fais quel délire —
 Les astres de la nuit , & leurs feux scintillans ,
 Le silence des bois , le frais de leurs ombrages ,
 L'aspect d'un lac tranquille , ou le bruit des torrens ,
 A mes sens étonnés présentoient des images —
 Mon aiguille dès lors , me servit de pinceau.
 Un sentiment profond brûle , exhalte , dévore....
 Je brodois ; mon satin devenoit un tableau :
 J'écrivois ; & des vers me décroient encore —
 Goûts enchanteurs , & purs , penchans toujours
 chéris ,

Que j'aime à retrouver votre première trace !
 Vous seuls m'avez ouverts les trésors du Parnasse —
 Racine.... ! que de pleurs , versés sur tes écrits !
 Horace , Rodogune , & ce noir Pharasmane (1) ,
 De respect , de terreur , frapperent mes esprits ;
 Mais je leur préférois le brillant Orosmane —
 L'Arioste , le Tasse , Homère & Fenelon ;
 Les malheurs de Didon , racontés par Virgile ;
 Pope , Ossian , Jean Jaque , & Gesner & Delisle ;
 Young sombre mais sublime , & l'immortel Buffon ,
 Tour à tour admirés , ornent ma solitude ;
 Le génie y survit aux arrêts du trépas :
 Là le plaisir utile , a les fruits de l'étude ,

(1) Personnage de la tragédie de Radhamiste & Zénobie.

Et je fais moissonner où je ne semai pas —

L'Histoire enflamme aussi : les passions , les crimes ,
Des intérêts divers les célèbres victimes ;
Les héros , leur fortune , & le sort des Etats ;
La morale , les arts , ces foux qu'on crut des sages ;
Et luttant au milieu des flots & des orages ,
La vertu que j'adore , & qui souffre ici bas ;
De ces foibles mortels , les malheurs ou la gloire
Par des ressorts puissans agitent tous les cœurs —
Stuarts ! Bourbons..... ! Combien on vous donne de
pleurs....

Sans frémir , & l'œil sec , qui peut lire l'histoire ?

Mais il est d'autres pleurs , il est d'autres regrets ,
Qui nous ont des beaux arts , révélé les secrets —
Aux larmes d'Artémise , on dût ce mausolée ,
Modèle qu'adopta l'amitié défolée —
Le front voilé d'un crêpe , au milieu des tombeaux ,
Esquissant à grands traits de funèbres tableaux ,
Le chantre aimé des nuits , d'une voix éclatante ,
S'écrioit : “ O mortels , la mort plane sur vous ,
Dans l'âge du bonheur , une ame indifférente ,
N'y voit que la nature ; & rien qui l'épouvante :
Mais il suffit d'aimer pour redouter ses coups ”.
Et le sublime Young , sans sa douleur profonde ,
N'eut peut-être jamais été connu du monde —
Ainsi sur le cyprès , une palme fleurit ,
Et de l'affreuse mort , plus d'un talent naquit —
Sa faux porte au hazard , une amante est frappée ,
Et voilà qu'aussitôt la Thrace rétentit ,
Des doux sons de la lyre , & de la voix d'Orphée —
Qui de nous n'a connu ces souvenirs amers ?
Mais au sombre chagrin , ce poison de la vie ,
Succèdent les douceurs de la mélancolie ,

On pleure , on veut écrire ; & l'on écrit des vers —

Ainsi du sentiment , éprouvant l'influence ,
 J'écrivis par instinct & toujours sans projet —
 Ma douleur , mes plaisirs , ou ce besoin secret ,
 D'épancher ce qu'on sent , de fixer ce qu'on pense ;
 Voilà mes seuls talens : vos bontés font leur prix.
 Jugez s'ils me sont chers , je leur dois ces écrits ,
 Où de vos goûts charmans , me révélant la source ,
 Vous dites que l'attrait est votre unique loi ;
 Et que vous écrivez par instinct comme moi —
 Mais le point du départ ne règle pas la course —
 L'Aigle échappe aux regards de l'œil le plus perçant ,
 L'Allouette s'élève , & retombe en chantant —
 Votre indulgence accueille une muse champêtre ,
 Comme on daigne sourire à de rustiques jeux :
 Si la rose des bois , parfumant ses cheveux ,
 Se mêle sur son front , au feuillage du hêtre ,
 Cet oubli de tout soin , cet abandon la sert ;
 On ne se pàre point dans le fond d'un désert —
 Mais un goût difficile & me juge , & m'éclaire :
 Je hazarde en tremblant de si foibles essais ,
 Dont je sens les défauts , hélas ! plus que jamais ,
 Car j'ai relu vos vers ; & je voudrois vous plaire —

L.

LA FUSÉE ET LA LAMPE.

Fable.

ON raconte que la fusée
 Fière de sa brillante & haute destinée ,
 Traitoit un jour la lampe avec humeur.
 Où ces acteurs se rencontrèrent ,
 Je l'ignore , sur mon honneur ,
 Mais , je fais bien qu'ils se parlerent ,

Et que de propos en propos ,
 Le moins modeste envoya l'autre ,
 De sa pâle lueur éclairer les cachots
 Ou l'oratoire d'un apôtre . . .
 Quelle illusion est la vôtre !
 Lui répondoit l'humble lampe , & pourquoi
 Devrois-je vous le céder , moi !
 Vous brillez , je le fais , vous affrontez la nue ,
 Mais votre éclat est passager ,
 A peine êtes-vous apperçue ,
 Que dans l'obscur néant d'où vous êtes venue
 Après un léger bruit vous allez vous plonger ,
 Et de la superbe fusée ,
 Que reste-t-il alors ? rien qu'un peu de fumée.

Je t'applique ceci , mortel ambitieux ,
 Dont l'élévation va fixer tous les yeux ;
 Courage , allons , poursuis ta pointe ,
 A tes projets immoles ton repos ,
 Encore un peu de vigueur ou de feinte
 Et tu verras ramper tous tes rivaux.

D'un pas ferme & rapide
 La fortune te guide ;
 Prends ton effor , perces les airs ,
 Deviens roi , si tu peux , & roi de l'univers ,
 Alexandre le fut un instant , ou crut l'être ,
 Mais que nous reste-t-il de ce prétendu maître ,
 Rien , pas même les os qu'ont épargné les vers.

Par M. D. V.

*Bouts-rimés , dont les mots se trouvent dans le
 Journal de Mars.*

Un accord — *synalagmatique*
 M'unit avec Eglé ; Plutus au pied — *fourchu* ,
 De son pere l'obtient , adieu ma — *pragmatique* ,

Elle épouse ce monstre au nés rouge & — *crochu* ;
 Mais j'apperçois signe — *hieroglyphique*
 Qui dit que ce mignon — *ventru*
 Figurera bientôt dans l' — *écliptique* ,
 Et que jalouse humeur le rendra moins — *dodu* .
 Sous la machine — *pneumatique* ,
 Enfermât-il Eglé, je veux qu'il soit — *berné* :
 Si le vilain n'a pas une ame — *phlegmatique* ,
 Mieux lui vaudroit cent fois être — *mort né* .
 Eglé, nos cœurs suivoient les loix de l' *hydraulique* ,
 Ils étoient au niveau ; mais Plutus a — *beuglé*
 . Par une attaque — *apoplectique*
 Le ciel la terrassé ; . . . le ciel me rend — *Eglé* .

E N I G M E.

Nous sommes deux freres jumeaux,
 Tous deux parfaitement égaux.
 En naissant soumis a la forme,
 La mode est notre unique loi ;
 Et le berger comme le roi
 Nous font porter même uniforme.
 Aux malheureux estropiés,
 A quelque pauvre va nu pieds ,
 Le sort , pourtant sans injustice ,
 Nous fait refuser le service.
 On peut nous voir , suivant les goûts ,
 Noir , gris & blanc , jaune & roux ,
 Mais sous des formes non pareilles ;
 Toujours propres parmi les grands ;
 Avec le peuple & les enfans ,
 Crottés par dessus les oreilles .
 Garde toi bien , mon cher Lecteur ,
 De nous employer sans mesure ,
 Car nous mettons à la torture ,
 L'artiste comme l'amateur .

L O G O G R I P H E.

I M A G E des grandeurs , du crime & des vertus ,
 Asservie à des loix qu'il me faut toujours suivre ,
 Je frappe.... j'attendris.... j'ose faire revivre
 Des mortels étonnans , des faits qui ne sont plus ;
 Aveuglés par l'amour , ou poussés par la haine ,

Bien souvent mes heros, oubliant leur raison,
Appellent, pour servir leur fureur inhumaine,
Les chaines, les buchers, le fer & le poison.
Mais abaissons la voix, & changeons de langage.

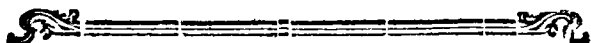
Eh bien ! je t'offrirai Lecteur,
Dans mes huit pieds un animal rongeur,
Qui quelquefois cause plus d'un dommage ;
Non loin du port, ce qui pour les vaisseaux
Devient une retraite sûre ;
Le plus méchant des animaux ;
La saison où Cérès embellit la nature ;
Un grand fleuve d'Espagne ; un des quatre élémens ;
Un mont fameux dans la Phrygie ;
Un poisson, un oiseau, le tems de notre vie ;
Un mal affreux qui trouble tous les sens ;
Le bouclier d'une Deesse ;
Ce fillon trop bûté qui marque la vieillesse ;
L'ornement d'un pontife, interprété des dieux ;
Enfin pour enigme dernière,
Je vais te mettre sous les yeux
Un des fils de Pelops, dont le crime odieux
Du soleil effrayé fit pâlir la lumière ;
Mais lis certain auteur, tu le connoîtras mieux.

C H A R A D E.

Je suis dans mon entier l'horreur d'une ame honnête,
Mon chef ôté, je fais le tourment du Poëte.

*Explication de l'Enigme, du Logogriphe, & de
la Charade du N^o. précédent.*

Le mot de l'Enigme est *cire d'Espagne* ; celui du Logogriphe est *Logogriphe*, où l'on trouve *gloire*, *Pô*, *Loire*, *orge*, *Jo*, *lyre*, *pie*, *poire*, *gril*, *or*, *poil*, *ogre*, *horloge*, *roi*, *loi* ; celui de la Charade est *ami*.



F A R U C H - N A ,

O U L E P O U V O I R D E L ' I M A G I N A T I O N .

LES arrêts du destin avoient placé Seifed-doulat, prince de la maison de Hamadan, sur le trône de la Syrie : & Damas chérissoit ce monarque comme un présent du ciel — Magnifique, mais économe ; juste, bienfaisant, il étoit le père du peuple, la terreur ou l'appui des grands : et la science, ainsi que les talens, trouvoient en lui un protecteur éclairé — Seifed-doulat, jeune, sensible, et maître d'un puissant empire, sentit bientôt que pour être heureux, il ne suffit pas de régner — Eternelles chimères des belles ames, l'amour & l'amitié lui eussent offert mille attraits, mais ils sembloient se refuser à ses desirs — Entourré d'hommes brillans, aimables, le Sultan de Damas avoit de nombreux courtisans, sans pouvoir trouver un ami — Environné d'esclaves charmantes, il ne tarda pas à s'appercevoir qu'un sérail ne peut-être le temple de l'amour ; & dès lors, l'enchantement fut détruit — „ Où l'homme reposera-t-il son cœur, disoit tristement le roi de Damas, si le ciel, inexorable à ses vœux

lui refuse un ami et une compagne ? Sans doute la félicité consiste dans la possession d'un être qui soit heureux de notre joye , & triste de notre douleur — Ah ! je le sens... le bonheur n'est pas fait pour nous autres rois ”.

Malheureusement, les affaires qui sont un préservatif assuré contre l'ennui, ont l'inconvénient de fatiguer ; & le génie le plus vaste, l'homme le plus laborieux connoît le besoin du repos après le travail — C'étoit surtout à la chasse, que Seïfed-doulat se distrayoit de leur poids ; il l'aimoit avec passion, & d'autant plus qu'elle le séparoit d'une cour dont il étoit souvent excédé : quelquefois aussi , il parcouroit Damas sans être connu — Si l'amour de l'ordre & de la justice furent d'abord le seul motif de ces courses mystérieuses, le Sultan y trouva par la suite, l'attrait d'un spectacle aussi piquant qu'instructif pour lui ; les carrefours de Damas, lui présentoient à nud l'humanité qui ne se montre à la cour que déguisée ou parée : & c'est en observant le peuple qu'on apprend à connoître les hommes — Un soir, que le monarque étoit sorti dans le dessein de visiter la capitale , il suivoit depuis quelques momens, dans l'une des principales rues, deux hommes dont le costume annonçoit une existence au-dessus du commun, lorsque

l'un d'eux s'écria tout-à-coup. „ O ciel..... ! J'ai perdu ce billet — Comment, où puis-je l'avoir perdu ? Je n'ai d'autre parti à prendre que de retourner sur mes pas, jusqu'à la maison d'où je fors : mais toi, cher Abdala, visite attentivement le quartier des bains, c'est peut-être là qu'il m'est échappé ”.

— Je le veux bien, repliqua l'autre, je vais le chercher avec autant de soin que si c'étoit une ordonnance sur le trésor de Seifed-doulat — Mais quelle si grande importance attaches-tu à cet écrit ?

„ Oublies-tu que la personne qui l'a tracé, ne se découvrira qu'à celui qui pourra le lui présenter ? L'Ange protecteur du foible & de l'opprimé, m'a peut-être réservé l'occasion de les servir en arrivant à Damas ; & ce seroit y entrer sous d'heureux hospices ”.

— Cette faveur du ciel, reprit Abdala, seroit digne d'Al-Faraby — En parlant ainsi, les deux étrangers se séparèrent pour s'occuper de la recherche du billet perdu —

„ Al-Faraby ! se dit le Sultan, en suivant le quartier des bains, ah ! puisque la fortune conduit à Damas cet homme célèbre, (*)

(*) Al-Faraby, qui fleurissoit au dixième siècle,

il ne s'éloignera point des murs où je règne sans m'avoir éclairé de ses lumières, sans avoir embelli quelques-uns des instans de ma vie, par le charme de ses talens" & le monarque traçoit rapidement sur un blanc-seing qu'il avoit tiré de ses tablettes, un ordre pour Al-Faraby, de se rendre au palais le lendemain à l'heure de son lever—Abordant ensuite Abdala, qu'il a soin d'appeler par son nom, il lui enjoignit de remettre à l'*homme célèbre*, cet ordre de Seifed-doulat; celui-ci ouvre de grands yeux, & c'est en bégayant de surprise qu'il promet d'obéir — Il ne peut concevoir comment en arrivant dans la capitale de la Syrie, sans y être connu de personne, avant même d'y avoir arrêté un logement, son illustre ami est déjà l'objet de l'attention du monarque ni comment le nom obscur d'Abdala, peut-être venu jusqu'à lui.

étoit un de ces génies universels, faits pour pénétrer dans toutes les sciences; et ses talens seuls l'eussent rendus célèbre — Il passa pour le plus grand philosophe qu'aient eu les musulmans, et c'étoit le premier musicien de son tems: ses ouvrages se trouvent, dit-on, dans la bibliothèque de Leyde — Il perit malheureusement, assassiné par des voleurs dans une forêt de la Syrie, l'an 954 de l'Ere Chrétienne.

Cependant , occupé de l'heureuse découverte qu'il vient de faire , Seifed - doulat marche à grands pas , en goûtant d'avance le plaisir de voir Al-Faraby le lendemain — „ Quoi , ce génie brillant & rare, cet homme précieux que la fortune a favorisé de tous ses dons , vient s'offrir de lui-même au desir ardent qu'il a depuis si long-tems de le connoître ! véritablement , il est d'heureux jours dans la vie ; qui lui eût dit que celui-ci devoit se terminer par une rencontre aussi agréable ? ” Le prince en étoit à cette réflexion , lorsque ses regards tombèrent par hazard sur un chiffon de papier qu'il étoit sur le point de fouler aux pieds : comme c'étoit précisément un chiffon de papier qu'Al-Faraby cherchoit avec tant de soin , il ne dédaigna point de le ramasser , & l'ayant déployé , il y lût ces mots , à l'aide de la lumière d'un Caravanserai.

„ Puiffe cet écrit tomber entre les mains
 „ d'un serviteur du prophète ! Dervis ,
 „ homme de cour , ou de loi , n'importe
 „ — S'il est sensible & généreux ; s'il éprou-
 „ ve impérieusement le besoin de protéger
 „ la foiblesse , ou de secourir l'innocence
 „ lorsqu'il est en son pouvoir de leur être
 „ utile ; s'il ose braver toute espèce de dan-
 „ ger pour faire le bien , c'est à lui que

„ s'adresse ce billet — Qu'il se rende le premier jour de la lune de Regeb, près de la mosquée voisine du *pavillon des jardins*, à l'heure où finit la prière; la personne qui trace cet écrit s'y trouvera, vêtue d'une *simare* bleue, la tête couverte d'un voile de Perse, ayant le saint Coran dans la main gauche, & dans la droite un bouquet d'hysope — Il peut aborder sans risquer de méprise celle qui lui offrira la réunion de ces divers signes; & lui présentant ce billet ouvert, lui demandera une branche d'hysope en échange — On s'expliquera ensuite sur ce qu'on attend de sa générosité ”.

Après avoir lu ce billet, le Sultan ne doute pas que ce ne soit l'objet de la recherche d'Al Faraby : mais il y a les mêmes droits que celui qui a été le premier à le trouver, puisqu'il s'adresse à tout homme sensible — Que dis-je ? dans l'étendue des Etats soumis à son sceptre, est-il un seul homme qui plus que lui, ait vocation à protéger la faiblesse, à secourir l'innocence, à consoler l'infortune ? C'est avec une impatience indécible, que le monarque compte les instans qui doivent s'écouler jusqu'au jour fixé ; depuis qu'il règne, il n'a rien éprouvé d'aussi vif que la curiosité que ce billet lui inspire.

— Occupé de cet intérêt nouveau, il court s'enfermer dans son appartement, & son imagination poursuit dans la vaste région du possible, mille chimères différentes — „ Tel que soit l'être qui implore avec tant de confiance la générosité de ses semblables, il est certainement doué lui-même de la faculté de s'attendrir sur l'infortune d'autrui, & c'est une de ces ames privilégiées dont s'honore l'humanité ”.

D'après l'ordre du monarque, Al-Faraby se présente le lendemain au palais, & fût introduit à l'instant — On ignore les détails de cette entrevue, mais il est à présumer que le philosophe plût au prince, & que le monarque subjuga le philosophe, puisque ce dernier consentit à demeurer à sa cour — La vérité est qu'ils vécurent dans l'intimité depuis ce moment; mais tout le charme qu'Al-Faraby répandoit sur leurs entretiens, ne put faire oublier à Seifed-doulat le rendez-vous de la mosquée — Au jour marqué, ce prince dévance l'heure, & déguisé en marchand Arménien, il se mêle à la foule, lorsque les crieurs publics appellent les croyans à la prière du haut de leurs minarets — Rien ne distingue en apparence, le monarque de la Syrie, du dernier de ses sujets, mais l'hommage qu'il offre au Seigneur

est celui du juste ; & *les vœux d'un cœur pur* ;
sont recueillis par le prophète comme un parfum
— Après s'être humilié devant le Seigneur,
Seifed-doulat va se placer à la porte de la
mosquée , & s'occupant à examiner chaque
personne qu'il en voit sortir, il commence
déjà à craindre qu'il n'ait été lui seul exact
au rendez-vous , lorsqu'il apperçoit de loin
la fimare bleue — Bientôt il distingue le
voile de Perse, le saint Coran, le bouquet
d'hisope..... Transporté de joie , il aborde
celle qui réunit ces signes si désirés — „ Béné-
ni soit le prophète, lui dit-il , puisqu'il ras-
semble ceux qui se cherchent avec des in-
tentions pures — Voilà le billet que vous
pouvez réclamer , donnez-moi ce que vous
m'avez promis en échange ”. La femme voi-
lée, troqua le bouquet d'hisope contre son
billet, & considérant avec attention celui qui
venoit de lui rendre cet écrit „ Suivez mes
pas, généreux inconnu, lui dit-elle, si vous
ne craignez point d'entrer dans l'azile du
veuvage & de l'infortune, c'est là que je
pourrai vous expliquer quels sont les secours
que j'attends de vous ”.

Le Roi suivit cette femme à travers les
détours de plusieurs rues mal habitées ; elle
s'arrêta enfin devant une maison d'assez ché-
tive apparence ; un esclave vint en ouvrir

la porte ; & Seifed-doulat fût introduit dans un appartement dont la propreté & la simplicité avoient cette sorte de noblesse qui tient aux sentimens plus qu'à la fortune de celui qui l'habite — L'inconnue l'ayant fait asseoir à côté d'elle sur un sofa , souleva son voile , & lui laissa voir des traits que le tems ou l'infortune avoit flétris , mais que l'expression d'un grand caractère animoit encore. — Pendant que Seifed-doulat faisoit ces observations , elle parloit ; & chaque mot ajoutoit à l'idée que le premier coup-d'œil avoit fait naître.

„ Tu vois , lui dit-elle , que j'ai cherché un protecteur parmi cette foule d'habitans que renferment les murs de Damas , bien qu'ils soient étrangers à des malheurs qu'ils ignorent — Cette démarche ne t'étonnera plus , lorsque tu sauras que l'amour maternel me l'a dictée.... Ce fut lui qui m'inspira ce billet qu'un ange tutélaire a fait tomber entre tes mains ; & puisqu'il t'a choisi pour répondre aux vœux d'une mère , je dois te croire digne de les remplir — Cependant avant de m'expliquer mieux , il m'importe de te connoître ; tu paroiss étranger..... quelle est ta patrie & ton nom ?

(*) La Perse m'a vu naître, dit le souverain de Damas ; mon nom est Sahdy , & je viens à Damas trafiquer des pierreries.

„ Trafiquer..... ! reprit l'inconnue , & le ciel a mis dans ton cœur ce dévouement sublime qui porte , à secourir l'infortuné sans calculer ce qu'on peut risquer à le servir ? Tout en toi , je l'avoue , semble garantir la noblesse de l'ame , *Et le sceau du Seigneur est sur ton front* — Mais pardonne si je tremble d'accorder trop de foi aux apparences , est-tu bien l'homme que je cherche ? es-tu celui à qui s'adresse le billet que j'ai tracé ? ”

— Oui , je le suis ! s'écria le monarque , j'en atteste le prophète qui nous écoute..... j'en jure par le divin Coran.

„ Après un tel ferment , je dois t'en croire , tels que soient ton état , ou ton nom ; & je vais t'apprendre le mien , qui peut-être sera venu jusqu'à toi , puisque tu habites Damas — Je suis Farzamé , veuve de Mehl-Eddin , ce grand visir dont la Syrie chérit la mé-

(*) Le sultan , déguisé en marchand Arménien se dit Persan , mais ce n'est pas une contradiction , puisque l'Arménie est une province de la Perse — On observera aussi que l'usage des Musulmans est d'adopter à la conversation ordinaire des passages de l'Alcoran.

moire , & que Seifed-doulat n'a pas cru possible de remplacer — A peine l'ange de la mort l'eût enlevé à l'Empire , que son frère Baruh-Cid , (*) vint rendre hommage à mon fils , comme au chef de sa tribu ; & s'inclinant devant lui , il posa sur sa tête le turban qui , chez les Arabes , est la marque distinctive de cette dignité héréditaire — Mais le perfide fit payer chèrement à son neveu cette apparente soumission ; & bientôt ce précieux enfant expira dans mes bras , avec des symptômes évidens de poison — Toutefois , des soupçons n'étant point des preuves , je ne pus dénoncer cet attentat à la justice de Seifed-doulat ; il fallut hélas , contraindre ma haine , & renfermer jusqu'à ma douleur pour ne pas irriter le nouveau Scheïk — Je devois ce ménagement à ma fille — Cependant l'horreur que m'inspiroit Baruh-Cid , décoré du fatal turban , n'étoit pas de nature à pouvoir être entièrement dissimulée ; & ma seule présence étant pour lui un reproche , il m'assigna cette obscure habitation pour demeure — Cet exil eut été

(†) Baruh est le nom propre , Cid est un titre d'honneur , qui revient chez les Arabes , à ce prince , de chef , de seigneur.

une sorte de bienfait, si ma chère Faruch-na, devenue par la mort de son frère le seul intérêt de ma vie, & l'unique objet de mes affections, l'eut partagé avec moi ; mais l'odieux Baruh-Cid, qui fondoit sur ses charmes naissans des espérances criminelles, la retint dans son palais, & ce fut sans-doute la crainte de me pousser à bout qui l'engagea à me laisser la liberté de la voir — Chaque jour je me rends auprès de ma fille ; & le soin de son éducation, la douceur de sa présence, sont les seuls liens qui m'attachent encore à la vie : attentive à tout ce qui peut concerner ses intérêts j'ai découvert les projets que son oncle a formé sur elle..... Ils sont aussi noirs que j'avois le droit de les supposer — Mohamed, parent du roi, jeune homme violent, emporté, est introduit par le Scheïk, au mépris de nos mœurs & de nos usages, jusques dans l'appartement de ses femmes — Incapable d'un sentiment délicat ou tendre, mais susceptible d'une passion effrenée, il brûle pour Faruch-na de cette flamme grossière dont les ames pareilles à la fienne peuvent s'embraser — En parlant d'amour à ma fille, Mohamed la glace d'horreur ou d'effroi ; il s'emporte, l'offense, la menace, & la flatte tour à tour ; & le lâche Baruh-Cid, livre sa nièce

à ces indignes transports — C'est dans un accès de fureur que Mohamed a révélé à Faruch-na, l'espérance d'obtenir bientôt comme Souverain ce qu'elle lui refusoit comme amant — Un complot affreux doit le placer sur le trône; & pour prix de ses destestables services, assurer le visirat à Baruh-Cid — Seifed-doulat sera frappé à la chasse.... quand? par qui? comment? voila ce que Faruch-na épouvantée n'a pû découvrir : mais si tous les fils de cette trame exécrationnelle, ne sont pas connus, l'existence n'en est pas moins certaine — Complice, & sans doute corrupteur de Mohamed, Baruh-Cid se flatte de régner sous son nom; il pense que les charmes de sa nièce, ajouteront à sa faveur : le visirat est la seule dépouille de son frere qu'il n'a point encore envahie, & sans elle le reste n'est rien pour cet ambitieux — Eclairée sur le péril qui menace les jours du roi, je l'en eusse averti moi-même, mais fais-je si mes pas ne sont point comptés? Une démarche infructueuse eut peut-être hâté l'instant fatal; Farzamé sollicitant une audience du monarque, pouvoit éveiller les soupçons des conspirateurs, & la prudence scélérate de Baruh-Cid — Mais ce qu'une femme ne peut ôser, un homme peut l'entreprendre avec succès : ton commerce

prêtera un voile favorable à tes démarches ; & j'attends de toi que tu révéles sur l'heure à Seifed-doulat , la trame ourdie contre lui : vas..... dis lui que c'est Farzamé, que c'est la veuve du fidelle Mehl-Eddin qui t'envoie ”.

Farzamé , répondit le Prince, peut s'assurer sur la foi du Persan Sahdy , que le roi de Damas fera éclairé sur le péril qui le menace, avant que le soleil ait disparu de l'horizon — Mais en livrant l'ambitieux Mohamed, est-elle assurée que sa fille ne partage point la passion qu'elle lui inspire ?

„ Etranger , repliqua la veuve de Mehl-eddin , de l'air dont on repousse un outrage, ma fille élevée dans l'horreur qu'on doit aux factieux , compte les instans de mon absence ; & suppliant le prophète de lui susciter un libérateur, elle se flatte que je ne me ferai point rendue en vain *au pavillon des jardins* ”.

Mais, insista Seifed-doulat, Farzamé consulte-t-elle l'amour maternel en fermant à Faruch-na le chemin du trône ?

„ Faruch-na , répondit sa mère , est née dans un rang trop voisin du trône pour vouloir y monter à l'aide d'un crime : Seifed-doulat fut le bienfaiteur, l'ami de son père, le souverain & le père de son peuple ; périrent les mé-

chans qui conspirent contre un monarque chéri du Ciel !”

Je me rends , respectable Farzamé , dit le prince ; & je vois que tes sentimens sont dignes de la veuve de Mehl-eddin — Si Faruch-na te demande quel est celui qui se dévoue à remplir tes intentions & les siennes , dis lui qu’il se nomme Sahdy , qu’il chérit la vertu dès son enfance , & que son cœur est fait pour adorer la beauté — Ne lui laisse pas ignorer que mon ambition est de la servir , de l’intéresser s’il se peut ; & présente lui cet anneau comme un garant de mes promesses — Demain , je te rendrai compte des démarches que je vais tenter auprès du roi : j’ai quelque connoissance de l’avenir , je crois entrevoir confusément un grand changement de fortune pour Baruh-Cid ; mais souvenez-vous l’une & l’autre que *la prospérité des méchans , ressemble à un abyme couvert de fleurs.*

Le monarque rentra dans son palais , tout occupé de Faruch-na , qu’il se figuroit avec mille charmes : à peine le complot qu’il venoit de découvrir pouvoit balancer cette image attrayante ; il étoit cependant urgent de le déjouer ; & Baruh-Cid fût mandé sur l’heure — De tous les courtisans du Calife , ce perfide Scheik étoit peut-être le plus sou-

ple, le plus adroit, le plus assidu : mais aucun de ses talens ne l'ayant conduit à la faveur, il croyoit avoir le droit de se plaindre — Grand par sa naissance, par sa fortune ; & revêtu de la dignité de Schèik, qui dans sa patrie, l'eût mis hors de pair, son insatiable ambition cherchoit à la cour des rois de Syrie une existence plus brillante encore — Les bienfaits dont la dynastie régnante avoit comblé sa famille, les distinctions dont Seïfed-doulat l'honoroit lui même en mémoire de son frère, rien n'avoit pû satisfaire cette passion effrénée ; & pour parvenir au visirât, il étoit prêt à plonger un poignard dans le sein du meilleur des maîtres — Mais en attendant le moment fixé pour l'explosion de ses coupables projets, il en cache la noirceur sous l'apparence d'un dévouement sans bornes, sous celle du respect le plus profond : & c'est en s'inclinant jusqu'à terre, qu'il se présente devant son roi — “ Est-il vrai, Scheïk, lui dit le Monarque, que Mehl-Ed-din a laissé une fille charmante, & que tu l'élève dans ton palais ? „

On ne trompe point ta sublime Majesté, répondit Baruh — Cid, étonné de cette question ; ma niece est belle, mais je ne conçois pas que la réputation de ses charmes, à peine encore développés, ait percé jusques à toi —

“ Et

„ Et tu nommes cette jeune princesse? Faruch-na — Répondit le Scheïk, en s'inclinant profondément.

Ecoute, Scheïk..... je n'ai point encore disposé de ma main, ni de mon cœur; & si la belle Faruch-na, fille d'un visir dont la mémoire m'est chère, consent à embellir mon existence, elle sera ma compagne bien-aimée — Depuis longtems l'amour de l'étude m'a fait sentir le besoin d'un repos que je suis déterminé de goûter à tout prix — Si Baruh-Cid veut bien se dévouer au soin pénible du gouvernement, il fera, ainsi que Mehl-eddin, le génie tutélaire de l'empire; & je pourrai partager ma vie entre les entretiens délicieux du sage Al-Faraby, & ceux de la charmante Faruch-na — Baruh-Cid approuve-t-il le projet que forme son maître? ”.

— Baruh-Cid, Seigneur, ne fait qu'obéir, s'écrie le Scheïk, en tombant aux pieds du prince; ordonne du sort de ton esclave, & compte sur un attachement égal aux bienfaits dont tu daignes le combler.

On juge de l'effet que dût produire sur l'ambitieux arabe, une proposition aussi imprévue : il ne conspiroit que pour s'assurer, en courant mille dangers, ce pouvoir que Seifed-doulat lui offroit sans coup-férir, tan-

dis que Mohamed ne pouvoit lui en donner que l'espérance, en retour des plus périlleux services.... Qui l'assuroit même qu'un maître couronné de sa main, redoutant bientôt en lui l'instrument de sa grandeur, ne le briseroit pas pour se soustraire à cette crainte si naturelle ; & qu'après avoir profité de la trahison, il ne puniroit pas le traître ? Toutes ces réflexions, ces conjectures se présentant d'une manière aussi rapide que distincte, au perfide Scheïck, elles dictent sa réponse ; & prosterné devant le sultan, il lui demande la permission d'aller instruire Faruch-na de la fortune qui l'attend.

„ Non, demeure..... ton zèle pourroit devenir tyrannique, & je ne veux devoir Faruch na qu'à elle seule ; il suffira de la prévenir de mes intentions — Ecris ce que je vais te dicter ”.

Baruh-cid écrit le billet suivant, sous la dictée du monarque —

„ La mémoire d'un père vertueux est
„ un trésor pour sa famille ; & les services de
„ Mehl-eddin ne sont point oubliés — Notre
„ auguste maître a jetté les yeux sur la belle
„ Faruch-na ; moi-même je me vois associé à sa
„ fortune, & j'obtiens le visirât, pour avoir
„ servi de père au fils de mon frère — Tan-
„ dis qu'il est écrit, *périsset celui qui ajoute à*

„ l'affliction de la veuve & qui opprime l'orphelin !
 „ Seifed-doulat prévient Faruch-na qu'elle
 „ est libre de refuser les offres que le nou-
 „ veau visir est chargé de lui faire de sa part ;
 „ & ce n'est point par elle qu'il commencera
 „ à contraindre les cœurs ”.

Le billet est achevé, Baruh-cid s'est remis du trouble qu'il n'a pû se défendre d'éprouver un instant ; mais l'œil pénétrant du monarque, a surpris la vérité au fond de son ame : il a vû pâlir le perfide à cet endroit de la lettre, *pour avoir servi de père au fils de mon frere* — Il se fait relire l'écrit qu'il vient de dicter ; & remarquant l'altération sensible de la voix de Baruh-cid, en prononçant l'imprécation terrible dirigée contre lui-même, il jouit en secret de son désordre, & juge que Farzamé ne l'a point trompé —

Le billet envoyé à Faruch-na, Baruh-cid est déclaré visir de l'Empire ; mais Seifed-doulat lui défend de sortir du palais avant la nouvelle lune, & de communiquer au-déhors avec personne : cette défense, conforme à l'usage établi, n'a rien d'allarmant pour l'ambitieux Arabe, il s'y soumet sans murmurer —

Le lendemain, aussi-tôt que le jour commence à baisser, le sultan est à la porte de la veuve de Mehl-eddin, qu'on ouvre au signal

convenu : introduit près d'elle , il s'apperçoit aisément d'une émotion qu'elle ne cherche point à lui cacher. L'élévation subite de Baruh-cid est pour Farzamé un mystère inexplicable — „ Sahdy a donc négligé d'instruire le monarque des complots du perfide Scheïk ? ”

Hé ! quoi.... Ne devine-t-elle point que cette élévation soudaine est précisément le fruit de cette découverte ? Devenu suspect à Mohamed , par sa fortune imprévue , le Scheïk ne pouvant plus être son complice , va devenir son délateur : Seïfed-doulat va voir ses ennemis s'entre-détruire ; & lorsque Mohamed aura reçu la récompense due au crime qu'il médite , lorsque Baruh-cid usant du pouvoir qui vient de lui être confié , aura détruit son propre ouvrage , & rompu tous les fils de la trame qu'il a lui-même ourdie , il fera aisé au monarque de lancer les foudres de sa vengeance sur un scélérat dont il a fait un visir — Mais de tous ces jeux de la fortune , un seul est fait pour fixer les regards d'une tendre mère , c'est la grandeur future de Faruch-na — Si le sultan fait punir le crime , il fait aussi récompenser la vertu , & reconnoître les bienfaits — Farzamé comptera désormais tous les instans de sa fille , par les

jouissances qu'une belle ame peut trouver dans un pouvoir illimité.

„ Ah ! Seigneur, interrompit la veuve de Mehl-eddin, c'est m'offrir, je l'avoue, le plus séduisant de tous les tableaux — Mais te le dirai je ? ma fille se refuse à le réaliser ; une vaine chimère l'abuse..... Un sentiment qui ne repose que sur les rêves de son imagination la domine..... ”.

Et voila ce que je craignois hier, s'écria Sahdy, mais tu refusois de m'en croire ! Mohamed a pu plaire malgré ses vices, je l'avois prévu

„ Mohamed ? il est abhorré, je te l'ai dit : mais un autre.... ”.

Un autre ? interrompit Sahdy avec la plus vive émotion, eh bien quel autre ? au nom du ciel, Farzamé, explique-toi.

„ Généreux Sahdy, encore remplie de l'impression que notre entretien m'avoit laissée, j'ai couru hier chez ma chère Faruchna — je lui ai peint, trop fidèlement sans doute, les graces, la noblesse de ta personne ; j'ai trop appuyé sur l'intérêt que tu m'avois paru prendre à son sort ; sur le serment qui te devoit à la servir.... Enfin j'ai présenté un objet trop aimable à cette imagination ardente — Mais le calife, dans toute sa grandeur, est éclipsé par le généreux inconnu que

mon billet attira dans la mosquée *du pavillon des jardins* ; & ma fille refuse le trône de Syrie , malgré mes instances ”.

Est-il possible.... Est-il vrai ? ah ! charmante Faruch-na !

„ C'est avec transport qu'elle a reçu l'anneau garant de tes promesses — Dites-lui , s'est-elle écriée , que celui qui a répondu à la confiance de l'infortuné , est pour moi le premier des hommes ; & que Faruch-na se verroit plus volontiers l'esclave du Persan Sahdy , que l'épouse de Seifed-doulat ”.

Il feroit doux , dit Sahdy , après quelques instans de silence , de flatter l'enthousiasme de ce jeune cœur , mais ce triomphe ne feroit pas pur ; & je ne puis jouir que d'une félicité sans remords — Faruch-na , qui refuse pour Sahdy le trône de la Syrie , ne connoît encore ni le prix d'un trône , ni Sahdy , ni peut-être son propre cœur — Dis-lui que j'adore ses charmes , ses vertus , sa touchante sensibilité , mais que je ne puis consentir à la voir décider irrévocablement de son sort , au milieu de tant d'illusions , & dans l'ignorance de toutes choses — Son imagination me peint à ses yeux sous des couleurs trop brillantes ; & l'amour de la vertu même , aide à l'abuser : rendue à la vérité par le tems , par l'expérience , de

longs regrets expieroient un refus imprudent. Elle ne verroit plus qu'une action honnête, où dans ce moment, elle voit une action héroïque; & le titre d'amante de Sahdy ne payeroit plus le sacrifice d'une couronne — Dans l'âge de plaire & d'aimer, Seifed-doulat est peut-être aimable : & si Faruch-na daigne mettre un prix au sentiment que je lui voue, son refus sera différé jusqu'au moment où elle pourra le connoître —

“ Je prévois, dit Farzamé, tout ce qu'il en pourra couter à ma fille pour donner à Sahdy cette preuve de condescendance; mais elle ne lui sera point refusée — Ce qu'il y a d'étrange, c'est que son imagination l'éclaire loin de l'égarer, & lui présente une peinture si fidelle que l'objet véritable ne perdrait rien à se montrer — Oui, Sahdy, Faruch-na t'aime avant de te connoître, elle t'aimeroit en te voyant.... elle t'aimera malgré tous nos soins.”

Adieu, Farzamé, dit le sultan, je m'enfuis.... mon imagination me présente aussi des chimères à combattre; & tes discours ne sont pas moins séduisans que les charmes de ta fille.... je fais à peine ce que je veux — Mais si ma foible raison m'abandonne, l'intérêt de Faruch-na me guide toujours; & je la supplie de demander un délai —

Enivré de joie & d'amour, Seifed-doulat court se renfermer chez lui, pour y jouir de toutes les sensations nouvelles qu'il éprouve : plongé dans une profonde rêverie, il s'égare dans une foule de sentimens & de pensées agréables, lorsque la réponse de Faruch-na le tire de ce que cette situation délicieuse a de vague, pour offrir à son imagination du précis & du positif — Ce billet, tracé de la main de son amante, & dicté en quelque sorte par lui-même, est un trésor, un talisman — Il le lit, le relit encore, s'en pénètre ; & jouit de la froideur, de l'éloignement qu'elle a fait de vains efforts pour déguiser, sous les expressions du respect & de la reconnaissance — Il envoie enfin chercher Baruh-Cid, qui paroît rayonnant de joie —

“ Visir, lis la réponse de ta nièce.... elle demande un délai. ”

Confondu de cette lecture, Baruh-Cid remet l'écrit au sultan, d'un air consterné —

“ Tu as élevé Faruch-na, & tu dois connaître son cœur.... parle ; est-ce défiance de ses charmes, timidité, raffinement de cet art perfide. que la beauté emploie pour mieux nous soumettre ? ou plutôt.... son cœur ne s'est-il point déjà donné ? ”

Un seul homme, Seigneur, s'est offert aux regards de Faruch-na ; & cet homme est l'objet de son aversion —

“ Quel est-il ? ” c’est un prince de ton sang, c’est Mohamed — Son rang lui donnant accès par-tout, la porte de ton esclave n’a pas dû lui être fermée : il a vû Faruch-na, il l’aime ; & je l’avoue , mon orgueil fut flatté de sa recherche ; mais sa passion , soutenue de mon autorité , n’obtint que des rebus constants — Je m’occupois à triompher de l’aversion de Faruch-na , & peut-être l’eussé-je comptée pour rien , lorsque le hasard me fit soupçonner un complot odieux que Mohamed a formé contre tes jours ; mais ce n’est que d’aujourd’hui que j’ai pu m’assurer de son existence ; & je venois , seigneur , te découvrir cette détestable conspiration , lorsqu’en m’offrant le visirat , tu as daigné me demander la main de Faruch-na — Ta faveur remettoit entre mes mains , avec le sceau de l’empire , tous les moyens de déjouer ce noir projet , je n’ai pas perdu un moment ; & Mohamed vient d’être arrêté au déclin du jour , dans son palais — Je sonderai moi-même l’abyme de ce cœur coupable.....

“ Et cependant Faruch-na demande des „ délais , pour accepter la main de Seifed- „ doulat ? ” Faruch-na , seigneur , est un enfant timide : peut-être se figure-t-elle que tous les princes ressemblent au farouche Mohamed — Ne t’arrête point à ce vain écrit ,

ordonne qu'elle te voie, seigneur; & fois assuré que les dons précieux que t'a prodigué la nature, subjuguèrent rapidement tous les préjugés qui peuvent combattre la reconnoissance —

Le monarque paroissant déférer au conseil du visir, lui dicta un second billet pour Faruch-na. Il l'assuroit qu'elle seroit entièrement maîtresse de ses résolutions; mais il vouloit la voir, lui plaire.... & la persuader comme amant — Au sortir de chez le Sultan, Baruh-Cid se transporta dans le cachot de l'infortuné Mohamed, comme pour l'interroger; & le lendemain ce prince fut trouvé percé de coups, ce qui donna lieu au bruit qu'il avoit prévenu son juste supplice, en abrégeant lui-même ses jours — La vérité est que Seifed-doulat fût délivré de ce traître, par le plus redoutable de ses complices : les autres conjurés n'ayant point le secret du visir, furent interrogés publiquement, convaincus, & punis du supplice en usage dans la Syrie, pour le crime de haute trahison — La clémence du monarque céda en cette occasion à l'amour de l'ordre, qui est le premier devoir des rois; & Damas échappa au malheur d'une révolution sanglante —

Cependant Farzamé étoit devenue bien nécessaire à deux amans dont elle étoit l'uni-

que confidente ; les matinées étoient destinées à sa fille , les soirées appartenoient à Sahdy ; mais bien que cette manière de correspondre eut pour eux mille charmes , elle ne pouvoit suffire toujours , ni même long-temps ; & Sahdy sollicita une entrevue avec instance — Après avoir combattu ce désir pendant quelques jours , Farzamé consentit enfin que le Persan vit sa fille , sous la condition expresse qu'il ne lui parleroit point , & qu'il ne paroîtroit à ses yeux que déguisé — Les jardins du visir , l'heure de la promenade , parurent ce qu'il y avoit de plus propre à favoriser l'entreprise ; Sahdy revêtit le costume de l'esclave Ethiopienne qui suivoit d'ordinaire Farzamé chez Baruh-Cid — Cette esclave étoit d'une grandeur remarquable , & bien que la taille majestueuse du Persan l'emporta sur la sienne de quelque chose , le peu d'attention qu'on fait d'ordinaire à des esclaves de cet ordre , enhardit la veuve de Mehl-eddin à tenter cette démarche hardie — Tout réussit au gré de ses vœux ; couvert d'un voile , & déguisé comme on l'a dit , Sahdy s'introduisit à sa suite dans les jardins , & s'assit comme pour attendre le retour de sa maîtresse , sous un berceau de jasmins — Bientôt il la vit arriver avec sa fille — Faruch-na tremblante , avoit à peine la force de se

soutenir, elle s'appuyoit sur Farzamé; & ses regards fixés sur le voile de l'Éthiopienne, sembloient chercher à le percer — Comme elle s'arrêtoit près du berceau de jasmins, pour en cueillir une branche, un baiser ardent sur sa belle main la fit treffaillir... elle rougit; & la fleur qu'elle venoit de cueillir lui échappa — Aussitôt l'Éthiopienne s'étant saisie de cette fleur, la serre dans son sein comme si elle l'eût dérobée, & cette action est accompagnée d'un soupir — Mais elle a la force de se taire; & le silence exigé par la veuve de Mehl-eddin est religieusement observé — Cependant craignant une épreuve trop prolongée, la prudente Farzamé entraîne sa fille loin du berceau; & la jeune beauté imagine de détacher une rose de ses cheveux pour la jeter à l'esclave — En recevant cette faveur, le sultan se croit quelque chose de plus qu'un mortel; & la charmante Faruch-na lui paroît encore au-dessus de l'image qu'il s'en étoit faite — On peut deviner la beauté à un certain point, mais devine-t-on l'expression enchanteresse de la sensibilité ou de la pudeur? Ces nuances délicates & fugitives, que la nature varie à l'infini, font la magie qu'elle emploie pour captiver les cœurs, ou pour les soumettre : faut-il, hélas! qu'elles soient impuissantes pour les conserver?

Seifed-doulat n'est pas plutôt de retour chez lui, qu'il place dans un vase précieux la rose & le jasmin qu'il tient de sa chère Faruch-na; que sont tous les diamans de Golconde auprès de ces fleurs? Il ne fait laquelle des deux lui est la plus chère — “ La rose est un don „ volontaire..... oui; mais le jasmin est une „ faveur dérobée.” Et c'est le jasmin qu'il craint le plus de voir se faner —

De son côté, Faruch-na assise sous le berceau à la même place qu'occupoit l'esclave, voit sans cesse le voile de l'Éthiopienne : rêvant aux traits que lui déroboit ce voile, elle rassemble les idées qu'elle s'est formées sur quelques mots arrachés à Farzamé, sur ce qu'elle croit avoir aperçu elle-même; & surtout d'après son cœur — L'impression rapide qu'elle vient d'éprouver, se renouvelle, elle croit sentir encore sur sa main les lèvres brûlantes du charmant Sahdy; toute son existence se concentre dans le point où elles se sont attachées.... & le soupir qui lui est échappé. Ah! Faruch-na n'oubliera rien de cet instant délicieux; il fera époque pour elle — Farzamé assise auprès de sa fille, respecte la rêverie où elle est plongée, mais un ordre foudroyant l'arrache à cette préoccupation charmante, c'est celui de se rendre le soir au palais avec sa mère — O comme elle dé-

teste alors cette beauté, qui la rassuroit a peine, lorsqu'il étoit question de se présenter devant Sahdy ! Elle voudroit la flétrir ou la déguiser ; & tous ses soins ne la rendent que plus touchante : Faruch na parée , auroit moins d'attraits — L'heure fatale arrive enfin , & fait renaître toutes les craintes dont on avoit essayé de se distraire — Pâle , triste , découragée , la timide amante de Sahdy suit sa mère au palais du Sultan ; & les deux princesses sont introduites dans un appartement magnifique : à peine elles y sont établies qu'une musique douce , ravissante , céleste , se fait entendre — C'est un luth , mais sous la main savante qui le touche , il devient l'organe de l'ame : il semble dire à Faruch-na — “ Rassure-
„ toi , fille charmante , c'est ici le temple de
„ la beauté ; tes desirs y feront des loix ;
„ l'amant timide qui voudroit te plaire , trem-
„ ble de s'offrir à ta vue ; ton premier regard
„ va le ranimer ou l'aneantir. ”

La veuve & la fille de Mehl-eddin enchantées , écoutoient cette musique depuis une heure , lorsque la porte de l'appartement s'ouvrit : elles virent entrer un homme qu'elles jugèrent être le monarque , à la majesté de son air , ainsi qu'à la magnificence de son costume ; & les discours qu'il leur adressa les confirmèrent dans cette pensée — Il ne leur permit

pas de fléchir le genou; mais se plaignant avec grace d'avoir été presque jugé sans être connu, il parût souhaiter que le délai qu'avoit exigé Faruch-na, pût tourner à son avantage — Il parla du besoin d'aimer, du desir de plaire; & sans doute un langage aussi séduisant, soutenu de tous les charmes que la nature peut réunir dans un seul homme, eut persuadé, s'il n'eût eu à triompher des prestiges de l'imagination — Mais c'est une enchanteresse intraitable, elle a tout pouvoir sur nous, & nous ne pouvons rien sur elle — Faruch-na répondit avec un respect glacé, & les discours enchanteurs de Seifed-doulat ne lui causerent aucune émotion; elle n'éprouva point le desir secret de lui paroître belle; & bien qu'elle s'avoua qu'il étoit aimable, il ne pût la distraire de Sahdy —

Cependant, témoin invisible de cette conversation périlleuse, le monarque étoit au regret d'avoir employé tant de moyens contre lui-même, pour séduire Faruch-na, & d'avoir hasardé si témérairement tout le bonheur de sa vie, pour obtenir un degré de félicité de plus — Résolu à ne pas pousser l'épreuve plus loin, il fit le signal convenu pour l'abréger : aussitôt, Al-Faraby (car c'étoit lui-même qui jouoit près de Faruch-na le personnage du roi) se retira, en suppliant

Farzamé de parler en sa faveur; & les princesses demeurèrent seules, ou croyant l'être —

Certes, dit alors Farzamé, la réputation de Seifed-doulat n'est pas trompeuse, & c'est de tous les hommes le plus charmant. —

“ Ah! ma mère, s'écria Faruch-na, qu'oses-tu dire? Seifed-doulat n'est point Sahdy.... que Damas obéisse à Seifed-doulat, j'y consens, mais le cœur de Faruch-na reconnoit un autre maître. ”

C'étoit bien le moment de se montrer : plus heureux que sage d'avoir tenté une pareille épreuve, le sultan se précipite aux genoux de la fille de Melh-eddin —

“ O Faruch-na! tu as prononcé l'arrêt du monarque, mais quel est le sort que tu réserves à l'amant? ta réponse décidera de celui de Sahdy. ”

Farzamé, transie d'effroi, est prête à se trouver mal en voyant Sahdy aux pieds de sa fille, dans l'appartement même du roi; s'ils étoient surpris, la perte inévitable de cet insensé, & peut-être celle de Faruch-na, feroit le fruit d'un transport aussi indiscret — Pendant qu'une crainte si juste occupe Farzamé, Faruch-na enchantée, ne sent que le bonheur de voir enfin Sahdy à ses pieds, & de pouvoir le préférer, lui présent, au charmant Seifed-doulat, au monarque de la Syrie, lorsque

lorsque la porte s'ouvrant tout-à-coup, offre de nouveau à ses yeux, l'amant qu'elle dédaigne pour Sahdy —

Malheureuse....! s'écrie Farzamé, en se prosternant —

“ O ma mère! dit Faruch-na, lève-toi.... le crime seroit de douter un instant du cœur de Seifed-doulat: il est généreux, il est juste... que peux-tu craindre? Voilà, seigneur, poursuit-elle, en montrant celui qui vient d'être surpris à ses genoux, voilà celui qui t'a fermé le cœur de Faruch-na — Avant même de l'avoir vu, l'attrait de la reconnoissance & celui de la vertu, m'attachèrent à lui sans retour — En le voyant, je l'aime encore.”

Qu'entens-tu? Faruch-na préfère donc Sahdy à ce trône, où mon amour vouloit la placer?

“ Ajoute que cette préférence est le plus digne hommage qu'on puisse rendre à tes vertus — La postérité apprendra avec admiration que, pouvant tout, Seifed-doulat ne voulut rien que de juste; & qu'un rival obscur lui fut préféré en sa présence, par son esclave.”

Seigneur, s'écria pour lors Al-Faraby, le ciel te devoit un miracle; & c'est pour toi qu'il créa le cœur de Faruch-na — Jouis en paix des délices que l'amour te réserve; &

si toutes les facultés de ton ame n'en sont point absorbées, souffre que l'amitié réclame ce qu'il peut t'en laisser — Al-Faraby borne ses voyages à la Syrie, ce n'est qu'à Damas qu'il verroit le bonheur, l'amour & la vertu réunis, occuper le trône; ce n'est qu'à Damas que l'amitié pouvoit l'arrêter à la cour —

Les idées de la veuve & de la fille de Mehl-eddin, confondues partout ce qu'elles venoient d'entendre, furent aisément débrouillées — Elles apprirent que le billet de Farzamé, tombé successivement entre les mains des deux hommes les plus dignes de le recevoir, avoit conservé à la Syrie le plus juste des monarques; & rapproche ce monarque lui-même de l'amante & de l'ami que son cœur demandoit au ciel, depuis si long-tems — Essayer de décrire l'enchantement du couple fortuné, seroit témérité sans excuse — Seifed-doulat fit des largesses au peuple à l'occasion de son mariage; & Faruch-na reçût de lui le pouvoir de faire grace à tous les criminels, à l'exception des meurtriers — Le coupable visir paya de sa tête le crime qu'il méditoit, ainsi que celui qu'il avoit commis; & Farzamé qui n'avoit point encore cessé de pleurer son fils, ne fut pas insensible à cette funeste satisfaction — Ce fut dans les fêtes du mariage de Seifed-doulat,

qu'Al-Faraby exécuta sur son luth, ces trois fameuses compositions, dont la première excitoit le rire, la seconde les pleurs, & la troisième le sommeil — (*)

Il refusa l'emploi de visir, qui sous un prince aussi actif, aussi éclairé que Seifed-doulat, étoit à-peu-près sans fonctions; mais il demeura à sa cour comme ami; & ce ne fût que plusieurs années après, qu'ayant voulu revoir sa patrie, il fut assassiné dans une forêt du Liban — Ce malheur, vivement senti, & la perte de Farzamé, furent les seuls qu'eurent à déplorer Seifed-doulat & Faruch-na pendant une union de trente ans — Ils moururent le même jour, sans avoir cessé de s'aimer; & le sentiment qui fit le bonheur de leur vie, est un exemple *unique* du pouvoir de l'imagination — Mais pour un feu follet qui conduit le voyageur au but qu'il s'est proposé, il en est mille qui l'égarent; & cette fausse lueur est toujours à redouter — Observons aussi que l'amour de Faruch-na, en s'attachant à un objet inconnu, eut pour première base l'admiration que commande un procédé sublime; & que si son imagination s'alluma, ce fut de la flamme de la vertu —

L.

(*) L'Histoire assure en effet, qu'Al-Faraby les exécuta à la cour de Seifed-doulat.

E S S A I

Sur l'origine du lac de Bré, soit Bray.

“ **A** une lieue de Chexbres, le grand chemin passe près d'un étang, d'environ une demi lieue de tour, qui porte le nom de lac de Bray, dont il n'y a rien de remarquable à dire, si ce n'est qu'on y pêche d'excellens brochets. Quelques géographes, séduits par la ressemblance du nom, ont supposé que le *Bromagus*, indiqué par les Itinéraires anciens, entre Vevey & Moudon, étoit autrefois dans l'endroit où est cet étang. Il n'existe pas une preuve, ni le moindre vestige de bâtimens qui puisse servir d'appui à cette conjecture.”

Voyage historique & littéraire dans la Suisse occidentale. Tom. II. pag. 261.

Le lac de Bray, rière Chexbres, bailliage de Lausanne, tient modestement sa place dans la foule de ceux qui coupent la surface de l'Helvétie : à deux lieues environ du Léman, très-improprement nommé lac de Geneve, celui de Bray le domine de plus de 150 toises : cette nappe d'eau de trois quarts d'heure de circonférence, sur douze minutes dans sa plus grande largeur, est

cachée sous une épaisse glace pendant plusieurs semaines chaque hiver. On passe alors auprès, sans même soupçonner son existence; mais elle offre chaque été un spectacle intéressant au voyageur toujours surpris en l'approchant.

Des rocs sourcilleux n'encadrent pas ses rives, ce sont des prairies, un bosquet, une route fréquentée qui le resserrent dans ses étroites bornes; il n'en sort pas un fleuve célèbre, mais aussi elle ne doit pas sa naissance à aucune rivière, & s'il s'en échappe un faible ruisseau, elle donne plus qu'elle ne paroît recevoir, puisqu'aucun fil d'eau visible n'y entre. Un sable brillant n'en argente pas les bords, c'est un pâturage plus utile qu'un stérile gravier; le faucheur qui balance sa faux, & le pêcheur plongeant son filet, se côtoient & se parlent, étonnés de se trouver si près; l'un pourroit faucher dès sa barque, & l'autre pêcher assis au rivage, sur l'herbe qu'il a coupée. Aucun écueil ne menace le bateau léger qui sillonne son onde; ce sont des plantes qui s'élèvent du sein de l'eau à la surface, & portent à l'extrémité de leur tige, déliée comme un cordon & longue comme un cable, de brillantes fleurs: des poissons plus exquis que nombreux, rendent sa pêche précieuse, & les friands, presque

aussi cruels que Torquemada, préférèrent ses écrevisses à toute autre espèce; ils vantent voluptueusement le lac de Bray, en brisant l'écaille & dévorant la chair de cet hideux & malheureux animal, tiré du fond des eaux pour être calciné sur la flamme, & rougi comme le charbon. — Ce petit lac est inutile pour le commerce des nations, mais elles ne l'enfangent pas dans leurs frénétiques combats : aucun édifice élégant n'embellit ses bords; mais est-il prouvé qu'aucun amas de ruines ne soit gisant au fond de cet abyme, sous soixante brasses d'eau & de vase? Je ne le crois pas.

On a quelque raison de lui supposer une origine moins commune que celle de la plus part des autres lacs. Il n'est pas possible de le voir de loin, de passer auprès, de voguer sur sa surface, sans se demander, comment est-il là? Une lueur dans l'histoire, quelque trace dans l'obscur tradition, sont les fils où l'on se lie pour remonter jusqu'à ses commencemens.

Le lac de Bray est trop éloigné des Alpes pour que l'on puisse soupçonner qu'il soit nourri par l'un de leurs glaciers. Sa profondeur n'augmente pas par une gradation insensible du rivage au centre; c'est un abyme déjà près de ses bords; le fond manque brus-

quement pour l'œil , à deux toises du sec , & les parois du gouffre qui paroît tout-à-coup , semblent perpendiculaires. On ne trouve aux environs aucune matière volcanique , propre à faire penser que cet étrange bassin ait pu être autrefois l'horrible soupirail de quelque foyer souterrain , regorgeant aujourd'hui l'eau après avoir long-temps vomi la flamme. Aucune grande ville existante , ou ruinée , ne se trouve assez près pour donner lieu de supposer que l'exploitation des pierres nécessaires à la construction , ait formé cette excavation horrible. Il est difficile de comprendre comment cette fosse prodigieuse auroit pu se former à la longue & naturellement ; le vallon étroit , qu'un léger intervalle en sépare , n'est pas assez profond pour que le bassin du lac en puisse paroître le simple prolongement. Il n'y a auprès aucun mont assez escarpé pour que l'on doive croire qu'il s'en soit jamais détaché par éboulement , une portion assez grande pour former le massif qui sépare le lac au-dessus du vallon inférieur. La chaussée de Vevey à Moudon , pratiquée sur cette séparation , y semble un mur de terre jeté à dessein , au travers d'une longue fosse moitié remplie d'eau & moitié à sec. Elle appuie le lac au nord est , & termine brusquement au sud ouest un vallon ou ravin

profond , cultivé & médiocrement incliné , si semblable à ceux que d'anciens torrens ont creusés , que l'on ne conçoit pas , quand le lac est couvert de glace & de neige , où peut-être le ruisseau qui a dû le former , & que l'œil y cherche vainement.

Quoique l'histoire & les anciens itinéraires ne fassent aucune mention expresse du lac de Bray ou Bré , ce silence n'est pas étonnant : si son existence est antérieure à leurs auteurs , il est bien dû à sa petitesse , à la médiocre importance des environs. On porteroit tout-à-fait un jugement précipité , si l'on décidait qu'ils ne font mention de quoique ce soit , qui ait avec lui un certain rapport. L'auteur des lettres sur la Suisse occidentale , rejette bien loin la pensée , qu'il y en ait effectivement entre Bray & le Bromagus dont quelques itinéraires parlent ; il ne le croit point , sous prétexte qu'il n'existe absolument aux environs du lac aucune ruine , ni vestige de cet ancien établissement des premiers habitans du pays : c'étoit un bourg sur la route de Moudon à Vevey. Qu'est-il devenu ? existe-t-il sous un autre nom ? On pourroit conjecturer sur une certaine ressemblance entre les termes de Bromagus & Broye , qu'il faut le chercher sur les bords de cette rivière. Il put être un tems où la chaussée de Vevey

à Moudon la côtoya de fort près, à Palésieux, Châtillons, Rue, par exemple, & l'un de ces trois endroits feroit sous un autre nom l'antique Bromagus qui auroit subsisté jusqu'à nos jours; mais cela n'est pas prouvé, les raisons de le croire n'ont pas une grande force; il n'y en a que ces deux, le rapport de ce nom avec celui de la Broye, & la situation de ces lieux sur les bords de cette rivière dans une direction où il est possible que la route de Moudon au Vallais se soit autrefois trouvée. Or si Bromagus n'exista ni dans l'un ni dans l'autre de ces emplacements modernes, s'il exista ailleurs, plus près de la route connue, il a donc disparu lui & ses ruines, absolument, de dessus la surface de la terre.

On verra bientôt comment son ancienne existence, attestée en passant, & son anéantissement actuel, peuvent servir de fil pour remonter à l'obscur origine du lac de Bré. L'histoire imparfaite de notre Patrie se borne à nommer ce bourg, à désigner à-peu-près la position de Bromagus; elle se tait absolument sur sa destruction; sa jaseuse sœur, la tradition, semble ne pas l'avoir tout-à-fait ignorée & nous en apprendre quelque chose. Il est vrai qu'elle trompe souvent sur les circonstances; c'est une conteuse qui se souvient

de quelque chose, oublie beaucoup & supplée par ses écarts d'imagination : on peut lui appliquer ce que Voltaire disoit du beau songe qui lui réussit si mal : *Un peu de vérité se mêle au plus grossier mensonge*. Affolée d'un fait, la tradition le surcharge d'accessoires avec autant d'ardeur que le Pyrronisme infidèle en met à multiplier les objections pour révoquer tout en doute ; si elle ne prononce pas le mot de Bromagus, elle s'étend beaucoup sur une certaine ville de Bray, détruite dans ces quartiers. Je déchire la broderie inutile dont elle echarge le tableau de ce désastre, pour m'arrêter uniquement au fait qu'elle rapporte. La tradition des environs récite qu'il existoit autrefois une ville, nommée Bré, (j'écris indifféremment des deux manières, parce que l'usage n'est pas fixe) sur le lieu même qu'occupe aujourd'hui le lac de ce nom ; qu'elle fut inopinément engloutie, remplacée & couverte par les eaux. Elle disparut, le lac se forma, *Gurges ubi Broja fuit*.

On a des exemples de semblables affaïssemens ; le fond de certains lacs, n'est autre chose que le vaste abbatis d'antiques forêts subitement enfouies & submergées, avec le sol qui les soutenoit. S'il y avoit quelque comparaison à faire du petit au grand, on diroit que Bray éprouva le même sort que les villes, bourgs

& villages que le Zuiderfée & d'autres golfes des Pays-Bas couvrent aujourd'hui de leurs flots; il ne faut malheureusement qu'une secousse de tremblement de terre, & cet ébranlement n'est pas même toujours nécessaire pour faire rompre la foible voûte qui suspend en plusieurs lieux, des monts, des maisons, des villes mêmes, sur d'énormes cavités, creusées peu-à-peu par les eaux intérieures, ou les feux souterrains; ces puissans agens de production sont aussi des moyens actifs de redoutable destruction. Mr. Bertrand rapporte que le tremblement qui secoua horriblement la Suisse en 1563, y fit disparoître plusieurs villages, bourgs & châteaux, qu'il ensevelit dans les entrailles de la terre. Il en compte plus de cent & cinquante dès lors, jusqu'à celui de 1755, qui ont fait éprouver à l'Helvétie des secousses par millions; l'une d'entr'elles put abymer Bray, & n'en laisser pour monument aucune ruine extérieure, un vaste étang seulement.

J'ai de la peine à rejeter absolument ce fait; l'aspect de ces quartiers est trop sauvage; il contraste trop actuellement avec l'existence de quelque établissement considérable, pour que l'idée qu'il ait existé là un grand bourg, & dont il n'y a plus ni décombre ni vestige sur l'extérieur du sol, ait pu naître dans l'es-

prit des habitans de ces lieux reculés, s'ils n'en avoient pas quelque forte raison bien connue d'eux; la tradition bâtit beaucoup, fans doute, elle attribue libéralement à César ou à Berthe, maint & maint ouvrage auquel ils n'ont probablement jamais pensé, mais du moins elle bâtit sur des murs subsistans, ou des mafures & des ruines. Elle ne crée pas, elle a quelque chose sous les yeux quand elle commence.

Il faut que les habitans du pays au milieu desquels s'est formée la tradition dont je parle, aient eu auparavant la connoissance certaine de quelque habitation considérable, sous le nom de Bray ou quelqu'autre semblable, avant que de penser à faire le récit de sa destruction. L'idée n'est venue encore, je le crois, à personne, dans les environs très-peuplés des lacs d'Yverdon, de Morat ou de Bienne, qu'il y ait jamais eu ni ville, ni village sur le sol que couvrent ces eaux. Il n'est pas concevable que les habitans dispersés des sauvages environs de Bray, qui n'ont certainement jamais eu connoissance des Itinéraires qui font mention de Bromagus; qui ignoroient bien profondément fans doute autrefois les phénomènes de la nature, les catastrophes qu'ils peuvent causer; qui ne voyoient auprès du lac, penchans sur ses

bords, ni tour, ni mafure ; qui n'avoient aucun intérêt à l'inventer, ni honneur, ni pouvoir, ni argent à espérer, fi leur récit étoit purement une fable. Il n'est pas concevable qu'ils se foient tout-à-coup avisés de dire , par caprice ou par un grand goût pour le merveilleux : voilà fous nos yeux un profond réfervoir, un étang hideux ; c'étoit donc autrefois une ville, cela ne vient pas à l'esprit dans leurs circonftances ; il faut néceffairement, quand ils commencèrent à le dire, qu'ils aient eu connoiffance du bourg & du bouleverfement.

On peut donc, fans être trop crédule, convenir que quelque habitation confidérable, bourg ou ville, nommée Bré, fituée dans le lieu même qui porte ce nom, difparut autrefois d'une manière extraordinaire & fubite. Si l'on combine enfuite avec ce malheureux événement qui nous eft transmis par la tradition , ce que les itinéraires anciens difent de Bromagus, qu'ils placent dans cette pofition, & que l'on ne retrouve plus, on peut encore fe perfuader, fans gêner le moins du monde la vraifemblance, qu'il fut le fatal & véritable objet de la catastrophe qui anéantit Bray ; les deux noms pouvant très-bien avoir exprimé le même lieu ; les itinéraires l'auront désigné par fon nom Celtique, fon

premier & vrai nom, & la tradition, par son nom dégénéré & changé par la révolution qu'éprouva le langage.

On ne peut pas dire sérieusement, qu'un vain rapport de quelques lettres, dans ces deux mots, séduise; qu'ils sont trop différens pour désigner le même lieu; les exemples de ces variations dans l'Helvétie sont assez communs, pour que celui-ci ne doive pas paroître étrange: & sans parler d'Aigle, qui étoit autrefois *Aillon*, de Jone, dans le canton de Fribourg, qui est en même tems Belgarde, sans parler d'Afflentsch, dans le bailliage de Sanen, que les voisins nomment vulgairement Awentzo; de St. Cergue, que le peuple nomme Sanfurgô; Lausanne ne fut-il pas Lozanète, Lousoniom & peut-être autrement encore. Il n'est donc pas si invraisemblable que le nom de Bromagus, devenant avec le tems hors d'usage, ne se soit peu à peu trouvé remplacé par Bray, pour désigner l'endroit dont les itinéraires parlent comme subsistant alors, & la tradition comme abymé ensuite.

Cela passé, on conçoit aisément comment le lac a pu se former & devenir successivement ce qu'il est: la source intérieure qui fournit actuellement à son évaporation & à son écoulement, jaillissoit extérieurement à

l'extrémité nord-est du local qu'occupe aujourd'hui le lac ; le ruisseau qu'elle formoit, coulant au sud-ouest, produisit en creusant peu à-peu son lit, le ravin dont on a parlé. Bromagus, soit Bray, étoit situé près de la source, mais après avoir subsisté un certain tems, le sol sur lequel il reposoit s'affaissa & disparut, engouffré avec tout ce qu'il supportoit : la source rencontrant cet abyme le remplit, & l'eau reprit son cours ordinaire dès qu'elle eut atteint le bord le moins élevé du gouffre. Ce fut un lac, mais alors effrayant, par l'escarpement de ses bords, offrant un abyme redoutable plutôt que l'apparence d'un réservoir utile ; il n'eût alors d'autre usage que d'intimider, & rappelant l'effroyable ruine de Bromagus ou Bré.

Le monastère de Haut Cret, fondé à une forte lieue de distance à l'orient, y causa du changement. Cette riche abbaye, maintenant sécularisée & détruite, tiroit à grands frais du Léman, la plus grande partie du poisson nécessaire à son réfectoire. La proximité du gouffre de Bray, frappa quelques-uns de ses principaux officiers ; ils comprirent qu'en élevant la surface de l'eau, on auroit ainsi le triple avantage, en lui faisant franchir de toutes parts les bords de l'abyme, de rendre ce réservoir plus vaste, agréable à

l'œil, & propre à la pêche. L'entreprise n'étoit pas au-dessus des forces d'une société aussi opulente que l'abbaye de Haut-Cret : le local offroit toutes les facilités que l'on pouvoit désirer. Une levée d'un petit nombre de toises en toutes dimensions suffisoit pour le succès ; la digue fut élevée, & de peur que les eaux, parvenues à son niveau, ne la détruisissent en la creusant, & se précipitant au-delà dans le ravin, leur ancien lit, on pratiqua le canal sur l'extrémité méridionale du lac, qui ne leur permit de reprendre l'ancien cours, qu'après un détour de plusieurs minutes.

C'est apparemment en considération de ces ouvrages faits en faveur & aux dépens de ce monastère, que le lac fut quelquefois désigné par les termes d'*étang de Haut-Cret*, mais il est beaucoup plus connu sous celui de lac de Bré : ceux de Morat, de Bienne, de Thun, de Brientz &c., portent le nom de l'endroit le plus considérable qu'ils baignent ; celui-ci porte plus justement celui du bourg, qui maintenant abymé au fond de son gouffre, se nommoit avant ce désastre Bray.

*Le Suisse sur le mont Rigi, premier volume ;
St. Gall 1795.*

COMME une des premières productions d'une plume toggenbourgeoise, celle que nous annonçons ici mérite sans doute l'indulgence : c'est avec modestie que l'auteur, M. Grob, la sollicite de la respectable Société d'Oltén, à laquelle il a dédié cet ouvrage, divisé en sections, ou lectures faites dans différentes séances de cette Société.

Enflammé du desir d'éprouver quelle impression produisent sur l'ame d'un Suisse, la vue des contrées distinguées dans notre patrie, par la nature & par l'héroïsme de nos compatriotes, M. Grob se proposoit dès longtemps une course au sommet du mont Rigi, dans le canton de Schwitz, & il espère que la description de ce pèlerinage, électrisera le sentiment patriotique chez ses lecteurs ; ce but, sans doute digne d'éloge, lorsque le mot patriotisme est compris sous sa véritable acception, nous paroîtroit mieux rempli, si l'auteur, dans ce qu'il appelle ses rêveries sentimentales, joignoit au tact de la belle nature, celui qu'inspire le goût, & qu'il se fut moins livré à des déclamations très fati-

gantes pour le lecteur, & toujours éloignées du ton naturel du sentiment. Le journal de ce court pèlerinage commence depuis Zug, où M. Grob s'embarque avec quelques compagnons de sa course, dans l'intention de se rendre à Art, pour monter de là au sommet du Rigi: le mauvais tems contrariant ce projet, ils débarquèrent à Imimisée, & s'arrêtèrent à la chapelle de Tell, située sur le chemin de Kufnacht. Ce monument, le chemin creux dans lequel Gesler fut atteint de la flèche mortelle, fait une vive impression sur l'ame de M. Grob: tenant cependant un juste milieu entre ceux qui révoquent en doute l'action de Tell; quoique consacrée dans nos annales, & ceux qui la considèrent comme la première cause de notre liberté, M. Grob discute avec sagacité le jugement qu'on doit en porter.

“ Tell fut, dit-il, moins un patriote qu'un
„ homme fier de sa dignité; blessé de devoi
„ fléchir le genoux devant un chapeau, &
„ faire bassement sa cour à un vrai tyran,
„ son refus peu réfléchi l'obligea à penser à sa
„ propre fureté; il mérite l'admiration de la
„ postérité, par la hardiesse, la fermeté, la
„ force & l'adresse qu'il montra dans ce mo-
„ ment dangereux; mais loin d'agir en patrio-
„ te, & d'avoir contribué à affranchir son pays,

„ cette action , réellement téméraire , faillit à
 „ faire échouer le projet sagement concerté
 „ des trois vrais libérateurs de la Suisse. ”

Contrarié par le tems , nos voyageurs , au lieu de monter de Kufnacht au Rigi , sont forcés de s'embarquer sur le lac des quatre Cantons ; ils arrivent à Lucerne , non sans avoir admiré les effrayantes beautés du mont Pilate , qui attire l'attention & l'admiration de tous les étrangers. On n'est point à Lucerne sans avoir le desir de voir le célèbre modèle géographique d'une partie de la Suisse , exécuté en bas relief , par M. le général de Pfyfer ; nous ne nous arrêterons pas à la description qu'en donne M. Grob : elle n'ajoute à celle qui se trouve dans les lettres de M. Williams Coxe (1), qu'une observation patriotique sur le danger auquel la Suisse pourroit être exposée dans les siècles futurs , par la facilité avec laquelle on peut transporter ce plan topographique , composé de parties qui se rassemblent & se désunissent à volonté.

C'est avec raison que M. Grob croit intéresser ses lecteurs , en leur traçant le portrait de l'artiste célèbre dont il vient de décrire l'ouvrage ; mais nous croyons que cette peinture eut été encore plus agréable sans la car-

(1) Pages 142 à 152

ricature dégoûtante qu'il lui associe, dans l'intention, dit-il, de faire ressortir les véritables traits de son tableau.

La route par eau, de Lucerne à Brun, sur le lac des quatre Cantons, présente un aspect effrayant, par les hautes montagnes dont il est environné; on voit au loin & du côté d'Underwalden, le Grutli, où s'assemblèrent les premiers Confédérés.

De Brun à Schwitz, on traverse une plaine qui doit son agrément à sa position plus qu'à sa fertilité. Les hautes montagnes qui l'environnent éveillent la délicieuse jouissance de l'affranchissement de toute gêne humaine, & inspirent l'assurance d'une protection puissante. La nature semble dire aux hommes : " Vous „ êtes mes enfans, soyez-moi fidèles, je vous „ protégerai. " Jamais M. Grob n'a senti aussi vivement qu'il parcourt le sol de la liberté. Tout entier à l'impression qu'il éprouve, la vue du beau bourg de Schwitz ne peut lui plaire, le goût moderne de ses bâtimens, le luxe & la magnificence qu'ils annoncent, contraste trop avec la majesté de l'agreste & belle nature de ce pays, & l'air à la mode des habitans de Schwitz, avec le caractère originaire de leurs ancêtres : malgré cette observation, notre auteur ne craint pas pour le caractère national de ce canton, qui est

encore chez le paysan presque tel qu'il étoit chez les anciens Suisses, & qu'ils conserveront vraisemblablement tant que le génie helvétique écartera de ces contrées le génie commerçant.

La seconde section ou lecture, intitulée *Reveries dans l'auberge de Schewitz*, répond parfaitement à ce titre, & M. Grob ne reprend le récit de sa course que dans la section suivante, désignée sous le nom de pèlerinage au Rigi Kulm.

Avant de monter le Rigi, on traverse de Schwitz à Goldau, une assez grande plaine, un des côtés de la montagne à droite, & le petit lac de Lovenzer à gauche. Cette vallée, éclairée du plus beau soleil levant, présenta à nos pèlerins cet aspect *romantique* touchant, attrayant & paisible, qui porte à la méditation, qui procure une douce jouissance, & par lequel on se sent invité à la solitude : deux rochers s'élèvent au-dessus de la surface du lac ; ils représentent deux isles. Sur le plus grand de ces rochers, se voient les ruines d'un château, dont le dernier possesseur fut un baillif autrichien, & l'une & l'autre de ces isles ont été habitées par des Hermites.

Arrivés à Goldau, les voyageurs prennent un conducteur ; celui qu'ils rencontrent, vieillard de 70 ans, a toute la vigueur des

anciens Suisses, & en général les traits caractéristiques de cette peuplade chez les deux sexes, sont la franchise, la sincérité, la bonhomie & l'honnêteté.

En se rafraichissant dans une petite auberge, les voyageurs invitent leur guide à demander le salaire de sa peine, qu'il évalue à si bas prix, que ces Messieurs ne peuvent cacher leur surprise. Mon voisin, lui dit alors l'hôte, d'un air fier d'avoir un tel voisin, j'en aime encore plus, depuis que je vois que tu n'écorches pas les étrangers.

On monte insensiblement pendant une heure à travers des prairies, des champs & des bois; tout-à-coup la montée devient plus roide, mais le chemin de Goldau au Rigi est par-tout bon, bien entretenu, aisé & praticable; au lieu que depuis Art, il est aussi escarpé que difficile, & quoique de Kufnacht la route soit plus courte, elle est aussi roide que celle d'Art & de plus dangereuse.

Arrêté par la pluie dans une des deux auberges établies sur la route, vu la quantité de curieux qui visitent cette montagne, M Grob & ses compagnons ne parvinrent à son sommet qu'entre 7 & 8 d'une soirée superbe, à la suite d'une journée très-orageuse: directement sous nos pieds, dit notre auteur, planoit encore un épais brouillard

qui couvrait Kufnacht ; d'autres brouillards semblables, enveloppoient ça & là différentes parties de ce magnifique tableau, & le diversifioit d'autant plus, car ces vapeurs qui s'élevoient en nuages resplendissans & dorés des rayons du soleil couchant, paroissoient être les chars brillans des envoyés de la Divinité, qui retournoient au ciel, satisfaits de la bénédiction qu'ils avoient répandue sur la terre, par l'influence d'une pluie fertile. Bientôt ces vapeurs s'étant évanouies, le plus ravissant paysage s'offrit à nos regards ; le lac des quatre Cantons, celui de Sempach & de Zug, une grande partie du territoire de Zurich, l'Argau, les bailliages libres se présentoient au nord devant nous, & derrière nous le canton de Schwitz, & le charmant bourg d'Art, dont le paysage fertile & cultivé, se voit au pied du mont comme une riante miniature : tout ce que la nature a de beau, d'agréable & de grand, se réunit dans cette contrée ; des masses immenses de montagnes entassées, escaladant les cieux, de vastes plaines richement garnies & décorées des objets les plus variés, des maisons, des arbres isolés ou partagés en groupes de diverses grandeurs, de vastes prairies & champs, qu'arrosent en serpentant d'agréables rivières & de jolis ruisseaux ; de sombres & majestueuses

forêts, & une multitude de lacs répétant dans leurs surfaces transparentes, les magiques tableaux de la nature : il est au-dessus de l'art du peintre, du poëte ou de l'orateur, de rendre dignement l'effet de ce spectacle, & s'il remplit d'enthousiasme l'ame d'un étranger, combien plus celle d'un Suisse ne doit-elle pas être émue ? Selon M. Grob, l'impression qu'il éprouve sur cette montagne est la vraie pierre de touche ou la mesure de son patriotisme : l'on s'y croit près de l'autel de la liberté, & l'on y est entouré des monumens de l'héroïsme des anciens Suisses.



Lettre sur la maladie appelée Croup.

M.

QUOIQUE votre Journal soit particulièrement destiné à la littérature, & que la médecine semble devoir lui être fort étrangère, comme votre but n'est pas moins de le rendre utile, que d'intéresser le lecteur en l'amusant ; permettez-moi, par son canal, de présenter au public quelques observations sur une maladie qui, en dernier lieu, a effrayé beaucoup de meres de famille, & sur laquelle par conséquent il importe qu'elles puissent être éclairées & rassurées,

Depuis le mois de Janvier dernier , il m'est arrivé de rencontrer dans ma pratique quelques cas de *croup*. Le premier pour lequel je fus appelé , fut accompagné de symptômes si violens , & sa terminaison funeste fut si prompte , que tous les parens qui en eurent connoissance en conçurent des alarmes plus ou moins vives. J'eus à répondre à un grand nombre qui desiroient d'être instruits des symptômes auxquels on pouvoit reconnoître cette maladie , & des moyens à mettre en œuvre pour en arrêter les fatales conséquences ; j'ai eu depuis à rassurer bien des meres , qui entendant touffer leurs enfans, craignoient déjà de les voir périr victimes du croup.

Peu après cette époque , je fus appelé pour voir un enfant de six mois , dont les parens , qui n'avoient jamais ouï parler de cette maladie , l'avoient laissée venir jusqu'à son dernier période , sans demander du secours. En approchant de cet enfant , je n'eus pas un moment de doute sur la nature de son mal , qui avoit déjà fait trop de progrès pour admettre une guérison , il mourut peu d'heures après.

A la fin du mois de Mars , j'ai vu un enfant âgé de cinq ans , atteint du croup , mais ayant été appelé très-peu d'heures après que les symptômes caractéristiques de la maladie

se furent manifestés, je fus assez heureux pour obtenir des remèdes que je mis en usage, tout le succès que je pouvois desirer, & la guérison fut très-prompte.

Cette maladie qu'on peut regarder comme étant particuliere aux enfans, est fort rare, & sa rareté a long-tems empêché qu'elle ne fut bien distinguée & décrite par ses caractères propres. Elle étoit si peu connue encore il y a dix ans, que la société royale de médecine de Paris proposa en 1785 la question, *Si cette maladie existoit en France & de quels caractères on pouvoit la reconnoître?* Mr. Vieusseux, médecin de Geneve, prouva par beaucoup de faits, dans un excellent mémoire qui fut couronné par la société, qu'elle existoit à Geneve, & qu'il étoit de toute vraisemblance qu'elle existoit aussi en France. Elle a été depuis observée à Paris, & il n'y a pas de doute qu'on ne la retrouve de tems en tems par-tout où l'on fera bien au fait des symptômes qui la caractérisent.

Depuis M. Home, médecin d'Edimbourg, qui, dans un petit traité publié il y a trente ans, en a le premier fait une maladie à part & distincte de toute autre, sous le nom de *croup*, par lequel on la distinguoit déjà dans quelques parties de l'Ecosse; quelques autres auteurs en ont traité expressément sous le

nom d'*asthme-aigu* , d'esquinancie sifflante (*cyranche stridula*) , de mal de gorge polypeux ou membraneux. D'autres plus anciens en avoient déjà parlé comme d'un catarrhe épidémique d'une nature particulière.

Le premier symptôme qui l'annonce est une toux dont le bruit est sec & rétentissant , & dont les accès sont rares & très - courts. L'enfant n'en paroît pas incommodé , & s'il dort, il touffe sans se réveiller ; c'est ordinairement pendant le sommeil que cette toux commence à se manifester. Elle est plus ou moins accompagnée de quelque gêne dans la respiration , qui par moment devient un peu bruyante. On fait en général peu d'attention à ces premiers symptômes , & l'on y attache d'autant moins d'importance que le lendemain l'enfant est aussi gai , & en apparence aussi bien qu'auparavant , si ce n'est que , pour l'ordinaire , il est un peu enrôlé ; peut-être touffe-t-il quelquefois à-peu-près comme dans la nuit , & fait-il un bruit semblable en respirant ; mais comme cela est beaucoup plus foible que pendant le sommeil , il n'y a que des gens qui connoissent le croup , & qui sont avertis de son danger , qui puissent en concevoir quelque inquiétude.

La nuit suivante , le bruit & la gêne de

la respiration augmentent, l'enfant a de l'inquiétude, il se plaint de douleur & de serrement au cou; la toux est plus forte; en l'examinant on lui trouve de la chaleur & de la fièvre; & comme le plus souvent on n'a pas remarqué, ou l'on a oublié ce qui s'est passé la nuit précédente, ce n'est que de cette seconde nuit qu'on date le commencement de la maladie. Le jour arrivé, le malade va beaucoup mieux que dans la nuit, mais moins bien que le jour précédent; on trouve qu'il a un gros rhume, une toux singulière, & l'on n'imagine pas le moindre danger. Mais tout change vers le soir; la fièvre, la toux, la gêne dans la respiration augmentent considérablement, & le danger de suffocation paroît évident pendant la nuit. Le jour qui suit n'apporte aucune amélioration dans l'état du malade, la respiration devient toujours plus difficile, elle se fait d'une manière convulsive, & avec une espèce de sifflement; la toux ressemble plus au cri d'un animal qu'à un son humain, tous les traits du visage expriment l'angoisse, tous les muscles du cou sont dans une contraction violente. Aux efforts pour respirer se joignent des attaques de convulsions, le pouls devient petit, fréquent & irrégulier, & le malade périt dans les agonies de la suf-

focation , ordinairement le troisieme ou le quatrieme jour de la maladie.

Voilà la marche ordinaire du croup ; quelquefois elle est beaucoup plus prompte ; d'autrefois , mais rarement , elle est plus lente.

Un symptôme qui accompagne presque toujours cette maladie , quoiqu'il soit moins marqué que ceux que je viens de décrire , c'est un mal de gorge plus ou moins fort , dont les malades rapportent le siège au larynx , lorsqu'on leur demande d'indiquer avec le doigt la place douloureuse. Ceci même est un caractère qui la distingue des autres especes de maux de gorge , la douleur ne gênant ici en aucune façon la déglutition , même lorsque la respiration est la plus gênée ; au lieu que dans les autres fortes de maux de gorge , même légers , les malades ne fau- roient avaler sans augmenter plus ou moins la douleur.

Le bruit particulier de la toux & de la respiration est un caractère tellement distinctif , qu'il suffira pour faire reconnoître le croup à tout praticien qui l'a observé seulement une fois. Il est difficile de donner l'idée d'un son à quelqu'un qui ne l'a pas entendu ; on a comparé celui de la toux au bruit qu'on feroit en frappant avec un bâton sur un chaudron , ou à l'aboyement d'un

chien ; c'est un bruit sec & sonore, & totalement différent de celui d'une toux ordinaire de rhume. Quant au sifflement que fait la respiration, il est peu marqué au commencement, si ce n'est par momens, à des intervalles plus ou moins éloignés, à moins que l'enfant, en pleurant ou en criant, n'augmente l'action des muscles du larynx. Il arrive souvent, sur-tout pendant la dentition, que les enfans sont enroués, & sont en respirant un bruit un peu semblable à celui qui a lieu au commencement, du croup ; mais s'ils viennent à crier ou à tousser, cet effort chassant de la trachée artère les mucosités qui l'occasionnoient, leur respiration devient sur le moment plus libre, au lieu que c'est précisément lorsqu'ils toussent, ou lorsqu'ils crient, qu'on s'apperçoit le plus du bruit particulier qui distingue le croup.

Un autre symptôme qu'on n'observe que dans cette maladie, c'est la formation d'une membrane qui tapisse l'intérieur de la trachée artère, & même quelquefois des bronches, & qui sans doute contribue à augmenter le danger occasionné par la constriction de ces parties. Cette membrane, de consistance polypeuse, & qui a du rapport avec celle qu'on trouve souvent à la surface des viscères dans un état d'inflammation, a fait

donner à cette maladie le nom de *mal de gorge polypeux* ou *membraneux*. Au reste ce symptôme, quoique fréquent, n'est pas essentiel à la maladie, puisque la dissection n'a pas toujours montré qu'il existât chez les sujets qui en avoient été victimes, quoique toujours on trouve chez eux des traces d'inflammation & de suppuration dans le larynx & la trachée-artère.

Cette maladie (au moins dans notre pays) est purement inflammatoire, quant à son principe; & quelque soit le danger dont elle menace les individus qui en sont atteints, elle se guérit assez facilement lorsqu'elle est attaquée de bonne heure par les remèdes que sa nature indique. Sur vingt-&-un cas de croup, détaillés par Mr. Vieusseux, dans le mémoire mentionné ci-dessus, onze malades ont été guéris & dix sont morts. De ceux-ci il y en avoit six pour lesquels le médecin n'avoit été appelé qu'au dernier période de la maladie, & trois où elle étoit déjà très-avancée. Un de ces derniers mourut environ trente-six heures après la première invasion de la maladie. Le premier dont j'ai fait mention en commençant cet écrit, mourut vingt-deux heures après que la maladie eut commencé à se montrer comme sérieuse, mais on se rappelloit que l'enfant qui, just-

qu'à ce moment, avoit été fort gai, avoit touffé les deux nuits précédentes, & que sa toux avoit eu un son différent de celui d'une toux ordinaire.

Le traitement du croup est fort simple & le même que dans toutes les inflammations aiguës. La saignée est ici le premier & le principal remède, soit locale, au moyen des sangsues appliquées auprès du larynx, soit générale, au moyen de la lancette. Quelque légers que soient les premiers symptômes, s'ils sont bien ceux qui caractérisent le croup, on n'hésitera pas à appliquer sur le champ, deux, quatre, ou six sangsues, suivant l'âge & les forces du malade, à la partie antérieure du cou, & si le malade est fort & sanguin, on commencera par tirer du sang du bras, & l'on mettra les sangsues ensuite. Si les symptômes ne diminuent pas, au bout de quelques heures, on répétera la saignée locale, suivant les forces du malade, & l'on appliquera un vésicatoire à la partie supérieure du sternum, ou entre les épaules. On employera en même tems les boissons adoucissantes & les remèdes huileux & mucilagineux. Je n'entrerai pas dans de plus grands détails sur ce sujet, mon but n'ayant été que de signaler la maladie, afin de la faire reconnoître assez tôt pour qu'on soit à tems
dès

dès qu'on l'apperçoit , de recourir aux secours de l'art ; & quant au traitement , il me suffit d'en avoir indiqué la marche que le Praticien variera suivant les cas.

Je ne saurois finir cependant sans indiquer un remede que j'ai employé une seule fois en dernier lieu , mais dont le succès dans cette occasion me fait espérer qu'on pourra en obtenir de grands effets en pareil cas ; je veux parler du bain tiède. Quoique cette maladie soit essentiellement inflammatoire , elle est évidemment compliquée de spasme dans les organes de la respiration. Cette considération me détermina , chez le dernier malade que j'ai eu à soigner , & chez lequel j'avois pour cela toute espece de facilités , à le faire mettre au bain quelques heures après lui avoir fait appliquer des sangsues au cou. Il y resta près de trois quarts d'heure , & en parut un peu soulagé. Mais les symptômes bientôt après paroissant empirer , je lui fis faire une saignée au bras , & appliquer un vésicatoire au cou , au-dessous des piqures des sangsues ; c'étoit sur les dix heures du matin. Vers le soir voyant la fièvre augmenter , la toux devenir plus fréquente , & la gêne de la respiration qui paroissoit empirer ; je fis de nouveau mettre le malade au bain chauffé à 28 degrés. Les premiers momens , il parut y

être mal à son aise ; cependant peu-à-peu il devint plus tranquille, les accès de toux s'éloignèrent, & l'enfant commença à jouer dans l'eau & à parler, ce qu'il n'avoit fait depuis vingt-quatre heures que par monosyllabes. Au sortir du bain, le pouls qui auparavant battoit cent vingt fois par minute, étoit tombé à quatre-vingt-quinze, la toux ne tarda pas à prendre un son moins rauque, la respiration devint plus libre, la nuit fut bonne, & le lendemain tous les symptômes alarmans avoient disparu. La promptitude avec laquelle la guérison suivit le bain ne permet pas de douter que son effet n'ait puissamment contribué avec celui des autres remèdes à l'accélérer ; en même tems que le peu de succès du premier montre qu'il ne faut pas beaucoup compter sur ses effets avant d'avoir employé les autres moyens que j'ai indiqués comme plus essentiels. Il faut de nouvelles observations pour déterminer tout ce qu'on peut en attendre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

D. DE LA ROCHE, D. M.

Lausanne le 20 Avril 1795.

A V I S.

ON prie les personnes qui veulent bien fournir des matériaux au Journal de Laffanne, de prendre le soin d'en garder une copie; il faudroit un logement exprès pour y déposer la foule de papiers qu'on reçoit & qu'on ne peut pas employer; ou ceux dont la copie est redemandée après l'impression. Nous avons cru cet avis indispensable, parce qu'il s'est trouvé des personnes qui sont venues redemander des feuilles au bout d'un temps considérable.

La Recette du Médecin Nicocles : anecdote orientale, du règne de Cyrus.

A Berne, chez Emanuel Haller, 1795.

CETTE production nouvelle, impatiemment attendue par quelques personnes qui connoissoient le manuscrit, vient enfin de sortir de la presse. — En développant un esprit observateur, elle annonce une plume déjà exercée, qui manie avec grace toutes sortes de sujets; & dans un moment où la manie des phrases nouvelles menace le bon goût d'une prochaine révolution, le style de l'au-

teur, épuré sans recherche, rappelle la noble simplicité du siècle de Louis XIV. — Le fonds de la fiction est le voyage d'un médecin Crétois, dans l'Orient, sous le règne de Cyrus. — Nous ne doutons point du vif intérêt qu'inspirera ce délicieux roman, & nous ne voulons pas anticiper sur le plaisir que fera sa lecture, parce qu'on ne peut l'analyser sans lui ôter quelque-uns de ses agrémens.

*La Sylphide ou l'Ange - Gardien, nouvelle traduite
de l'anglois,*

A Lausanne, chez Louis Luquiens, Libraire, & chez
tous les Libraires de l'Europe, 1795.

SANS connoître l'original anglois de cette ingénieuse production, on sent qu'elle doit être très-bien traduite, puisqu'elle a conservé toutes les graces d'un charmant original; vouloir l'analyser ou l'extraire, seroit lui en ôter & priver nos lecteurs de la nouveauté d'une lecture agréable, qui lui fera passer de très-jolis momens : nous ne pouvons néanmoins nous refuser au plaisir de transcrire quelques passages de l'épître dédicatoire du traducteur à l'auteur, morceau vraiment distingué dans son genre, par la noblesse du ton, réunie aux graces de la poésie, au char-

me & à la délicatesse du sentiment, & dans lequel se trouvent des idées aussi neuves que fines sur la difficulté attachée à l'art du traducteur. —

Mais de la palette savante
Où Rubens broyoit ses couleurs,
Jamais le burin des graveurs
Ne rend la fraîcheur éclatante,
Et c'est le sort des traducteurs:
On sent ces graces fugitives
Dont le bon goût a le secret,
Fines, touchantes ou naïves,
Il les indique d'un seul trait;
Mais leur charme tient du prestige,
On n'en saisit jamais l'esprit,
C'est la rose qui se flétrit
Dès qu'on la dérobe à fatigue,
Et si de ses traits enchanteurs
On retrouve encore quelques traces
Sous la main des imitateurs,
C'est qu'il reste un parfum de fleurs,
Par-tout où passèrent les graces.

Peindre ainsi les difficultés d'un art, c'est prouver qu'on possède celui de savoir les vaincre.

Giornale letteraire di Napoli, per servire di continuazione all'analisi regionnata de libri nuovi, volum. XIX, 15 Gennajo 1795. Napoli.

Ou Journal littéraire de Naple, pour servir de suite à l'analyse raisonnée des livres nouveaux, 19^e. volume, 15 Janvier 1795.

CE journal, qui a pour objets principaux l'agriculture & l'économie politique, comprend encore sous le titre de notices intéressantes, divers articles utiles, concernant les arts, les sciences, avec l'annonce des productions les plus distinguées.

On souscrit à Naple chez Aniello Nobili & Comp. Imprimeurs du dit Journal, & à Laufanne chez François Grasset & Comp. Libraires.

Nous nous réservons de revenir sur ce journal lorsque nous y trouverons quelques morceaux qui pourroient intéresser ceux de nos lecteurs qui ne connoissent pas la langue italienne.

A gli amatori delle belle arti.

Aux Amateurs des beaux-arts.

SUR ce programme on ne peut que concevoir une très-belle idée de l'estampe qu'il annonce : le sujet est un sacrifice à Bacchus, gravé par Giuseppe Rosaspina, graveur à Bologne ; d'après un tableau du célèbre Poussin. Si comme nous le supposons, l'exécution répond à l'annonce, nous reviendrons, à cette estampe, & les amateurs seront charmés d'apprendre qu'ils peuvent se la procurer chez Messieurs François Grasset & Compagnie qui l'attendent incessamment.

V E R S P H I L O S O P H I Q U E S ,

Composés pour servir d'explication à un tableau où Démocrite paroît méditer profondément au milieu de débris d'animaux & de plantes dont il est entouré.

D'UN œil philosophique avec un regard ferme,
Il regarde ces corps arrivés à leur terme,
A se décomposer tendre tous par degrés
Et rentrer au chaos dont ils furent tirés ;
Il découvre sans peine en cette alternative

L'ordre le plus constant, soit qu'on meure ou qu'on vive.
 Rien ne se perd, mais tout est seulement changé,
 Placé diversement, autrement arrangé;
 Il voit naître, vieillir, tomber en décadence,
 Puis de tous ces débris sortir la renaissance;
 Certain que du moment où l'homme entre au berceau,
 Il s'avance à grand pas vers la nuit du tombeau;
 Au sein de la mort même il reconnoit la vie;
 Il fait que ce froment dont le grain le nourrit,
 Ne germe & ne renaît qu'à l'instant qu'il périt;
 De la corruption tire son nouvel être
 Et s'il n'étoit détruit ne pourroit pas renaître.

NB. *Les quatre derniers vers sont une idée de St. Paul, I Cor. Ch. XV v. 36. 37.*

*Epitaphe de M. le Comte de Goltz, ambassadeur
 de sa Majesté Prussienne, mort à Basle le
 6 Février 1795.*

CI git Goltz qui vouloit chez vingt peuples en guerre
 Ramener cette paix qu'appellent tous nos vœux,
 Mais hélas! n'ayant pu la trouver sur la terre
 Il est allé la chercher dans les cieux.

Sur un paysage du Canton de Fribourg.

QUEL peintre me rendra ces nuances mêlées
 Des objets décroissans dans ces vastes lointains?
 L'éclat des monts neigeux, l'ombre de ces vallées,
 Ces torrents blancs d'écume, & le deuil des sapins,

Et ce chaume où conduit un sentier de verdure ;
Regarde , admire & dis , ô nature , nature !

É P I G R A M M E.

QUAND Bardus va rimer aux glaciers du Parnasse ,
Comme il lui faut alors bête qu'on ferre à glace ,
Sa monture n'est point le pegaze des Grecs ,
C'est le cheval de bronze arraché de sa place ,
Et ses vers comme lui sont durs , froids , lourds & secs.

H Y M N E A L' A M I T I É.

DE l'amitié qui connoîtroit les charmes
A la goûter borneroit ses desirs ,
Rien n'est si doux , ses tendres soins , ses larmes ,
Cercles brillans , valent tous vos plaisirs.



Des envieux si la trame perfide
Osoit troubler le repos de mes jours ,
Sainte amitié , couvert de ton Egide ,
De leur fureur j'arrêteroie le cours.



Le fort cruel demande une victime ,
Il me désigne & je suis opprimé ,
Mais quelle voix m'appelle & me ranime ,
Rien n'est perdu , j'aime & je suis aimé.



Quand ta pitié verse sur ma blessure ,

O mon ami, le baume & la fraîcheur
 Ton cœur jouit d'une volupté pure,
 C'est moi, c'est moi qui suis ton bienfaiteur.



Un doux rayon perce enfin le nuage,
 Tu vas cesser de plaindre mon malheur,
 Tu me soutins pendant l'affreux orage,
 Viens dans mes bras, viens doubler mon bonheur.



Feux dévorans du fils de Cithérée
 Cèdes aux feux que l'amitié nourrit,
 Comme au printemps l'impétueux borée,
 Cède au zéphir à qui Flore sourit.



Vous qui formez le lien qui m'honore,
 Ornez mes pas, croissez aimables fleurs,
 Sur mon tombeau vous renaîtrez encore
 Si l'amitié l'arrose de ses pleurs.

Par Mr. D. V.

ENIGME.

ACTIF autant que l'on peut l'être,
 Je fais, sans en avoir, décomposer les corps,
 Et quoiqu'un rien me fasse naître,
 Souvent pour me dompter, on fait de vains efforts.
 Je suis nuisible & nécessaire :
 On me cherche, on me fuit ; l'on m'aime, l'on me craint,
 Plus d'un mortel aisément me contraint,
 De me prêter à tout ce qu'il veut faire :

On m'emploie à l'honneur des dieux ,
 Et plusieurs élémens cèdent à ma puissance ;
 Un d'eux pourtant détruit mon existence.
 On peut m'avoir en tous temps en tous lieux :
 Ici lecteur , perds-tu ta rhétorique ?
 Peut-être en me cherchant n'es-tu pas loin de moi ;
 Et dans un sens métaphorique ,
 Peut - être même suis-je en toi.

L O G O G R I P H E.

Tous les jours je m'occupe & cherche sans mystère ,
 A faire bien pleurer ! j'y parviens aisément ,
 Mais en faisant pleurer je voudrois encore plaire ,
 Et j'y manque , hélas trop souvent !
 Retranchez mon premier , ie deviens nécessaire.
 A qui veut parcourir le liquide élément :
 Otez ma tête encore , je ne suis point substance
 L'homme pourtant est sous ma loi ,
 Et dès l'instant de sa naissance
 Il pense & n'agit que par moi.
 Coupez toujours mon chef , après ce dernier geste ,
 Un pronom personnel est mon unique reste.

C H A R A D E.

*A Madame la P. de C***.*

EN moi tout est vite à l'excès ,
 Mon premier, mon second, mon tout, rien ne s'arrête.
 Belle C..... ménagez votre tête
 Vous ne me trouverez jamais.

Par Mr. ****, Colonel de cavalerie au
 service de l'Empereur.

*Explication de l'Enigme, du Logogriphe, & de
 la Charade du N^o. précédent.*

Le mot de l'énigme est *souliers* ; celui du *logo-*
griphe est *tragédie* ; où l'on trouve *rat*, *rade*, *tigre*,
èle, *tage*, *air*, *ida*, *raie*, *geai*, *age*, *rage*, *égide*,
vide, *tiare*, *Atrée* ; celui de la charade est *crime*.

T A B L E

Table des matieres contenues dans le troisieme vol.

N ^o . 1. Janvier.	pages
<i>LES deux jeunes amis Suisses , ou le pè- lérinage à Notre-Dame de Lausanne.</i>	3
<i>Continuation de la correspondance d'Edouard de Rochetour , par M.</i>	27
<i>Mon très-cher oncle , troisieme lettre.</i>	32
<i>Littérature Française.</i>	38
<i>Lettre à l'Auteur du Journal.</i>	44
<i>Réponse de l'Auteur du Journal.</i>	45
<i>Littérature Suisse.</i>	47
<i>Evénement remarquable.</i>	50
<i>Notice sur Florian.</i>	58
<i>Coup-d'œil impartial sur la guerre actuelle.</i>	66
<i>Frauen Zimmer.</i>	67
<i>Les enfans.</i>	68
<i>Congé.</i>	69
<i>Thémire & le Papillon.</i>	70
<i>Explication de l'énigme , &c.</i>	71
<i>Enigme.</i>	ibid.
<i>Logogryphe.</i>	ibid.
<i>Charade.</i>	ibid.
<i>Bouts-rimés.</i>	72
<i>Avis.</i>	ibid.

N^o. 2. Février.

<i>Dédicace de la Chapelle.</i>	73
---------------------------------	----

<i>Discours prononcé à la Société d'Olten.</i>	pag. 108
<i>Détails envoyé aux Rédacteurs du Journal de Lausanne.</i>	123
<i>Fragment d'un Voyage dans une partie de la Suisse, en 1794.</i>	133
<i>Passage d'une lettre écrite au Rédacteur du Journal de Lausanne.</i>	140
<i>Correspondance entre quelques hommes honnêtes.</i>	146
<i>Economie.</i>	147
<i>Artabère & Lycophon. Fable.</i>	149
<i>A****. de P****. à sa Maman.</i>	150
<i>Enigme.</i>	ibid.
<i>Logogryphe.</i>	151
<i>Charade.</i>	ibid.
<i>Bouts-rimés ; dont les mots se trouvent au N°. de Janvier.</i>	ibid.
<i>Bouts-rimés, proposés dans le premier N°. de Janvier 1795.</i>	152
<i>Explication de l'Enigme, du Logogryphe, & de la Charade du N°. précédent.</i>	ibid.
<i>Avis.</i>	ibid.

N°. 3. Mars.

<i>Appel de deux rivaux au concile de Bâle.</i>	153
<i>Continuation du Discours prononcé à Olten, par M. Sarrafin.</i>	182
<i>Extrait d'une lettre adressée à l'auteur du Journal.</i>	193
<i>La Méthode la plus propre à développer les dispositions morales de l'homme.</i>	200
<i>Lettre adressée aux Rédacteurs du Journal.</i>	206
<i>Livres nouveaux.</i>	210
<i>Annonce Littéraire.</i>	211
<i>Estante accompagnée d'un hymne.</i>	212
<i>Avis du Rédacteur.</i>	213
<i>Description de la ville & République de Berne.</i>	214
<i>Ode sur l'immortalité de l'ame.</i>	216
<i>La monure, fable.</i>	222

<i>Bouts - rimés.</i>	pag. 222
<i>Enigme.</i>	223
<i>Logogryphe.</i>	224
<i>Charade.</i>	ibid.
<i>Explication de l'Enigme &c., du N^o. précédent.</i>	ibid.

N^o. 4. Avril.

<i>La Prise d'habit, anecdote du XV^e. siècle.</i>	225
<i>Suite des observations de M. Clément, Vicaire du Val - d'Illiez.</i>	269
<i>Histoire de la conjuration de Grenus & de Soularie.</i>	276
<i>Reflexions sur la paix, adressées à M. Pitt &c.</i>	283
<i>Avis sur les ouvrages de M. Tiffot.</i>	284
<i>Prospectus d'un nouveau Battoir à Blé.</i>	285
<i>Génie mathématique d'un Nègre.</i>	288
<i>Evacuation du Pays conquis.</i>	291
<i>Vers à Mad. V****.</i>	ibid.
<i>Le Curé Moravien.</i>	292
<i>Les Hermites du Pérou. Fable.</i>	294
<i>Bouts - rimés.</i>	295
<i>Enigme.</i>	ibid.
<i>Logogryphe.</i>	296
<i>Charade.</i>	ibid.
<i>Explication de l'Enigme, du Logogryphe & de la Charade du N^o. précédent.</i>	ibid.

N^o. 5. Mai.

<i>L'héroïsme inné, anecdote historique.</i>	Pag. 297
<i>Ecole gratuite pour les jeunes filles, établie à Zurich.</i>	306
<i>Littérature Allemande.</i>	327
<i>Recueil d'œuvres diverses, en prose & en vers.</i>	331
<i>Voyage autour de ma chambre.</i>	344
<i>Economie; article envoyé par la S. Econom. de Berne.</i>	345

<i>Sur la préparation des Orchis.</i>	350
<i>Extrait des Nouv. Politiq., nation. & étrang.</i>	356
<i>Avis du Rédacteur.</i>	361
<i>Fragment d'une Correspondance en vers.</i>	362
<i>La Fusée & la Lampe, Fable.</i>	365
<i>Bouts-rimés.</i>	366
<i>Enigme.</i>	367
<i>Logogriphe.</i>	ibid.
<i>Charade.</i>	368
<i>Explication de l'Enigme, du Logogriphe & de la Charade du N^o. précédent.</i>	ibid.

N^o. 6. Juin.

<i>Faruch-na, ou le pouvoir de l'imagination. pag.</i>	369
<i>Essai sur l'origine du lac de Bré, soit Bray.</i>	404
<i>Le Suisse sur le mont Rigi.</i>	417
<i>Lettre sur la maladie appelée Croup.</i>	421
<i>Avis.</i>	435
<i>La Recette du Médecin Nicoclès.</i>	ibid.
<i>La Silphyde, ou l'Ange-Gardien</i>	436
<i>Journal Littéraire de Naple.</i>	438
<i>Aux Amateurs des beaux-arts.</i>	439
<i>Vers Philosophiques.</i>	ibid.
<i>Epitaphe de M. le Comte de Goltz.</i>	440
<i>Sur un Paysage du Canton de Fribourg.</i>	ibid.
<i>Epigramme.</i>	441
<i>Hymne à l'amitié.</i>	ibid.
<i>Enigme</i>	442
<i>Logogryphe.</i>	443
<i>Charade.</i>	444
<i>Explication de l'Enigme, du Logogryphe & de la Charade du N^o. précédent.</i>	ibid.
<i>Table du troisieme vol.</i>	445

Fin de la Table du Troisième vol.

